

L'ARBRE DE SCIENCE

Maurice Maindron

À la mémoire de Louis Bourdery.

Mort à Bourganeuf le 21 juin 1901

CHAPITRE PREMIER

Quand il eut longé la grille de la Halle aux Vins, M. Médéric Bonnereau aborda le Jardin des Plantes par cette porte de fer qui s'ouvre presque au coin du quai Saint-Bernard et de la triste rue Cuvier. M. Bonnereau consulta sa montre. Elle marquait deux heures, et le soleil de Juillet pesait d'un poids égal sur les hommes et les choses. Le parapluie rouge de la marchande de gâteaux flamboyait, accolé à la rustique baraque dont l'auvent disjoint se continuait en un vélum de papier. Cet auvent, ainsi artistement prolongé, protégeait mal contre les rayons un assortiment de chaussons et de massépains poisseux que les mouches s'ingéniaient à couvrir de points noirs, comme si les raisins de Corinthe, incrustés dans la pâte, fussent pour les audacieux diptères autant de modèles dont ils s'appliquaient à répéter la copie. Un bocal de cristal, en façon de tonneau, perdait par son robinet le coco trouble, tombant goutte à goutte sur une pile de biscuits de mer. Deux guêpes s'obstinaient à donner de la tête contre ce baril translucide ; mais des abeilles, possédant à un plus haut point le sens pratique des choses, butinaient à même une boîte de cassonade et s'ébrouaient, actives, dans la poussière brune. Assis sur son derrière, le chien noir haletait, la langue pendante, et surveillait, de son œil attentif et sournois, deux marmots en arrêt devant les richesses diverses qui

s'entassaient sur la table, ombrée de poussière. Et M^{me} Lerat, propriétaire de l'établissement, sommeillait sous son parapluie éclatant, occupée en apparence à lire le *Petit Journal*, qui reposait grand ouvert sur son tablier de toile bleue.

M. Médéric Bonnereau hésita un instant devant ce tableau de paix domestique. Mais, voyant à travers les barreaux de fer du jardin que la boutique de l'entrée de la Ménagerie était fermée, il se décida à réveiller M^{me} Lerat et acheta deux pains bis jumeaux pour la somme de quinze centimes.

Son acquisition à la main, il entra dans le Jardin des Plantes, obliqua sur la gauche, prit l'allée des cerfs et commença de distribuer son pain aux animaux qui, lentement, un à un, se levaient et s'approchaient du grillage.

M. Bonnereau était un homme entre deux âges, comme on dit. Sa mise soignée et correcte prouvait, de la pointe de ses bottines jaunes à son chapeau canotier cerclé d'un haut ruban noir, en passant par son gilet blanc, sa jaquette et son pantalon gris de coupe exacte, que ce voyageur du Muséum respectait les apparences. Aussi M. Lumachel père, qui mourut Directeur de l'ancien Jardin du Roi, peu après l'assassinat du Président Carnot, avait-il coutume de dire, et de répéter, en toute occasion favorable, que M. Bonnereau, homme sans fortune, n'était qu'un bohème, voire un panier percé, pour étaler de pareilles toilettes. Et ces propos furent amplifiés par M. Ramol, préparateur d'entomologie que rendit célèbre son ingénieux procédé de polir les scarabées pulvérulents en les frottant avec son pouce préalablement humecté de salive. M. Ramol avait suivi M. Lumachel dans la tombe. Mais la traditionnelle dissipation de M. Bonnereau avait continué de lui nuire dans les couloirs du Ministère et dans les conciliabules secrets des commissions, où les propos mesurés s'échangent d'une voix discrète derrière la matelassure propice des battants verts constellés de clous de cuivre.

« M. Bonnereau n'est pas sérieux. » Sur cette parole, dite d'une voix sobre par M. Lumachel en 1875, le voyageur Médéric avait été sacrifié pen-

dant près de vingt ans, condamné aux petites missions gratuites, tenu en dehors de tous les bénéfices. — « L'insolence de Bonnereau est incorrigible, déclaraient les chefs de bureau. Avec lui, on n'a que des ennuis et ce sont toujours des histoires ! Il ne veut pas remplir tranquillement sa mission et nous remettre au retour un petit rapport bien tourné pour nos publications. Mais il rapporte des collections, et cela nous oblige à tout un jeu d'écritures !... Ne me parlez pas de votre Bonnereau ! »

M. Bonnereau ne semblait point porter ses pensées vers les chefs de bureau, à cette heure. Il nourrissait les daws, les hémiones et les zèbres, avec le pain de M^{me} Lerat. Quand il fut devant le grand cerf, il ficha le reste du premier pain au bout de sa canne et tendit la miche à la haute bête, qui léchait, comme à toute heure du jour, les barreaux de fer avec sa langue prenante. Le dix cors pointa, se reçut sur ses pieds de devant posés sur les traverses rouillées, et dépassa de sa tête, coiffée de lourds chandeliers, les piques de fonte. Satisfait par cet acte de soumission, M. Bonnereau laissa le cerf se reposer sur ses appuis et lui donna le pain.

— C'est bien le plus beau du jardin depuis que notre *barasing* est mort ! le *barasing* n'est autre que le cerf de Duvaucel, ainsi que chacun sait ! Mais ce qu'ignore Édouard Lumachel qui l'a confondu avec le *Sambur*.

Sans se retourner, Bonnereau répliqua :

— Il y aurait une longue note à écrire à propos des sottises pondues sur ces cerfs de l'Inde.

L'interlocuteur reprit :

— C'est très juste ! Et comment vous portez-vous, Bonnereau, providence quotidienne des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre ?

— Assez bien, Rommel, mon ami, artiste qui vous chauffez au soleil en cherchant à saisir le jeu de ses rayons sur le pelage des cerfs ! Allons, avouez-le ! Vous êtes venu surprendre la nature dans ses secrets, pour les fixer dans quelque excellent tableau... Pour moi, moins ambitieux, je me rends à un

rendez-vous de Mirifisc.

— Souffrez que je vous arrête. Mirifisc, dites-vous ?

— Lui-même, le « sympathique et prochain Directeur ».

— Style des journaux.

— Vous savez ce qu'il vient de perpétrer, Mirifisc ?

— Non, je ne le sais point, mais quoi que vous m'appreniez d'extraordinaire, rien ne me surprendra de sa part.

Et Bonnereau partit en campagne contre ce professeur qui réglementait le Muséum en sous-main, avec l'approbation du Directeur, M. Lecarcin, qui le laissait tailler et rogner à son gré. Sans indulgence, il dépeignit sa légèreté, son ambition effrénée, son âpreté. son esprit d'intrigue : « Toute place lui était bonne pour y loger ses créatures. À quelque prochain jour, cet homme serait la perte du Jardin. »

Il continuait, parlant du professeur-administrateur sans amitié, énumérait ses griefs personnels, en grossissait l'importance : Depuis trois ans Mirifisc le promenait à propos du remboursement de soixante moutons que lui, Bonnereau, avait payés de ses deniers et embarqués sur le *Shamrock* pour la nourriture d'un tigre, récemment mort à la Ménagerie. Cette affaire, où Bonnereau avait défendu ses intérêts avec son habituelle et courageuse intransigeance, traînait toujours dans les bureaux du Ministère, où le Directeur Klotz refusait de s'en occuper. Ce fonctionnaire, raide ou fuyant, suivant les circonstances, se retranchait derrière les formalités administratives, s'appuyait sur son grand principe « M. Bonnereau n'appartient pas à l'Enseignement supérieur. Comme tel, il est étranger à ma Direction. »

— Mirifisc et Klotz, dit Bonnereau, s'entendent comme larrons en foire. J'ai percé à fond leurs combinaisons puériles. Ils veulent m'immobiliser, me paralyser, m'empêcher de suivre quelque autre affaire...

— Abandonnez donc ce misérable débat, reprit Rommel. Puisque vous connaissez leurs projets, cédez et demandez une compensation. Vous le savez

mieux que moi, l'administration n'a jamais avoué ses torts. Elle ne rend pas justice sur un point précis, mais s'arrange, à son idée, pour réparer le dommage.

Mais Bonnereau ne s'arrêta pas à la justesse de l'observation. Il continua de dénoncer l'iniquité des bureaux, noircit, comme à plaisir, le professeur de botanique. Et il conclut :

— Mirifisc est la plaie de l'arbre malade. L'arbre de science, mon ami, est rongé jusqu'au cœur. Et cet homme est l'ulcère par où la pourriture... Oui, je me répète !... Enfin ! Quelle nouvelle platitude allez-vous m'apprendre ? Allez, Rommel, mon ami, ne craignez pas de m'émouvoir. Je m'attends à tout. Racontez-moi l'histoire.

— Eh bien, la voici, et toute fraîche. Je sors du laboratoire d'anatomie comparée où je m'étais rendu pour voir gratter la dernière baleine expédiée par Hauteran de Jean Mayen... Cent trente pieds de long, mon cher !... Squelette entre tous admirable !... Pour la bagatelle de dix-neuf mille francs... Un morceau de pain !... Tenez, donnez le reste du vôtre à la Corinne, voyez comme elle allonge le cou !

— Son avidité me fait penser à celle de Mirifisc, quand il apprend qu'une place se trouve vacante. Rommel, vous êtes insupportable avec vos digressions ! Que regardez-vous là ?

— Le Nilgaut, Médéric, le Nilgaut ! Depuis la semaine dernière, ses dagues ont poussé d'un bon tiers.

Bonnereau donna du pain à l'antilope de l'Inde. Quand il eut bien considéré la créature sombre aux pieds jarretés de blanc et dont l'œil trouble et velouté semblait, à la clarté du jour, refléter les feux de la nuit, il regarda machinalement l'étiquette. Cette pancarte de zinc, peinte en blanc, portait en lettres capitales, soigneusement imprimées au pochoir :

ANTILOPE NILGAUT (*Portax pictus*. Bl.)

INDE ORIENTALE.

— Crétins ! murmura-t-il.

— Eh ! qu'y a-t-il encore, Bonnereau ?

— Il y a, il y a !... Tas de crétins !... Il y a !... C'est bien simple. Sur cette étiquette s'étaient autant d'erreurs que de mots ! Lisez vous-même ! *Portax pictus* ! Quel est ce nom, s'il vous plaît ? Le misérable Suchard ignore tout de son emploi. Chargé depuis quelque quarante ans de la Ménagerie, et comme tel, appointé, logé, éclairé peut-être...

— C'étaient là, interrompit Rommel avec son imperturbable sang-froid, de solides et grands avantages. Mais vous oubliez que Suchard est mort depuis quelques mois...

— Il n'importe ! Si ce malheureux, incapable de se servir d'un catalogue méthodique, en dépit des tables, inapte à profiter d'une monographie, avait pris la peine de consulter son collègue Tournepierre, qui connaît, lui, et les animaux et leurs noms, il aurait évité d'exhiber ceux-ci qui sont d'un autre âge ! *Portax pictus* ! Nom, sans conteste, frappé à jamais de déchéance !... Que n'ai-je un crayon, non, un pinceau long de six pieds ! J'effacerais cette ridicule inscription, et j'écirais : BOSELAPHUS TRAGOCAMELUS PALLAS !!! Et aussi PUNJAB !...

— Ne vous emballez pas, généreux Médéric ! Laissez cela, et souffrez qu'à l'ombre de ce platane je vous raconte la dernière de Mirifisc.

Rommel posa sur un banc son carton à dessin revêtu de maroquin brun, et s'assit à côté de Médéric Bonnereau. Ces deux hommes, amis dès leur première jeunesse, étaient du même âge, quarante ans environ. Taillés en force, larges des épaules, tous deux avaient une mine franche et ouverte. Mais Bonnereau, vieilli avant l'âge par des voyages sans nombre dans les régions les plus malsaines, paraissait de beaucoup l'ainé. Sa figure eût semblé dure, ironique et hautaine, à qui n'eût point regardé ses yeux où s'était réfugiée la gaîté tout intérieure de son être. Sa barbe courte était grise, et ses cheveux éclaircis blan-

chissaient aux tempes. Quant à M. Jean Rommel, les femmes s'accordaient pour le trouver « beau garçon ».

— Vous savez sans doute, dit-il, qu'on fait question d'un ministère Maintoulat ?

— J'en ai entendu parler, répondit Bonnereau. Maintoulat revient aux affaires périodiquement, comme la famine dans l'Inde.

— Ce ministère, pour encore à naître qu'il soit, a son cheval de bataille : le programme de réformes complètes dans l'Instruction publique.

— Le besoin s'en faisait sentir. Je vois ça d'ici : « Expulsion des congrégations enseignantes ; suppression radicale du grec ; abolition graduelle du latin ; l'histoire enseignée d'après un plan méthodique : à la Révolution commence seulement l'histoire de l'humanité !

Et sur un ton emphatique Bonnereau continua, brandissant sa canne :

— « Les classes ouvrières, généreux réservoir des forces vives de la nation, sous l'influence de l'éducation nouvelle, s'affranchissent enfin des préjugés et des traditions absurdes qui ont mis l'âme de la France en dehors de la vie moderne ! »

— Tiens, interrompit Rommel, j'ai lu cela quelque part.

— Dans la *Charrue sociale* de vendredi, mon ami, pas ailleurs ! C'est de cette tribune que Maintoulat lance ses mandements. Écoutez, et goûtez le programme de l'incorruptible dont la dernière élection a mis les fonds secrets, et ceux des missions scientifiques, peut-être, à sec pour plusieurs exercices : « Magnification de l'enseignement primaire et de l'enseignement intégral. Tout pour le peuple et par le peuple !... Une révolution se prépare, messieurs, la nation applaudit par avance à nos efforts ! Guerre à la science inutile ! Plus de musées !... Des écoles ! » Oui, oui ! Je le connais, Maintoulat et son programme où alternent avec une touchante symétrie — si l'on peut dire — la destruction du Muséum et l'accession aux fonctions scientifiques rétribuées et autres rendue possible aux seuls diplômés de l'État ! Général en

chef : Schmidt qui professa à Genève ! Chef d'état-major : Klotz « Le vieux glaive d'Israël... »

— « La terreur de vos Babels », chantonna Rommel.

Trois Anglaises passaient, leurs guides à la main, suivies par deux hommes graves. Rommel et Bonnereau se turent.

— Celle du milieu a vraiment la taille trop plate.

À cette remarque, hasardée au bout d'un moment par le voyageur, le peintre répondit d'un air gourmé :

— Sachez bien que dans la femme moderne la beauté de l'âme est tout ! Les anges dont parle Henri Heine !

Tous deux sourirent, puis reprirent d'un temps :

— Mirifisc a raison, dans le fond. Nous ne serons jamais sérieux !

— Si l'on entend par homme sérieux celui qui occupe une chaire, étant en tout incapable de distinguer entre les êtres qui s'y rapportent ; celui qui n'ayant jamais regardé un animal ou une plante ne s'y intéresse que pour un mémoire à en tirer ; celui qui se moque et de la science et des savants plus que Maintoulat lui-même ; celui qui collectionne les places comme Malézieux collige les buprestes, en s'attachant de préférence aux plus gros et aux plus dorés ; celui qui n'a jamais encouragé et soutenu que l'obséquieuse nullité...

Bonnereau s'étant arrêté pour souffler, Rommel reprit d'un temps :

— Celui qui essaye de se faire nommer directeur de l'Institut zoologique...

— Est-il possible, Rommel ?... Comment Mirifisc aurait la prétention ?... Quelle est cette ridicule histoire ?

— Rien n'est plus vrai ! J'ai appris la chose à la Petite Roquette...

Sous ce nom le peintre entendait le laboratoire d'anatomie comparée qui, ainsi que chacun sait, ressemble, grâce à la belle ordonnance de ses vides et de ses pleins et à son élégant appareil, plus à une prison qu'à tout autre édifice.

— J'ai appris la chose de la bouche même du professeur Descelliers, pour

lequel j'exécute, en ce moment, un vélin de poissons nouveaux du Congo. La voici, dans sa fraîcheur : le Ministère doit faire quelques coupes d'alignement dans les futaies de l'Enseignement supérieur. Le Muséum, l'Institut zoologique, le Collège de France vont être méthodiquement éclaircis. On va mettre à la retraite une douzaine de professeurs, de chefs de travaux et d'aides naturalistes, ou d'assistants, si vous préférez. Seront frappés tous ceux qui ont eu le mauvais goût d'arriver à des situations officielles sans avoir courbé leur front devant les examinateurs de la Sorbonne...

— Ce n'est point là une nouveauté, fit Bonnereau, et Klotz n'a rien inventé. J'ai vu, il y a quinze ans, Leprieur, bien qu'agé de cinquante-deux ans, partir pour Issoire, pris d'une terreur subite, afin d'y passer son baccalauréat. Après quoi on l'a nommé licencié à Moulins, à la Fère-en-Tardenois, plutôt, je ne sais pas au juste, puis enfin docteur à Paris ! Quelle pitié !

— Vous allez assister à une comédie du même genre. La mise à la retraite de Descelliers est imminente, et celle de M. Père s'il vous plaît. Quant au vieux Musimon, qui se permet de dîner chez les princesses, la hache administrative est suspendue sur sa tête ! On va même jusqu'à dire que Klotz a promis sa chaire à Gauguet. Et Mirifisc, qui tient les fils de l'intrigue, prendrait l'intérim du service jusqu'à ce que Gauguet soit accepté.

— Cela sera dur, Rommel !... Très dur, même ! Personne ne votera pour Gauguet. Sa notoire insuffisance...

— Sera la principale cause de son succès. N'ayant jamais rien fait, il ne compte pas d'envieux.

— Si Mirifisc pénètre dans l'Institut zoologique, fit Bonnereau, tenez bien compte de mes paroles : cet établissement est perdu. Il deviendra, avant peu, comme notre pauvre Muséum, une officine d'enseignement, un « four », comme on dit, où l'on préparera les élèves au baccalauréat, à la licence, à l'agrégation et au doctorat. Songez-y bien, Rommel ! L'enseignement normalien se glissera là comme ici, tuant l'étude et la connaissance des

êtres par la science des programmes et des livres. Où il ne devrait exister que des savants conservateurs, examinant, déterminant et décrivant exactement les collections d'animaux qui leur sont confiées pour cela, on verra des professeurs, ou pour mieux dire, des pédagogues, exerçant des boursiers tenus de suivre leurs leçons à heures fixes. Les collections sont négligées. Elles seront abandonnées, définitivement. Le plus grand désordre régnera dans les galeries où les échantillons seront mal nommés, quand ils le seront, par grand hasard. C'est que, pour devenir un bon naturaliste, il faut vivre avec les animaux, les aimer, s'amuser à les observer, s'y intéresser en dehors de toute préoccupation lucrative. Vous le savez tout comme moi, Rommel, on peut faire un professeur d'histoire naturelle, mais un naturaliste se fait tout seul...

Des enfants, en troupe, envahirent brusquement l'allée jusque-là solitaire, où les arbres, ainsi que les bêtes, semblaient dormir dans la chaleur moite. Une biche, ruminant sur sa butte, tourna languissamment la tête. Un cygne noir à cou blanc ricana sous le petit pont rustique, un gros rat qui se peignait les moustaches au bord de l'eau plongea et disparut. Trois ballons vinrent buter contre le grillage, un cerceau menaçait les jambes de Bonnereau. Des bonnes s'assirent même sur son banc. Et de ces femmes les propos n'étaient pas moins vulgaires que la nuance des rubans de leurs bonnets. Le gardien Merlin, bavard insupportable, apparut au détour de l'allée. Troublés ainsi dans leur tranquillité, les deux hommes cédèrent la place, remontant par la grande avenue qui longe les parterres de fleurs, pour gagner la bibliothèque. Déjà ils atteignaient le premier des deux temples au fronton sévère, dédié à la Botanique, et frappaient machinalement de leurs cannes la gigantesque bille de cédrelle qui dort là sous son auvent protecteur, quand ils furent arrêtés par un personnage vêtu d'une blouse blanche et coiffé d'une calotte de velours noir. Et à son nez pointu, chaussé de lunettes d'or, ils reconnurent M. Protome, préparateur à la chaire d'Anatomie comparée. Sous

son bras, M. Protome avait un portoir de bois où des crânes de carnassiers et de rongeurs fraternisaient avec des bassins de marsupiaux dans un mélancolique apaisement. Le préparateur s'étonna que ces messieurs fussent là à se promener, alors que M. Gauguet faisait, à cette heure même, sa leçon d'ouverture à l'usage des voyageurs.

— Allez-y ! Il n'a commencé que depuis quelques minutes, au laboratoire de la rue de Buffon. Vous avez dû certainement recevoir des cartes. Ou bien c'est la poste...

Mais Bonnereau l'interrompit, et tout en caressant un crâne de lynx :

— Que vous êtes heureux, monsieur Protome, de gratter si parfaitement les os. Je n'ai pu, pour mon compte, arriver à préparer une seule pièce où le scalpel n'ait pas tracé au moins une raie.

— C'est que vous êtes mal outillé. D'ailleurs, en voyage, vous n'avez pas la ressource de laisser macérer les pièces, comme chez nous, pendant plusieurs mois.

Et M. Protome se perdit en considérations sur les pratiques de l'ostéologie. Ses joues étaient si creuses que tandis qu'il parlait ses auditeurs se surprenaient à chercher les ressorts à boudin de cuivre qui, dans les squelettes bien montés, relient exactement les mandibules aux apophyses du crâne.

Rommel tirait Bonnereau par la manche :

— Allons écouter Gauguet, cela doit être admirable !

Quand ils entrèrent dans la longue salle où l'éclat de la lumière s'adoucissait sous les rideaux de calicot blanc, toutes les têtes se détournèrent. L'esprit humain est ainsi fait qu'il semble toujours avoir besoin de divertissement, et les spectateurs, en arrêt devant la scène d'un théâtre, ne manquent jamais de s'intéresser à l'arrivée d'un nouveau venu. M. Gauguet lui-même s'interrompit de parler, par déférence pour M. Mirific qui avait levé le nez. Le professeur assistait son protégé de sa présence. Placé sur le bas côté, face à la porte, près de son collègue Valentin Guyot, il salua tout juste assez Bonne-

reau pour prouver qu'il le connaissait, et qu'il l'honorait par une marque aussi publique de son attention. M. Valentin Guyot acquiesça d'un petit signe de tête ; d'après la rumeur publique il vivait dans les souliers du futur directeur. Riche de cinquante mille francs de rente, il méprisait volontiers les gens sans fortune qui sont, d'après certains, un péril perpétuel pour la tradition et l'ordre établi. M. Valentin Guyot représentait la tradition en tant que rejeton de toute une génération d'hommes médiocres et aisés qui professèrent en province, et l'ordre établi par onze places qu'il occupait au soleil et qui lui valaient, bon an mal an, une trentaine de mille francs, sur lesquels il en distribuait un quart à ses suppléants. Car M. Valentin Guyot était tellement occupé de se pousser dans le monde, qu'il n'avait jamais pu trouver les loisirs de faire son cours, ni au Muséum, ni à l'École de pharmacie, ni à l'Institut agronomique, ni à l'Association française pour le relèvement de la femme, ni à l'Institution physiographique des jeunes filles, non plus qu'à la Réunion amicale des étudiants russes.

Mais M. Tempier, professeur d'Entomologie, homme non renté, mais capable, bienveillant, agité et timide, qui prêtait son laboratoire en la circonstance, ne craignit pas de se lever, de serrer affectueusement les mains du voyageur et du peintre, et, même, il les poussa au premier rang où deux chaises se trouvaient libres.

Et M. Gauguier reprit la parole devant l'auditoire habituel des cours et des conférences du Muséum : trente boursiers d'agrégation et de licence, deux étudiants en médecine de première année ou du P. C. N., suivant la formule indiquant que ces jeunes gens étudient la physique, la chimie et l'histoire naturelle. A ce gros s'ajoutaient trois vieillards oisifs, un prêtre, et cinq dames qui, sur la foi du programme, avaient amené là leurs petits garçons, dans l'espoir qu'ils apprendraient, en une leçon, l'art de former, pendant leurs vacances, une jolie collection de papillons. Un de ces enfants, même, portait en sautoir une boîte de fer-blanc peint en vert, un autre tenait sur ses ge-

noux, sous le verre d'un carton lié, quelques scarabées transpercés, par une épingle de blanchisseuse, au beau milieu de leur corselet rugueux. Et l'humiliation du néophyte amenait presque des larmes à ses yeux, car M. Gauguet édictait, précisément, la nécessité première de piquer les coléoptères sur l'élytre droite.

« Mesdames, Messieurs, cet usage est universellement adopté... Je recommande donc aux voyageurs de ne pas s'en écarter... »

Et le conférencier, debout derrière une table chargée de tiroirs pleins d'insectes, d'instruments propres à l'entomologie, consultait ses notes. Son chapeau de soie à huit reflets brillait au voisinage de bocaux pleins de mille-pieds et de scorpions d'une taille gigantesque, choisis entre tous par le préparateur Perlon, pour donner au public, une haute idée des richesses du Musée. Au-dessus de ces monstres, M. Gauguet arrondissait tout ensemble ses gestes et ses phrases, souriait agréablement. Ses manchettes glacées, tels deux cylindres de porcelaine, découvraient ses mains blanches aux ongles soignés. Une chevalière d'or rouge brillait au jeu de ses mouvements. M. Gauguet était un jeune homme blond, délicat, à la barbe fine, taillée en pointe, et aux moustaches de chat, qui se hérissaient sous ses yeux bleus. De temps à autre, il caressait sa barbe, toussait doucement. Puis il se tournait vers le tableau noir et traçait, avec des crayons de couleur, une figure schématique ingénieusement déformée. Après quoi il s'essuyait soigneusement les doigts avec une serviette.

Le photographe Hauteran, que son humilité cauteleuse avait poussé dans les antichambres du Ministère, ne demeura pas maître de son enthousiasme devant cette vivante image de la science officielle alliée à la mondaine correction. Il s'étonnait surtout de cette prodigieuse facilité d'élocution, lui qui ne pouvait prononcer d'autre phrase que « J'ai l'honneur de vous remercier, merci ! » sans s'y reprendre à trois fois.

— Écoutez-le ! — dit-il à voix basse, en poussant le coude de Bonnereau.

— Écoutez-le ! C'est prodigieux ! Ce qu'il parle bien !... Quel gaillard !

Pour le malheur de Gauguet, M. Médéric Bonnereau écoutait avec attention. Le normalien, saisissant un cadre où s'alignaient trente exemplaires d'un beau lucane de l'Inde, fit remarquer à l'auditoire les remarquables différences de taille que présentaient les individus.

— « Voyez-les ! Ce sont tous des représentants d'une même espèce, l'*Hepto...* l'*Hepta...* »

Il hésita, relut l'étiquette écrite, pour son usage, en lettres bâtardes hautes d'un centimètre, et cria :

« L'*Hexarthrius Forsteri*, du Sikkim ! Un capri... »

M. Perlon, assis près de lui, l'arrêta d'un coup d'œil, et faisant un porte-voix de sa main lui souffla : « Un cerf-volant ! »

Docilement, l'imperturbable conférencier reprit :

« Un cerf-volant, pour employer l'expression consacrée. Ces insectes ont été colligés par un voyageur... »

Gauguet s'arrêta encore. Il lui déplaisait de prononcer en public, officiellement, le nom de Bonnereau, dont les missions scientifiques étaient couramment qualifiées « d'aventures » par M. Mirifisc et son école. Mais, craignant d'exciter aussi le mécontentement de Bonnereau, il présenta verticalement la vitrine, loucha légèrement du côté de Médéric, et continua :

« ...Par un voyageur de mérite. Comme on peut s'en apercevoir, les plus gros sont des vieux individus, les autres sont des jeunes... »

M. Mirifisc lui-même, à entendre cela, se mordit les lèvres et regarda Gauguet d'un air furieux, tout en remuant sa chaise dans l'espoir d'étouffer les malheureuses paroles. M. Valentin Guyot, pour ignorant qu'il fût, eut la notion confuse d'une hérésie rédhitoire. Prudemment, il fixa la pointe de ses bottines à élastiques et ramena son pantalon sur leurs tiges, afin de cacher ses chaussettes grises. M. Tempier sourit nerveusement, puis pâlit et leva les épaules. Le dos de Bonnereau, agité par des secousses convulsives, ondulait

sous les yeux des professeurs désolés. Gauguet qui voyait, lui, sa bête noire rire sans contrainte, rougit, balbutia, s'arrêta court : un brouillard obscurcit ses yeux. Parmi les auditeurs distraits ou somnolents, incertains, un murmure interrogateur s'éleva. Deux boursiers osèrent ricaner. Le malheureux Gauguet se disait, à l'instar du simple Phocion et en feuilletant ses papiers pour se donner une contenance :

« J'ai dû encore lâcher quelque bêtise. Mais laquelle ? »

Payant d'audace, sans entendre M. Mirifisc qui, à la faveur de ses mains jointes en cornet, lui envoyait désespérément « Métamorphoses ! » — il répéta courageusement ses premières paroles :

« Oui, mesdames et messieurs, des jeunes, comme je vous le disais ! »

A mi-voix, Bonnereau dit alors :

— Il en est resté aux Métamorphoses d'Ovide !

Sans comprendre, Gauguet continuait :

— « Et c'est pourquoi nous ne saurions trop recommander à nos voyageurs... »

A ce *nos*, d'autant plus inattendu que Gauguet ne relevait, à aucun titre, du Muséum, Bonnereau fit une révérence de tête assez comique pour que le timide Hauteran lui-même se crût autorisé à rire. La salle tout entière rit de confiance. Et M. Gauguet, les deux mains sur la table, demeura muet, un pied de rouge sur les joues, considérant Bonnereau avec des yeux menaçants. Alors M. Mirifisc, mortifié, flétrit cet esprit de désordre :

— En vérité, messieurs, ces rires sont aussi injustifiés qu'indécents. Je vous prie d'écouter notre conférencier, et je réclame le silence ! Puis il ajouta, d'une voix sèche, sans remarquer l'irritation que dissimulait mal M. Tempier :

— On devrait vraiment apporter plus d'attention dans les choses du service... Exiger les cartes à l'entrée...

Médéric Bonnereau s'était tourné d'une pièce. Il toisa M. Mirifisc d'une

façon si froidement résolue que l'autre, regrettant déjà ses paroles, s'enferma un peu plus avant :

— Eh, mon cher, ce n'est pas pour vous !... Continuez, monsieur Gauguet, s'il vous plaît !

Mais le charme était rompu. Le brillant démonstrateur ne parla plus que d'une voix pâle et éteinte. Il se perdit dans les lieux communs, les banalités, accumula les erreurs. Confondant les carabes avec les cantharides, il signala leurs propriétés vésicantes, exhiba une boîte de nêpes en les qualifiant de buprestes, estropia les noms, fit vivre les nécrophores sur les fleurs. Pareille à la tête de Méduse, la face placidement gouailleuse de Bonnereau pétrifiait le protégé de Mirifisc. La conférence finit sans un applaudissement. Le public s'écoula, certain de n'avoir pas compris. Les boursiers, prudents ou indifférents, signèrent sur le registre. M. Gauguet, gourmé, se retira par une porte de côté, et Bonnereau resta seul avec le Directeur et le professeur d'Entomologie. M. Valentin Guyot, ne voyant aucun avantage à demeurer en ces lieux, s'était esquivé sans mot dire.

Alors M. Mirifisc essaya de disculper son élève. M. Tempier ne voulut rien entendre. Les mauvais procédés de son collègue, continus et sournois, exaspéraient sa nature patiente et droite, et l'insuffisance de Gauguet avait été la goutte d'eau qui fait déborder le vase. M. Tempier se serrait les doigts à les faire craquer, passant sa colère sur lui-même. Alors le professeur Mirifisc voulut morigéner Bonnereau. Il le traita de mauvaise tête, avec une familiarité méprisante qui tendait à exagérer les distances. Bonnereau, sans indulgence, releva M. Mirifisc.

— Je ne suis venu ici, Monsieur, que parce que vous m'aviez donné rendez-vous. Votre garçon de laboratoire, alors que je montais, m'a dit que vous étiez à la conférence.

— Eh, que voulez-vous, mon cher, interrompit Mirifisc d'un air détaché, je n'ai pas que vous à qui penser ! Si vous croyez que j'ai le temps...

— Trouvez-le, monsieur. On dit que vous êtes le vrai chef de l'Établissement, et comme tel, c'est à vous de me régler. Dix lettres sont demeurées sans réponse... Soit au service de la botanique, soit à celui de l'ornithologie...

— Je n'ai pas pu, vous dis-je !... Je tâcherai de voir Klotz... D'ailleurs, Monsieur le Directeur du Muséum...

— Monsieur, ceci s'appelle, en bon français, être renvoyé de Caïphe à Pilate.

— Et puis, écoutez, mon cher ! Avec vos façons d'agir, vous vous mettez tout le monde à dos !

— Monsieur, cette prédiction n'est pas pour m'émouvoir. Revenons à nos moutons, à nos soixante moutons, s'il vous plaît !

— Mon cher, je vous conseille de ménager vos paroles !

Et, sur ces mots, qu'il prononça avec une désinvolture étudiée, M. Mirifisc tira vers la porte. Sa large personne vulgaire, son nez en pied de marmite, sa raie de milieu, ses moustaches rejoignant des favoris en nageoires de requin lui donnaient quelque ressemblance avec un placier en vins. N'eût été sa vaste rosette de commandeur de la Légion d'honneur, on l'eût souvent pris pour tel. Mais sa retraite, quel que fût son aplomb, ne put s'effectuer en bon ordre. M. Bonnereau ne paraissait pas, pour l'heure, d'humeur à supporter sa coutumière insolence. Comprenant que cet ingouvernable personnage allait lui barrer le chemin, et que M. Tempier, allié plus que douteux, ne ferait rien pour tirer son confrère de cet ennui, M. Mirifisc reprit ce sourire de commande qui lui valait tant d'amis, et revint au milieu de la pièce, attiré, ce semblait, par un crabe desséché dont le test se couvrait de tubes calcaires de serpules. Il saisit amoureusement cet habitant des mers tropicales, et dit, avec une déférente malice :

— Eh bien, quoi ! En voilà une affaire ! Je vous les rembourserai, vos moutons ! Pour un billet de mille francs, ne voilà-t-il pas bien du bruit inutile !

Il lâcha le crustacé et saisit son adversaire par un bouton de sa jaquette :

— Pourquoi ne nous demandez-vous pas une mission sérieuse ? Arrangez donc cela avec ce bon Tempier, et rapportez-nous des merveilles !... Vous savez bien qu'il y aura toujours ici de l'argent pour vous !... Et puis, pourquoi vous moquer de Gauguet, et m'être gratuitement désagréable ? Écoutez, Bonnereau, aujourd'hui, par une exception bien rare, vous avez manqué d'esprit. Prenant avantage de l'embarras bien naturel de Gauguet, qui en est à ses débuts, vous l'avez voulu rendre ridicule. Est-ce digne de vous, et de nous ? Tout le monde n'a pas et votre talent de parole et votre acquit !

— Pardon, Monsieur le professeur, répondit Bonnereau, peu sensible à cette avalanche de compliments et de promesses dont il connaissait la sincérité. Vous confondez. Je ne me suis pas moqué de l'élocution de ce petit jeune homme, mais bien de son ignorance crasse en Zoologie. Cela ne fait pas, entre nous, honneur à votre rue d'Ulm.

M. Tempier, qui n'était pas normalien, se frotta les mains au-dessus d'un bocal de mygales qu'il feignait d'examiner avec attention. Oubliant son habitude prudente, il encouragea le voyageur d'un coup d'œil. Mais M. Mirifisc avait bondi sous ces paroles, comme si l'outrage, passant par-dessus la tête blonde de l'inculpé Gauguet, fût venue frapper cette École Normale dont il s'estimait le représentant le plus qualifié en ce monde.

À la manière dont il recula, lâchant le bouton de Médéric, on eût cru que celui-ci venait de déclarer qu'il ressentait les premiers symptômes de la peste. M. Mirifisc s'était redressé de toute sa taille, et il envoya d'une voix sifflante :

— D'abord, mon cher, il faudrait être naturaliste... pour se permettre de juger les savants !

— Permettez — dit doucement M. Tempier qui mirait toujours son bocal, où les énormes araignées poilues nageaient dans le liquide ambré. — Permettez ! M. Bonnereau est tout aussi naturaliste que vous et moi, en somme. Il connaît très bien les arachnides, même. Les collections qu'il nous rapporte

et les renseignements qui les accompagnent sont là pour prouver sa compétence.

— Oui, sans doute, notre cher Bonnereau est un collectionneur émérite. De cela personne ne doute...

Sans répondre à l'interruption méprisante de Mirifisc, M. Tempier continua :

— Il a publié récemment un certain mémoire que je me plais à citer dans mon cours.

Avec un imperturbable aplomb, Mirifisc s'écria :

— Moi aussi !

M. Tempier sourit discrètement à ce mensonge officieux. Jamais Mirifisc dans les diverses chaires qu'il occupait successivement depuis des années n'avait prononcé en public le nom du voyageur, sauf dans les assemblées des professeurs, pour critiquer le résultat de ses missions.

Bonnereau salua et dit :

— Grâce vous soient rendues, Monsieur le professeur. Mais si j'avais l'honneur d'être de vos élèves... et de vos amis...

Mirifisc le coupa, à tout hasard :

— Il me semble, mon cher, que je vous ai toujours prouvé que j'étais votre ami. Toujours je vous ai soutenu ! Et je suis prêt... à l'occasion...

— Car, continua Bonnereau, si j'en étais, est-ce que vous trouveriez tout naturel, qu'en cette qualité, j'avancasse cette joyeuseté, que les coléoptères varient de taille avec l'âge ? Si un malheureux potache se laissait aller à une pareille réponse, en Sorbonne, son diplôme de bachelier lui serait impitoyablement refusé. Je vous ai vu, Monsieur, ajourner plus d'un candidat, pour moins.

Mirifisc ne répondit à cette accusation que par un sourire de pitié. Mais le rire était jaune. Son passage à la Sorbonne y avait laissé des souvenirs de dureté et d'injustice qui n'étaient pas encore effacés. Persifleur sans pitié des

écoliers timides, il y avait été redouté plus encore que ne le fut le célèbre Lacaze-Duthiers. Mais, ne voulant pas avoir tort, le professeur se crut obligé de répliquer :

— Gauguet n'a jamais dit cela !... Il s'est mal expliqué, voilà tout !

— Non, monsieur, il ne l'a pas dit !... C'est le peintre !

Et sur cette plaisanterie peu choisie, Bonnereau, prenant le bras de Rommel, qui venait de rentrer par une porte du fond, s'inclina devant les deux savants et sortit.

— L'imbécile, grommela Mirifisc, il n'arrivera jamais à rien !... Voyez-vous ce ramasseur de cloportes !

— Mon cher confrère, répondit tranquillement M. Tempier, vous parlez là au passé. Vous avez tiré cet horoscope, il y a quelque vingt ans, et le temps s'est chargé d'en prouver la fausseté. Bonnereau est arrivé, s'il vous plaît. Seulement, il y a mis longtemps, comme tous ceux qui marchent avec le mérite pour bâton. Vous savez tout comme moi que dans cette ridicule histoire le bon sens est de son côté. Et, d'ailleurs, Bonnereau ne nous doit aucune déférence administrative, puisqu'il n'est point fonctionnaire. En tous cas, laissez-moi vous dire que je ne me soucie plus de voir, à l'avenir, de pareils scandales, et aussi affligeants, se produire dans mon laboratoire. Placez Gauguet où vous voudrez, mais que ce ne soit pas chez moi !... C'est un fat et un ignare, rien de plus !

Ainsi parla M. Tempier, vainquant sa timidité ordinaire. Parvenu, par un travail acharné, à une position que ses ennemis eux-mêmes reconnaissaient pour légitimement acquise, il voyait avec peine la nuée des protégés s'abattre sur les divers services du Muséum et menacer le sien. Juste envers son personnel, il en exigeait et en obtenait beaucoup. Mais le Ministère étouffait, diminuait les résultats, car M. le Directeur de l'Enseignement supérieur, Théodore Klotz, méprisait « ces naturalistes, sans portée philosophique, qui s'occupaient à piquer de petites bêtes ». M. Klotz trouvait puérils ces gens qui

s'attachaient à déterminer les insectes.

« À quoi cela peut-il servir ? Quand on aura décrit cent espèces nouvelles de coccinelles et autant de poux et de punaises, cela fera une belle jambe à la science !... Des idées, Messieurs ! Des idées générales ! Voilà ce qu'on attend de vous ! Instruisons ! Éduquons ! Pour moi, je me soucie peu de toutes ces collections à nomenclature arbitraire ! »

Mais M. Tempier, sourd aux accents philosophiques de Klotz dont Mirifisc se constituait l'écho fidèle indéfiniment répété, cherchait à déterminer ses collections. Chargé d'une chaire qu'une mauvaise gestion de quarante années avait mise à deux doigts de sa perte, il rebâtissait dans les ruines. Son activité fébrile rétablissait un pan de l'édifice, mais alors un autre coin menaçait de s'effondrer. C'étaient des familles entières qui n'avaient pas été étiquetées. Les types avaient été égarés, ou bien les teignes et les anthrènes avaient élu domicile dans les boîtes qu'on n'avait pas ouvertes depuis trente ans, et on n'y trouvait plus que les épingles. Et aux demandes de communication, M. Tempier ne savait que répondre :

« Hélas, disait-il, où je croyais posséder des collections rangées, je ne vois que des magasins ! Ce sont les étables d'Augias ! Par où commencer ? »

Alors il se décourageait, parlait de tout envoyer au diable, s'épanchait dans le sein de ses visiteurs, demandait des conseils à tous ceux qu'il jugeait compétents. Jamais savant officiel ne montra moins de morgue, ne fit preuve d'une plus accueillante simplicité. Aussi M. Mirifisc, dont les collections n'avaient jamais été mises au courant, goûtait-il peu ce confrère. D'abord il le trouvait trop humble envers les savants indépendants, et trop indépendant envers lui. L'habitude de M. Mirifisc était de se tirer de toutes les difficultés par des affirmations téméraires ou des pirouettes. Ses divers laboratoires furent toujours fermés au public. Or, il entendait par « public » tout ce qui n'était pas son personnel. Et il avait donné pour mot d'ordre à ses préposés de répondre aux demandes de communication ou d'examen des objets :

« Voyez aux galeries. Les gardiens vous indiqueront. Ce que vous ne trouverez pas est ici à l'étude. Monsieur le Professeur s'en occupe. Le travail sera bientôt terminé. »

Aussi les procédés de M. Tempier exaspéraient-ils M. Mirifisc. « Que penser d'un professeur qui s'exhibe sous une blouse blanche, travaille de ses mains, lute des bocaux, dépose les envois dès leur arrivée, cause avec n'importe qui, et accepte les conseils des amateurs ? » — Par « amateurs » M. Mirifisc entendait les gens qui ne sont pas diplômés.

Sans s'arrêter à ces détails, M. Tempier donnait l'exemple à son monde. Il réussissait même assez bien, quoique son personnel fût insuffisant et ses ressources financières illusoires. Mais son grain de sable était le garçon de laboratoire Simplon qui, pour dire le vrai, était le maître du lieu. Ce vieillard de quatre-vingt-huit ans, légué par le feu professeur Franquin, représentait la tradition au local de l'entomologie. À quatre heures précises, il éteignait le poêle, quelque froid qu'il fit, ouvrait les fenêtres, puis s'en allait, sourd aux réclamations des gens studieux qui continuaient de travailler à la lueur du gaz, forts de l'autorisation du professeur.

Bonnereau ayant, un jour, envoyé promener le vieillard Simplon, celui-ci lui répondit avec la plus belle insolence :

« Le public n'est plus admis à travailler, passé quatre heures. »

Et il ouvrit les fenêtres, retira le feu du poêle et sortit avec majesté.

« Que voulez-vous, dit M. Tempier quand il apprit l'incident, c'est un vieux serviteur. Ne l'écoutez pas, rallumez le feu... D'ailleurs Simplon finira bien par disparaître. »

Mais Simplon s'obstinait à vivre. Dans le fond, M. Tempier le redoutait, et Simplon s'en rendait compte. Pareil à une ombre du passé, le garçon parcourait les salles, regardant avec dédain tous ces vivants sans importance qui avaient remplacé les grands défunts : M. Franquin qui professa quinze ans, aveugle ; M. Lubin qui dormait sans lâcher sa loupe ; M. Ramol qui polis-

sait les insectes avec son pouce mouillé, M. Denisaux qui fabriquait astucieusement un papillon neuf, à l'aide de débris empruntés à vingt espèces différentes et assemblés avec de la gomme laque.

« Ceux-là, disait Simplon, étaient des hommes ! »

C'est pourquoi M. Mirifisc, ravi de voir ce boulet rivé au pied de son collègue, protégeait le vieillard, et se refusait absolument à agir au Ministère pour qu'on lui liquidât une retraite. M. Tempier en toucha encore un mot au substitut du Directeur :

— Tout le monde s'en plaint. Il en vient à refuser même le service...

— Arrangez-vous, dit Mirifisc. D'ailleurs ne comptez plus sur moi. Cela n'a rien de personnel. Je me désintéresse du Muséum. Je puis vous l'annoncer : ma décision est prise. Dans quelques semaines je passerai à l'Institut zoologique qu'on va réorganiser ! Et j'y ouvrirai un cours de botanique philosophique.

M. Tempier, sans demander d'éclaircissements, reconduisit le professeur et rentra dans son laboratoire particulier en murmurant :

« Eh bien ! ce sera du propre à l'Institut zoologique !... Réorganiser !... C'est désorganiser qu'il veut dire !... Philosophie botanique !... Ornithologie !... Jadis Poissons !... Bientôt, il se fera donner la chaire de sanscrit ! »

Pendant que les deux professeurs causaient ainsi, sans amitié, Bonnereau et Rommel descendaient la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, tirant vers la place Jussieu. Au coin de la rue Lacépède ils furent accostés par un jeune homme qui portait une serviette de basane sous son bras.

— Tiens ! c'est Chéroy ! s'écria Rommel, Georges Chéroy, l'illustre auteur de *l'Origine du Chien domestique* !

— Le meilleur ouvrage qu'on ait publié sur la question ! Mais ne troublons point sa modestie ! Chéroy, vous qui savez toutes choses, je vais cependant vous en apprendre une que vous ignorez !

Bonnereau s'arrêta, puis continua d'un ton grave :

— C'est, mon ami, que les insectes coléoptères en général, et les lucanes en particulier, grossissent en vieillissant.

Georges Chéroy sourit :

— C'est là, en effet, la dernière déclaration du jeune et brillant Gauguet.

— Comment ! Vous êtes déjà au courant ?

— Oui. Je viens de rencontrer Bruet, le boursier d'agrégation, qui m'a raconté la chose. Il paraît que Gauguet a failli en avaler sa cravate rouge. Le bon jeune homme pleurait dans le sein de Rimoulard qui l'a recueilli dans un fiacre... Et où allez-vous de ce pas ?

— Je rentre chez moi, dit Bonnereau.

— Moi, je retourne à l'Institut zoologique. Si rien ne vous presse, accompagnez-moi. Je désirerais vous parler.

Laissant Rommel se diriger vers l'École de médecine où l'appelait un rendez-vous du fameux Toinaut, le professeur d'obstétrique, dont il illustrait un traité, Bonnereau et Chéroy remontèrent par la rue Lacépède pour gagner la rue Vauquelin. Autant Bonnereau était vigoureux et large, autant son compagnon était mince et fluet. De taille médiocre, de mine douce, Georges Chéroy pouvait être déterminé par cette courte et claire diagnose du professeur Lebasset, homme d'esprit à ses heures : « Intelligence absolue servie par des organes négatifs. Jeune homme exsangue condamné à souper de la seule fumée des rôtis. »

Dans sa figure pâle, ses yeux seuls vivaient. Lumineux et sombres, fiévreux, ils éclairaient, ou plutôt rongeaient la face longue, aux méplats accusés, aux traits fins, à l'expression en tout immatérielle. Une timidité réservée, augmentée par une faiblesse de caractère qu'exagérait une santé délicate, formait le fond de sa nature, réfléchie, honnête, timorée, plus facile à froisser qu'à séduire. À tout cela s'ajoutait dans ce jeune homme de vingt-huit ans une grande inexpérience à laquelle croyait suppléer une prudence méfiante exaspérée par la solitude, le travail et la pauvreté dignement supportée. Or-

phelin de bonne heure, réduit à une légitime très modique, Georges Chéroy était devenu en quelque sorte le pupille de Médéric Bonnereau, parent éloigné de sa mère. Et il ne faisait rien sans son conseil.

Après de fortes études littéraires, il avait suivi les cours de la Sorbonne dans la section des sciences naturelles, tout en étudiant la zoologie pratique avec Bonnereau et ses amis, dans les laboratoires du Muséum, sans s'attacher à aucun. Il passa facilement sa licence ès sciences naturelles. Lorsque le ministre Lacomme, en haine de ceux qu'il appelait les Jacobins de l'Enseignement, eut fondé l'Institut zoologique pour suppléer au Muséum dont il prévoyait la ruine même en tant que Musée, le jeune Chéroy y était entré, sur la recommandation de Bonnereau et de M. Lelièvre, alors Directeur du Muséum, qui, par grand hasard, n'avait alors personne à pourvoir. D'abord préparateur, puis assistant conservateur des collections de mammifères, il se distingua par des connaissances étendues et par sa manière claire et méthodique de débrouiller les espèces. Sa thèse de doctorat sur les chiens venait de lui valoir un triomphe qui touchait au scandale. Depuis des années la zoologie systématique n'avait compté un aussi éclatant succès. On disait dans l'Europe savante, voire en Amérique, que ce travail sur les chiens considérés dans le temps et l'espace était ce qu'on avait publié de plus remarquable et de plus définitif sur la question. Les journaux eux-mêmes avaient donné leur avis. Au milieu d'un fatras de sottises, une virulente diatribe parue dans la *Charrie sociale* avait brillé par une certaine exactitude dans la critique des faits, présentés avec une cauteleuse méchanceté. À cet article, inspiré par Mirifisc qui détestait les doctrines antitransformistes de l'auteur, Bonnereau avait fabriqué une réponse de sa meilleure encre, en laissant entendre au Directeur Maintoulat, alors son ami de café, qu'il y avait urgence à insérer, sans quoi l'auteur incriminé répondrait plus acrimonieusement encore. Le journal *le Temps*, ce modérateur patenté, s'établit pour juge, et dans un article de trois colonnes bénit indistinctement les combattants d'une mêlée d'où Chéroy

sortit presque célèbre.

Cependant Médéric Bonnereau et Georges Chéroy marchaient de conserve, renchérisant sur l'incapacité de Gauguet. Puis ils changèrent de conversation, et, brusquement, Chéroy, comme s'il eût pris son courage à deux mains, demanda à son ami :

— Connaissez-vous madame Lagagne de Foncin ?

— Sans doute, répondit Bonnereau. Qui ne la connaît pas, ou plutôt qui ne connaît-elle pas ? Mais pourquoi cette question ?

— C'est, fit Chéroy timidement, que je dois dîner ce soir chez cette dame.

— Tiens, moi aussi ! C'est très bien. Nous irons ensemble. Au fait, c'est assez naturel, après le succès mérité de votre *Histoire du Chien*, vous voici passé grand homme.

— Ne vous moquez pas de moi. À supposer que mon livre ait fait un peu de bruit, c'est à vous que je le dois. Si vous n'aviez point pris la peine, connaissant mon projet d'enfant, de me recueillir pendant dix ans, au cours de vos voyages, tous les échantillons sériés des chiens sauvages et domestiques que vous avez pu trouver, si vous ne m'aviez soutenu de vos conseils, décidé Rommel à exécuter pour un vrai prix d'ami ces planches magnifiques qui sont le plus bel ornement du livre, jamais je n'aurais osé entreprendre puis terminer ce travail. Sans vous, je n'aurais rien su des *Cyon* du Bundelkund dont le Muséum était seul à posséder une mauvaise peau, jadis envoyée par Hodgson. Et que de mal n'avez-vous pas eu dans...

— N'en parlons pas ! Évidemment, cela n'a pas toujours été facile. Mais, au moins, sommes-nous fixés maintenant, de par vous, sur la nature du *Cyon primævus*. Enfin, c'est comme auteur que M^{me} Lagagne vous a distingué. On lui aura parlé de l'article du *Temps*... Grand bien vous fasse !... On s'ennuie assez ferme chez Émilie, quand on n'y va point en galant. Cela est de votre âge.

Chéroy rougit et esquissa un signe de dénégation. Sans s'y arrêter, Bon-

nereau continua :

— Pour moi c'est fini. Je devrais même dire que cela n'a jamais commencé... Et avez-vous toujours la même opinion sur le chien des tourbières ?

Mais Chéroty ne l'écoutait pas, car, à cette question, il répondit par une autre :

— Ne connaissez-vous pas aussi madame Keller ?

— Lucie Keller ?... Oui... Pourquoi ? Vous aurait-elle aussi invité à dîner ?

Chéroty rougit encore et balbutia :

— Non, certes !

— Alors, comment savez-vous que cette belle personne existe ?

— C'est Gauguet qui m'a présenté à elle mercredi dernier ; elle était venue visiter les galeries de l'Institut.

— Très bien. Et c'est pour la revoir que vous vous êtes fait engager chez madame Lagagne ? Allons, avouez-le ! Après tout ce n'est pas un crime.

Georges Chéroty garda les yeux baissés sans répondre. Puis, au bout d'un instant, il dit très bas :

— Si vous connaissez madame Keller, parlez-moi d'elle ; cela me... sera très agréable.

Alors Bonnereau prit Georges par le bras et le serra si fort que le jeune homme en pensa crier. Mais sans cesser de serrer ni de marcher, Médéric lui parla d'une voix chagrine :

— Écoutez-moi, mon camarade, mon fils ! Écoutez-moi bien si vous tenez à la vie !

Chéroty, croyant qu'il plaisantait, fut tenté de sourire. L'autre continua d'un ton presque tragique :

— Ne vous embarquez pas dans ce monde-là ! C'est la machine qui vous pince délicatement un doigt dans l'engrenage. Et puis tout y passe, le cœur comme le reste. Ce monde-là, mon enfant, vous prend comme la mer prend

le nageur imprudent à la fraîche caresse de ses lames, pour en vomir, plus ou moins longtemps après, la carcasse rongée sur la grève... Quand elles auront tout tiré de vous, elles vous rendront à la solitude, et cela vous paraîtra si amer, la terre vous semblera si vide, que vous désirerez mourir.

— Mais, hasarda doucement Chéroy, vous y vivez, dans ce monde-là, et vous n'êtes pas mort ?

— Non, je ne suis pas mort, c'est vrai. Mais ce que vous ignorez, mon petit, c'est qu'avant d'y entrer, j'étais mort, et depuis plus de dix ans.

Chéroy regarda Bonnereau avec inquiétude, tant il le trouvait changé. La figure du voyageur était devenue froide et dure, et une telle tristesse l'assombrissait, que le jeune savant eut presque peur.

— Vous êtes souffrant, mon ami, rentrons ! Voulez-vous que je vous reconduise ?

— Non, Georges, cela n'a jamais mieux été, au contraire ! Marchons plutôt devant nous et écoutez ce que je vais vous dire ! Puisse cela tourner à votre bien !

Ils gagnèrent le boulevard de Port-Royal, suivirent le trottoir solitaire qui longe le mur du Val-de-Grâce, sous l'ombrage des ailantes, dont l'odeur vireuse s'exagérait au soleil couchant.

— Voici, Chéroy : Il ne faut point se laisser aller vers les femmes trop belles, parce qu'on se prend parfois à les aimer sur leur mine. Elles ne vous le rendent pas et l'on ne s'en console point... Je ne parle pas ici du commun des hommes, âmes vulgaires qui s'éteignent aussi facilement qu'elles s'enflamment, brûlant successivement pour dix objets, ne quittant une passion que pour voler vers une autre. Natures médiocres, véritablement humaines, toujours dupes et d'elles-mêmes et des autres, malgré leur orgueil misérable qui les pousse à se figurer qu'elles appartiennent à une catégorie supérieure. L'amour-propre les tient en dehors des naufrages où sombrent les forts. Je vous fais l'honneur de vous mettre au nombre de ceux-ci. Ce que je connais

de vous m'y autorise. L'amour, mon ami, n'est pas toujours, il est même, rarement, un sentiment réciproque. Seuls les niais, les vaniteux, et peut-être aussi les habiles, tous ceux, en un mot, qui sont contents d'eux-mêmes, ne veulent — si on les écoute — d'autre affection que celle qui est partagée. Le commerce du monde tient un amour basé sur des convenances, des calculs, des intérêts âprement débattus, et, si l'on peut dire, qui ont un cours. Là, la comédie se joue publiquement, mais l'on s'intéresse surtout à ce qui se passe dans les coulisses. Aucun secret n'est gardé. La trahison est la monnaie courante de la politesse.

Médéric Bonnereau s'interrompt pour allumer sa pipe d'écume et confia à Chéroy : « Que c'était là un des avantages de ce quartier, où l'on pouvait vivre ainsi qu'à la campagne. » Il tira quelques bouffées, lentement, examina avec satisfaction les zones, régulièrement alternées de brun et de fauve, qui allaient du tuyau au fourneau blanc de crème, puis reprit :

— Réfléchissez là-dessus ! S'il vous arrive ce malheur d'aimer une femme qui vous demeure inflexible, méprisante et cruelle, vous ne l'oublierez jamais et vous en mourrez, peut-être. Et c'est encore là ce qui pourrait vous échoir de plus heureux. Ou bien vous traînez comme...

Il hésita, envoya une spirale de fumée et continua très vite :

— Comme qui je sais — il en est plus d'un, allez ! — Une vie réduite à un reflet, pareil en cela à ces hommes qui, enchaînés dans la caverne de Platon, n'y voyaient plus que l'ombre des choses. Tout ce qui vous entoure-ra vous sera complètement étranger, et votre attention ne sera plus capable que de distractions passagères, parmi lesquelles celles de la science n'auront guère plus de prix que le reste. Votre plaisir, plus que celui des autres encore, vous sera en tout indifférent et vous vieillirez, plus dur pour vous-même que pour l'humanité tout entière, vous enveloppant dans un commun mépris... Si vous gardez la force de vivre, et c'est là une question que je ne me soucie pas de trancher... Moi qui vous parle...

Bonnereau s'appuya alors sur sa canne, s'arrêta un instant, s'occupa de sa pipe et reprit, sans finir sa phrase :

— Enfin ! Veillez, Chéroy !... Ou plutôt abstenez-vous. Croyez-moi, ne vous attardez pas autour de madame Keller ! On prétend...

Il s'arrêta encore. Bonnereau médisait volontiers des femmes, mais il n'en dénigrait jamais une en particulier. La mine de son compagnon indiquait une angoisse, une inquiétude si peu dissimulée, que le voyageur termina ainsi :

— On dit qu'elle s'entend, entre toutes, à promener et à éconduire les galants. C'est une belle qui se respecte et dont il n'y a rien à raconter.

Ils étaient arrivés à l'allée de l'Observatoire. Sous les grands marronniers les deux hommes se serrèrent la main.

— À ce soir, votre entrée dans le grand monde, fit Bonnereau. Si cela vous chante, prenez-moi rue Cassini, je vous emmènerai dans mon fiacre.

— Cela vous va !... C'est parfait ! Sept heures cinquante, heure militaire !

Et Médéric rentra chez lui, songeur : « J'ai aussi bien fait de ne pas parler... À quoi bon ? Comme si l'expérience d'autrui a jamais profité à personne ! » Il secoua les épaules et murmura : « Je veillerai sur lui. »

CHAPITRE II

Tel un général qui, avant de livrer bataille, passe ses troupes en revue, M^{me} Lagagne de Foncin inspectait son personnel et sa table. Satisfaite de la belle ordonnance des vingt-quatre couverts symétriquement disposés par les soins d'Auguste, son vieux maître d'hôtel, elle approuva du menton. Le haut carcan de onze rangs de perles en craqua comme la sous-gorge d'un étalon qui encense. La triple aigrette qui surmontait ses cheveux noirs, roulés en double fer à cheval, ondula plus fièrement que le plumet d'un kolbach. La queue de sa robe pailletée traînait encore sur la moquette rouge de la salle à manger que la belle M^{me} Lagagne traversait son premier salon blanc et or dont les sièges dorés, par leur insignifiante et majestueuse lourdeur, rappelaient les fastes de la préfecture où M. Lagagne avait soutenu, avec un zèle égal, les candidatures officielles du second Empire et de la troisième République.

Puis M^{me} Lagagne passa dans son second salon pareillement nu, vide et clair. Le seul ornement en était son portrait par le peintre américain Lesly Forster. M^{me} Lagagne s'y voyait figurée plus plate qu'une reine de jeu de cartes ; et les armoiries qui timbraient un des angles avaient l'apparence d'un as de trèfle. L'absence d'intimité par laquelle se recommandait cette peinture

sèche et coûteuse s'harmonisait magnifiquement avec la somptueuse pauvreté du décor. Ce salon donnait l'impression de l'infinie monotonie du désert où passent les longues caravanes sans s'y arrêter jamais, et sans marquer même, sur le sol glissant et dur, la trace des pas. Les girandoles des lustres et des appliques luisaient comme autant de gouttes de givre sous la lumière crue de cent ampoules électriques, et cet éclairage sans mouvement ajoutait à la tristesse éblouissante du lieu. Par les fenêtres ouvertes sur le balcon de la rue de Tilsitt entraient de lourdes bouffées d'air chaud, mais les feux demeuraient immobiles et les draperies raides se refusaient à prendre quelque apparence de désordre. Tout était calme, officiel et étranger à la vie. Il était plus de huit heures du soir et le thermomètre du balcon marquait vingt-neuf degrés centigrades.

Auguste, en tout extérieurement pareil à un maître de cérémonies de quelque traditionnelle cour allemande, maugréait en son dedans. Comptant les verres à bordeaux il en trouvait trois fêlés, et d'une serviette les plis étaient pressés sans art. Avant que de jeter au rebut ce linge de table, l'antique serviteur en essuya son front moite de sueur. D'une voix brève et mesurée, il commanda à Georges, le second valet de chambre, de remplacer ce « chiffon », puis, gantant ses mains de coton blanc, il se laissa aller à ses réflexions dont il ne prit pour confident que lui seul :

« Du temps de Monsieur, bien sûr, on ne se serait pas avisé de recevoir à une pareille époque de l'année !... Bon Dieu, quelle chaleur !... La glace fond comme si elle était sur le feu !... Ah, la séance va être gaie ! ainsi que disait Monsieur à la préfecture !... »

Mais « Monsieur » n'était plus là pour imposer le bon ordre. Depuis plus de six ans, il avait disparu, sans qu'on sût bien au juste s'il était mort ou vivant. Auguste, non plus que le monde, n'avait été initié au mystère qui enveloppait l'événement grâce auquel M^{me} Lagagne était devenue subitement libre et s'était octroyé le bénéfice du nom de Foncin. C'était là un sujet sur

lequel nul ne s'était cru autorisé à la pressentir. On dînait chez elle, c'était bien : mais on ne la connaissait pas. Tout ce que Paris savait, c'est qu'elle était en proie à la passion de recevoir. M^{me} Lagagne avait profité sur l'heure de sa liberté pour assouvir cette passion. Elle y consacrait sa troisième jeunesse. Encore belle personne, riche et fastueuse, d'une politesse égale, manquant en tout d'originalité, elle ne déplaisait pas aux femmes, et les hommes se rencontraient volontiers chez elle parce que ses choix étaient assez heureux et ses invitations recherchées par qui souhaitait se pousser dans les milieux académiques. On allait même jusqu'à prêter à M^{me} Lagagne (de Foncin, née Hurepel) une certaine influence. La renommée d'un philosophe était partie de la rue de Tilsitt pour s'envoler sur le monde, et M. Brisot passait pour avoir gagné dans ce salon un fauteuil à l'Académie des Sciences morales.

Depuis que « feu Lagagne », ainsi que disait Médéric Bonnereau qui ne respectait rien, ou presque rien sur cette terre, s'était éclipsé discrètement, une cohue « aussi nombreuse que choisie » envahissait chaque semaine « le réfectoire et le dormoir » — ces mots sont du même Médéric — de la rue de Tilsitt.

M^{me} Lagagne collectionnait les hommes fameux, comme les richards chiinois colligent les monstres vivants, pour s'en parer. Aucune démarche, aucune avance, aucune capitulation ne la rebutait pourvu que « l'homme du jour » se trouvât à son dîner du jeudi. Elle acceptait toutes les conditions. Certaines de ces célébrités d'un mois l'avaient obligée à rayer certains noms parmi les convives. Il fut d'autres gloires qui vinrent accompagnées ; si cela réjouit plusieurs, cela en contrista certaines. Mais M^{me} Lagagne, s'il s'agissait de demi-gloires, menait tambour battant son monde. Il fallait se soumettre ou se démettre. On se soumit, en général, et on assista sans impatience à l'éternel défilé des phénomènes. Être copieusement applaudi ou outrageusement sifflé au théâtre, être loué avec fracas et insistance par les journaux, avoir tenu le record de quoi que ce fût, et où que ce fût, avoir été le confident malheureux

d'une tête couronnée, s'être imposé à l'attention en qualité de victime, voire en celle de bourreau, avoir renversé le ministère, avoir traversé l'Afrique du Caire au Natal — pourvu que la Société de Géographie eût fait à l'intéressé les honneurs de sa grande séance — avoir écrit un livre dont on parlait, avoir découvert un trentième moyen de voler dans les airs, avoir présidé les assises où comparut l'assassin fameux — autant de titres pour se voir recherché par M^{me} Lagagne de Foncin, pour capter son attention et sa faveur, avantages d'ailleurs sans lendemain. « M^{me} Lagagne est le phonographe de la rumeur de la gloire, disait M. de Musimon. Par son pavillon, la voix se trouve extraordinairement diminuée, réduite à un rôle, ou peu s'en faut. »

— « Musimon est trop sévère, répondait M. Lheureux, professeur de psychiatrie au Collège de France. Les naturalistes manquent toujours de charité. Madame Lagagne est, au certain, une montreuse d'ours émérite, et qui exhibe une superbe série de singes savants, par surcroît. N'était l'ennui des miroirs qui nous enseignent l'humilité en nous ramenant à nos origines premières, si peu qu'on ait l'esprit de comparaison, on s'y rendrait volontiers comme à la foire. Moi qui vous parle, j'y ai dîné un certain soir d'exposition entre une princesse noire et le géant chinois. Celui-ci n'a échappé qu'à grand peine aux obsessions du docteur Talipot, de la société d'anthropométrie de Breslau, qui prétendait, au fumoir, mesurer cet asiatique dans le détail. Mais, malgré ces quelques travers, Émilie — ainsi le professeur Lheureux appelait-il familièrement M^{me} Lagagne, quand il en parlait au dehors — Émilie est une dame de la plus grande distinction, et sa table suffirait à prouver son intellectualité supérieure...

— Vous errez, Monsieur, — répondit Bonnereau, tout en entrant avec M. Lheureux dans la maison de la rue de Tilsitt, — le poisson n'y est frais, ou pour mieux dire, supportable que pour les premiers servis, tant il est avancé. Quant aux cigares, ma bienveillance naturelle m'interdit de m'arrêter sur ce point.

— Eh bien, faites comme maître Albin Rupert, ou Rupert Albin, si ma mémoire me sert... Vous savez bien, ce vieux à nez pointu, un avoué, qui fréquente chez Émilie pour étudier le changement des mœurs modernes, et cette casuistique mondaine, pour nous autres insaisissable, mais si utile à connaître pour qui mène les affaires de divorce...

— Fixer les nuances de ces mœurs, interrompit Bonnereau, c'est vouloir retenir une bulle de savon sur du papier... Avancez la main, elle s'enfuit ou se crève... Mais pardon ! Que fait donc votre avoué dans la question des cigares ? Cela m'intéresse au plus haut point.

— Il tire une superbe breva de son étui, un cigare dans les trois francs — une cliente de Cuba lui envoie ça, vous comprenez. — Il remet l'étui dans sa poche, allume son havane, et vous dit en poussant sous votre main la boîte d'abominables londrès d'Émilie : « Quand j'ai dîné avec des gens aussi aimables, je ne puis fumer que de très bon tabac. »

— Monsieur Lheureux, si tous les savants possédaient votre candeur, il faudrait abandonner la terre pour la planète Mars.

— Dites plutôt Vénus, monsieur Bonnereau, qui êtes un jeune homme folâtre. Je ne vous conseille pas cet astre car vous y rencontreriez sans doute votre ami feu Lagagne.

— Permettez, Monsieur, feu Lagagne ne fut point mon ami. Je ne l'ai jamais connu.

— Moi non plus ! Mais depuis que vous l'avez officiellement enterré, Émilie vous a pris en affection, et j'en sèche... À propos, vous savez qu'il s'est sauvé en Amérique avec une danseuse, feu Lagagne ?... Après vous, Monsieur, je vous en prie !

Et M. Lheureux s'arrêta pour souffler sur le premier palier. Ennemi des innovations, il n'usait jamais des ascenseurs, autant par prudence que par mépris. Très timide, malgré son persiflage et ses soixante-douze années révolues, il se coula derrière Bonnereau, dès l'antichambre. Médéric prit l'enveloppe

que lui offrait l'huissier à chaîne, l'ouvrit et lut : « *Vous êtes prié d'offrir le bras à M^{me} Keller.* » Tranquillement, il passa la carte à Georges Chéroy, mais en froissa vivement l'enveloppe :

— Pardonnez-moi ! C'était pour vous, je me suis trompé... Eh, malheureux ! Que faites-vous !... Laissez-moi là ce chapeau à à claque, la mode en est passée depuis quinze ans.

Georges, à lire ce rectangle de fin bristol, rougit, pâlit, balbutia. C'était trop de bonheur, en une fois. Et tandis que Bonnereau le tirait par le bras vers le salon, il se demandait si ce n'était pas un rêve.

Maniant son éventail d'autruche noire à la façon d'un sceptre, M^{me} Lagagne improvisa sur l'heure un compliment. Au mépris de deux jeunes gens sans importance qui accablaient de leurs fadeurs une petite dame pâle coiffée en larges bandeaux préréphaélites qui lui mangeaient les trois quarts de la face, elle s'écria :

— Comme c'est gentil à vous ! Et vous arrivez les premiers ! Nous pourrions donc causer un instant en amis ! Et oubliant de regarder Chéroy, dont Bonnereau énumérait les titres après l'avoir présenté dans les règles, elle continua de parler, sans quitter la porte des yeux.

— Ah ! Monsieur !... Messieurs ! Que je suis heureuse ! Moi qui aime tant les philosophes ! Nous avons Maintoulat ce soir !... Et monsieur Père !... Quel homme charmant !... Ah ! monsieur Lheureux !... que j'ai lu avec intérêt votre dernier travail sur les républiques animales ! Voilà du beau et vrai socialisme, ou je ne m'y connais pas !

M. Évariste Lheureux n'avait jamais écrit une ligne sur le républicanisme des bêtes. Mais il acquiesça gracieusement et murmura sans autrement s'engager :

— Et vous vous y connaissez, Madame !... Aussi savante que belle !... Toujours charmante, chère madame, mais aussi trop indulgente !... Vous me gêtez, chère madame, vous me gêtez !

Et, sautillant, l'alerte vieillard baisa le bout des doigts de M^{me} Lagagne. Sous leur armure de bagues ces doigts eurent un frémissement d'impatience. Car, au même instant, le général comte Heustaze investissait, par une marche oblique, le coin gauche de la cheminée, pour s'y installer commodément dans une vaste bergère. Et cela, après avoir salué la maîtresse de léans jusqu'à terre :

— Ah ! chère madame ! C'était bien pour ce soir, n'est-ce pas ? J'ai failli oublier !... Je suis si étourdi !

Et le général, commodément assis, chercha machinalement les pincettes.

L'étourderie, hélas ! était du côté de M^{me} Lagagne. Lorsque Maintoulat lui avait écrit qu'il acceptait son invitation, sa première pensée avait été pour décommander le général. Mais elle avait oublié. Il lui en souvenait maintenant ! Le comte Heustaze avait son franc-parler !... Ennemi déclaré des socialistes, qu'il confondait avec les radicaux, sous le nom commun de Jacobins, il dirait sûrement du mal du gouvernement !... Devant Maintoulat, le ministre de demain ! Cela menaçait d'être gai !

Commandant à ses nerfs, M^{me} Lagagne sonna pour qu'on ajoutât un couvert et qu'on changeât trois places. Mais le valet de chambre qui répondit à l'appel portait un petit bleu sur un plateau d'argent. C'était un télégramme du chanteur Giocosa, qui s'excusait ainsi à la dernière heure.

M^{me} Lagagne passa son mécontentement sur le baryton. En termes mesurés, elle flétrit l'inconvenance du procédé. On l'approuva d'une voix. Et même le romancier Rouergue, qui lui avait servi le même plat deux fois au mois de Mai, se montra sans miséricorde : « Avec ces gens-là on pouvait s'attendre à tout ! » Au fond, M^{me} Lagagne était ravie. L'ordonnance de son couvert ne serait point troublée : le général, pour une fois, se contenterait du troisième rang, à sa droite ! Elle se pencha vers lui pour nommer la dame à qui il devait donner le bras, mais l'homme de guerre sommeillait.

Des femmes entrèrent, en robes claires, roses, lilas, verdâtres, couleur des

eaux, couleur des nuages, et, de toutes, les épaules et la gorge semblaient jaillir d'une gaine de terme, comme celles des nymphes et des flores de pierre qui se dressent au tournant des allées, dans les vieux parcs. Des hommes les suivaient, chauves et décorés, pour la plupart, et beaucoup portaient sur leur nez des lunettes d'or. M. Gauguet parut, craignant ce que le gilet blanc a de frivole, mais sacrifiant à l'élégance, il avait orné sa livrée noire d'un petit piquet d'œillets blancs.

— Ah ! cher ami, cria Madame Lagagne. Mais vous êtes vraiment trop modeste de cacher ainsi sous des fleurs cette décoration récente, que vous avez gagnée au péril de votre vie ! Voyez, chère Madame Stevenson, ce jeune homme est tout simplement un héros qui a traversé les déserts de l'Éthiopie.

M. Gauguet s'inclina, plus vexé que charmé. Le compliment péchait par excès. Promu, le 14 juillet dernier, officier d'Académie il méprisait ces palmes et séchait d'envie en voyant le ruban rouge de Bonnereau. Quant à son voyage d'Afrique, il aimait autant n'en plus entendre parler, et pour cause. Le protégé de M. Mirifisc avait tout juste rapporté, d'un séjour de quelques semaines à Obock, trois insectes, un poisson dans l'eau-de-vie et une douzaine de coquilles roulées, ramassées au bord de la mer.

Gauguet, s'arrachant aux effusions de M^{me} Lagagne, promena un coup d'œil circulaire dans le salon. Il affecta de ne voir ni Bonnereau ni Chéroy, salua trois membres de l'Institut et deux vieilles dames, puis se rapprocha de la porte. L'on arrivait toujours, les propos s'échangeaient, vagues et pourtant précis, pour qui sait comprendre entre les mots, dans cette intimité apparente où se préparent les marchandages, le tout sur un ton indifférent et détaché : « On a vu le Ministre. — Ce ne sera que pour la rentrée. — L'affaire est suivie. » Ou bien c'étaient des phrases vives, des rires perlés, des exclamations admiratives. Et l'air sérieux des diseurs de riens contrastait avec la mine frivole de ceux dont le cœur palpitait d'angoisse ou d'espoir, en interrogeant ou en répondant : « Ruiné, fini !... — Vous savez la nouvelle ? —

C'était dans l'ordre ! » — D'autres causaient en bâillant, regardant la pendule, attendant simplement le dîner, se souriant, comme entre gens habitués à se rencontrer tous les soirs que Dieu fait, dans une de ces trente maisons où se traînent l'oisiveté, l'incapacité de se suffire à soi-même, la crainte de la solitude, où l'individu en vient à s'interroger lui-même et ne sait quoi se répondre.

Tous allaient, venaient, glissant, se cherchant, s'évitant, saluant, voltant, avec une mine uniformément discrète. Certains se retiraient dans les angles, où ils s'entretenaient avec des coups d'œil soupçonneux ; surveillant les entours, craignant peut-être d'être épiés, ils confabulaient avec des allures de complices. La plupart, après un serrement de mains furtif, semblaient se fuir avec un empressement égal. Beaucoup affectaient de se tenir isolés, assis dans un coin. Ou bien, massés par petits groupes, ils s'observaient les uns et les autres, comme sur une promenade publique. Au hasard des présentations s'élevaient de petits cris d'admiration, des protestations de dévouement, des promesses, des offres de service. Le baron Perrin, dans la même embrasure de fenêtre, assura la même place à trois jeunes gens, que lui recommanda, successivement, la même dame.

Maintenant, à chaque nouveau venu, se posait l'invariable question : « Le ministère est-il tombé ? » Les mieux informés, ou se donnant comme tels, annonçaient que la séance de la Chambre durait encore, que l'on dînerait en retard, par conséquent, à cause de Maintoulat. « Son interpellation sur les missions du Congo doit les renverser ! — Êtes-vous sûr qu'il ait parlé ? — A sept heures, on ne savait pas encore s'il prendrait la parole. — Lamour m'avait pourtant dit... — Lamour n'en sait pas plus long que nous... — Ah ! par exemple ! Le roi des reporters ! » — Et les éventails s'agitaient doucement, les têtes se rapprochaient.

Debout, près de la porte, M^{me} Lagagne attendait son grand homme. Mais Maintoulat, aux prises avec le ministère Petit-Dumouton, ne se

pressait point. Le général comte Heustaze proposa qu'on dînât sans lui. Sa voix ne fut même pas écoutée.

Georges Chéroy, plus isolé que Robinson dans son île, demeurait planté le long d'une fenêtre, sans oser ni remuer ni s'appuyer contre le rideau de lampas cramoisî, dont les plis raides, inhospitaliers et méprisants, en avaient découragé de plus hardis que l'assistant de l'Institut zoologique.

Bonnereau, ayant fait, comme il disait, « son tour de dames, » salué amis et ennemis à la ronde, inquiété Gauguet par un sourire affectueux et une poignée de mains cordiale, rejoignit son protégé, dont il plaignait intérieurement la détresse.

— Vous voyez là, en petit, le théâtre de la vie. Que ce microcosme vous soit, suivant l'expression de nos pédagogues, une leçon de choses !... Mais on peut observer sans pleurer. Le rire est plus terrible que les larmes. J'ai souvent observé les tigres, ils ont parfois l'air de rire... jamais je ne les ai vus pleurer... Examinez le jeune Gauguet, là-bas... devant vous !... Je ne connais pas la proie qu'il guette ; sa mine est celle d'un chacal... Voyons ! Soyez raisonnable. N'ayez pas l'air, s'il vous plaît, de porter un mort en terre ! Ici on ne bâille qu'en sortant !... Regardez cette grande rousse, là-bas, près de Lheureux. Du diable si je sais d'où elle sort !... Elle a une prise de cou magnifique... Je n'ai guère vu qu'en Mingrélie...

Mais Georges Chéroy ne suivit pas Bonnereau dans ses considérations esthétiques, tant il est vrai que les amoureux fervents attachent peu de prix à la beauté chez le commun des femmes, c'est-à-dire toutes celles qui ne sont point l'aimée. Celle-là seule les attire et les fixe. Chéroy soupirait après la venue de M^{me} Lucie Keller, qui ne paraissait pas. Le caractère réservé et craintif du jeune savant n'avait, d'ailleurs, rien « d'artiste », comme on dit. Ennemi de l'ironie et de la légèreté, sentimental dans le tréfonds, quelle que fût sa prétention de dédaigner les chimères, il se scandalisait sincèrement de la liberté dans le discours. L'absence extérieure de délicatesse dont se couvrait

Bonnereau, lui était en tout haïssable. Georges Chéroy n'était ni assez rompu par l'expérience ni assez clairvoyant d'instinct, pour entendre ce que ces airs de bravoure avaient d'emprunté. Appliquant aux sentiments humains les méthodes abstraites et arbitraires de la science, il se payait trop au comptant. Comme la plupart des hommes neufs, pour ne point dire naïfs, — car ce mot dans le français moderne a perdu son ancien sens — il prenait tout au sérieux. Aussi Georges Chéroy se mettait-il, et de nature et de réflexion, en garde contre le milieu nouveau, où tout lui apparaissait insidieux et hostile, lorsqu'il ne s'agissait que d'indifférence et d'intérêts autres. N'eût été l'espoir tenace qui le poussait vers M^{me} Keller, espoir d'ailleurs où ne se rattachait rien de fini, il se serait peut-être enfui, prétextant une indisposition subite. Tout, dans ce salon, lui était occasion de souffrance, depuis la coupe de son habit qu'il jugeait obscurément incorrecte, jusqu'à l'attitude grave et protectrice de Gauguet et ce qu'il prenait pour élégant dans le normalien. En tout, celui-là, ce soir, excitait et exaspérait son envie.

Quand la belle M^{me} Stevenson l'enroula dans les plis de sa traîne, tandis qu'elle plongeait mollement devant la princesse Rapolnick, au mouvement d'une révérence de cour, Chéroy eut la sensation du nageur novice qui perd pied. Il rougit — plus encore que son ennemi Gauguet ne l'avait fait lors de la fatale conférence — cependant que Bonnereau le présentait, sans crier gare, à la magnifique Américaine. Georges ne vit pas la main mignonne qui se tendait vers lui. Il fallut que Bonnereau, avec ce sang-froid comique qui lui valait tant d'inimitiés, saisît cette main, non sans la baiser dévotement, et la mît dans celle du distrait zoologiste. M^{me} Mary Stevenson, fière de ce qu'elle prit pour un timide aveu d'admiration, dit alors en riant :

— Oh ! J'aimais beaucoup les savants !... les jeunes savants !

Elle se reprit, et regardant Bonnereau de ses grands yeux clairs ;

— Et vous aussi, monsieur Bonnereau.

— L'aumône, pour tardive, ne laisse pas que de me toucher, Madame. À

mon âge, les hommes doivent commencer d'apprendre à vivre sur la charité.

— Bonnereau, vous êtes un grand connaisseur en bêtes ; mais, pour une fois, vous leur prêtez trop d'esprit !

Elle le souffleta légèrement de son éventail, et inclina vers la princesse, qui souriait doucement, les épaules que tout Paris ne se lassait pas d'admirer :

— Il est insupportable et ne fait rien comme les autres.

La princesse acquiesça du menton. Puis elle reprocha à Bonnereau de la négliger. « Son salon n'était vivant que quand il y daignait paraître... »

Médéric se confondit en protestations. Mais M^{me} Stevenson, passant la main sous son bras, l'entraîna.

— Venez avec moi, mon pauvre. Je veux vous avoir à moi, un instant, avant de m'ennuyer au dîner.

Et, du bout de son éventail, furtivement, l'Américaine désigna ses voisins probables, l'économiste baron Perrin et le général comte Heustaze.

— Au Muséum, fit Bonnereau, quand les botanistes tiennent une belle fleur rare, ils la placent aussitôt entre deux feuilles de vieux papier. Et cela dans son intérêt, madame, car...

Ils s'éloignaient, laissant Georges Chéroy livré à ses réflexions. De l'admirable, fière et libre créature, dont la taille était plus souple que celle de ces nymphes de la Seine sculptées par le vieux Jean Goujon, dont le regard lourd, languissant et hardi troublait les plus sûrs d'eux-mêmes, il n'avait rien vu. Il ne lui restait qu'un sentiment confus de colère contre lui-même, que la certitude de sa maladresse et de son impuissance à parler en homme. Quand l'autre paraîtrait, l'autre, la vraie, à qui il devait offrir son bras, ce serait la même comédie. Et il serait pareillement ridicule... Ridicule ! Le mot menaçant résonnait à ses oreilles, comme si tous ces indifférents qui l'entouraient le chuchotassent en le narguant. Ridicule ! Elle le trouverait ridicule !... Et, égal à tous les timides, il cherchait une figure amie, afin de ne pas être seul quand viendrait le choc.

Mais Bonnereau avait disparu dans le second salon avec M^{me} Stevenson. De celle-là il entendait le rire éclatant, dévalant comme une cascade de perles. Sans doute Médéric la tenait-il sous le charme de quelqu'une de ces histoires de négriers ou de pirates qui intéressaient les femmes comme la lecture d'un mauvais livre. Et Chéroy, en tant que figure amie, ne trouva que Gauguet occupé à courtiser la grande dame rousse. Assis près d'elle sur un canapé très bas, Gauguet lui parlait d'un air confit, et M^{me} Heudelaux l'écoutait, bâillant avec réserve derrière son éventail, ainsi qu'il convient à la belle-sœur d'un ministre.

Ainsi Georges Chéroy faisait-t-il « sa première veillée d'armes dans le vestibule du temple de l'amour ». L'expression est de Médéric Bonnereau qui avait confessé suffisamment Chéroy, pendant le trajet de la rue Cassini à la rue de Tilsitt, pour être édifié sur le cas, malgré la discrétion du jeune homme.

C'est que l'amour, dans cette nature quasi vierge, avait été vite en besogne. Georges avait vu M^{me} Keller une seule fois, en traversant une galerie de l'Institut zoologique où, en compagnie d'une autre dame, et sous le patronage de Gauguet, elle s'intéressait à la collection des paradisiers. Gauguet avait présenté Chéroy dont il avait besoin pour se faire valoir. Tout cela revenait maintenant à l'esprit du jeune homme : Gauguet avait besoin de la clef d'une vitrine pour que les dames, devant qui il faisait la roue, pussent voir de plus près, toucher même quelques-unes des créatures de lumière que les anciens ont dépeintes comme nichant dans les rayons du soleil. Et lui, Chéroy, avait seul, pour l'instant, cette clef sur lui. Ainsi, par ce hasard, on avait fait connaissance.

Par pure bienveillance d'abord pour Gauguet dont il connaissait la superbe ignorance, Chéroy avait donné aux dames des renseignements succincts sur les oiseaux de paradis. Il en savait les mœurs par le fameux Saint-Pol, le vieil ami de Bonnereau, qui avait rapporté de la Nouvelle-Guinée la

plus grande partie des paradisiers du Musée. Gauguet approuvait avec une bienveillance protectrice, mettait la question au point : « Cet oiseau est, croit-on, le phénix de l'antiquité. » La plus vieille des deux dames bâillait. Mais la plus jeune écoutait, et son attention semblait sincère. De temps à autre, elle interrompait, posant une question, gentiment : « Vous devez me trouver bien sottie, mais je voudrais savoir pourquoi les femelles sont si laides, si ternes, quand les mâles sont si brillants. » Gauguet, galamment, s'était écrié : « Nous avons sous les yeux, en ce qui touche l'humanité, le plus charmant exemple de la vérité contraire ! » Mais elle l'avait remisé d'un mot : « Taisez-vous ! Vous êtes assommant, laissez parler votre ami !... Voyez ces femelles toutes grises ou rousses, semblables à des perdrix, tandis que les mâles sont vêtus de velours, colletés d'émeraude comme cet amour, là-bas, avec ses faucilles vertes à la queue, et ces autres, flanqués de panaches bleus, orangés, couleur de feu ! »

Et Chéroy, quoique déjà troublé, avait répondu vivement : « Votre expression, madame, est des plus justes : les Papous du Havre de Dorey appellent ce paradisier *Mam Bé For*, c'est-à-dire : oiseau de feu. » Alors la charmante jeune femme avait battu des mains : « C'est délicieux ! Oiseau de feu ! »

Puis elle avait voulu voir une autre vitrine. Celle-là contenait les martins-pêcheurs à raquettes, ceux dont la livrée semble faite d'émaux d'outre-mer, de lapis et d'aigue-marine. Le bleu céleste des ailes ombrées de noir tranchait sur le blanc laiteux de leur ventre. Et M^{me} Keller admirait, lisant les étiquettes : « Les merveilleuses bêtes ! Et elles portent de si jolis noms : Galatée, Sylvie, Doris ! Monsieur, dites-nous si celles-là vivent aussi dans la Nouvelle-Guinée. — Oui, madame, et les Papous les nomment *Mam Souss Koubour*, l'oiseau de lait qui s'enfuit ! — Oh ! Divin ! Et comment, monsieur, vous savez aussi parler la langue des sauvages ! » — Et s'adressant à Gauguet qui souriait toujours, approuvant d'un air penché : « De ceux-là aussi les fe-

nelles sont moins belles. Et que nous racontiez-vous, tout à l'heure, avec vos grands mots tels que : le mâle est un accessoire dans la nature ? Voyez, le beau menteur. »

Gauguet, ainsi pris à partie, avait ployé sous l'orage, essayé de s'expliquer, rejeté la responsabilité sur le célèbre professeur M. Mirifisc dont il adoptait servilement les conclusions les plus osées. Imbu des doctrines féministes, partisan de toutes les nouveautés qui lui apparaissaient grosses d'avenir, il avait entamé une conférence philosophique. Défendant la prédominance du principe femelle, il pataugeait dans la sélection, le mimétisme, le polymorphisme, citait Darwin, Lamarck et particulièrement Mirifisc. Mais M^{me} Keller l'avait fait taire : elle n'avait d'oreilles que pour Chéroy. Encore un peu, et la nuit la surprenait en extase devant les colibris, les couroucous et le tangara septicolore.

On s'était quitté non sans promesses de se revoir. « Nous reviendrons, avait-elle dit. Je veux que nous voyions tout : les polypiers, les poissons, les papillons et les insectes ! » Et M^{me} Keller regrettait le temps où sa mère Ève se mêlait familièrement au commun des êtres, dans le Paradis terrestre.

En somme, dans cette rencontre, Chéroy avait remporté sur M. Gauguet un indéniable avantage. Et pourtant, de cette heure, il avait détesté franchement le normalien qu'il se contentait de dédaigner auparavant sans arrière-pensée aucune. Pourquoi cette haine ? Si M^{me} Keller avait produit une forte impression sur lui, Gauguet n'avait rien à y voir. Mais Chéroy, obscurément, avant même d'être épris, songeait à une rivalité possible. Avant que d'aimer, il était déjà jaloux. Il aimait : c'était là le fait brutal. Tout d'abord il n'avait pas cherché à se rendre compte, ou bien, peut-être, il s'était payé de mauvaises raisons. Peu au courant des femmes, ignorant même tout d'elles, nullement connaisseur, il n'était en rien dupe de la beauté de la forme. En tant que naturaliste de la jeune école, il méprisait ce qu'on appelle, en langage de métier : « la valeur d'aspect ». Son inaptitude à apprécier ces qualités extérieures,

qui sont comme les habits de la vie, avait toujours été pour Georges Chéroy la meilleure sauvegarde contre les écarts. Suivant l'expression vulgaire : « Il n'avait jamais fait la noce. »

M^{me} Stevenson, la grande Américaine, qui repassait alors devant lui au bras de Bonnereau, avec sa robe gris de perle la moulant mieux qu'une tunique de lin mouillée, avec sa chevelure fauve tordue sur sa nuque ambrée où frisaient de petites boucles qui accrochaient la lumière, avec son allure de grande tigresse souple et puissante, M^{me} Stevenson était peut-être plus belle que M^{me} Lucie Keller. De cela Chéroy n'en pouvait être juge.

Aucun souvenir ne venait l'aider pour une comparaison. Sa jeunesse studieuse et pauvre s'écoulait loin des rivages où les sirènes peignent leurs cheveux trempés par l'écume des flots qui battent les écueils où se perdent les mélomanes égarés. Ces plaisanteries romantiques dont abondaient Saint-Pol et Bonnereau quand ils lui racontaient leurs légendaires bordées de Hong-Kong et de Singapour, ne touchaient point Georges Chéroy. Il était vertueux par réserve, et celle-ci lui tenait lieu de morale. Car il ne croyait à rien qu'à la science.

De celle-là découle toute explication. Source de tout bien, elle soutient l'homme ici-bas, et le rassure en niant positivement le futur. La vertu est une de ses formes, et c'est la plus raisonnable.

La peur des rives fangeuses où l'on se salit sans se noyer avait préservé le jeune savant, enclin à garder une netteté naturelle, de ces expériences médiocres, à résultats sûrement prévus, d'où les délicats rapportent les nausées tenaces dont on ne se débarrasse plus. Ce qu'on appelle communément le plaisir n'attirait Chéroy vers aucune femme. Il ne pensait pas qu'une pareille pauvreté pût intervenir, voire pour des traces, — ainsi que disent les chimistes, — dans ce qu'il éprouvait pour M^{me} Keller. Son esprit ne se laissait pas plus mener que son être vers le dévergondage. Car, sur le terrain de la raison, M. Georges Chéroy, docteur ès sciences, ne doutait jamais de lui. Il

eût prouvé à Caïn que sa misanthropie provenait d'une apparence de gêne morale dont le fils aîné d'Adam était la simple dupe, et à Don Juan qu'il se trompait du tout au tout sur la tyrannie de l'esprit amoureux qui est une illusion des sens, et il eût conseillé à ce bouc émissaire de la séduction de porter ailleurs les capacités de son être.

Comme pour le grand nombre des timides et des incertains, les résolutions de Georges Chéroy étaient sans retour, ses propos fermes, ses arrêts absolus, en tant qu'émanés du tribunal de la raison. Mais, à cette heure, son esprit — ou son principe vital, c'est affaire de mots, — entreprenait, sans son congé, une excursion dans une contrée nouvelle. Il y trouvait la souffrance pour première compagne. Pourquoi ne reculait-il pas ?

Sur cela Georges Chéroy n'aurait répondu à personne et pour cause. Jamais il n'avait tenu un propos qui ne fût expurgé par la raison. Ce qu'il éprouvait pour M^{me} Keller, ou pour aller au vrai, ce que celle-ci lui faisait éprouver, était douloureux et très doux. Ainsi en va-t-il de cette torpeur sensuelle qui précède et annonce la maladie du sommeil. Cela s'appelait-il aimer ?... C'était probable. Il aimait M^{me} Keller, ou il allait l'aimer, comme on attrape une maladie, voilà tout. Mais cela se raisonne... scientifiquement... comme le reste. L'examen scientifique, en dernière analyse... Il devait examiner... regarder...

Il regarda vers la porte et vit Lucie qui entrait ; les plis des portières rouges, massés derrière elle, lui formaient comme un grand manteau, et elle semblait grande et blanche, extraordinairement. Devant les yeux de Georges un brouillard se leva où se fondirent les images de la jeune femme dressée, des soieries qui l'encadraient, des gens qui l'entouraient. Au mépris de l'ordonnance officielle des rideaux, il s'appuya contre le cadre de la fenêtre ; le salon tourna un instant devant lui.

Merveilleusement drapée dans une robe du style premier empire, en voile ivoire, avec deux retombées plissées descendant des deux faces du

corsage, M^{me} Lucie Keller s'avancait, pareille à une statue antique à qui un Dieu amoureux eût donné le mouvement. L'absence de bijoux ajoutait à l'exquise simplicité de sa mise. Ses bras nus étaient seulement cerclés chacun d'un anneau d'or au-dessus de la saignée. Un haut peigne d'écaille blonde retenait ses cheveux châains groupés en trois masses, l'une ombrageant le front comme l'avance d'un casque dont les deux autres simulaient les ailes. Aussi M. Lheureux, qui se piquait d'honorer les arts, donna-t-il une note personnelle dans le concert de murmures flatteurs qui accueillit M^{me} Keller à son entrée.

— Voici, dit-il à mi-voix, Pallas Athéné qui descend parmi nous sous les traits d'une mortelle.

Bonnereau, sommé par M^{me} Stevenson de donner son avis sur la nouvelle venue, — « en parlant sérieusement, pour une fois, si ce n'était pas exiger l'impossible » — s'exécuta en ces termes :

— C'est une beauté qui s'entend à soigner ses entrées. Je l'ai vue une fois chez le peintre Lesly Forster... vous savez, avenue de Villiers, où Saint-Pol est arrivé en cavalier mogol, sur un cheval houssé de mailles dorées. Je l'ai vue, vous dis-je, envahir la salle dans un palanquin porté par dix négresses. Elle figurait la Reine de Saba. N'oubliez pas que le banquier Hoefling était aussi à ce bal... sous les espèces du roi Salomon...

— Ne vous moquez pas ! Pourquoi en reine de Saba ?

— Elle venait proposer des énigmes... Ce soir je suppose qu'elle nourrit quelque projet sur un amateur d'art antique...

Bonnereau, vous ne savez que vous moquer. Aussi ne réussirez-vous jamais auprès des femmes... Écoutez. Je reconnais d'ici la voix de Maintoulat...

— « J'entends Théodecte de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche... »

Et Bonnereau, sans faire aucune attention au grand homme, continua de réciter le morceau des *Caractères* de La Bruyère à M^{me} Stevenson char-

mée : « Que vous êtes ennuyeux, Bonnereau, avec vos plaisanteries continuelles !... Ne pourriez-vous brouiller les couverts pour que je me trouve à côté de vous ? »

Mais pour audacieux et riche en combinaisons subtiles que se montrât Médéric Bonnereau à l'ordinaire, jamais son courage n'eût été jusqu'à changer quelque chose dans le cérémonial de la table chez la pointilleuse Émilie. Il répondit donc à M^{me} Stevenson que son voisinage était de ceux dont s'honorent les grands de la terre. Pour lui, simple comparse, en tout indigne de jouer les premiers rôles sur le théâtre du monde, invité chez M^{me} Lagagne il ne savait trop pourquoi, il avait sa place marquée parmi les têtes sans importance.

M^{me} Stevenson prit acte de ses paroles pour blâmer le caractère léger des Français. Leur amour excessif des choses établies prouvait la médiocrité de leur esprit, à la fois arrogant et timide, traditionnel dans les choses mauvaises, mais toujours prêt à bouleverser les raisonnables :

— Pourquoi, dans tous les dîners où j'assiste, les gens de talent sont-ils toujours au bas bout de la table, et les imbéciles au centre ?

— Vous les trouvez imbéciles parce que leurs propos n'ont pas l'heur de vous distraire. Si vous étiez assise à ces bouts de table, vous ne trouveriez pas à rire davantage. Napoléon a dit, madame, que les hommes sont comme les chiffres, n'ayant de valeur que suivant le rang qu'ils occupent. C'est là, vous me permettrez de l'avancer, une vérité de caserne, bonne pour les gendarmes, les douaniers, et aussi pour les percepteurs et les préfets. Je crois, au contraire, que les hommes célèbres n'usurpent que rarement la position qu'ils tiennent. Ce qui nous frappe souvent en eux de médiocre n'est qu'un accident ; ainsi d'un bon tableau dont on remarque tout d'abord quelque vulgaire imperfection tel qu'un défaut de la toile... Mais je ne veux ni vous prêcher plus longtemps ni priver Monsieur Schmidt du plaisir de vous assiéger. Ce grand homme d'occasion, qui s'éleva jadis brillamment aux yeux

du monde étonné telle une chandelle romaine qui luit dans les airs, en est tombé comme une carcasse vide et lugubrement éteinte. La tristesse où vous l'avez mis en dédaignant ses soins est, s'il faut en croire la rumeur publique, la cause principale de cette chute. Voyez-le, il sèche là-bas, dans ce coin, loin de vous, ainsi qu'un ver de terre dans l'allée sablée de quelque jardin.

En effet, M. Schmidt, de Genève, professeur de science sociale, ressemblait à un lombric, tant sa personne longue, cylindrique et grêle, contournée en S, semblait manquer de charpente osseuse. La petite tête ronde qui surmontait ce corps, avantageé dans la seule dimension de hauteur, mais disgracié pour les autres, ne paraissait guère plus volumineuse qu'une pomme, et sa face ridée en tous sens exagérait la ressemblance. Dans cette face imberbe, parcheminée, les yeux luisaient, fulguraient à la faveur des verres biconcaves de minces lunettes d'or. On eût cru voir deux lampyres qui se seraient logés, de fortune, dans les orbites d'une momie. Et ces yeux ne s'arrêtant point de rouler, non plus que les traits de se tendre et de se détendre au caprice de tics variés, M. Schmidt fournissait une vivante image du mouvement perpétuel. Accoudé à la cheminée où il prenait son point d'appui, M. Schmidt paraissait serpenter sur place et s'élever progressivement vers les corniches dorées du plafond.

Bonnereau s'enfuyait, décochant à M^{me} Stevenson qui le menaçait, impuissante, de son éventail, une plaisanterie dernière :

— Heureux, trois fois heureux ce reptile d'appartement qui, en cas de danger, ou en quête d'aventures, peut aisément cheminer dans un tuyau de gouttière !

Et, quoi que fit M^{me} Stevenson pour le rappeler, il s'esquiva, se perdit dans les groupes.

M. Schmidt, homme jeune encore, nourrissait contre Bonnereau une antipathie mêlée de dédain. Cet homme mûr que ne relevait aucune fonction ne lui inspirait que méfiance. Aussi vit-il s'éloigner Médéric avec une satisfac-

tion qui se traduisit par deux secousses désordonnées de sa face. À la manière d'un chat qui peut s'approprier un os qu'a abandonné un chien redoutable, il s'avança vers la belle Américaine et la salua jusqu'à terre bien avant que de s'en être approché. « Le voici, pensa-t-elle à cette vue, qui va se changer en cerceau et rouler ainsi à mes pieds. Quand on a causé quelques minutes avec ce Bonnereau, on ne peut plus songer qu'à des objets ridicules ! »

Mais elle accueillit le Genevois avec cette bonne grâce mondaine où les simples croient trouver une faveur à eux particulièrement accordée. M^{me} Stevenson attendait quelque nouvelle sensationnelle de son obscur amoureux. Ce protégé de Maintoulat vivait dans le sillage de son patron, imitant en cela ces poissons qui convoyent les requins en tous parages, dans l'espoir de profiter de leurs restes. Entré derrière lui dans le salon, il en sortirait de même pour mettre le grand homme en voiture et l'accompagner si son humeur était bonne. Grâce à Maintoulat, M. Schmidt avait été intronisé professeur en Sorbonne pour y enseigner la science politique et sociale. Le programme essentiellement lâche de cet enseignement qui confinait à tous les genres sans se rattacher à aucun, permit à M. Schmidt de parler sur peu de choses avec une gravité confessionnelle toujours prudente et voilée. Le gouvernement en apprécia le côté représentatif. M. Schmidt fut bientôt avisé du bien que lui voulaient les Loges. Alors, il déclara la guerre à Dieu le Père, au Fils et au Saint-Esprit, et essaya de les démoder par des arguments scientifiques tout à la fois arrogants, badins et captieux : « À l'homme moderne de goûter ces fruits de l'arbre de la science dont un dragon ou un chérubin armé du tchakra flamboyant n'est plus capable de le tenir éloigné ! » Bannissant de son discours « tout mot dénué de sens précis », n'employant jamais celui de Ciel « parce qu'il ne répondait à rien de prouvé », non plus que celui de Créateur « en tant que définition exacte — et n'est exact que ce que la science démontre méthodiquement », M. Schmidt ne tarda pas à s'attirer les louanges bruyantes des Purs, et quelques mauvais compliments plus dis-

crets de la part des gens bien pensants. On commença à parler de lui dans le monde. Son ouvrage « LE DIEU PEUPLE », brutalement soutenu par la presse jacobine, lui ouvrit, suivant l'expression de Maintoulat, qui le présenta au public dans la *Charrue sociale* : « les portes de la célébrité ».

Dès lors, se sentant soutenu, M. Schmidt s'était montré ingénument ce qu'il était, c'est-à-dire le serviteur aveugle et empressé de l'opinion du jour. Il en dirigeait le courant comme ces épaves qui descendent, tournoyant au gré de l'eau, le cours rapide ou lent des fleuves. Ce fut sur lui une pluie de faveurs. On vit des directeurs de journaux assiéger sa porte, des éditeurs l'inviter à des « dîners de garçon » où des hommes graves et mariés se laissaient injurier par des pierreuses avec une condescendance auguste. La ville de Paris, facile à toutes les gloires sonores, fonda une chaire à son particulier usage, chaire dont on lui laissa le soin de choisir le titre. Ce fut la chaire de *Sociologie démocratique*. Et le collège des sciences mutuelles lui confiait bientôt la chaire de la *Communauté à travers les Âges*, sans préjudice du cours payé qu'il y faisait déjà sur la *Morale fiscale* et les *Erreurs de l'Humanité à travers l'Espace et le Temps*. Et M. Schmidt se consacrait encore à des conférences du soir, pour adultes, où l'éloge de Maintoulat « instaurateur de l'humanité nouvelle » alternait avec la « dispersion prochaine du capital ». Les phrases lourdes et dolosives de l'universitaire genevois s'envolaient jusque dans l'arrière-boutique des marchands de vin où les courtiers électoraux de Maintoulat enrégimentaient l'enthousiasme.

Ainsi, M. Schmidt, grandissant chaque jour en importance, s'avancait à la conquête de la France. Et il avait appelé à Paris sa petite famille. M^{me} Schmidt, parée des grâces de l'épouse qui file la laine, ne quittait point sa maison. Et, tandis que M. Schmidt brillait dans le monde, elle taillait et assemblait, cousait pour lui ces habits de drap rude comme la bure et dont les cols remontaient bien plus haut que l'occiput du professeur. La majesté de celui-ci s'en augmentait, et quand M. Schmidt, sortant de son appartement

de la rue du Val-de-Grâce, prenait la rue Saint-Jacques, il entendait des voix sur son passage :

« C'est un Monsieur de grande valeur, un savant, un professeur, et il sera bientôt député. »

Tel était l'homme dont M^{me} Stevenson attendait qu'il lui confiât les secrets du jour. Elle ne put rien tirer de M. Schmidt quoiqu'il fût son poursuivant officiel depuis le commencement de la saison. Fatigué peut-être de ce rôle d'éternel patito, M. Schmidt ne desserra guère les dents, et encore seulement pour raconter à la Circé d'outre-mer des choses platement banales. Il eut aussi quelques mots amers et hautains : et tout, dans son attitude et son langage, dénotait une superbe à quoi M^{me} Mary Stevenson n'était pas accoutumée.

À table, elle eut le mot du mystère. Le général Heustaze, son voisin de droite, le lui glissa à l'oreille : « La farce est jouée, le ministère est par terre. Maintoulat aura l'Instruction publique et la direction du Conseil. L'horizon est rouge. Et ce singe de Schmidt est le chef de cabinet désigné. On va recommencer à taper sur les militaires et les curés. »

Puis il se recommanda à M^{me} Stevenson pour un sien neveu qui moisissait professeur de cinquième à Pont-Audemer quand il aurait dû l'être de rhétorique à Paris : « Mais avec un pareil régime le monde marche sur la tête ! »

Le général ajouta avec une imprudente simplicité :

« Moi, vous comprenez, avec mes idées — et je suis sûr qu'elles sont aussi un peu les vôtres — je ne puis rien demander... Vous, Madame, ce n'est pas la même chose ! Vous allez, j'espère, mener tambour battant ce nigaud de Schmidt, et le tondre sans le faire crier. On se doit à ses amis. »

M^{me} Stevenson s'engagea tout aussitôt à faire les démarches utiles, ce qui agaça tellement M^{lle} Rose Père, fille aînée du directeur de l'Institut zoologique, que cette demoiselle majeure ne put se tenir d'envoyer une allusion

blessante pour le vieux soldat. Elle dit donc à M. Oscar Eschlotz, célèbre aéronaute danois qui devait, depuis trente ans, s'élever au-dessus des pôles : « C'est comme Louis XIV que sa grandeur attachait au rivage. » M^{lle} Rose ne se crut pas tenue d'ajouter qu'elle nourrissait une vivace rancune contre le général qui l'avait empêchée dans une entreprise matrimoniale dirigée, jadis, contre le lieutenant Heustaze, aujourd'hui capitaine diplômé.

M. Eschlotz ne comprit point. Mais, souriant gracieusement, il entama l'éloge de Louis XIV. « En tout, il s'était montré grand Roi, il avait fondé l'Académie des sciences, bâti l'Observatoire, appelé en France l'astronome Cassini... »

Ce panégyrique déplut à M. Didion, maître de conférences aux Hautes-Études : « Louis XIV, en révoquant l'Édit de Nantes, avait porté un défi à l'humanité. » Il fut approuvé par M^{me} Langlois, la jeune femme aux bandeaux boticelliens, qui, dans les revues d'avant-garde, publiait des « Opinions » sous la signature de René Liseron. Cependant, M. Eschlotz, sans entendre, continuait de s'exprimer avec lenteur :

— « La France était le plus hospitalier des pays. L'Académie des sciences avait tenu, deux jours auparavant, une séance extraordinaire en son honneur. »

Aux côtés de M^{me} Keller, Bonnereau s'élevait contre « cette manie de réunir les gens à dîner en plein mois de juillet, par une de ces températures dont le golfe Persique lui-même redouterait la concurrence ».

— Et vous vous y connaissez, répondit Lucie. Mais, que voulez-vous ? Tant qu'il y aura un homme célèbre à Paris, notre Émilie ne lâchera pas la place. Pour moi, je ne regrette rien, puisque j'ai le plaisir de me rencontrer avec vous !...

Bonnereau salua, pris par une subite défiance : « Toi, ma fille, tu as quelque chose à me demander. »

— Oui, reprit Lucie, votre madame Stevenson n'est point la seule, sachez-

le, à aimer les gens d'esprit... Ne faites point le modeste !... À propos...

— « Nous y voilà, » pensa Bonnereau qui regarda M^{me} Keller avec l'expression la plus candide.

— ... On me dit qu'un congrès des principales sociétés savantes doit se réunir, à Varsovie, le mois prochain. Vous vous y rendrez sans doute ?

Bonnereau, qui détestait les congrès au moins autant que la réclame des journaux, s'empessa de déclarer qu'il s'y rendrait sans faute. Il répondit cela à tout hasard « pour voir venir ».

Ce qu'il vit, tout en feignant de s'absorber sur un pain de homard qu'Auguste lui présentait avec componction, ce fut la belle jeune femme échanger avec Gauguet, assis à quatre places au-dessus d'elle, un regard furtif. Le regard était de ceux auxquels les hommes d'expérience ne se trompent point :

« Je m'en doutais, se dit-il. Ce qu'on racontait hier, que Gauguet est protégé par une femme du monde, se trouve ici vérifié. Et le malheureux Chéroy palpite dans son coin, pareil à ces malheureux insectes qui, déjà aux trois quarts rôtis par la chaleur d'une lampe, s'obstinent à se traîner vers le foyer où ils seront consumés ! Ainsi va le monde. »

M^{me} Keller félicita M. Bonnereau sur son intention de se rendre à Varsovie :

— Pour vous, c'est une excursion, un petit déplacement, comme pour nous le Pecq ou Chatou !... Que vous êtes heureux, cher monsieur, d'avoir ainsi parcouru le monde, tout vu... tout retenu ! Que d'impressions, de souvenirs !

Puis, brusquement, elle s'enquit de Chéroy, comme si elle l'eût rencontré pour la première fois : « Qui était-il ?... Comment se trouvait-il là ? »

— Un grand savant ! et si jeune ! Mais c'est merveilleux !... Vraiment ?... Quel admirable sujet que celui de l'origine des chiens !

M^{me} Keller ne voulait rien ignorer de cette question. Elle aimait l'histoire naturelle ; même un de ses oncles, quand elle était petite, lui avait composé

une collection de coquillages. Et, par-dessus tout, elle raffolait des voyages.

— Vous me raconterez les vôtres, l'hiver prochain. Je reçois le mercredi, après cinq heures.

M^{me} Keller en revint à Chéroy :

— Comme il a l'air timide !

— Cela ne lui passera guère, madame, répondit Bonnereau, si j'en crois certains signes.

À ce moment, l'inattention de M^{me} Keller devint flagrante. M. Gauguet venait d'avoir un mot si heureux qu'à en croire M^{me} Latran de Saint-Gié, sa plus proche voisine, on n'avait rien trouvé de si beau depuis le dernier siècle : « Fontenelle était dépassé ! »

— L'amour, continua Médéric, donne peu de hardiesse aux gens de valeur, mais il confère souvent de l'esprit à de grands sots.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien que vous ne sachiez, sans doute, répondit Bonnereau, comme s'il parlait au mur, tant il affectait de ne point regarder Lucie Keller.

Elle leva les sourcils avec une expression de dédaigneuse hauteur, mais ne put s'empêcher de rougir légèrement, car l'impitoyable Médéric allait tranquillement son chemin :

— Monsieur Gauguet vient de prendre, dans ce coin, une éclatante revanche d'une petite mésaventure scientifique dont il fut, ce tantôt, et bien malgré lui, le héros.

Rageusement, Lucie se mordit les lèvres. L'insolence de Bonnereau dépassait les bornes. Mais elle répliqua avec un sourire mutin.

— Quelle est cette histoire ?... Vous savez que Gauguet est de mes amis.

— Si je vous la racontais, madame, vous en auriez une variante qui ne se trouve pas dans la première édition... et vous la connaissez certainement.

— Puisque vous vous obstinez à parler par énigmes, monsieur Bonnereau, souffrez que je ne vous réponde plus. Vous avez trop d'esprit pour moi,

je le crains !

Et, superbe de mépris contenu, M^{me} Lucie Keller, sans que s'effaçât son sourire de poupée, détourna son beau et pur visage du discourtois Bonnereau pour le tourner vers M. Amédée Dubois, son voisin de droite. C'était un diplomate. Il accueillit le sourire de M^{me} Keller avec un empressement galant où se mêlait une prudente réserve :

Interrogé sur les troubles de l'Herzégovine, il entama une explication dilatoire en termes obscurs. Et ses phrases creuses, décolorées, coulaient en un jet d'eau tiède.

M^{me} Kolb, cependant, honorait de ses confidences le baron Perrin. Dans le bourdonnement des conversations particulières, sa voix pointue montait par instants : « Oui, Monsieur, tout homme est à élever de dix-huit à trente ans ! »

Bonnereau était maintenant aux prises avec M^{me} Père. La femme du directeur parlait très bas :

— Croyez-vous que ce misérable — et sa fourchette imperceptiblement levée désignait Maintoulat qui se carrait la bouche pleine — osera mettre M. Père à la retraite ?

Bonnereau ne s'en porta point garant. Il croyait Maintoulat homme à l'oser, mais le mérite de M. Père était de ceux qui défient toute attaque...

— Ne craignez rien, madame, c'est la fable du serpent et de la lime...

La baronne Kolb s'écriait cependant :

— Tant la femme vaut, tant l'homme vaut...

Au bas bout, les jeunes gens sans importance ne craignaient point de plaisanter sur « ces veaux ». Et M^{me} Lagagne, mollement appuyée au dossier de sa haute chaise, s'éventait doucement, négligeant les mets, regardant avec les yeux mouillés d'un attendrissement joyeux l'essaim de célébrités qui se nourrissait à sa table. Maintoulat, à sa droite, le ministre de demain ; à sa gauche, M. Père, l'illustre naturaliste, le ministre d'après-demain, peut-être ;

et, en face, la princesse Rapolnick, flanquée, comme une idole indienne, de deux démons secondaires : M. Lheureux dont l'Europe attendait les oracles, M. de La Villefust, qui ne pouvait se lever à la Société d'Agriculture pour parler des engrais, sans que les applaudissements couvrirent aussitôt sa voix.

Et d'un bout à l'autre de la longue table, où les fleurs en jonchées paraissaient se pâmer sur les chemins bordés de dentelles, les voix se croisaient, mêlées au bruissement de l'argenterie, à la plainte des cristaux heurtés. Des phrases s'élançaient, vives et brillantes comme des fusées, creuses ainsi que des bulles de savon. D'autres, stridentes, se heurtaient, grinçaient, sonnaient en un cliquetis de lames de sabres.

— La vraie sagesse, Madame, est morte avec Socrate ! — Non, monsieur, avec Aspasia ! — Oh ! Oh ! — Où le sentiment religieux domine disparaît tout sentiment d'humanité !... Même dans l'antiquité... — Souffrez que je vous contredise, monsieur Schmidt, l'hiérophantide Théano refusa de prononcer l'imprécation d'Eleusis contre Alcibiade ! — Ne me parlez pas de celui-là ! — Monsieur Lheureux, vous n'ignorez rien sur cette terre ! — Oui, parfaitement ! Du quarante à l'heure, et sans le moindre danger !... — Les automobilistes sont des assassins autorisés ! — Prenez-vous-en aux compagnies d'assurances !... Supprimez le subjonctif comme première réforme !...

La voix de la baronne Kolb eut encore l'avantage dans ce tumulte. On l'entendit crier le nom d'Agnès Sorel. Puis elle regretta l'élégance des salons au dix-huitième siècle, les soupers de M^{me} Geoffrin : « Les encyclopédistes vivaient aux pieds des femmes ! »

Le général Heustaze s'étant permis d'ajouter un : « Et à leurs crochets ! », on protesta doucement. René Liseron, secouant ses bandeaux, confia à M. Didion que « ce militaire, pour glorieux qu'il fût depuis la défense de Bazeilles, se montrait vraiment trop sans façon ! »

— Un reître ! murmura le maître de conférences qui ne prisait point la gloire des armes.

— De mon temps, continuait le général, on appelait ces gens-là non point des encyclopédistes, mais des...

Il allait lâcher le mot. M^{me} Lagagne aux écoutes l'interpella aussitôt : « Que pensait le général de la Revue du 14 ? En était-il satisfait ? »

Et la baronne Kolb put continuer : « Madame de Pompadour était de tous les conseils ! Madame du Barry a protégé la manufacture de Sèvres ! »

Le silence se rétablit tout d'un coup. M^{me} Lagagne venait de tousser. Et cette toux signifiait, pour qui connaissait les êtres, qu'un homme du jour allait parler. En effet Maintoulat, invité par le professeur Blanqui, daigna donner son opinion sur l'opportunité d'une réforme de la langue :

— Mon cher Blanqui, vous aviez mille fois raison quand, il y a un instant, vous parliez de la superstition du respect. On exagère toujours l'importance du passé qui représente la mort, au détriment du présent qui est la vie. Je mets en fait que cette aveugle déférence dont on abuse à l'égard des classiques vient d'une faiblesse ou d'une paresse de l'esprit qui aime à demeurer stationnaire. Un homme de progrès doit avoir les yeux fixés vers le futur, non point sur le parfait, pour employer la langue des grammairiens...

M. Lheureux ne put résister à la démangeaison qui le persécutait de lever les épaules. Bonnereau dit à mi-voix :

— On se croirait dans une réunion électorale.

M^{me} Stevenson regarda Maintoulat avec une ironique admiration. M^{me} Lagagne et les convives fonctionnaires retenaient leur souffle.

— Oui, mon cher professeur, reprit Maintoulat après une pause, je trouve affligeante et absurde la conservation d'un langage pratiquement désuet, qu'entendent les seuls initiés, au mépris de notre maître à tous, le peuple !

Bonnereau cria : « Bravo ! » M. Père osa sourire. M. Lheureux déclara à la princesse Rapolnick que M. Maintoulat était un acteur comique de grand avenir, cependant que Maintoulat concluait gravement :

— C'est au peuple à profiter du progrès linguistique où nous l'acheminons. Et d'ailleurs un grand savant n'a-t-il pas dit : « La grammaire n'a jamais été faite sur des principes solides. » ? Demandez plutôt à Schmidt qui s'y entend mieux que nous.

M. Schmidt en crut éclater d'orgueil. Ainsi lancé en avant par le grand homme, il regarda M^{me} Stevenson comme si c'était pour elle seule qu'il allait prêcher la vérité et s'écria :

— Ces paroles de Destut de Tracy sont la sagesse même. Nier l'influence bienfaisante d'une amélioration de la langue française par sa métamorphose complète, et, si l'on peut dire, européenne, c'est nier la clarté du soleil !

Maintoulat approuva d'un signe de tête, M^{me} Lagagne applaudit, légèrement, avec son éventail, et de confiance, car son attention était ailleurs. La glace aux fraises était en retard. Auguste semblait anxieux. Sûr de l'approbation de tous, M. Schmidt, portant à ses lèvres sa coupe pleine de vin de champagne, reprit haleine et courage. Après un regard fulgurant d'enthousiasme à l'adresse de l'insensible M^{me} Stevenson, il cita les textes d'un ton magistral :

— Renan l'a dit : « Les nations ne sont pas quelque chose d'éternel. Elles ont commencé, elles finiront ! La confédération européenne, probablement, les remplacera ! » Les États-Unis d'Amérique nous en fournissent le plus bel exemple ! Madame Stevenson, qui représentez ici le plus libre des peuples, je lève mon verre à votre santé !

Le succès qu'escomptait M. Schmidt lui fit totalement défaut. L'inhumaine Mary, pour qui le professeur de Genève avait improvisé ce discours, affecta de n'avoir pas entendu. Le général Heustaze la tenait sous le charme de sa conversation. La fin de l'allocution tomba dans un silence glacial. Mais la voix de Bonnereau s'éleva :

— Et moi, monsieur Schmidt, je bois à la mort prochaine de la France ! Entre nous, je crois qu'elle a fait son temps !

M. Schmidt envoya à ce « mauvais plaisant » un regard noir. Maintoulat, trouvant que son séide devenait compromettant, détourna les yeux et essaya de faire le galant avec M^{me} Stevenson. M^{me} Lagagne, rassurée par l'entrée de la glace, fut prompte à saisir le mouvement d'opinion. Elle sourit à Bonnereau, mais ménagea la susceptibilité de M. Schmidt en corrigeant cet éloge muet par le mot « enfant terrible ». Et M. Schmidt, glacial, stoïque devant la défection de Maintoulat, rentra sa tête dans le vaste collet de l'habit taillé et exécuté par sa femme.

Quand ils se retrouvèrent au fumoir, Chéroy dit à Bonnereau :

— Vous êtes toujours le seul à avoir du courage !

— C'est là, mon petit, un métier qui nourrit mal son homme... Schmidt me revaudra cela à l'occasion... Eh bien, vous êtes-vous suffisamment diverti, pâle néophyte, dans ce sanctuaire des mystères mondains ?

— Franchement, non. Tout ici m'intimide et me gêne... Non, merci ! Vous savez que je ne fume jamais.

Et Georges Chéroy, baissant la voix, exprima son désir de « filer à l'anglaise ».

— Eh quoi ?... Sans même avoir causé quelques minutes avec votre...

Bonnereau se reprit : il craignait de blesser la sensibilité exagérée du jeune homme :

— Avec Madame Keller. Elle est en pleine beauté, ce soir ! Avez-vous regardé ses bras ?

À ce moment même, une voix appela, qui fit tressaillir Chéroy jusqu'au fond de son être.

C'était M^{me} Keller qui, par la porte donnant sur la galerie, s'adressait à Médéric :

— Monsieur Bonnereau, venez que je vous parle !

Il hésita, poussa Georges qui s'incrustait dans le mur :

— Allez donc à ma place !... Et parlez-lui, que diable ! On n'est pas fillette

à ce point !

— Je vous en prie, mon ami !... Ne riez pas de moi ! Je me sens trop misérable...

Laissant Chéroy seul dans un coin de la pièce, loin du groupe où Maintoulat, un pouce dans l'entournure de son gilet, s'offrait à l'admiration des fumeurs, Médéric rejoignit Lucie :

— Eh bien, homme terrible ? Vous me boudez ?... Pourquoi êtes-vous fâché contre moi ?

Médéric ainsi attaqué se défendit mollement : « Jamais il ne se fâcherait avec une si charmante femme... N'était-ce point plutôt elle... qui... »

— Trêve de sottises ! Vous êtes insupportable, monsieur Bonnereau. Et d'abord je vous défends de parler de mes bras !... Allons, monsieur le grand homme, ne faites donc pas l'enfant !... Vous êtes un réputé connaisseur en toutes choses : Saint-Pol m'a raconté vos tours... là-bas, dans le pays des Almées !

Autour d'eux, c'était le vide. La galerie s'étendait déserte. Alors Lucie se rapprocha de lui, tout d'un coup, planta ses yeux dans les siens, puis, levant le menton, elle fit d'une voix brève, sèche comme un commandement :

— N'est-ce pas qu'ils sont beaux, mes bras ?

Et d'un geste libre et gracieux elle mit son bras droit sous le nez de Médéric.

Il refusa la royale offrande, parce qu'il vit, par un jeu de glaces, le malheureux Chéroy qui les observait. Et Georges était si pâle qu'on eût dit qu'il avait perdu tout son sang. Bonnereau, froidement, prit avec délicatesse le gros bracelet d'or qui cerclait la chair pleine dont la peau fine avait la souplesse et le parfum des pétales du jasmin. Et affectant de rajuster le fermoir, il dit d'un ton assez haut pour que Chéroy entendit :

— Ce système est peu sûr. À votre place, je donnerais l'objet à mon bijoutier en le priant de rajouter une chaînette.

Et, saluant M^{me} Keller, Médéric rentra dans le fumoir et alluma un second cigare.

« La tentation de saint Antoine, songeait-il, ne fut certes rien auprès de la mienne. Le Malin m'a entouré de ses pièges. Mais je veillais, et les glaces me sont venues en aide, espions de premier mérite. Règle générale à observer : quand une femme vous joue gratuitement la scène de la séduction, se méfier qu'il n'y ait derrière la porte entr'ouverte une victime que l'on veut désespérer... ou éprouver... Après tout, que Chéroy se débrouille ! J'ai d'autres chats à fouetter que de m'ériger en Mentor dans l'île d'Émilie Calypso ! »

— Allons, Georges ! Nous enfuyons-nous ? Voyez, la nuit est superbe, et le cigare de Madame Lagagne est de ceux que l'on peut fumer dehors sans crainte d'en évaporer le parfum. Je vous propose de rentrer à pied, et je vous conduirai jusqu'à votre porte.

Ils partirent, Mais, pendant la route, il ne fut plus question entre eux de M^{me} Keller. Ils s'entretenaient de Maintoulat, des mouvements probables dans le personnel au Muséum, de choses sans importance.

CHAPITRE III

Lionel Gauguet était entré dans le monde savant par la porte d'or. Nulle carrière ne s'annonçait plus régulière que la sienne, plus riche en espérances légitimes, plus féconde en succès. Fils unique d'un professeur au Collège de France qui mourut jeune, il fut élevé par sa mère avec une de ces piétés aveugles qui surpassent même l'adoration. M^{me} Éliisa Gauguet, gracieuse et fine comme une bergère de Saxe, n'était pas moins célèbre dans les milieux de la haute science officielle par son esprit que par sa beauté. Son salon, du vivant de son mari, avait été le rendez-vous de toutes les gloires. Quand elle devint veuve, alors qu'elle n'avait pas trente ans, beaucoup songèrent à cette charmante femme qui ne l'avaient entourée auparavant que d'hommages discrets. Mais Éliisa repoussa toutes les offres. Elle renonça à se créer un nouveau foyer, et, dans une stricte retraite, se consacra à l'éducation de l'enfant, son orgueil et sa joie. Elle sut, pour lui, donner une apparence de richesse à son intérieur que ses ressources, devenues extrêmement modestes, l'avaient obligée à restreindre. Lionel ne connut de la vie que ce qu'elle a de facile.

Ayant hérité l'intelligence vive et plastique de son père, la jolie figure et les cheveux blonds de sa mère, Lionel, avec ses allures de demoiselle, passa sa première enfance dans un cercle de parents et d'amis dont l'unique occupa-

tion fut de l'admirer dans tous ses mots et ses gestes, de le louer, de le favoriser dans tous ses caprices, de développer en lui la personnalité sous toutes ses formes.

Lionel sortit des jupes de sa mère pour entrer au collège, qu'il était l'enfant le plus gâté de toute la France. Au contact de camarades moins affables, contact dont M^{me} Gauguet chercha à préserver son enfant dans la mesure du possible par l'externat, Lionel ne tarda pas à se modifier. Mais cette modification n'engagea que le dehors. Souple et prudent, il comprit qu'il est donné à peu d'hommes — car, à l'exemple de la plupart des garçons élevés par des mains féminines, il se considérait déjà comme un homme alors qu'il n'était qu'en septième — d'exercer pleinement leur volonté sur les autres, soit par la force matérielle, soit par l'ascendant d'une volonté plus puissante. Éviter les ennuis et ce qu'ils ont d'inélégant, plaire aux violents en leur fournissant le prétexte de lutter pour son propre avantage, en venir à ses fins par des moyens de longueur, tourner les positions sans jamais les attaquer de front, lui parut de bonne heure la sagesse suprême et la méthode supérieure.

Femelle jusqu'au bout de ses ongles soigneusement taillés et polis, il n'avait rien du principe mâle qu'une force de travail dont il canalisait adroitement le courant, sans le laisser s'égarer dans les prairies fleuries de la fantaisie, qui sont toujours de petit rapport. Semblable en cela à la plupart des jeunes hommes qui ne virent ni l'invasion de 1870 ni la guerre civile qui la suivit, Lionel méprisait la force, le fait acquis, le courage personnel, classait ces notions parmi les non valeurs artistiques, et ne croyait qu'à l'idée.

Son passage par l'École normale, où il entra dans un bon rang, ne fit que l'ancrer davantage dans sa certitude. La théorie fut tout et demeura tout pour lui. Nourri d'abstractions, habitué par la discipline scolastique à tout ramener aux catégories de l'entendement, il était porté vers l'étude de la philosophie. Il s'en détacha cependant pour s'orienter vers les sciences naturelles, non par goût, mais par calcul. Et cela sur le conseil de M. Sosthène Dubard,

dont l'influence demeura prépondérante sur le jeune homme.

Maître de conférences à l'École normale M. Dubard était la gloire du lieu. Nombre de gens illustres avaient été façonnés de ses mains : Klotz, maintenant Directeur de l'Enseignement supérieur, Mirifics alors en voie d'obtenir la chaire d'ornithologie au Muséum, d'autres encore.

Le moment était on ne peut plus favorable. Monté à l'assaut du Jardin des Plantes, il y avait quelques années, avec cinq autres camarades de promotion, M. Sosthène Dubard, sans quitter son cabinet de la rue d'Ulm, était en train d'organiser la conquête que lui avaient abandonnée, avec une mollesse chagrine, les derniers disciples de l'école de Cuvier. Aussi avait-il besoin d'hommes. Et d'ailleurs il méditait de coloniser d'autres établissements.

Lorsque, vers 1885, le ministre de l'Instruction publique André Larcombe fonda l'Institut zoologique, cet homme d'État visait deux buts. Le premier était d'abandonner le Jardin des Plantes au sort que ses professeurs lui avaient départi, en laissant s'y établir des officines pour préparation aux examens, et cela au mépris des collections scientifiques qui cessèrent d'être étudiées et classées. Le second était d'ouvrir un établissement modèle qui serait exclusivement un Musée, et rien autre chose. Les professeurs, portant ce titre pour leur seule gloire, seraient, tels jadis les démonstrateurs du Jardin du Roy, chargés d'expliquer, certains jours, en public, ce que les collections présentaient d'intéressant.

Et, au grand scandale du Conseil Supérieur de l'Instruction publique qui ne fut point consulté, à la grande colère du Directeur Klotz qui dut plier, le Ministre avait stipulé que les professeurs du nouvel Institut zoologique seraient choisis sur la présentation de leurs travaux en zoologie systématique. Ils seraient choisis par les sociétés savantes, indépendantes, qui voteraient concurremment avec l'Académie des Sciences. Les spécialistes seraient toujours préférés. Aucun titre universitaire n'était exigible. Bref, c'était une révolution.

Certains dirent au ministre opportuniste qui employait des moyens aussi radicaux :

« Pourquoi ne pas réformer le Muséum, en mettre les chefs et les employés au pas, les empêcher d'empiéter sur l'enseignement universitaire ? »

Mais Lacomme avait répondu :

— « On ne souffre pas, en France, où tout le monde nourrit plus ou moins secrètement le désir d'être fonctionnaire, on ne souffre pas que l'on touche aux gens qui occupent des places, quand bien même ils n'y font rien... D'ailleurs on ne ressuscite pas un mort en lui infusant du sang nouveau. J'aime mieux créer que tenter une transfusion aussi chanceuse. »

Et il avait tenu bon. L'Institut zoologique alla bien durant quelques années. Mais bientôt, sous les efforts souterrains du directeur Klotz et de M. Sosthène Dubard, la lèpre de l'Enseignement pédagogique s'étendit sournoisement sur la nouvelle fondation. On vit s'y ouvrir des conférences, puis des cours. Le premier ministre Maintoulat les encouragea et leur donna même une sanction officielle, avec le droit pour quelques professeurs, tels que M. Père (chaire de philosophie zoologique, sans collections), de conférer des diplômes dont le ministre se réservait la faculté d'employer les titulaires. Aussitôt le directeur Klotz, sur le conseil de Sosthène Dubard et de Mirifisc, s'empressa d'établir des bourses de doctorat et d'agrégation.

Les choses en étaient à ce point quand M. Mirifisc commença à faire du bruit dans le monde avec son ouvrage philosophique, *la Planète, organisme vivant, son Évolution, son Avenir*, que certains mauvais esprits eurent l'outrecuidance de traiter de roman scientifique. Sans parler en rien des champignons dont le Gouvernement lui avait octroyé l'empire au Jardin des Plantes, le jeune professeur se lançait, se perdait dans des considérations sur les atomes et leurs diverses manières de s'accrocher pour entretenir la vie. Ces théories, qui n'apportaient rien que n'eussent ressassé les philosophes de la Grèce antique, se combinaient avec celles un peu plus audacieuses encore

d'un physicien ingénieux et disert que ses petits catéchismes républicains popularisèrent à l'époque. Le tout fut adopté en bloc par le parti socialiste qui commençait de s'employer à désorganiser la France pour la gouverner. Les théories de Mirific et du physicien Chanceau devinrent, en fait, la base de cette fameuse religion scientifique qui se dressa en face des anciennes croyances pour leur disputer les âmes.

Si le Ministère Maintoulat ne fût alors tombé subitement, sur une pauvre petite question de politique extérieure, Dieu eût peut-être été chassé de ses temples et remplacé par les tables de la Nouvelle Loi, dont les principaux articles étaient le nivellement des esprits et des consciences, l'égalité dans l'enseignement intégral, la suppression de tout ce qui peut élever les volontés. Avec trois ou quatre équations et quelques logarithmes, M. Chanceau se flattait de mettre tout en ordre sous un niveau égalitaire, démocratique et social. M. Schmidt, frais débarqué de Genève, assista froidement à cette première débâcle. Il eut cependant le temps de se faire caser par Maintoulat dans un bureau du ministère de l'Instruction publique, où il devait s'occuper de statistique.

Lacomme, qui succéda à Maintoulat par le jeu habituel de bascule parlementaire, procéda sans se décourager à un nouvel émondage. Il supprima, par divers arrêtés, les cours de l'Institut zoologique, et réussit à faire voter par la chambre la somme de soixante mille francs pour acheter les collections recueillies par l'anglais Whitson dans l'Afrique centrale. Le parti socialiste cria au scandale, parla des retraites ouvrières. Lacomme ne céda point.

Attendant des temps meilleurs, M. Sosthène Dubard s'appliqua à étudier les aptitudes et les caractères de ses élèves. Parmi eux, il remarqua vite Lionel Gauguet qui lui plut par son entregent, son absence de roideur, sa souplesse sagace, sa gentillesse et son esprit d'intrigue. Souvent, il s'oubliait à causer avec le jeune homme.

— « Il faut, disait M. Dubard, avoir un but élevé. »

Lionel n'y contredisait point. Son but à lui était, en effet, extraordinairement élevé, élevé sur des sommets vertigineux, à pic, dont il se refusait à évaluer, même approximativement, la hauteur. Son but était d'arriver à tout, par tous les moyens, par tous les hommes. Et pour cela il obligeait sa faible mère à recevoir un monde mêlé, où les politiciens de bas étage coudoyaient des journalistes, des savants, et surtout des professeurs. M^{me} Gauguet, sans se plaindre jamais, subissait l'invasion, puis remettait l'ordre dans son petit appartement du boulevard Malesherbes où Lionel avait exigé qu'elle s'installât, loin de son quartier chéri du Luxembourg qui avait vu passer paisiblement sa belle et modeste jeunesse.

— « La rive gauche, lui avait dit Lionel, est condamnée depuis longtemps. Il n'y a rien à y faire. On n'y habite point. C'est sur la rive droite que vit Paris, la France, le monde ! »

Lionel eût aussi bien déclaré à sa mère que l'on ne réussissait qu'à Ispahan, M^{me} Gauguet s'y serait transportée sans murmurer. Sa joie était d'entendre son Lionel lui annoncer ses prochains succès. Lorsque le dernier invité parti, la veuve, écoeurée par le relent des bouts de cigares dont la cendre remplissait les capitons des fauteuils, et de voir les ronds poisseux que les verres marquaient sur ses dessus de cheminée, soupirait de fatigue, il suffisait d'un mot de son fils, chuchoté à son oreille dans un baiser, pour lui remonter le cœur :

— « Je crois que Mirifisc marche. J'entrerai certainement dans son service... Mais, je t'en prie, montre-toi gracieuse avec lui... Cela n'engage à rien. »

Elle ne s'irritait même pas, ne comprenait point d'ailleurs la bassesse du calcul. Et cette mère exemplaire supportait les galantries plates et lourdes de l'infatué professeur. Si celui-ci, plus audacieux ou plus enflammé, lui eût mis le marché à la main, elle ne savait trop ce qu'elle n'aurait pas fait pour son fils.

M^{me} Gauguet n'eût heureusement pas à se le demander. Son fils se char-

gea de séduire ceux qui pouvaient alors tout pour lui. Ayant observé, pesé, examiné, Lionel avait choisi la science comme un des plus sûrs moyens d'arriver, et aussi des plus rapides. La tournure « moderne » des esprits était vers la diffusion de l'instruction, c'est-à-dire vers les sciences, car, des lettres, la vulgarisation n'est point pratiquement possible, non plus que des arts. D'ailleurs l'arbitraire qui préside à la reconnaissance du talent déplaisait à l'esprit méthodique de Lionel. De son père, le professeur de syrien, mort quand il n'avait pas six ans, ce fils gardait le seul souvenir d'un érudit aimable et ironique, qui ne devait pas être sérieux. Le sérieux plaisait à Lionel, par-dessus tout. Sosthène Dubard le lui avait répété cent fois : « Les esprits modernes recherchent furieusement la vérité : ils sont à la merci de tous ceux qui la leur peuvent promettre. » M. Sosthène caressait sa grande barbe noire d'un air si satisfait en énonçant ces vérités premières, qu'à moins de posséder une âme sordide on s'en surprenait à palpiter d'émotion.

« Il a des idées si nobles ! — disait de lui la baronne Kolb. — Et puis il a tant d'esprit ! »

L'esprit de M. Sosthène Dubard était dans sa façon de se réserver. Aux dîners qu'il honorait de sa présence, son silence intimidait tout un chacun. Mais, au dessert, sa voix pleine et grave s'élevait tout à coup, faisant l'aumône d'un bon mot.

« C'est un chêne druidique, déclarait M^{me} Lagagne, il ne rend que des oracles ! »

Convaincu de l'avantage de se consacrer à la science, Lionel se prépara à l'agrégation des sciences naturelles, comptant trouver quelque bonne place à Paris, au lieu de s'en aller moisir, à l'exemple de tant de naïfs, petit professeur dans un lycée de province. D'ailleurs Sosthène s'était lié de parole à le colloquer au Muséum : « Là, mon petit, vous pourrez travailler pour nous. »

M. Mirifisc, n'eut rien de plus pressé que de prendre Gauguet dans son service, à titre d'auxiliaire. Mais il ne garda pas longtemps son protégé. Esti-

mant avec raison que ce jeune homme, dont il avait, en quelques mois, pris l'exacte mesure, était de ceux qui doivent aller loin, le professeur résolut de l'établir à l'Institut zoologique où il ne comptait pas encore assez de créatures à son gré. Gauguet le tiendrait au courant de tout, pourrait, à mesure qu'il croîtrait en importance, le seconder pour l'avenir, barrer la route à certaines personnalités gênantes. Car les ambitieux passent tous les moments de la vie à être gênés par quelqu'un.

La fortune, qui chérissait M. Mirifisc presque autant qu'elle en était adorée, lui fournit promptement l'occasion. M. de Musimon, professeur à l'Institut, eut, à point nommé, un service à demander à Mirifisc dont il venait de soutenir utilement la candidature à la Société de Biologie. Passé maître dans l'art compliqué des marchandages, Mirifisc s'empessa d'obliger son illustre confrère et de lui colloquer Gauguet comme préparateur auxiliaire, dans son laboratoire de Mammalogie.

— Mon cher et vénéré maître, dit M. Mirifisc avec une émotion contenue, je ne me sépare qu'avec peine de cet excellent sujet... Mais, aux aigles il convient de planer dans l'espace, et mon horizon à moi est trop borné. C'est à vous qu'il revient de patronner les débuts de Lionel Gauguet, et vous en aurez toute la gloire !

Et M. Dubard, qui, d'aventure, assistait à l'entretien, tant il s'entendait à administrer le hasard, avait ajouté de sa voix profonde :

— C'est un gaillard, et il vous fera honneur !

— A-t-il, demanda prudemment M. de Musimon, quelques aptitudes spéciales ?

— Toutes, monsieur ! Toutes ! répondit Sosthène Dubard en se caressant la barbe.

M. Mirifisc aurait préféré une déclaration moins vague, car il connaissait l'esprit exact de M. de Musimon. Pour préciser, il s'écria tout aussitôt :

— Gauguet a beaucoup lu !... Avec discernement ! Sa mémoire est excel-

lente ! Il a passé brillamment l'agrégation...

— Connaît-il un peu les mammifères ?

A cette question indiscreète de M. de Musimon, Sosthène Dubard ouvrit la bouche pour crier : « Tous, monsieur ! » Mais un regard de Mirifisc lui fit rentrer les paroles imprudentes dans le gosier.

— Mon Dieu, cher et illustre confrère, je ne sais pas si notre jeune homme les a étudiés d'une façon très particulière. Mais il est si intelligent et vous si versé dans cette partie, entre toutes difficile... oh combien !... de la zoologie... que vous aurez vite de bons résultats... Je vous en réponds !

Sur cette assurance, Lionel entra à l'Institut zoologique. On lui donna une table dans l'embrasement d'une fenêtre, une blouse grise, un tablier blanc et des outils. On lui conseilla de rassembler ses cheveux sous une calotte « pour l'odeur », et M. Georges Chéroy, l'assistant de zoologie, le pria de s'exercer sur un jeune chimpanzé, décédé, à la suite d'un chaud et froid, dans la singerie du Jardin d'Acclimatation.

— « Hélas ! — se dit Lionel — que dirait ma pauvre mère en me voyant les mains occupées sur une aussi sale bête. »

Rongeant son frein, il commença maladroitement de lever la peau de l'anthropoïde sous la direction de M. Salleron aîné, préparateur en pied, qui lui enseignait à décoller progressivement les téguments avec ses ongles.

Et c'était là que M. Lionel Gauguier devait maintenant passer le plus clair de son temps. Cependant il ne s'intéressait ni aux chimpanzés, ni aux ondatras ni aux phoques. Si les chinchillas le divertissaient un moment par les élégances que rappelait leur fourrure fine et légère, il était vite amené, dans la pratique, à s'énervier sur la ridicule fragilité de leur peau. Lionel méprisait la stupide lourdeur des épaulards, des grindes et des autres dauphins ; il ne distinguait qu'avec peine un paca d'un cabiai et s'obstinait à reléguer les galéopithèques et les bélédiées parmi les chauves-souris.

— « Tout ça, c'est la même chose ! » — murmurait-il avec cette ferme

assurance des ignorants qui nient systématiquement tout ce qu'ils ne savent point, parce que cela doit-être bien davantage ignoré du commun des hommes : « À quoi tout ça peut-il servir ? »

En somme, l'établissement de la rue Vauquelin lui déplaisait. L'immensité des galeries où, dans les armoires vitrées s'alignaient à l'infini les ruminants cornus ou les singes aux allures douteuses, le remplissait d'une méprisante tristesse. Plein de dégoût pour les travaux manuels où son inaptitude éclatait, il ne pouvait s'astreindre à disséquer au scalpel, abusait des ciseaux, à la manière des femmes, trouvait irrémédiablement les peaux. M. Salleron aîné prédit que « le jeune homme » ne saurait jamais préparer. En effet sous la main maladroite de Lionel les rugines s'ébréchaient sans remède, les scies perdaient leur voix, sans même attaquer les os. Et Lionel devint pour le garçon de laboratoire lui-même un objet de scandale et de pitié.

— « Laissez, laissez ! disait M. Mirifisc. Il s'y mettra. Tel que vous me voyez, j'ai été comme lui ! »

Cet aveu ne satisfaisait pas M. de Musimon. Il connaissait parfaitement les capacités de son confrère du Muséum en tant que praticien. Depuis les petites épreuves de la licence et de l'agrégation, il était bien avéré que M. Mirifisc n'avait jamais travaillé qu'avec des plumes et du papier. Il ne pouvait même tenir un crayon pour un méchant croquis. Par contre il signait sans trouble les planches que lui dessinaient ses préparateurs, payés par le Gouvernement.

Tout comme M. Mirifisc, Lionel ne voyait les animaux qu'au point de vue spéculatif. Ils ne l'intéressaient aucunement. Car ce jeune homme de vingt-trois ans ne s'attachait qu'à la somme d'avantages qu'ils eussent été susceptibles de lui procurer.

Aussi il abandonna de plus en plus les cadavres et aussi les bêtes empaillées. Sous prétexte de s'initier à la systématique, il vécut dans les livres. Isolé dans un cabinet qui servait de bibliothèque, il rêvait debout, ou, grim-

pé sur la haute échelle double, furetait parmi les volumes. Puis il en apporta de chez lui. Les spéculations hasardeuses d'Herbert Spencer lui plaisaient davantage que l'Histoire des ossements fossiles de Cuvier.

Sans trop s'impatisser, étant homme de tenue, M. de Musimon rappelait de temps à autre à Lionel qu'on comptait sur lui pour un travail pressé. Trois cents roussettes et autant de vampires attendaient leur classement provisoire. Alors, tel un captif qu'on mène vers le poteau de guerre, M. Gauguet s'acheminait vers la salle des animaux en alcool, enveloppait ses mains de baudruche, s'ignait la barbe et les moustaches de Chypre extra fort de Guerlain, et ouvrait un bocal. Il en extrayait une chauve-souris, puis deux, puis trois, les considérait sans amitié, puis les rejetait dans la liqueur :

— « Ce sont toujours les mêmes ! »

— « Regardez mieux, disait Georges Chéroy. Il y a des caractères, que diable ! Et ce sont là des bêtes faciles. »

Mais Lionel « n'en voulait pas ». Il retournait à Darwin, préférant la synthèse toute servie à la cuisine laborieuse de la science analytique.

— « Il ne réussira pas, mon cher confrère, les mammifères ne l'attachent pas. »

Ainsi se plaignait M. de Musimon, discrètement, suivant son habitude. Un jour M. Mirifisc lui répondit : « Si on le faisait voyager ? » — M. de Musimon saisit la balle au bond : « Du moment que son distingué confrère était de cet avis, rien ne s'opposait à ce qu'on employât de ce côté les facultés extraordinaires de Lionel Gauguet. »

Alors, bien que les fonds du Service des Missions scientifiques fussent plus à sec que ces rivières d'Arabie où l'eau ne coule qu'une ou deux fois par année, M. Sosthène Dubard mit le Directeur Klotz en demeure de donner à son protégé une mission bien payée. Klotz objecta qu'il n'y avait plus d'argent, que les crédits étaient engagés pour deux exercices pleins. Il le savait mieux que personne, puisque son fils parcourait la Turquie depuis huit

mois « aux frais de la princesse ». Il objecta encore que Lionel Gauguet n'avait que peu de titres, que le Muséum avait vu repousser la demande d'allocation de Bonnereau qui, à cette heure, devait être échoué dans le Béhar ou le Bundelkund, sans ressources.

— Je me fiche pas mal de Bonnereau ! s'écria M. Sosthène. Ce que j'exige, c'est que Gauguet parte dans quinze jours. Vous ferez cela pour moi, Klotz, mon vieux camarade !

Du moment qu'on le prenait par le cœur, M. Klotz cessa de résister. Bonnereau reçut, par les soins du Consul de France à Bombay, une lettre très sèche, où il lui était reproché de dépasser sans cesse ses crédits (2.500 francs par an), et Lionel Gauguet, un arrêté du Ministre le chargeant d'une mission scientifique pour explorer la côte des Somalis, Djibouti, la baie de Tadjourah, Obock, et, si l'occasion s'en présentait, les îles Musha « dont les populations, la faune et la flore méritent d'être particulièrement étudiées ».

Dans l'esprit de Mirifisc, cette mission — pour laquelle Lionel toucha dix mille francs — était un moyen de déprécier les résultats de celle que venait de remplir Lucien de Saint-Pol dans les mêmes régions. Ce voyageur, plus que mûr, avait été proposé pour la croix, car c'était là son quinzième voyage. Mais ce Saint-Pol était un indépendant de l'espèce de Bonnereau, qui n'avait même pas daigné passer sa licence, — première faute, — qui s'était permis de former d'énormes collections, malgré la modicité de son allocation (1.900 francs une fois payés), et au grand regret du chef de bureau Tartas, qui ne voulait en ordonnancer que la moitié, « par précaution ». Et ensuite la croix de Saint-Pol faisait défaut au Directeur du Muséum qui la demandait pour son frère cadet, professeur à l'École de Sceaux. Il était donc de toute utilité que l'on ajournât Saint-Pol. Quand Gauguet reviendrait de sa mission on s'arrangerait pour que les résultats, intelligemment amplifiés, fussent présentés au Ministre comme très supérieurs à ceux obtenus par Saint-Pol, et celui-ci serait évincé. C'était une affaire de six mois à suivre, et des moins difficiles, où

tout le monde trouverait son compte. De Saint-Pol, nul ne se souciait ; sans protecteurs, sans attaches officielles, il ne pouvait rien.

Sans qu'on l'eût mis au courant de tant de combinaisons subtiles, Lionel comprit qu'il s'agissait là pour lui d'une chose de première importance. Il boucla ses malles, emporta une « paccotille » de voyageur naturaliste, toute une installation confortable, une double tente, un lit pliant, deux cantines, une moustiquaire, deux fusils, trois revolvers et une carabine à répétition. Sa mère lui garnit de ses mains deux caisses de provisions choisies, de conserves ; elle y ajouta deux filtres, une petite pharmacie, où les parfums tenaient la principale place, et des réserves de linge fin, dignes d'une corbeille de mariée.

M^{me} Gauguet fut stoïque. Jusqu'à l'heure du départ, elle trompa son entourage par sa fiévreuse et inlassable gaîté. Elle embrassa son fils à la hâte : « Prends bien soin de toi ! Écris-moi chaque jour ! » La porte ne s'était pas refermée sur l'enfant, que trois amis et M. Sosthène emmenaient vers la gare de Lyon, que la malheureuse femme tomba comme une masse sur sa chaise longue, où elle passa le reste du jour, la tête enfouie dans les coussins. Ayant donné l'ordre qu'on ne laissât entrer personne, elle put savourer en paix, loin de ces sympathies de commande, où la curiosité tient la principale place, la cruelle volupté des larmes. Puis, le lendemain, M^{me} Gauguet reprit sa figure habituelle. Et beaucoup l'accusèrent de prendre légèrement une séparation aussi hasardeuse. Puisqu'il s'agissait de l'avenir de son fils, Élixa était prête à tout supporter et aussi les jugements du monde, par surcroît.

Sa seule joie, pendant les quelques mois que dura l'absence, fut d'écrire quotidiennement à Lionel. Et, chaque soir, elle exigeait que la lettre fût mise à la poste, dûment recommandée. Elle espérait toujours qu'une occasion se présenterait plus rapide que la voie ordinaire, qu'un courrier supplémentaire partirait. Elle comptait sur des chances incertaines et, une fois par semaine, elle visitait M. de Musimon à l'Institut Zoologique et M. Tartas, au minis-tère.

Plus de vingt jours passèrent avant que la première lettre, de Lionel n'arrivât. Ce qu'elle contenait manquait absolument d'importance, mais, comme il n'y paraissait que de lui, sa mère la lut et la relut dix fois. Sur le timbre de la poste égyptienne, où le sphinx Arnakis se dressait devant une pyramide, la croupe tournée vers le soleil couchant, s'étalait la mention Port-Saïd. Le retard s'expliquait facilement.

Lionel avait pris passage sur un transport de l'État, par esprit d'économie et dans l'intention d'étudier de près les abus du « militarisme ». Les journées et les nuits se succédèrent. Il en fallut plus de douze pour arriver jusqu'à Port-Saïd. Là, des difficultés survinrent. La commission sanitaire exigea que *la Saône* séjourât en quarantaine d'observation pendant deux fois vingt-quatre heures avant d'entrer dans le canal. Et cela parce qu'un Annamite, phthisique au dernier degré et qu'on repatriait à son retour de la Guyane, où il avait purgé une condamnation, s'était laissé mourir par le travers de la Crète. Un médecin allemand, assisté d'une doctoresse anglaise, que sa beauté tout immatérielle avait rendue fameuse sous le nom de la Huitième Plaie d'Égypte, envahit le navire, avec la prétention d'examiner les passagers. L'autorité égyptienne, en redingote noire, grise de crasse et en fez écarlate, rehaussé d'un halo grasseyant, retint les paquets de la poste sous prétexte de les désinfecter. Des mains brunes se tendaient, innombrables, pour solliciter des pourboires. Et des gens à figure patibulaire brûlèrent des substances fétides dans les batteries pour les purger de tout miasme.

Mais, pour Lionel, ces ennuis étaient autant de fleurons qui s'ajoutaient à la couronne de ses mérites. Plus il souffrirait pour la science, plus la récompense serait haute. Il s'était institué martyr de la pensée et, comme tel, faisait sa moisson de palmes. Cette affaire de quarantaine lui avait apporté un fort soulagement. Le navire, ainsi en panne, ne roulait plus ni ne tanguait. Si le mal de mer l'avait cruellement molesté, Lionel en avait, par sa veulerie, exagéré les effets. Pendant plus d'une semaine, il était demeuré vautré sur

sa couchette, et la nourriture écœurante qu'on lui apportait de l'officine du « Pourvoyeur », empoisonneur patenté de tout transport de l'État, avait ajouté à ses nausées. Cependant les succulentes provisions, emballées par M^{me} Gauguet, restaient sans emploi au fond de la cale. Et, semblable à Cicéron, qui préféra débarquer sur le rivage, où l'attendaient pourtant les cavaliers d'Antoine, plutôt que de supporter le mouvement de sa galère, M. Gauguet eût alors tout donné pour qu'on le transportât à terre. Mais, dès que *la Saône* eut arrêté son « tourne-broche » et cessé de se balancer à cette allure, qui la rendit jadis célèbre parmi les autres navires en bois, le jeune explorateur, à la façon d'un autre Panurge, redevint gai compagnon. Sans s'occuper des côtes de l'Égypte dont il devinait, au loin, les appareils sablonneux perdus encore dans le crépuscule du matin, il saisit son cahier de notes et commença d'écrire ses impressions pour la Revue universitaire dont Sosthène Dubard s'était engagé à lui ouvrir les colonnes. M. Gauguet apporta un tel zèle à cette besogne, qu'il ne s'aperçut point qu'on partait. Le canal de Suez ne l'intéressa que médiocrement. Les Bédouins ou les Fellahs dépenaillés, les dromadaires mélancoliques, les vautours graves, les flamants rangés par bataillons innombrables au bord des lacs, lui parurent indignes d'occuper son attention. On put l'entendre murmurer : « L'éternel paysage d'Orient ! » Le développement de l'industrie humaine en ces parages désolés excita son intérêt. Il s'informa du prix que coûtait une drague, de la valeur du travail à la journée : « À combien revenait le mètre cube de sable transporté sur la berge ? » Mais personne, à bord, n'avait pu le renseigner utilement. Ceci le confirma dans son idée fondamentale, que la société se composait d'imbéciles et aussi d'ignorants, c'est tout comme, et que la mission des professeurs est de les éduquer et de les gouverner.

Deux soldats de la légion étrangère se jetèrent à l'eau. Ces mercenaires désertant le bord où, au nombre de sept cent cinquante, sans compter les chevaux et les mulets, ils étaient serrés à la manière des harengs dans leur

caque, s'efforcèrent de gagner à la nage un transport hollandais qui suivait *la Saône*, et de s'y engager dans l'armée des Indes néerlandaises, avec prime et haute paye. Mais les matelots de *la Saône* armèrent lestement une embarcation et donnèrent la chasse aux fuyards. Ceux-ci avaient gagné la terre, on les y força à la course, puis on les reporta à bord, ficelés ainsi que des saucissons. Le vaisseau hollandais rentra ses embarcations, qu'il n'avait pas mises à l'eau assez tôt. Les légionnaires furent consignés dans les batteries, les déserteurs attachés aux fers et l'on continua d'avancer lentement.

L'affaire fut diversement appréciée. Certains osèrent dire que c'était là une violation flagrante du droit international. Un magasinier et un instituteur de Cochinchine ouvrirent le projet d'en écrire aux journaux. M. Gauguet, par principe, approuva le commandant. Celui-ci était resté en tout étranger à cette aventure. À l'heure où les « mathurins » foulaient de leurs pieds nus la terre d'Égypte, le capitaine de frégate battait outrageusement l'aumônier aux échecs, dans son carré. Il apprit bientôt quelles marques de « bon esprit » avait donné le jeune naturaliste. Aussi, douze jours après, Lionel eut-il l'honneur d'être conduit à la jetée d'Obock dans la baleinière de l'état-major. Le vaguemestre gagnait la terre de son côté, portant à la poste le sac des lettres. Parmi elles s'en trouvait une de Lionel Gauguet, adressée à M. Sosthène Dubard, où celui-ci était prié d'aviser au plus tôt Maintoulat de l'épouvantable attentat commis par le capitaine de frégate Dubois-Desruisseaux dans le canal de Suez.

Quand il se trouva seul, à la tombée de la nuit, sur cette jetée de pierres branlantes, obligé de disputer ses bagages à une trentaine de Somalis, portefaix, en qui il voulait voir autant de bandits du désert, Lionel se retint pour ne pas pleurer amèrement.

« Comment s'expliquer, murmurait-il, que l'on accueille ainsi un savant envoyé en mission par le gouvernement ? »

Il se le fût expliqué, et sur l'heure, s'il eût connu le gouverneur d'Obock.

Cet ancien député du centre gauche, épave du suffrage universel, avait échoué sur la terre africaine, grâce aux bonnes notes que lui donna la Loge de la Sainte-Amitié, au dévouement de Maintoulat, et surtout à la recommandation d'un marchand de vins, établi à Montrouge, et dont le comptoir avait été honoré souvent par M. Lapelle qui, au temps de sa défunte prospérité, offrait des « tournées », purement politiques, aux « frères et amis ».

Avant de partir pour l'Afrique Orientale, M. Lapelle avait solennellement promis de ne point faire parler de lui, de n'attirer aucune difficulté au gouvernement de la métropole, de ne s'occuper de rien que de toucher son traitement, et aussi d'obliger les traitants et colons du lieu, gens toujours suspects, à payer régulièrement l'impôt et à respecter les fonctionnaires. Et il tenait tous ces engagements avec une probité méritoire. Il avait même, sous divers prétextes, abandonné Djibouti, siège officiel de son gouvernement de la côte des Somalis, pour mener, à Obock, une existence retirée, en tout conforme à ses goûts. Ainsi, M. Lapelle économisait-il ses frais de représentation en s'abstenant de recevoir les passagers des paquebots. Il n'avait cependant pu éviter la dispendieuse corvée de traiter, dans son palais blanchi de frais, à la chaux, l'état-major de *la Saône*. Tout entier à ses devoirs d'amphitryon, M. Lapelle ne pensait certes point aux tribulations de l'infortuné naturaliste explorateur, Lionel Gauguet, qui se débattait entre les nomades des plages, tandis que lui, le gouverneur, protecteur officiel de tout Français errant dans ses États, sablait avec une emphatique économie le champagne de petite marque allemande, frappé par la machine à glace de l'Administration.

Lionel fut sauvé par un trafiquant, dont la baraque en planches se dressait non loin de la jetée sous la recommandation d'un écriteau, où l'on lisait, en lettres de trois pieds de haut sur huit pouces de large : Grand-Hôtel de Marseille et de l'Univers (Réunis). Entendant le bruit infernal qui se menait

sur la jetée et dominait le monotone grondement des lames, Marius Cabourrot, propriétaire de « l'Hôtel », se dit :

— « Quelque voyageur sera sans doute arrivé. »

Et il envoya Saïd-Shenaf, son principal représentant et fidéi-commis, et aussi son unique domestique, Ali Bargasch, à la découverte. Ces deux noirs, armés chacun d'une lanterne et d'un bâton, tombèrent d'un temps sur les Somalis portefaix, et ceux-ci disparurent dans la nuit avec les bagages. Car un troisième noir, vêtu de blanc, ceinturé de cuir verni et coiffé d'un bonnet rouge, était apparu brusquement. Sa présence coïncida avec une telle distribution de coups de trique, que Lionel put ouïr le son mat rendu par les chairs meurtries. Puis, l'homme au ceinturon avait remis son court bâton sous son bras et salué le nouveau débarqué.

Lionel était alors bien loin de ces idées humanitaires, qu'il avait si souvent préconisées dans les réunions du café Procope, présidées par Maintoulat. L'émancipation des nègres le préoccupait beaucoup moins que la disparition de son carton à chapeau. Jusqu'alors il avait sauvé ce débris du naufrage avec l'instinct du désespoir. Quand il s'aperçut que son chapeau de cérémonie l'avait quitté, Lionel devint plus féroce qu'un négrier : « Très bien ! Très bien ! criait-il. — Assommez-moi cette canaille !... Mon chapeau ! Ils ont emporté mon chapeau ! »

C'était l'homme au ceinturon qui le tenait, le bienheureux carton à chapeau, et il le portait avec une martiale délicatesse. Il accompagna Lionel jusque dans l'hôtel. Devant eux voltigeaient les chemises blanches de Saïd-Shenaf et d'Ali-Bargash, avec des allures de spectre. Leurs ombres, ridiculement déformées, semblaient courir sur le sable, s'allongeant, se raccourcissant aux ballottements des lanternes, dont le reflet troublait les crabes qui s'enfuyaient obliquement.

L'homme au ceinturon avait déclaré à Lionel qu'il représentait la police ; il l'avait aidé à escalader les degrés de pierre. Le jeune homme se promit de re-

commander cet agent intelligent au Ministère pour quelque décoration. M. Marius se contenta de donner une pièce d'argent au caporal soudanais et lui fit verser un grand verre de bière : « Il valait mieux être bien avec eux ! Ici, monsieur, il convient de ménager la police. » Et, ayant favorisé M. Gauguet de cette confidence, M. Marius lui annonça que son hôtel était à sa disposition. Les bagages rassemblés devant le comptoir, on les vérifia. Il ne manquait rien ! M. Marius avait généreusement donné trois sous à quelques-uns des Somalis porteurs, chassé les autres. Tous s'étaient dispersés en poussant des cris discordants ; des silhouettes d'hommes, habillés de blanc avec des ceinturons noirs, se distinguaient à quelques pas de la clôture.

Alors, M. Marius avait esquissé un tel tableau du pays où il avait planté sa tente, que Lionel se désespéra à l'idée que *la Saône* allait bientôt lever l'ancre et l'abandonner dans ces parages désolés. Sa première nuit sur la terre d'Afrique abonda en terreurs de toutes sortes. Couché sur un mauvais lit arabe, sans matelas ni oreillers, il entendait les ais disjoints de la cahute gémir sous la brise de l'Océan indien. Des rats coururent par la chambre ; deux passèrent sur lui. Et leurs petits pieds froids glacèrent l'infortuné Lionel, qui n'osait point se lever. Car le parquet grouillait de cancrelats énormes. Il en sortait de toutes les fentes. Et ils allaient à la file indienne, se hâtant avec un bruit de feuilles sèches. Et voici qu'un lézard hideux, gris, avec des pustules roses et bleuâtres, galopa le long des solives du plafond, poursuivant une sauterelle jaune, qui tomba sur le lit et s'échappa en boitant. Une araignée rousse, poilue, hérissée, gigantesque, descendit de la muraille sur la petite table, où crépitait la veilleuse. Et elle se tenait là, en embuscade, guettant les papillons velus qui se noyaient dans l'huile, où nageait le lumignon fumeux. L'explorateur pouvait voir ses yeux luire, ainsi qu'autant de brillants minuscules.

Ainsi, Lionel Gauguet s'initiait-il aux particularités de la vie nocturne chez les animaux du littoral érythréen. Ce furent là, du reste, les seules observations zoologiques qu'il devait recueillir pendant son séjour en Éthiopie.

Quand le lendemain, aux premières heures du matin, il se rendit en grande tenue de professeur, redingote, chapeau de soie, bottines vernies et gants blancs, chez le gouverneur, le thermomètre marquait déjà, bien qu'on fût au mois de janvier, trente degrés centigrades à l'ombre. M. Lapelle reçut le nouveau venu avec une circonspection diplomatique. D'abord, M. Lapelle détestait qu'on vint se promener « chez lui ». Son pré d'Obock était enclos, garni de pièges à loup. Qui y mettait le pied s'exposait aux plus fâcheux accidents. Il avait assez de coins perdus dans toute l'Afrique, pour que les chercheurs d'aventures, de papillons et d'escargots (ainsi M. Lapelle qualifiait-il les voyageurs et les savants) trouvassent à y exercer leur ridicule industrie. Mais qu'on le laissât tranquille sur sa côte des Somalis, d'où il surveillait l'Abyssinie et favorisait la contrebande de guerre. Cette dernière partie de ses attributions n'était pas absolument officielle. Il régnait en paix sur la baie de Tadjourah, sans conteste. Et s'il ne pouvait s'aventurer à trois lieues, vers les premiers contreforts des monts rouges où erraient les Afars, sans risquer d'être mis en pièces — car M. Lapelle était un partisan du gouvernement par persuasion et ne pouvait souffrir un militaire dans ses états — du moins il possédait la côte. Il y rendait journellement, pendant cinq mois d'hiver, les plus grands services à la civilisation, à la France, au Ministère des colonies ; les indigènes et les collectionneurs de timbres-poste bénissaient son nom. Les premiers, parce qu'il les laissait en paix, les seconds, parce qu'il changeait chaque année le modèle des timbres. Et lorsque les chaleurs arrivaient, M. Lapelle rentrait en France où il distribuait, dans les bureaux des ministères et dans les rédactions des journaux, les diplômes de son ordre de Tadjourah.

C'est pourquoi M. Lapelle, désireux qu'un si bel état de choses ne fût dérangé par quiconque, avait donné à entendre, dès la première audience qu'en obtint Lionel Gauguet, que le pays était de ceux où la vie n'est possible à personne. Peu sûr, infesté de bêtes féroces et de reptiles inconnus, peuplé

de serpents à sonnettes, à lunette, à coiffe, cracheurs, sauteurs, pour ne nommer que les principaux, le territoire d'Obock recélait, dans ses sables, tous les genres de mort violente. Les populations indigènes ne le cédaient en rien aux Peaux-Rouges les plus réputés pour leur astucieuse scélératesse. M. Lapelle raconta au jeune homme dix assassinats récents « accomplis en une semaine aux portes mêmes du gouvernement ». La femme du vakil d'Obock avait lapidé de ses mains un matelot qui s'était arrêté contre son mur. Grave imprudence ! L'homme était mort sans qu'on pût rien réclamer. Un voyageur anglais — un naturaliste, comme de juste, et un peu fou — venait d'être trouvé près des puits de l'Oued Atélah, taillé en plusieurs quartiers. On ne l'avait reconnu qu'à ses chaussures imperméables et à ses bas tricotés. Et la vie était hors de prix. Les œufs valaient jusqu'à une roupie la douzaine, et encore n'en pouvait-on acheter facilement.

Le gouverneur déplorait plus que personne un tel état de choses. Mais comment y porter remède ?... Il dépeignait encore le pays comme fiévreux, dysentérique, et riche en ulcères incurables. Tous les microbes connus, et beaucoup d'autres, s'y étaient donné rendez-vous, à tel point qu'un Hindou de Surate, attiré à Obock par son malheur, avait succombé huit jours après son arrivée. À grand peine avait-on pu se procurer une vache étique pour que cet étranger pût mourir honorablement en lui tenant la queue, suivant les rites.

M. Gauguet était d'ailleurs parfaitement libre d'explorer le pays dans tous les sens et à toute heure du jour et de la nuit. Mais, pour la bonne règle, M. Lapelle avait demandé au nouveau débarqué de lui signer une décharge officielle où l'explorateur déclarait que, le gouverneur l'ayant averti du mauvais état des esprits parmi les Adals, Danakils, Assaï-Maras, Gadaboursis, Issas, Aberaouals et autres tribus nomades, lui, Gauguet (Lionel — attaché à l'Institut zoologique) n'en perséverait pas moins dans son dessein de remplir une mission scientifique.

Lionel, flairant un piège, avait signé sans hésiter, puis déclaré verbalement qu'il n'entreprendrait rien sans le congé, voire même sans les ordres de « Monsieur le Gouverneur ». Alors, M. Lapelle l'invita à déjeuner, se fit bienveillant, charmant, communicatif. Il confia au jeune savant les secrets de sa politique, lui expliqua comment il s'était débarrassé de deux fonctionnaires et d'un médecin colonial qu'il soupçonnait d'avoir voulu contrecarrer ses projets. Lionel lui avoua ne pas craindre un tel sort. Il ouvrit son cœur à M. Lapelle, lui dit ses secrètes espérances : « Pour les hommes d'étoffe, la science n'est, en somme, qu'un moyen. La politique, elle, est la vraie science. » Et Lionel pria M. Lapelle de l'aider de son expérience. Au café, les deux exilés temporaires, ayant menti autant qu'on peut le faire honnêtement durant une entrevue de deux heures, étaient amis. Ils se quittèrent, enchantés l'un de l'autre, et pas pour longtemps. Le soir même, le gouverneur recueillait Gauguet dans son palais et lui tenait ce langage :

— « Vous êtes un gentil garçon et avec qui on peut causer. Je vous garde avec moi autant pour votre sûreté que pour mon plaisir. »

Puis il s'était mis à dénigrer Saint-Pol. « Cet original insoumis, cassant, cette tête brûlée lui avait causé mille ennuis. » D'ailleurs M. Lapelle ne se crut point obligé à fournir de plus précises indications sur ces ennuis. Saint-Pol était un gêneur, cela suffisait. Gauguet fut de cet avis. Faisant chorus avec le gouverneur, le jeune explorateur traita avec mépris cet « aventurier » dont il recueillait la succession, déprécia ses travaux, flétrit sa dissipation : « Qu'attendre de sérieux d'un personnage sans conduite, qui passait sa vie au café, et ne reconnaissait ni Dieu ni maître ? » M. Lapelle avait ajouté alors : « Oui, j'ai toujours été convaincu qu'il buvait ! » Il savait pourtant que Saint-Pol ne buvait que de l'eau et que sa sobriété était devenue proverbiale à Obock, tout comme sa frugalité et sa résistance à la fatigue. Mais M. Lapelle ne se croyait pas obligé à rendre la justice. Il avait, dans sa colonie, un ancien maître de la flotte chargé de ce soin.

— « En somme, mon cher, ce Saint-Pol n'a dû rien rapporter de bien fameux ! »

M. Lapelle continua de déblatérer. Il blâmait cette inutile dépense d'envoyer des gens quelconques ramasser n'importe quoi, surtout dans son gouvernement où il n'y avait absolument rien ! « Rien, mon ami, rien !... On le sait depuis longtemps ! »

Et ce grand homme, les pieds posés sur les palettes de son vaste fauteuil indien, épongeait son crâne luisant. M. Lapelle ressemblait à un marabout. Quand il se promenait d'aventure sur l'esplanade du gouvernement, sa longue et maigre personne suffisait à accroître de moitié l'infinie monotonie du désert.

Pour convaincre Gauguet de l'inutilité de toute recherche dans ces parages désolés, il l'avait emmené cinq ou six fois en excursion, aux heures les plus chaudes du jour, et à dos de chameau, dans l'espoir de le dégoûter à tout jamais de la nature éthiopienne. L'infortuné Lionel crut que le mal de mer allait le terrasser à nouveau. Du haut de la selle à deux sièges où il se sentait tumultueusement secoué dans les directions les plus contraires, il avait la vue pleine et entière de la plaine chaotique où des blocs de pierre noire dépassaient çà et là des dunes rousses ou grisâtres, sous un soleil de feu. La vibration de la lumière l'étourdissait par moments. Une sueur âcre ruisselait jusque dans ses yeux, ses mains se pelaient, et aussi le bout de son nez. Le vent soufflait sans relâche, menaçait d'enlever le casque blanc, bombé en manière de cloche, et cinglait une mitraille de sable dans le visage de l'explorateur. Il voyait courir sur le sol, couvert, par places, d'une végétation lépreuse, toutes sortes de coléoptères noirs. De ces êtres disgracieux, les uns étaient ronds et luisants ainsi que des boutons de bottines, les autres ovales et rugueux, pareils à des crottes de chèvre qui marcheraient. Certains voltigeaient lourdement, tombaient sur le dos, tournoyaient comme s'ils eussent nagé. Un énorme bupreste roux et doré sortit de terre, pour être aussitôt happé par

une pie-grièche qui le ficha sur une épine de gleditschia, pointue, triangulaire, à l'image d'un stylet.

« Certes, pensait Lionel, il est bien inutile de ramasser toutes ces vulgarités... Ce sont toujours les mêmes ! »

Donc il ne récolta pas d'insectes. Les oiseaux ne se recommandaient par aucune particularité remarquable : « Les outardes sont connues depuis longtemps, les cigognes sans intérêt ; les alouettes ne diffèrent en rien de celles des friches françaises, les tourterelles ne valent pas le coup de fusil ! »

Aussi Lionel négligea les oiseaux qu'il eût été incapable de mettre en peau, besogne indigne d'un savant. C'était bon pour Saint-Pol, pour Bonnereau et autres farceurs, d'empailler des bêtes ! M. Gauguet voyait la zoologie à un point de vue général. Les mammifères lui inspiraient moins de mépris. Mais la difficulté de s'en procurer est considérable. Il faut aller de grand matin en suivant le chemin des puits, des flaques d'eau, et ce sont là des endroits fréquents en mauvaises rencontres. Ces nomades, qui poussent devant eux d'immenses troupeaux de chèvres, obéissantes à la voix, ne vont jamais sans un coutelas, deux javelines et un bouclier rond, et leurs femmes sont plus semblables à des spectres qu'à des créatures humaines. M. Gauguet avait trop de lecture pour ignorer que les massacres des principales missions officielles dont le *Tour du Monde* fasse mention — et il ne connaissait que celles-là — avaient toujours eu les puits pour témoins : « Évitions les puits, se dit-il. D'ailleurs ce qu'on pourrait y trouver est depuis longtemps connu ! » Les mammifères ne sont pas d'une étude facile. L'impossibilité de les écorcher parfaitement, d'autres empêchements arrêterent Lionel. M. Lapelle avait prévu tout cela :

— « Je me charge de vous. Cela me regarde. Laissez-moi le soin de vous réunir des échantillons. Mes chasseurs vous rapporteront les animaux de l'intérieur. Laissez-moi ce soin ! »

Lionel en laissa tellement le soin à M. Lapelle qu'il passa deux mois à lire

des revues, des journaux et des ouvrages philosophiques dans le palais du gouverneur. Il écrivait régulièrement à sa mère, aux professeurs de l'Institut zoologique, à M. Mirifisc, à M. Sosthène Dubard. Une conclusion revenait, invariable, à la fin de chaque lettre : « Cela va mieux que je ne l'espérais. Mais la lutte est dure contre les fourmis et les termites qui me mangent, chaque nuit, les récoltes que j'ai faites le jour, à la sueur de mon front. Ma provision d'alcool a été bue par mes domestiques noirs. Il me reste du formol, heureusement. Vous ne me reconnaîtrez pas tant j'ai le teint basané. Je me porte assez bien, quoique extraordinairement fatigué par mes courses sous le soleil brûlant du désert. »

Puis, un jour de mars, sentant que sa mission tirait à sa fin et que M. Lapelle allait s'embarquer pour la France, Lionel dénonça à cet homme politique sa ferme intention d'explorer les îles Musha, puis de retourner dans la mère patrie. M. Lapelle fut ravi à l'idée d'être débarrassé de ce gêneur autour de qui il multipliait les espions, si peu probables que fussent cependant ses velléités d'indépendance.

Il ordonna donc d'apprêter le départ, d'armer le boutre du gouvernement et recommanda expressément au patron, un Arabe du Yémen, de ne pas perdre de vue son passager. Et par une belle nuit de mars, M. Gauguet reprit la mer. La grande barque roula sans discontinuer pendant dix heures. Enfin, on aperçut les plates-formes dévastées, pelées par le vent, des îles Musha. Là, Gauguet, qui toute la nuit s'était remémoré l'assassinat de notre agent Lambert, tué en vue de cet archipel par ses matelots aux gages du sultan de Zeilah, s'aperçut, fortuitement, qu'on avait oublié de transporter à bord ses caisses d'eau minérale. Devant cette impossibilité absolue de continuer son expédition, M. Gauguet, sans même débarquer à Djibouti, retourna d'une traite à Obock. Par un hasard que M. Lapelle qualifia de providentiel, le transport de l'État *la Moselle*, arrivant d'Indo-Chine, entra alors en rade pour y faire du charbon. Comblé d'éloges et de bénédictions par M. Lapelle,

qui y joignit le collier de son ordre, le Nisham El Anouar, Lionel monta sur *la Moselle*. Quinze jours plus tard il prenait à Marseille le rapide de Paris, et le lendemain sa mère s'évanouissait de joie entre ses bras.

Tel fut le voyage à la côte des Somalis où M. Lionel Gauguet, suivant l'expression de M. Sosthène Dubard, qui lui consacra un article dans *la Charrue sociale* « rencontra la mort à chaque pas et donna aux Français de son temps l'exemple des mâles vertus d'un Spartiate, alliées à la haute culture d'un Athénien ».

Les collections formées pendant cette mission consistaient en quelques coquillages, choisis parmi les plus gros et les plus luisants, en six papillons de nuit pris à la lumière, en cinq scarabées et demi, car l'un d'entre eux avait été trouvé mort, dans un vieux tonneau, et il lui manquait la tête. À ce fonds, venaient s'ajouter un serpent dans l'esprit de vin acheté chez un commerçant grec qui l'avait apporté de Corfou « pour la curiosité », deux cornes dépareillées d'antilopes, une défense de poisson-scie acquise d'un matelot à bord de *la Moselle*, et enfin une peau de pélican, mangée par les dermestes et découverte dans un magasin de Port-Saïd. Mais M. Gauguet adressa au ministre un rapport si bien tourné, où tout ce qui aurait dû se trouver à Obock était énuméré avec art, méthode et clarté, que le jeune missionnaire reçut promesse d'être nommé, en pied, assistant à l'Institut zoologique, et de recevoir les palmes académiques au prochain mouvement. Une indemnité supplémentaire de 3.000 francs lui fut allouée pour ses frais. Cette fois ce fut Lucien de Saint-Pol qui participa aux munificences du ministre. Ce vieux voyageur se vit refuser l'allocation qu'il sollicitait pour explorer le Killimans-d'jaro.

M. Mirifisc résolut alors de tailler à son protégé un succès de première grandeur, par le moyen d'une exposition. Les expositions du Muséum jouissaient d'une certaine vogue. Les oisifs s'y donnaient rendez-vous devant des panoplies d'armes sauvages, des ustensiles de ménage, des pilons à riz ou des

moulins à prières, des divinités à mâchoires de crocodile, des pagnes jadis portés par des négresses ou des canaques, des papillons multicolores, et des oiseaux empaillés. Un service de presse supérieurement organisé entretenait la réclame. Si les voyageurs étaient tant soit peu capables de s'exprimer en public, on les exhibait comme conférenciers, ce qui fournissait à certains l'avantage de projeter à la lumière oxhydrique des photographies authentiques, où le public charmé les pouvait reconnaître, fumant leur pipe, avec quelques femmes indigènes à leurs pieds. Mais ceux dont la parole, indépendante et véridique, ignorante ou contemptrice de la prudence humaine, eût pu exciter des curiosités inutiles parmi un auditoire, en principe peu sûr, malgré les cartes, ceux-là étaient soigneusement écartés. Jamais les missions de Médéric Bonnereau ni de Lucien de Saint-Pol n'aboutirent à des expositions. Quand leurs collections arrivaient, on les enfouissait dans les magasins, car le temps manquait pour les préparer. Et il n'en était plus question.

On sut cependant retrouver celles qu'avait récemment formées Saint-Pol sur la côte des Somalis, tant M. Mirifisc apporta d'assiduité à les faire rechercher. Les centaines et les milliers d'échantillons sortirent, comme par miracle, des caves où ils moisissaient et furent produits à la lumière du jour. On monta les grands mammifères : zèbres à la robe rayée, onagres à pieds blancs jarretés de sépia, bubales aux cornes en lyre, antilopes girinouks dont le chanfrein noir et blanc a l'aspect d'un masque, et dont les hautes jambes fines semblent de fil de fer ; et aussi les oiseaux : les gypaètes et les aigles gigantesques, les grandes outardes du désert dont les mâles se distinguent par leurs favoris blancs, en houppes : et les varans, lézards des sables qui atteignent six pieds de long ; les vipères éfas, qui portent sur leur dos roux des chevrons noirs, et dont le venin est si sûr que Cléopâtre chargea l'une d'entre elles de la sauver des Romains. On exhiba des crânes de Danakils dérobés la nuit dans les sépultures, de Gallas, recueillis sur les champs de bataille du Choa, de Somalis, fusillés en attaquant une caravane, et aussi celui du derviche que tua, avec

sa latte de Mascate, Lucien de Saint-Pol, quand il monta à l'assaut de Mété-meh, couvrant de son corps l'empereur Jean qui reçut une blessure mortelle en cette affaire. Mirifisc, qui ne doutait de rien quand son intérêt ou son caprice étaient en jeu, emprunta même, sous un prétexte, à Saint-Pol, le harnachement de cheval vermeil, le bouclier et les armes dorées que le Négus expirant avait données au Français, en le nommant dedjasmach, bien qu'il détestât les étrangers. Puis on réussit à éloigner Saint-Pol en lui obtenant une petite mission mal payée pour le Gabon. Tranquille de ce côté, Mirifisc expédia son homme en lui recommandant de « se méfier de la fièvre, de se ménager, et de revenir, quand il voudrait », et s'occupa de l'Exposition Gauguet.

Les mois d'été et ceux des vacances passèrent dans tous les préparatifs. Dans les premiers jours d'octobre, M. Mirifisc annonça, à l'Assemblée des professeurs, qu'on ouvrirait prochainement, dans une quinzaine, « l'exposition Gauguet »... M. Tempier avait voulu protester, mais son appui habituel, M. Lebasset, lui avait subitement fait défaut, parce que celui-ci boudait le professeur d'Entomologie qui avait voté contre lui, dernièrement, à l'Académie des Sciences. Et M. Tempier, se voyant seul de son avis, avait préféré se taire sur les trois espèces d'insectes récoltées par Gauguet alors que Saint-Pol en avait rapporté plus de deux mille. D'ailleurs, il était trop tard, la pancarte de l'Exposition était prête, les invitations distribuées. Les collections Saint-Pol passèrent à l'actif de la mission Gauguet. Toutefois, MM. Lebasset et Tempier, par conscience, commandèrent que tous les objets rapportés par Lucien de Saint-Pol portassent son nom. De telle sorte que sur plus de quinze cents exemplaires exposés par l'entomologie et l'ornithologie on put lire la mention « Mission Saint-Pol » et sur huit seulement « Mission Gauguet ».

Lionel opposa à « ces manœuvres » — comme disait M. Sosthène — une fierté renforcée de dédain. On lui avait promis que le Ministre viendrait

de sa personne.

— « Votre fils, Madame, a trop de mérite pour de pas attirer l'envie. Ce jeune homme a tout pour lui, tout, Madame... »

Ainsi avait parlé la baronne Kolb à son amie M^{me} Gauguet, et celle-ci avait répondu :

— Hélas ! Madame, mon pauvre enfant a tiré les marrons du feu !... Et les intrigants profitent de son travail !... Que ce monde est injuste et méchant !... Et puis, je vous prie, qu'est-ce que ce Saint-Pol qu'on veut lui jeter dans les jambes, et qui a jamais entendu parler de ce monsieur ?

La baronne éluda la question. Nul plus qu'elle ne connaissait Saint-Pol, avec qui elle dînait souvent chez la princesse Rapolnick. Et M^{me} Gauguet continua de se plaindre à la baronne. Elle l'approuvait en hochant d'un menton plus arqué que la proue d'une galère et qui réussissait à joindre un nez dont la courbe fière commençait à la base d'un crâne couvert de cheveux noirs, presque bleus. Leurs bandeaux enserraient le visage cireux ainsi que les deux battants d'un triptyque. Et la baronne Kolb, à cause de sa maigreur, avait été surnommée par M^{me} Lagagne, « le Chauffroix de Corbeau ». Cette petite femme, qui, à ce qu'on disait généralement, aurait toujours cinquante ans, était la grande amie de tous les hommes d'avenir. Elle s'occupait activement de ceux qui voulaient bien lui demander sa protection. Prisant l'humilité et la souplesse pour première vertu chez les mâles, elle n'en dédaignait point les autres qualités. Son influence passait pour considérable et pour s'augmenter avec le temps. On reconnaissait à la baronne Kolb une belle âme et des idées avancées en matière sociale, et comme éducatrice elle était généralement appréciée. Son programme était bien connu tant la baronne apportait de franchise à ses dires. Il ne visait rien moins qu'à changer la face de la société moderne par l'influence de nouvelles cours d'amour. Tout homme digne de ce nom devait confier sa vie à la direction d'une amie. Car, comme chacun sait, les hommes

sont des animaux lourds et brouillons, incapables de marcher seuls sans se heurter à tous les obstacles. Les femmes, supérieures par essence, sont heureusement là pour veiller. Leur expérience — et la baronne, ainsi que ses amies abondaient en dons de l'expérience — peut seule conduire ce bétail humain vers les pâturages sacrés de la sagesse, lui poser sur les épaules le joug de la douce habitude, le diriger, l'exciter avec l'aiguillon de l'amour.

Lionel, grâce à sa coutumière adresse, avait esquivé le patronage extramartel de la baronne Kolb. Trop calculateur pour ne point conduire ses relations galantes au gré de ses intérêts, il avait pesé le pour et le contre de l'affaire. Le ridicule lui parut représenter un lourd chapitre pertes, sans qu'une quantité suffisante de profits vint rétablir la balance. Le jeune professeur n'avait aucun goût pour la dame dont la maturité s'acheminait, depuis quinze ans, vers la voie sèche, ainsi que le prouvaient les rides fâcheuses qui sillonnaient son visage. Et, pour tout dire, le salon de la baronne Kolb déplaisait à Lionel : trop grande affluence de gens de lettres, par vocation vantards, médisants et légers, inaptes à comprendre les choses de la science, sans parler du mauvais renom de la maison depuis que M^{me} Kolb, conséquente avec ses théories, avait ouvertement réduit son mari à la condition de majordome.

La baronne avait respecté cette réserve. Prisant avant tout chez les hommes cette carrure d'épaules qui est un assez sûr garant de leurs sentiments, elle avait trouvé de son côté que M. Lionel Gauguet manquait d'ampleur. D'ailleurs, son système d'éducation n'avait rien de personnel. Quelques adeptes dévouées à ses nobles idées étaient là pour remplacer la présidente de l'œuvre en cas de besoin, et l'aider dans sa mission humanitaire. M^{me} Kolb eut bientôt trouvé une Égérie pour guider M. Gauguet dans les débuts de sa carrière.

Et, pensant à cette Égérie de choix, la baronne Kolb avait ainsi pris congé de M^{me} Élixa Gauguet.

— « Votre fils est de ceux qui iront loin, je vous en réponds. Mais ce

qui lui manque, et ce dont il le faut pourvoir... et au plus tôt... c'est une... amie, dévouée, éclairée... et qui ait de l'influence sur lui... Les hommes sont si faciles à prendre, hélas !... Et vous savez par qui !... Ce qu'une mère, chère madame, ne peut pas faire... une amie... souvent... Votre Lionel est sur ses vingt-cinq ans. L'important est qu'il ne tombe pas en de mauvaises mains. Enfin, vous entendez.

M^{me} Élixa Gauguet avait préféré ne pas entendre. Mais, en son tréfonds, elle s'associait avec la baronne, tant le cœur d'une mère est facile aux capitulations dès qu'il s'agit du bonheur, de l'avenir, de « la situation » d'un fils unique.

C'est à son exposition, dont il faisait modestement les honneurs, en menant ses visiteurs du côté opposé aux étiquettes de Saint-Pol, que Lionel vit M^{me} Keller pour la première fois. La baronne Kolb qui les présenta l'un à l'autre avait bien préparé son effet. La mise en scène fut réglée de façon supérieure. L'entrée de ces deux femmes élégantes avait révolutionné le public médiocre et discret qui s'essayait à prendre connaissance des choses de l'Afrique française.

Grande et svelte, la taille prise dans un fin boléro de loutre dont le col évasé et les grands revers étaient d'hermine, Lucie traversa la foule de cette allure souple et glissante que les maîtres du temps passé surent donner aux nymphes du cortège de Diane. Sa robe de cachemire gris de perle, serrée aux hanches, en exagérait le galbe fier et décent. Ses cheveux châtons, curieusement disposés en trois masses, dépassaient sous un chapeau à passe garnie d'hermine et encadraient un visage pur, au teint reposé et frais. Et comme si cette charmante femme de vingt-sept ans, dont les grands yeux doux répétaient la couleur incertaine des ondes, eût besoin d'un repoussoir, la baronne Kolb s'empressait à son côté, maigre, efflanquée, ardente, telle ces chiennes noires qui jadis se rassemblaient dans les carrefours pour aboyer à Hécate.

La baronne portait sur sa personne exigüe tout ce qu'un faible corps, ani-

mé par une âme altière, peut matériellement charrier de fourrures précieuses, de soie, de velours et de dentelles, sans préjudice des chaînes, des colliers et des bracelets. Un de ces anneaux, d'or rouge, façonné avec la grossièreté puérile qui caractérise « l'art nouveau », descendait sur son poignet ganté de blanc.

Lionel et Lucie se plurent dès le premier moment. Lui prisait à trop haut titre les dons de l'élégance et de la richesse pour ne pas être frappé, à travers sa vanité, jusqu'au cœur. La jeune femme fut séduite par la suffisance aisée et le charme féminin du professeur. Les hommes élevés dans les jupons des femmes gardent de cette éducation première une empreinte que les amoureuses relèvent avant tout autre indice. La franc-maçonnerie féminine, tout comme l'autre, confère des signes à ses privilégiés, et ces signes se reconnaissent au moindre contact. La barbe d'or de Lionel Gauguier ne déplut point, par surcroît, à Lucie Keller, quoiqu'elle attachât peu de prix aux avantages matériels. Molle, légère, ennuyée, n'ayant rien dans le cœur ni dans l'esprit, avide de science toute faite, confiante dans les assurances de la parole, ne détestant rien tant que la réflexion, l'esprit critique et ses incertitudes, M^{me} Keller cherchait un homme qui ne fût pas un cercleux comme son mari, ses frères, ses cousins, ses amis, leurs amis. Tous ces mondains l'assassinaient par leur banalité méthodique et leur uniforme discipline à l'endroit du convenu. Elle cherchait un homme assez jeune et neuf pour se montrer maniable, assez médiocre pour se laisser élever, assez présentable pour ne pas l'exposer à une humiliation possible. Elle ne le voulait ni trop entier de caractère, ni trop original, ni trop sensible, tous défauts compromettants à la longue. Elle le souhaitait assez égoïste pour garder son quant à soi et ne pas transiger platement avec les lois acceptées de l'honneur, mais ni courageux ni fier, car ces vertus, que M^{me} Keller taxait de ridicule, sont aujourd'hui sans emploi dans la société et ne servent qu'à retarder dans les entreprises de la vie. Et cette jeune femme nourrissait à l'égard des indépendants cette haine commune à

presque toutes les personnes de son sexe, aux politiciens et aux hommes en place. Lucie, après avoir causé pendant moins d'une heure avec Lionel lui prêta toutes les qualités qu'elle prétendait chérir sur une seule tête.

Quant à lui, il jugea qu'une pareille liaison le rehausserait grandement et vis-à-vis de lui-même, ce qui était beaucoup, et vis-à-vis du monde, ce qui était le principal. Il accepta de prendre une tasse de thé le mercredi suivant chez M^{me} Keller. Il fit avec elle une partie de théâtre, en compagnie du romancier Rouergue, de la baronne Kolb et d'un lieutenant de cuirassiers ; On soupa Chez Durand, et Lionel reconduisit Lucie chez elle. Le coupé automobile de Lucie flatta l'amour-propre de Lionel. Dès lors ils ne se quittèrent plus. Leur bonheur administratif et discret ne fut bientôt plus un mystère. Et M. Georges Chéroy fut sans doute une des rares personnes à l'ignorer. Le monde jugea cette association comme plus honorable que celle où M^{me} Keller s'était un instant prêtée avec le banquier Hœfling. On la tint surtout pour plus conforme à la « tradition française ». Et il en rejaillit beaucoup de considération sur M. Lionel Gauguier tant à l'Institut zoologique qu'au Muséum.

CHAPITRE IV

Au dîner de M^{me} Lagagne, Lionel avait conscience de n'avoir point perdu son temps. Présenté à Maintoulat par la baronne Kolb, il s'était, du premier coup, mis dans les bonnes grâces de cet homme d'État qui prisait, avant toutes autres choses, les notions générales, la large synthèse, l'application immédiate des découvertes à l'art, à l'industrie, au commerce. Lionel, flattant le futur ministre dans sa manie anticléricale, lui avait signalé les empiètements des missionnaires, leur « déplorable influence » dans nos colonies. Maintoulat n'en était plus à soutenir, comme jadis, que la guerre religieuse n'est pas un article d'exportation. Il méditait une sécularisation générale de la France et de ses possessions d'outre-mer, et M. Schmidt élaborait un rapport en ce sens pour les Chambres. Deux députés nègres, un avocat hindou de Pondichéry, avaient envoyé des documents d'importance majeure. Les renseignements complémentaires apportés par un voyageur aussi distingué que Lionel Gauguet s'ajouteraient utilement à ces matériaux et à ceux aussi que le professeur Schmidt, de Genève, réunissait dans son service de statistique.

Maintoulat avait donné bon espoir au jeune homme : « Mirifisc m'a déjà parlé de vous. J'ai pris bonne note... Bientôt... sans doute... Vous avez ma parole. »

Sans vouloir remarquer que, dans le fumoir d'Émilie, Maintoulat distribuait « sa parole » entre chaque bouffée de son cigare, Lionel était parti, enchanté. Lucie, qui le reconduisit dans son automobile, s'était montrée plus éprise que jamais. Lionel sentait que sa maîtresse s'attachait à lui de plus en plus dans cette union où il devenait lentement le maître. Encore un mois, peut-être, et elle ne lèverait plus le doigt sans sa permission. Elle était sa chose, son bien, ne voyait que par ses yeux. Lucie, en le quittant, avait déclaré son intention de s'installer au Ministère, d'assiéger les Directeurs, le Vice-Recteur, le Conseil supérieur, le Doyen, de ne pas les lâcher avant que son Lionel eût en poche une bonne nomination d'assistant. Elle avait demandé à Lionel quelle était cette histoire ennuyeuse pour lui, à quoi Bonnereau avait fait allusion.

— « Rien... Une erreur pendant ma dernière conférence. J'ai pris un bocal pour un autre... D'ailleurs Bonnereau, qui ne sait rien, n'a pu comprendre... J'ai eu une distraction... »

Mais, méfiante, Lucie insistait : « Des distractions ? Quelque femme peut-être. On dit ces cours du Muséum très mal fréquentés. Des sages-femmes, pire encore, souvent se glissent là... Au reste on pouvait s'attendre à tout. »

Et brusquement elle lui cria :

— Prends garde, tu sais !... Si jamais...

Éclatant de rire, elle l'embrassa ? à ce moment même où la voiture s'arrêtait devant la porte de Lionel, et lui dit à l'oreille :

« Crois-tu que Bonnereau a eu l'audace de me faire la cour !... J'ai vu le moment où il allait me baiser le bras ! »

Lionel répondit d'une voix sèche et méprisante :

— « Cela ne m'étonne pas. Bonnereau est saoul les trois quarts du temps ! Qu'il n'y revienne pas, Car je... »

Effrayée de la colère du jeune homme, Lucie lui avait recommandé la

prudence : « Ménage-toi... S'il t'arrivait malheur je ne te survivrais pas. »

Ils s'étaient séparés là-dessus. Et Lionel, passant, suivant son habitude, par la chambre à coucher de sa mère, avait trouvé celle-ci veillant, rangeant des papiers.

« Mon enfant, voici une bonne nouvelle. Une lettre de mon notaire. M^c Robin m'annonce que l'héritage de ton oncle se monte à cinq cent mille francs. C'est beaucoup plus que je n'espérais. »

En effet, comme un bonheur ne vient jamais seul, un frère de M^{me} Gauguet, personnage peu intéressant par lui-même et qui vivait retiré au fond du Loiret, venait de mourir en l'instituant sa seule héritière. Lionel en conçut soudain une certaine estime pour le défunt dont il ne portait pas même le deuil. On allait donc pouvoir se déployer un peu dans le luxe, payer des étudiants besoigneux pour dresser la partie matérielle de cette thèse de doctorat que Lionel préparait toujours, sans la commencer jamais : *Les migrations des peuples prouvées par les races d'animaux domestiques*. Chéroy lui en avait fourni la meilleure partie avec l'appareil de notes qui accompagnait son dernier travail. Et il y avait aussi une sorte de demi-savant amateur, un vieil original de prêtre, l'abbé Verteville, qui s'occupait de la question des porcins. De celui-là, on tirerait plus d'un renseignement, tant il était confiant, distrait et naïf.

Songant à toutes ces choses, Lionel s'endormit paisiblement. Mais quelques mauvais rêves troublèrent un instant son sommeil. Il vit Saint-Pol, subitement revenu, qui lui demandait compte de ses collections, et aussi Bonnereau qui venait en aide à ce gêneur. Heureusement apparaissait M. Mirifisc qui chassait les deux imposteurs, et le Ministre, sous les traits de Maintoulat suspendait au cou de Gauguet le licol de la Légion d'honneur.

Vers dix heures du matin, Lionel remontait le boulevard Saint-Michel en donnant à ce songe la signification la plus heureuse. Il prit la rue Soufflot, la rue d'Ulm, hésita un instant devant la porte de l'École normale en se deman-

dant s'il ne favoriserait pas Sosthène Dubard de sa visite. Il tira sa montre. Non décidément, il n'avait pas le temps à perdre. L'article qu'il avait promis à une feuille bi-mensuelle, où l'on payait bien la copie, devait être remis à deux heures de l'après-midi, et une moitié n'en était pas écrite. Courageusement, M. Gauguet, par la rue Claude-Bernard, gagna la rue Vauquelin. Il entra sous le porche de l'Institut zoologique, grand bâtiment rectangulaire à l'aspect de caserne, qui, par ses larges vides à verrières nues, rappelait ces ruches artistiques bâties par des sociétés industrielles, en certains quartiers, pour abriter les peintres à leur débuts. Le concierge remit à Lionel une lettre. Reconnaisant l'écriture de M^{me} Keller, le jeune homme mit négligemment le pli gris et satiné dans sa poche en murmurant un : « Déjà ! » qui n'eût certes pas plu à la dame. Il monta jusqu'au premier étage. La porte à deux battants se recommandait à l'attention par le massacre de buffle qui surmontait son tympan. Un pied d'élan, artistement préparé par le garçon de laboratoire Ripault, servait à empoigner le cordon de sonnette. Mais M. Gauguet, dédaignant cet ustensile à l'usage du vulgaire, tira un petit anneau dissimulé dans la feuillure, et ouvrit doucement. Car il est bon d'entrer sans bruit. Souvent, ainsi, on a surpris des propos dont on put faire son profit.

Mais le laboratoire était désert. La première chose qui frappa les yeux de M. Lionel Gauguet, quand il eut revêtu sa blouse de toile bise et serré autour de sa taille svelte son tablier immaculé, fut un in-octavo broché qui reposait sur sa table. Il le prit et lut, sur la couverture bleue qui habille les volumes de la Bibliothèque des Merveilles : *Métamorphoses des Insectes*. Cet honnête et antique ouvrage, en exemplaire battant neuf, ni rogné ni coupé, n'avait en soi rien d'hostile. M. Gauguet le regarda pourtant comme un ennemi. Son premier mouvement fut même de le lancer par la fenêtre, de l'envoyer dans le bassin ovale qui régnait au milieu de la cour, au mépris des poissons rouges que la concierge y entretenait maternellement. M. Gauguet revint vite à des sentiments plus dignes de son caractère. Méthodique en tout, il se piquait de

savoir résister à ce premier mouvement que nos pères ont tenu pour le bon. Il saisit donc le traité de Maurice Girard, l'ouvrit et prit connaissance de la dédicace qui en ornait le faux titre : *À M. Lionel Gauguet, ses admirateurs et ses amis*.

C'était écrit en toutes lettres ! — L'insolence dépassait vraiment les bornes ! — Et, par surcroît, l'écriture bien formée, ferme et régulière de Lucien de Saint-Pol, nullement contrefaite, indiquait que l'auteur de cette mauvaise plaisanterie en assumait la responsabilité tout entière.

M. Lionel Gauguet en eut un étourdissement. Il vit rouge la couverture du livre bleu. Pendant quelques minutes, il se livra aux transports d'une colère intérieure, se jura de tirer une vengeance éclatante de cette injure. Il enverrait, sur l'heure — le temps de courir jusqu'à l'École — des témoins à Bonnereau d'abord, ensuite à Saint-Pol. Il montrerait à ces voyageurs, à ces « empaillleurs », à ces « insectiers », de quel bois on se chauffait dans l'Université. Car, après tout, lui, Gauguet, agrégé des Sciences, docteur à la prochaine occasion, futur professeur au Muséum ou à l'Institut zoologique, ne pouvait se laisser manquer par un irrégulier de l'espèce de Bonnereau ou un aventurier de la catégorie de Saint-Pol.

M. Gauguet se ravisa encore. D'abord le duel ne prouve rien, et il n'est pas d'usage parmi les gens sérieux. Passe encore pour les politiciens et les journalistes, voire les gens de lettres !... Mais, pour les savants !... C'était se fermer tout avenir, de gaieté de cœur. Lionel se dit aussi qu'un mauvais coup est plus vite reçu que donné, que Lucien de Saint-Pol avait tué plus d'un homme noir, jaune et blanc, au cours de ses expéditions, que Médéric Bonnereau passait, sans doute à tort, mais enfin passait pour un ancien pilier de salle d'armes. Il se dit encore que lui, Lionel, n'avait jamais tenu une épée pointue ni dirigé le canon d'un pistolet chargé sur son semblable, qu'il ne saurait pas s'en servir. Il se dit enfin que ce serait vraiment donner la partie trop belle à « un rien du tout » et à un « fumiste » que de leur offrir la chance de

blessé un savant de l'étoffe de Lionel Gauguet.

Mieux valait se plaindre à Mirifisc... Lionel reconnut tout aussitôt que c'eût été là « la dernière des gaffes ». Et l'affaire de l'exposition où le Professeur du Muséum s'était mis dans l'embarras, peut-être, pour le servir ?... Lionel l'avait complètement oubliée.

— « Eh bien, mon petit — se dit-il — tu allais te coucher dans de beaux draps. Mirifisc ne brille pas par le courage militaire, et le civique est même peu développé chez lui, on le peut avouer sans nuire à sa considération. Saint-Pol, haut à la main et plus insolent que le valet du bourreau, va probablement demander des explications au Directeur sur l'emploi de ses collections et mon exhibition africaine. Laissons Mirifisc se tirer du guépier où il s'est enfoncé, moins pour m'obliger que pour prouver son influence... peut-être ? Et n'allons pas compliquer nos positions respectives. Tout me retomberait sur le dos. »

Ainsi raisonnait M. Lionel Gauguet avec cet égoïsme serré qui caractérise les générations de la troisième république. Il songeait aussi à s'en ouvrir à Lucie. « Les femmes trouvent souvent des moyens ingénieux, elles amènent des dénouements d'une simplicité inattendue aux affaires les plus complexes, parce qu'elles ne sont pas retenues par nos préjugés... Sans doute !... Mais elle me méprisera peut-être ? »

Cette dernière objection n'arrêta pas longtemps Lionel. Il la trouvait maintenant insensée : Lucie le mépriser ! Elle aurait plutôt arraché les yeux à Bonnereau, voire à Saint-Pol ! Le vrai, c'est qu'il faudrait la retenir. Elle irait trouver Maintoulat. Klotz, voire le Président de la République : « Et avec la baronne Kolb ! Eh bien, ce serait complet !... Je les vois d'ici courant à l'Élysée !... Le ridicule en a tué de moins compromis... Décidément, mieux vaut se taire. »

Mieux valait se taire, en effet, car une injure n'est grave qu'autant qu'elle a été publique. Or l'histoire du volume bleu était, peut-être, encore ignorée

de tous. Et alors Saint-Pol, Bonnereau et Cie (car il y a toujours compagnie pour encourager au mal) seraient les premières victimes de leur triste farce. Le plus mauvais tour que l'on doive jouer à l'auteur d'une mystification est paraître ne pas s'en être aperçu.

« En somme, ces gens-là n'existent pas. On n'entre point en lutte avec le néant. Je saurai bien les retrouver... plus tard !... Quant au livre, on n'a pu le voir encore ! »

Lionel, pour en avoir le cœur net, s'en fut, à la découverte, par le laboratoire désert. Il n'était guère que dix heures du matin. Seul, Ripault, le garçon, se traînait paresseusement le long des tables, dans la grande salle des montages, où un gorille, enveloppé de bandelettes et d'attelles fixées par des clous, étendait des bras menaçants, démesurés, énormes, au-dessus de la selle tournante, comme pour défendre aux profanes l'entrée de l'atelier. En contre-bas s'alignaient sur deux rangées des antilopes, des agoutis, des chevrotains et des damans, pareillement bardés de bandes de toile. Leurs orbites étaient généralement bourrées de filasse. Mais certains de ces animaux, plus avancés dans leur préparation, avaient leurs paupières déjà ramenées sur des yeux d'émail. Leurs naseaux, fraîchement mastiqués, luisaient grâce au vernis. Chez beaucoup, les oreilles étaient maintenues étalées sur des morceaux de liège où les retenaient des épingles. Un fœtus de dugong macérait dans un vaste récipient d'alcool, et une miche de pain, déjeuner de Ripault, reposait sur le couvercle non loin de la pipe du préparateur Bidaut.

Lionel, quoiqu'en délicatesse avec Ripault qui ne lui pardonnait pas ses airs protecteurs, interpella le garçon :

— Il n'est venu personne, ce matin ?

— Si, si, monsieur. D'abord Monsieur de Saint-Pol, et aussi Monsieur Bonnereau qui a posé un livre sur votre table. Ensuite Monsieur Chéroy, qui est reparti pour se rendre à la bibliothèque, avec eux. Et puis Monsieur le Professeur... Il est dans son cabinet avec le Directeur.

Gauguet demanda alors, d'un ton indifférent :

— Le livre que j'ai trouvé sur ma table n'était-il pas enveloppé ?

— Non. Je l'y ai même vu tout grand ouvert. Et ces messieurs qui l'ont regardé.

— Qui ça, ces messieurs ?

— Mais Monsieur de Musimon et Monsieur Chéroy. Même ils ont ri... en haussant les épaules... Et Monsieur l'assistant a refermé le livre.

Gauguet en savait plus qu'il ne voulait.

« Comment régler cette affaire ? Seul, son ami Rimoulard lui donnerait un bon conseil ! »

Il ôta son tablier et sa blouse, prit son chapeau, mit l'odieux volume sous son bras et se dirigea vers la porte. Mais, à l'instant même où il mettait la main sur le bouton, Lionel s'entendit appeler. C'était M. de Musimon qui priait M. Gauguier d'entrer chez lui : « Il désirait l'entretenir en particulier. »

L'entretien particulier eut pour témoin M. Père, directeur de l'Institut zoologique. Ce grand vieillard affable, connu pour sa politesse et sa timidité qu'exagérait une myopie telle qu'il ne pouvait faire, lui-même, son nœud de cravate devant une glace, ne montra pas en ce jour une condescendance excessive vis-à-vis du protégé de son sous-directeur. M. de Musimon, professeur de mammalogie, était, en effet, sous-directeur de l'Institut zoologique. Petit, sec, de bonnes manières, mais assez hautain et cassant, cachant sous une raideur d'emprunt une bonté foncière et une trop grande facilité à obliger qui le mettait souvent dans les pires embarras, M. de Musimon tenait extrêmement aux formes et détestait le ridicule. Il avait toujours témoigné pour Lionel Gauguier d'une affectueuse indulgence et d'une absence remarquable de sévérité en ce qui touchait les irrégularités de service. Et pourtant c'était là une chose sur laquelle M. de Musimon ne plaisantait pas. Sa coquetterie était que son département fût le mieux organisé de tout l'Institut, que ses collections fussent présentées dans le plus bel ordre, et déterminées suivant

la plus scrupuleuse exactitude. Lui-même y tenait la main, travaillant jusqu'à dix heures par jour, sans compter les veilles, pour se tenir au courant de tout ce qui se publiait sur les mammifères, de tout ce qui arrivait dans les musées étrangers.

On l'avait même vu y mettre de sa poche, quand le gouvernement lui refusait des fonds. C'est de ses deniers que M. de Musimon acheta la peau du fameux bouquetin des montagnes d'Arabie que lui disputait le British Museum. Apprenant que cette nouveauté allait être acquise par M. Gray, il appela Bonnereau, un matin, lui mit une liasse de dix mille francs dans la main : « Le rapide de Calais part dans une heure. Soyez ce soir à Londres, voyez Jenkins et revenez demain avec la bête ! » Bonnereau rapporta le bouquetin du Hadramaut.

M. de Musimon et Bonnereau ne gagnèrent en cette affaire qu'un éloge de Maintoulat, alors ministre de l'Instruction publique, et cet éloge fut petit : « Voilà qui est bien. Du moment que Musimon a de l'argent et Bonnereau du temps en trop, ils ne sauraient vraiment en faire un meilleur emploi. » Et M. le directeur Klotz avait ajouté, en souriant : « Et c'est beaucoup de bruit pour une chèvre empaillée qui sera mangée aux vers dans dix ans. »

M. de Musimon adressa au jeune préparateur surnuméraire Gauguet un blâme sec, froid, officiel, pour sa dernière bévue. M. Édouard Père y ajouta quelques paroles indulgentes, molles et désabusées. Les deux vieux savants furent, par grand hasard, d'accord sur presque tous les points, notamment sur le discrédit que l'imprudence de Lionel Gauguet jetait sur l'Institut zoologique : « Les journaux auront beau jeu à nous attaquer ! »

M. Père avait, en son particulier, une peur épouvantable des journaux, leur faisant crédit en cela d'une puissance dont il s'exagérait la portée. M. de Musimon, qui savait les payer, à l'occasion, s'il s'agissait de sa gloire, ne contredit point le directeur. Il reprocha surtout à Gauguet son ignorance

extraordinaire en histoire naturelle pratique, son mépris pour la zoologique systématique :

— Quand on désire, Monsieur, se voir attacher à un musée, la première sagesse, pour ne point dire la première conscience, est de ne pas dédaigner les objets mêmes qui composent ce musée. Être incapable de distinguer une souris d'une musaraigne...

— Passe encore, avait interrompu M. Père. Mais ignorer que les insectes subissent des métamorphoses !...

Lionel en rougit de colère : « C'est décidément une persécution. Que le diable emporte ces deux imbéciles ! » Il répondit en balbutiant que c'était là une calomnie... amplifiée par certains. « Ces messieurs avaient été trompés. D'ailleurs, il n'avait aucune prétention à la science absolue. Les idées générales lui importaient avant tout. Dans l'enseignement... »

Mais là, M. de Musimon, perdant son calme habituel s'écria :

— Les idées générales, Monsieur ! Voilà qui est vite dit !... Les idées générales sont, entendez-vous, celles des gens qui n'en possèdent point de particulières !... c'est-à-dire, pour aller au vrai, qui ne savent rien !... Du vent ! Du vent, et pas autre chose ! Généraliser avant de posséder les éléments, c'est mettre la charrue avant les bœufs !... Apprenez d'abord, observez, regardez !... Et après vous vous élèverez au-dessus des faits.

Si M. de Musimon eût pu, alors, lire dans la pensée de Lionel Gauguet, sa colère eût tourné à la rage folle : « Va toujours, mon bonhomme, songeait le normalien, tu te calmeras quand tu seras lassé de crier. Sosthène Dubard, qui est un autre homme que toi, ne nous a pas enseignés en vain. Rien n'est plus bête qu'un fait. »

Mais le professeur allait et venait dans son laboratoire entre les tables, surchargées de papiers, de livres, d'ossements d'animaux bizarres, de peaux hirsutes d'où pendaient des étiquettes de parchemin. Sa calotte de velours noir, oscillant aux divers mouvements de son chef, ajoutait à son aspect agité.

M. de Musimon claqua des doigts et s'écria avec mépris :

— Votre philosophie !... Des farces !

Au grand étonnement de Lionel, M. Père n'avait pas soufflé mot pour défendre la philosophie. Assis dans un fauteuil, les jambes croisées avec une majestueuse désinvolture, il brandissait le couteau à papier de M. de Musimon et de temps à autre appliquait cet ustensile de buis contre son nez.

Lionel avait tenté une diversion :

— Mais nos maîtres, Monsieur, et en première ligne Monsieur le Directeur ici présent...

Mais M. de Musimon l'avait coupé, vivement :

— Monsieur le Directeur a, dans sa jeunesse, publié sous les auspices de Blainville une monographie des crocodiles qui est encore un modèle du genre !

M. Édouard Père, ainsi complimenté, donna un coup sec du couteau sur le bureau, car il avait mal calculé sa distance, et murmura :

— Oui, ç'a été une grosse affaire !... Mais aujourd'hui toutes ces machines-là sont passées de mode !

— Oui, Monsieur, c'est ainsi, continuait M. de Musimon, qu'on fait honnêtement son chemin dans le monde... Quand vous aurez produit une œuvre pareille, vous pourrez viser au général !... En attendant, je vous préviens que si vous ne vous observez pas davantage, je ne vous proposerai point pour la première place vacante dans mon service...

A ouïr ces mots, M. Père subitement intéressé demanda au sous-directeur : « Quelle place, s'il vous plaît ? » Car M. le Directeur avait un neveu à caser.

— Je parle pour l'avenir, répondit prudemment M. de Musimon qui connaissait le neveu, égal en savoir de Gauguet, mais bien inférieur comme entregent et intelligence.

Lionel Gauguet, surmontant son exaspération, dit alors humblement :

— Monsieur le Professeur, si vous vouliez bien me choisir un sujet de travail ? Vous savez mieux que personne...

Mais M. de Musimon avait haussé le épauls :

— Un sujet ! Mais nous vous en avons donné dix, vingt sujets ! Avez-vous seulement commencé ce catalogue de nos renards que je vous demandai, il y a six mois ? Rien, pas même la première enquête bibliographique ! Pas une fiche !... Allez, Monsieur, c'est bien !... Monsieur Chéroy vous transmettra les ordres de service, pour la comptabilité du laboratoire.

Et Gauguet était sorti, la rage au cœur, sans trouver quoi répondre. Cependant les deux savants, hochant tristement la tête, échangeaient leurs impressions. Une commune tristesse les tenait : « C'était là un signe de ce temps dont ils n'attendaient plus rien d'heureux. » — Ils n'attendaient surtout plus rien de ces générations âpres, égoïstes, calculatrices, ne rêvant qu'intrigues profitables, se ruant à la curée des places que multipliait un régime politique insensé. La science était devenue une vache à lait. Tous les ambitieux arrivaient, des quatre coins de la France, pour demander des chaires. Bientôt le pays compterait autant de professeurs que de citoyens. La folie de l'enseignement s'étendait, contagieuse sur toutes les classes de la société, prêchait « le bonheur de l'humanité par la science ».

M. Père accusait les mœurs du jour. Rendu soucieux et amer par le presentiment de sa retraite prochaine, il rendait le siècle responsable de cette disgrâce : « L'esprit public était corrompu. »

M. de Musimon dit alors :

— Écoutez, Père : dans le fond, c'est notre faute. Nous disparaîtrons prochainement, vous et moi, emportant le souci d'une grave responsabilité.

Étonné, M. Père posa le couteau à papier sur le bureau et murmura :

— Mais non, je vous assure... Ma conscience est parfaitement en repos.

— Vous vous contentez de peu. Vous et moi, sans en accuser d'autres, ce qui nous mènerait trop loin, avons semé le vent : nous récoltons la tempête !

Vous et moi avons suivi aveuglément le mouvement d'opinion qui a poussé notre malheureux pays dans la voie de ces stupides examens, dans la chasse à ces misérables et décevants diplômes qui font des Français actuels autant de mandarins chinois... Les concours, les examens... leur préparation surtout, agissent sur les caractères et les tempéraments comme les eaux des torrents qui convertissent en galets uniformément arrondis les pierres aux angles les plus vifs...

M. Édouard Père sourit doucement :

— Eh bien !... Que voulez-vous, mon cher confrère, la nature se charge de nous donner l'exemple !

Mais M. de Musimon continuait :

— Abaissement des caractères ! Appétits des fonctions salariées !... Aplatissement devant qui confère les investitures officielles !... Et ce n'est pas tout ! Une paresse universelle sévit sur tous ceux qui ont pris leurs grades. Une fois qu'ils ont leur diplôme en poche, ils considèrent la France pour tenue de les nourrir dans des sinécures. On fait état de tout mépriser, particulièrement la systématique... On considère les catalogues comme de plates compilations dont on se sert sans en même citer les auteurs !... On met en train dix ouvrages dont pas un seul n'ira au delà de sa préface. Et encore on demande celle-là à quelque homme fameux dont la signature sera le passeport du livre. Tenez ! En quinze ans, Florian Dupré a tout juste fait dessiner les planches du grand ouvrage sur les oiseaux du Paraguay ; mais, quant au texte, il n'en écrira jamais un traître mot !... C'est là l'école du Muséum... de Monsieur Mirifisc !

M. Édouard Père, visiblement gêné, dirigea un regard anxieux vers la porte, ou du moins ce qu'il croyait être sa direction, car il avait devant lui la cheminée où un moulage de buste d'orang-outang surmontait la pendule...

— Excusez-moi, Musimon, j'avais cru voir quelqu'un...

Le professeur haussa les épaules. Depuis longtemps, il n'avait plus peur

de rien. Aujourd'hui, tenant sa mise à la retraite pour certaine, il soulageait son cœur :

— C'est notre faute, vous dis-je ! Nous avons eu sous la main des hommes tels que Saint-Pol, Bonnereau.

M. Père interrompit son confrère :

— Ah ! pour celui-là, je vous arrête !... Un original !... Un indépendant de cette espèce !... Ah ! il aurait joliment compris les devoirs d'un fonctionnaire !

Et M. Père continua, d'un ton confidentiel :

— Vous savez... Il nous ferait, aussi bien, à vous ou à moi ce qu'il a fait à ce malheureux Gauguet... À propos, Musimon, n'avons-nous pas été un peu durs, ce tantôt, envers ce garçon ?... Il est gentil après tout... Et, si jeune ! Il est dans les bonnes grâces, m'a-t-on dit, d'une dame qui a l'oreille de Maintoulat... Ne pensez-vous pas qu'un mot...

M. de Musimon répondit d'un ton glacial :

— Mon cher confrère, cette influence est évidemment à ménager.

M. Père prit aussitôt l'air d'un chien battu. Il ne redoutait rien tant que de désobliger son interlocuteur. Cependant il ne renonçait pas à son idée !

— Voyons, Musimon, soyons raisonnables ! Et puis sa mère, Madame Éliisa Gauguet, va venir pleurer chez moi aujourd'hui ou demain... Vous comprenez ! Je l'ai connue si jolie, cette dame. Et elle est encore très bien, m'a-t-on dit... Je ne désespère point, par elle...

M. de Musimon haussa les épaules, nerveusement.

— Pourquoi ne pas aller, plutôt, voir le futur ministre... Monsieur Maintoulat, qu'on nous promet pour ce soir ou demain...

Sans comprendre l'ironie, M. Père répondit doucement :

— Sans doute, Musimon, sans doute ! Mais je lui ai dans le temps demandé une audience, et il ne m'a pas même accusé réception de ma lettre.

— Et vous aviez eu tort de lui demander cette audience. C'est encore là,

mon cher confrère, une de nos principales fautes, d'avoir pris au sérieux ces pantins qui s'installent au Ministère en s'arrogeant le titre de Grand Maître de l'Université ! Jadis, il me suffisait de faire passer ma carte pour être reçu par le Ministre. Mais c'était au temps des vieilles lunes !

Je quitterai ce service que j'ai créé et tenu au courant, avec la certitude d'y avoir accompli mon devoir !... Arrive qui plante !... Un seul remords me tient, c'est de n'avoir pas insisté, à l'époque où je pouvais quelque chose, pour assurer une position à ces hommes d'étoffe que nous avons eus sous la main. Je les ai laissés s'user dans des travaux ingrats et qui ne les ont point nourris. Saint-Pol, après trente ans de labeur sous le soleil des tropiques, n'a même pas cent francs de pension. Il gagne sa vie à ranger des collections ; on l'a vu, ici, faire des « travaux extraordinaires », à douze sous l'heure, entre deux voyages !... Bonnereau a son érudition. Il fait des livres sur les antiquités tolèques, des relations de voyage pour gens riches, des articles dans les dictionnaires de géographie. Et puis il se remet en route, jusqu'à ce qu'il crève, à la peine !... Et quel est le voyageur en parfumerie ou en tissus qui se contenterait de leurs allocations ?...

— Il est certain, dit M. Père, que tout a bien augmenté. Madame Père... Ah ! à ce propos, elle me charge de vous prier d'accepter une modeste hospitalité dans notre petit chalet de Deauville... Vous acceptez ; j'y compte ! Madame Père se plaignait ces jours-ci, et avec raison, que tout enchérissait, sans que nos traitements suivissent une progression égale... Au revoir, mon cher confrère... Non !... Non !... Merci ! J'y vois très bien, je vous assure !

Et le Directeur, tournant vivement la clef d'une armoire, se précipita parmi les semnopithèques et les gibbons. Ces singes empaillés churent sur M. Père, qui leur demanda poliment pardon et continua de s'insinuer dans la vitrine. Le garçon Ripault, accouru au bruit, aida M. le Directeur à sortir. Il le prit doucement par le bras, le dirigeant avec précaution et légèreté, sans que M. Père cessât de gémir, d'un ton à la fois arrogant et plaintif :

— Là !... Là !... C'est bien ! ne me touchez pas ! J'y vois très bien, vous dis-je !

Lionel Gauguet, cependant, se hâtait vers le Muséum. Coupant au plus court par le dédale des petites rues qui serpentent autour de la montagne Sainte-Geneviève, il arriva bientôt à la haute grille qui s'ouvre près d'une fontaine antique, où des homards de pierre essayent, sans se décourager, de saisir des poissons qui s'enlacent parmi les herbes, sous une frise de mufles de phoques, de têtes de béliers, d'ours et de masques humains. Des palefreniers remplissaient leurs seaux dans la vasque, les chevaux dételés de l'omnibus des Batignolles se campaient librement sur le trottoir. Les marchandes de fruits, de sucres d'orges, de biscuits, poussaient leur petite voiture dans la direction de la Pitié. C'était jeudi, et devant la porte de l'hôpital, encore fermée, stationnaient les ouvrières, les porteuses de paniers, les petit bourgeois, les fillettes chétives tenant des enfants par la main, toute la foule des humbles qui vont visiter leurs malades aux jours permis par l'Administration. Le marchand de vins, qui fait le coin de la rue de Lacépède et de la rue Linné, recueillait une partie de cette clientèle, sans compter les gens venus là pour enterrer un parent, un ami, et qui trompaient l'attente en prenant un verre.

— Toutes les circonstances de la vie humaine sont occasions à banqueter ou à boire. Les anciens avaient leurs festins funéraires, dont la tradition leur venait d'ancêtres sauvages, qui se partageaient la chair des animaux tués en l'honneur des morts. Et nous avons hérité ces coutumes. Les braves gens, que nous voyons assis à la terrasse de ce mastroquet, ne se doutent guère qu'ils continuent la série des gestes d'une humanité antérieure, série qui va se modifiant, sans s'interrompre jamais. Voyez, Saint-Pol, comme le peuple est toujours près des origines. Les enterrements, dans l'Inde, ont un caractère de fête. Ainsi dans le Béhar...

Et Bonnereau continua ses remarques philosophiques, sans voir Gauguet. Celui-ci avait reconnu l'organe du naturaliste voyageur. D'un temps,

il tourna le dos, s'enfonçant à moitié dans la petite guérite de la marchande de journaux, qui se tient là, hiver comme été, à l'abri des retombées de lierre, sous lesquelles disparaît en partie le vieux mur du Jardin des Plantes, en bordure de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire. En achetant le *Figaro*, Lionel évita la rencontre fâcheuse de ses deux ennemis. Sans le remarquer, Bonnereau et Saint-Pol entrèrent dans le jardin. Saint-Pol, grand et mince, alerte, serré dans sa redingote, portait haut une tête fine, à face basanée. Sa longue barbe, divisée en deux pointes, son nez droit et mince, ses yeux perçants, lui donnaient quelque ressemblance avec ce portrait italien du seizième siècle, où certains prétendirent longtemps retrouver le visage de César Borgia, duc de Valentinois par la grâce du roi de France.

Mais M. Lionel Gauguet, qui ne s'intéressait point aux arts, regardait avec un mépris malveillant les deux hommes, qui se dirigeaient maintenant vers la grille de l'administration. Leur vue ravivait sa colère, mais augmentait surtout ses craintes. Quand il les vit disparaître dans le bâtiment directorial, où M. Lecarcin était logé par le gouvernement, sa première idée fut que Saint-Pol allait se plaindre à propos de l'Exposition d'Obock. Lionel bannit cette vaine terreur. Le tout-puissant Mirifisc ne laisserait pas son élève chéri dans l'embarras ! Et, prenant la rue Cuvier, Lionel fila jusqu'à la porte cintrée qui s'ouvre en face de la rue Jussieu, pénétra dans le jardin, passa devant les aras aux cris assourdissants, les cacatois huppés de jaune. Les pélicans firent claquer à vide leurs mandibules avec un bruit de castagnettes, le canard brahme siffla doucement. Mais M. Gauguet avait été élevé dans le mépris raisonné de cette arche de Noé. Jamais il ne s'était intéressé aux animaux. Ce qu'il y avait dedans lui paraissait tout juste digne d'étude, si un bénéfice était au bout du travail. Le mouflon à manchettes, juché sur la passerelle à claire-voie, ricana dans sa barbe de faune ; un capricorne de l'Inde, à la robe diaprée sautilla le long du treillage. M. Gauguet était déjà loin. Longeant les antiques carcasses de baleine, les petits jardins, au fond desquels de vieux laboratoires

tombaient en ruine, il atteignit une clôture de fer, derrière quoi dormaient cinq ou six crocodiles, vautrés sur les bords d'un bassin ovale, non loin d'une énorme tortue, qui simulait quelque bloc de pierre doué d'un mystérieux mouvement. M. Gauguet poussa la barrière légère qui porte le petit écriteau : « *Entrée interdite au public,* » côtoya la gauche du Palais des Reptiles. Il en prit le perron de derrière. Sous un hangar pendaient des dépouilles de poissons sans nombre ; trois requins, longs chacun de quinze pieds, attendaient pendus aux solives qu'on s'occupât de les monter. M. Gauguet grimpa lestement les deux étages, sonna et fut introduit dans le laboratoire d'Ichtyologie. Un instant après, il pouvait, seul à seul, décharger son cœur devant Rimoulard et lui conter ses ennuis.

Les deux amis gémirent sur l'insolence de ces gens de rien « pseudo-savants », indépendants et « autres Bonnereaux », qui se promenaient à la façon des chenilles sur les feuilles de l'arbre de science et en empoisonnaient les fruits.

— C'est bien la peine, en vérité, soupira Rimoulard, de s'abrutir ici six heures par jour, sans rien gagner, ou à peu près rien, et de nous voir encore, à chaque pas, insulter par des fainéants et des ignorants... pour ne pas dire plus.

... Vos ennuis, mon petit, ne sont rien à côté des miens. Moi qui vous parle, vous n'avez pas idée des persécutions que j'endure de tous côtés. Croiriez-vous que ce Saint-Pol, à peine débarqué, s'est permis de se plaindre au professeur de ce que les poissons de ses derniers voyages n'ont pas même été débballés !... Comme si j'avais le temps... Mais, j'ai mes publications, moi ! Mes occupations, que diable !... Il faut bien que je gagne ma vie !... J'ai mon emploi à la librairie Goldschmidt, mon cours à préparer à l'École de pharmacie !

De même que M. Désiré Rimoulard commençait volontiers ses phrases par un « d'abord moi », qui affirmait sa personnalité, il aimait aussi à dire

« mon ». Le cours qu'il donnait pour sien était celui-là même que M. Mirific faisait aux élèves en pharmacie et que Rimoulard avait charge de préparer.

— Il faut que je travaille pour nourrir ma famille, moi !

La « famille » de M. Rimoulard se composait, en tout et pour tout, de sa femme, qui lui avait apporté une modeste aisance.

Et, pendant une demi-heure, l'assistant d'ichtyologie raconta ses propres déboires, de telle sorte que Gauguet, se voyant en face de plus malheureux que lui, attendit patiemment son tour de déblatérer. Trop prudent pour interrompre, il écoutait patiemment Rimoulard, qui geignait :

— Quelle position avons-nous dans le monde, nous autres hommes de science ? Je vous le demande un peu !... Moi, j'ai passé jusqu'ici ma vie à tirer les marrons du feu... Et tant que celui-là — ce disant Rimoulard montrait du pouce la porte donnant sur le cabinet du professeur Descelliers — tant que le patron sera vivant, il n'y aura pas d'avenir pour moi !... C'est dégoûtant, en vérité !... Écoeurant !

Quand Rimoulard eut enfin vidé sa poche de fiel, il consentit à écouter les griefs de Gauguet. M. Désiré Rimoulard, dont l'inintelligence, l'ignorance crasse et l'incapacité professionnelle avaient pour inviolable abri un nom jadis illustre dans les annales de la zoologie française, était le dernier rejeton de toute une génération de professeurs, qui avaient exploité la matière enseignable pendant un siècle tout entier. Il représentait une tradition. Comme tel, il rendait des oracles, mais seulement dans l'intimité, car la prudence de l'Administration le tenait jalousement en dehors de toutes les occasions où il eût pu, en parlant au public, attirer l'attention sur le côté négatif de son talent. Mais il avait l'oreille des puissants, parce qu'il leur fournissait, sur les personnes, des renseignements dont on pouvait tirer parti.

Rimoulard comprit d'instinct qu'il était solidaire de Gauguet dans l'affaire présente. Tous deux s'en exagéraient la portée. Mais ils sentaient que

leur devoir, et surtout leur intérêt, était de boucher au plus tôt la fissure qui lézardait la façade de la science officielle. Rimoulard considérait Lionel Gauguet en tant qu'un allié de premier ordre et qui lui avait déjà donné les preuves d'une capacité peu commune dans les intrigues subtiles et cet art de nuire aux gens, sans se découvrir, qui est une vertu maîtresse des ambitieux.

— Vraiment charmant ! — s'écria Rimoulard quand il eut entendu le récit de Gauguet. — Ainsi, l'agression d'hier recommence ?... Cela ne se passera pas ainsi, mon cher. Je parlerai dès aujourd'hui à mon oncle et il en avisera le Directeur... Le mieux serait de dénoncer Saint-Pol comme instigateur de la première histoire... Vous comprenez. On ferait ainsi d'une pierre deux coups... D'ailleurs, il y aurait aussi un moyen... Écoutez !...

Il se glissa à pas de loup jusqu'à la porte de son cabinet, l'ouvrit, scruta le couloir d'un coup d'œil, donna un tour de clef à la serrure, puis revint s'asseoir en face de Lionel. La figure pâle du neveu de M. le professeur Valentin Guyot, ses yeux fuyants, ses traits longs et mous, disaient une nature lâche, malade et médiocre. Ce jeune homme de trente ans, de grande taille, déjà voûté par l'anémie héréditaire des races qui finissent, avait l'aspect d'un vieillard.

— Vous savez, Gauguet, dit-il à voix basse, que je suis votre ami, et je vous crois le mien. Qui vous touche me blesse, c'est compris ! Vous savez aussi que je suis chargé à la librairie Goldschmidt de revoir tous les articles d'histoire naturelle pour le dictionnaire général de Médecine moderne...

Gauguet ne put s'empêcher d'interrompre. Ne voyant toujours que lui en jeu dans tout entretien, il crut à une proposition d'éditeur :

— Je vous remercie beaucoup, Rimoulard, mais vous n'ignorez pas que mon temps est pris par des travaux de science pure, et je ne saurais me charger...

Rimoulard haussa les épaules et se mordit les lèvres. Ce propos venait le blesser doublement. Comprenant qu'il avait commis la « gaffe », Lionel se

rattraça :

— Pardon, excusez-moi ! Continuez... Je ne sais plus à quoi je pense, ma parole ! Tous ces ennuis...

— Ce n'est pas ça, mon cher, reprit Rimoulard. Je revois les articles, et je suis libre de refuser ce qui me paraît mauvais au point de ne pouvoir être corrigé. Saint-Pol, quand il croira reprendre sa collaboration au Dictionnaire, n'aura plus un article qui passera... Est-ce clair ?

Pour cette fois, ils s'étaient compris. Le même sourire jaune crispa les lèvres minces des deux jeunes gens. Oh ! oui, c'était clair ! Le principal gagnepain de Saint-Pol allait lui manquer.

— D'ailleurs, continua Rimoulard, ce brave Saint-Pol n'a pas besoin d'écrire dans des dictionnaires, il n'a pas de famille, lui !

Gauguet insinua alors que Saint-Pol n'était, du reste, pas assez instruit pour mener à bien une besogne de vulgarisation :

— « Pour se distinguer dans de pareils travaux, on doit avoir pris ses grades, être professeur, ou capable de professer ! La discipline universitaire... »

Rimoulard acquiesça de la tête. Il avait été passer son baccalauréat à Caen, où un de ses parents était doyen, sa licence à Clermont avec la complicité de Bachaumont, élève de Mirific, recteur de la Faculté. Et, quant à son doctorat, la Sorbonne n'avait accepté sa thèse que sur une injonction du Ministre, car cet opuscule abondait en erreurs de compilation, et la partie originale était nulle.

— Sans doute, reprit Rimoulard. Ils n'avaient qu'à faire comme nous, à passer leurs examens... Enfin, voilà ce qui en sera de Saint-Pol... Et, plus tard, quand il essayera de retourner en voyage, les fonds de mission...

Il fit claquer son ongle entre ses dents :

— Pas ça !... Surtout si Maintoulat arrive au ministère. Avec le chef de division, un ami, je mène les voyages du Muséum... et autre chose encore. Et

puis, n'oubliez pas que Musimon et Père vont sauter... On parle de Mirifisc pour remplacer Père à la direction... Quant à la chaire, je puis vous dire entre nous... que... l'on m'a laissé entendre... Enfin, ce sera peut-être pour moi.

A cette confidence dont il saisit du premier coup le côté chimérique, Lionel affecta une grande joie :

— Ah ! mon cher Rimoulard, quelle excellente nouvelle ! Et quel plaisir ce me sera de servir sous vos ordres !

— Mon cher, vous voulez dire : de travailler ensemble... Votre tour viendra !... Patience !

Lionel sourit et salua. Mais sa rancune n'était pas en tous points satisfaite. Il demandait encore une tête :

— Et Bonnereau ?

— Pour celui-là, dit Rimoulard, ce sera plus dur. Je ne pourrai jamais le décoller de chez Goldschmidt. Il y était avant moi, tandis que Saint-Pol est entré dans la maison bien après... Mais, j'ai une combinaison... Si je vous savais seulement capable... de...

Rimoulard ne finit pas sa phrase. Il se mordait toujours les lèvres en regardant le parquet. Ayant haussé les épaules, il tourna cette fois ses yeux vers le plafond, parut compter les mouches qui s'y promenaient, et laissa tomber ces mots :

— Vous n'aurez jamais l'estomac.

Piqué au vif, Lionel sauta sur ses pieds : « Est-ce que Rimoulard douterait de son courage, par hasard ? »

— Comment, mon cher Désiré, — fit-il sur un ton de doux reproche, tout en se rasseyant — pouvez-vous ainsi douter de moi ?... Mais je me mettrais au feu... pour vous !

— Je n'en doute pas, Gauguet. Êtes-vous homme à garder un secret ?

— Oui, certes !... S'il m'est avantageux.

— À le défendre contre une femme ?

Lionel eut une moue de mépris. Ses théories féministes étaient simple affaire de mode. Le Don Juan bourgeois qui dormait en lui se réveilla, et il cria avec une assurance de cuistre :

— Les femmes ?... Mais nous les méprisons, mon cher, vous comme moi !

Rimoulard, en tant qu'homme marié et établi, respectait les apparences. Sa condition l'obligeait à ressentir l'inconvenance du propos, mais il ne le releva point :

— Vous n'en parlerez à personne, Gauguet ! Pas même à votre mère ?

— À quoi bon !... D'ailleurs elle n'y comprendrait rien.

— Pas même à... votre...

— À Lucie !... Ah ça, mon cher, vous me croyez par trop bête !

— Ah ! à propos, Gauguet, votre Lucie !... On m'a dit que, dans le temps, elle a été au mieux avec Saint-Pol ?

Lionel sentit le rouge lui monter à la face :

— Qui a dit cette infamie ?... Y pensez-vous !... Une femme du rang de Lucie... s'abaisser...

— Mais — fit Rimoulard, d'une voix douce — pourquoi « s'abaisser » ? Lucien de Saint-Pol est noble. Ça, on ne peut le lui retirer.

— Oui, parfaitement. C'est un gentilhomme, marquis de la Bourse Plate !... Voyons, Rimoulard, dites-moi que vous plaisantez ! Lucie !... Un bohème de cette espèce ?

— Eh bien, oui ! C'est vrai, je voulais rire, vous tâter. La vérité est que j'ai diné, il y a deux ans, avec Saint-Pol et M^{me} Keller, chez la princesse Rapolnick. Saint-Pol, qui est un hâbleur de première force, a séduit les dames par son bagout de commis-voyageur.

— Est-ce qu'il y allait souvent, chez la princesse ?

— Je ne sais pas — répondit Rimoulard avec naïveté — je n'y ai plus jamais été invité... Mais, maintenant, parlons sérieusement. Écoutez !

Ils se rapprochèrent de l'embrasure de la fenêtre ouverte. Au-dessous d'eux, en face, s'alignaient les toits rouges de la Halle aux Vins. Les rares passants qui longeaient le côté de l'ombre, dans la rue Cuvier, ne pouvaient entendre les deux apprentis savants. Longtemps ils causèrent à voix basse. Quand ils se quittèrent, à midi et demi, Lionel et Rimoulard semblaient enchantés l'un de l'autre.

— Donnez-moi un mois — dit Rimoulard en reconduisant Gauguet jusqu'à la porte. — Et encore, non ! Ce n'est pas assez, les vacances vont disperser tout le monde. Donnez-moi jusqu'en Novembre prochain. Et qu'on ne nous voie plus ensemble. Je répandrai doucement le bruit que nous sommes en froid... Et soyez aussi aimable que possible avec Chéroy. Tenez vos livres avec exactitude. Étalez votre soumission.

Puis le neveu de M. Valentin Guyot appela son garçon de laboratoire :

— Qu'on porte dans mon cabinet les collections des deux derniers voyages de Monsieur de Saint-Pol !

Lionel, tout en retournant chez sa mère pour y déjeuner, se disait :

— Après tout, Rimoulard a peut-être dit vrai. La chaire de Musimon va se trouver vacante... Mais j'y ferais, en somme, aussi bien, et même mieux que lui... J'en parlerai à Lucie.

Alors, seulement, il pensa à la lettre de M^{me} Keller. Il la retrouva au fond de sa poche, la lut. C'était un rendez-vous, urgent, pour trois heures...

Cependant, Bonnereau et Saint-Pol, ayant réglé leurs affaires à la Direction du Jardin, flânaient dans les allées. Tout en s'intéressant aux bêtes, ils ne négligeaient pas les employés de l'établissement.

— Ce vieux Muséum, dit Saint-Pol, quels que soient les procédés de ses Mirifiscs, on l'aime toujours !

— Le Muséum, fit Bonnereau, n'est qu'une raison sociale. Composé des éléments les plus disparates et dont beaucoup ont été ajoutés sans art, il me rappelle ces beaux monuments du temps passé où des architectes diocésains

exécutent, trop fréquemment, des réparations maladroites. La plupart de ses professeurs sont des savants de valeur. Attachés, avant tout, à la recherche de la vérité, ils manquent de ces qualités solides entre lesquelles la première est, à mes yeux, le courage.

— La lâcheté universelle, interrompit Saint-Pol, est malheureusement, dans la France actuelle, un signe des temps. Le souci d'être tranquille nous entraînera, tôt ou tard, aux pires malheurs...

Bonnereau continua :

— Ces braves savants sont incapables de se défendre. L'attention continue où les tiennent des travaux personnels leur a fait perdre de vue le but vers lequel ils doivent tendre. Ils passent le plus clair de leur temps à préparer leur cours, alors que ce temps devrait être consacré à classer les collections dont ils ont la garde. On ne saurait les blâmer. C'est l'institution elle-même qui est fautive.

— Mon Dieu, fit Saint-Pol, ils suivent en cela l'esprit du temps. Ne voyons-nous pas les conservateurs du Louvre, musée d'art, par essence, professer publiquement et même délivrer des diplômes ?

— Absurdité évidente ! Mais ce qui n'est qu'un ridicule au Musée du Louvre est devenu un danger au Muséum, où s'est ruée cette foule des universitaires ambitieux qui a les Miraflores pour patrons. Maintenant qu'ils s'y sentent les maîtres, ils professent avant tout le mépris de la botanique et de la zoologie descriptives. Et cela, de telle sorte, que ces gens appointés pour administrer un Musée commencent par afficher le mépris des objets qu'il contient et des gens qui les étudient.

Bonnereau s'arrêta un moment de parler, et tapa sur un volume qu'il portait sous son bras :

— Tenez, Saint-Pol, voici le douzième volume du Catalogue du British Museum, c'est celui des reptiles chéloniens qui vient de paraître. Notre Muséum a-t-il jamais rien publié de semblable ?

— Certainement non. Le Muséum de Paris achète les catalogues de Londres et s'en sert. Il estime bien inutile d'entreprendre un pareil travail, et aussi lourd, puisqu'on le lui sert tout mâché.

— Je ne vais pas jusqu'à dire que nos savants seraient incapables de produire une œuvre aussi importante. Mon vieux Saint-Pol, faisons leur un crédit illimité sur ce point. Mais ils ne l'entreprendront jamais, d'abord parce qu'il n'y a jamais d'argent en France pour ces sortes d'ouvrages, et ensuite parce que tout homme qui, dans notre malheureux pays, occupe un emploi, considère aussitôt cet emploi comme un bénéfice où il aura dès lors le loisir de travailler pour son compte.

— Au cours de mes voyages, fit Saint-Pol, j'ai souvent entendu reprocher à la France cette habitude ethnique de considérer tout emploi comme une propriété... Enfin ! Allons visiter les ours, cela sera plus divertissant.

CHAPITRE V

Quand Lionel sortit de chez M^{me} Lucie Keller, il était près de huit heures. Dans cette soirée d'été, calme et lourde, l'avenue de Messine, déserte, ressemblait au cours de quelque ville de province. Des maisons, la plupart montraient leurs persiennes closes. Presque tout le monde avait quitté Paris. Une pareille tranquillité régnait dans les rues voisines. Mais sur le boulevard Malessherbes, des camelots essoufflés se hâtaient, remplissant l'artère de leurs cris : « *La Presse, la Presse !* » à faire croire qu'une foule affairée grouillait, tant ces cris stridents : « *La Presse !* » se répétaient nombreux et vibrants. Les camelots galopaient, tels des voleurs en fuite, se suivant, se dépassant. Ils vendaient leurs journaux sans daigner s'arrêter, entraînaient l'acheteur. Ou si, par hasard, ils s'arrêtaient pour rendre la monnaie, c'était à la façon des oiseaux qui ne posent que pour s'envoler. Leur course reprenait, éperdue, sauvage, et ces gens en casquette s'enrouaient en hurlant : « *La Presse !* » Certains se permettaient même, au mépris des règlements, d'ajouter à ce cri un boniment lugubre, monotone, qui déchirait l'air comme une plainte désespérée : « Le nouveau ministère !... Demandez !!... *La Presse ! La Presse !*... Le ministère Maintoulat ! » Et, après avoir lancé cette nouvelle à sensation, ils disparaissaient, surpris sans doute de leur audace, brûlaient le pavé, bran-

dissant leurs papiers encore frais de l'encre d'imprimerie et qui tachaient les mains des badauds. Et les camelots s'évanouissaient, telles les feuilles d'automne balayées par un coup de vent.

Lionel acheta *La Presse*. Les nouvelles étaient considérables. Un nouveau Ministère s'abattait de l'Élysée sur la France avec Maintoulat pour chef. A Maintoulat, « l'homme du jour », le portefeuille de l'Instruction publique et la direction du Conseil ! Lionel sentit son cœur bondir d'une patriotique allégresse. Maintoulat aux affaires, c'était le succès assuré pour la Défense Républicaine, et aussi pour lui, Lionel Gauguier, la place d'assistant !... Une chaire même, peut-être... Il avait la parole du ministre. — Car ce jeune homme qui, de principe, ne croyait en la sincérité de personne, était convaincu que le ministre ne tromperait pas un personnage de son étoffe... « D'ailleurs, j'ai toujours eu de la chance !... Et Dubard, Mirifisc, sont si puissants ! »

Et, pour instruire plus vite sa mère de ces heureux événements, qu'il lui avait prédits le matin même, s'appuyant sur son expérience « des hommes et des choses », Lionel hâta le pas. Mais un passant qu'il croisa attira son attention. Il se retourna, croyant s'être trompé... Non, il n'y avait pas d'erreur, c'était bien l'assistant Georges Chéroy qui s'en allait, tête basse, d'un pas rapide, vers l'avenue de Messine.

« Que diable peut-il bien chercher par ici ? se demanda Lionel. Chéroy n'a rien à faire dans mon quartier... Quel mobile pousse ce maniaque et simple habitant de la rive gauche vers les parages du parc Monceau ?... Une femme ?... Eh ! Eh !... Allons donc !... Les vacances de la rue de Prony sont d'un prix exorbitant, par le temps qui court !... Et puis, il n'oserait point... Et il a raison, étant donnée sa tournure !... Il manque de branche, l'homme aux squelettes de loup, c'est certain !... Où peut-il aller ? »

Et Lionel se résolut à suivre l'assistant de zoologie, son chef hiérarchique, dans l'espoir d'apprendre sur lui quelque chose dont il pourrait, peut-être,

profiter. Il le vit hésiter, tourner, s'arrêter, revenir sur ses pas.

« C'est cela même, se dit Gauguet. Le gaillard a rendez-vous avec une modiste, pour parler honnêtement. C'est le collage qui débute. Le froid. le hideux collage qui les guette tous, ces méditatifs, avec ses conséquences ! »

Et il rit en dedans, tandis que le cortège défilait devant lui de ces simples, dont les « unions temporaires » dureraient aussi longtemps que la vie : Latalpade, premier assistant de Musimon, qui vivait avec une bonne de Bouillon-Duval ; Beaufls, l'assistant d'ornithologie à l'Institut zoologique, tenu sous la férule d'une sage-femme, au désespoir de M. le Professeur Poupart : et tant d'autres, sans compter M. Salleron aîné, le préparateur, dont une blanchisseuse dirigeait le ménage.

« Voyons le collage de Chéroy ! » Et Lionel ne perdit pas Chéroy de vue. Mais, si Chéroy attendait une modiste, ce n'était pas certainement au coin de la rue de Lisbonne. Car il s'était remis en route, avait traversé délibérément le boulevard Haussmann, et maintenant, il s'engageait dans l'avenue de Messine.

— « Tiens ! Tiens ! Tiens, mon bonhomme ! Est-ce que tu voudrais, par hasard, chasser sur mon bien ? »

Cette réflexion de Lionel en amena vite une autre. Il lui revenait maintenant à l'esprit que Chéroy, dans la journée, avait fait demander à M. de Musimon de vouloir bien lui prêter son Tout-Paris, et qu'il l'avait consulté quelques instants, sur son pupitre Tronchin.

« J'y suis, murmura Lionel. J'y suis absolument ! L'aimable jeune homme veut m'espionner, dévoiler mes débordements, me livrer au mépris de l'Administration... nuire à mon avancement ! »

Il suivait toujours Chéroy. Celui-ci marchait de plus en plus lentement. Il prit le trottoir des numéros pairs et s'arrêta tout à coup devant un hôtel hermétiquement clos. De l'autre côté de l'avenue, en face, s'ouvraient les fenêtres de M^{me} Keller.

Caché derrière un arbre, Lionel surveillait toujours l'assistant.

« Ça y est ! Il espionne la maison de Lucie !... Il compte m'en voir sortir ! Et puis, dans quelques jours, la bonne lettre anonyme au mari, ou au Directeur, que sais-je ? »

Mais la pauvreté du calcul était trop évidente. Non, si peu qu'il aimât Chéroy dont il convoitait la place, il le connaissait incapable d'une action basse, même à son avantage. Et, d'ailleurs, quel avantage eût trouvé Chéroy dans cette entreprise policière ? L'adultère dans le grand monde, n'est point considéré comme une tare. Il honore l'homme, au contraire, l'élève au-dessus du niveau moyen. Car Lionel ne se piquait pas d'une sévère morale. En tant qu'homme du monde, il se tenait pour astreint à pratiquer et à respecter les mœurs de son milieu... Et puis il ne faisait pas honneur à Chéroy d'une si noire scélératesse. Toujours il l'avait estimé à sa juste valeur : « Un naïf, quoi ! »

Lionel en revint à sa première idée :

« Mon assistant court le jupon !... Et quel jupon ?... Mon Dieu, tout bonnement, ce vertueux naturaliste est tombé amoureux de Lucie, et il joute les Roméo sous son balcon ! »

Il se tira les moustaches en chantonnant : « Non, ce n'est pas le jour !... » Cependant Chéroy allait et venait ; se croyant seul, il levait la tête, regardant les fenêtres ouvertes, en partie éclairées, le balcon avec ses plantes grimpantes et sa tente de coutil, que l'on n'avait pas encore relevée.

« Est-il assez embêtant, cet animal ! Il va me forcer de dîner à neuf heures... je ne sais quand ?... Et ma mère sera furieuse... Bast !... Je l'embrasserai sur les yeux, et lui dirai que Dubard m'a emmené chez Maintoulat... ou autre chose !... Non, mais il ne s'en va pas !... Ça y est !... Chéroy est amoureux de Lucie !... Heureusement encore qu'elle ne paraît pas avec une échelle de soie ! »

Lionel, content de sa plaisanterie, sourit en haussant les épaules, alluma

une cigarette, sans quitter l'abri protecteur de son arbre, et continua de surveiller son obscur rival. Il se remémorait maintenant tous les gestes de Chéroy, depuis sa première entrevue avec M^{me} Keller, devant les oiseaux de l'Institut zoologique, jusqu'au dîner de M^{me} Lagagne :

« C'était parfaitement ainsi !... Je l'ai vu, à ce dîner, qui roulait des yeux mourants... sans se permettre de les détourner de son assiette... bien entendu, car il n'aurait jamais osé... Et dans le fumoir, cette attitude de martyr ! Amoureux dolent, marche, mon garçon, marche !... »

Et, enchanté de son habileté à débrouiller les affaires les plus complexes, Lionel renonça à filer plus longtemps Chéroy et s'en fut dîner.

Ah ! Ah ! C'était Lucie qui rirait en apprenant cette histoire ! — « Il faudra que je lui conseille d'encourager mon Chéroy... Eh ! Eh ! On ne sait jamais !... L'avenir est à considérer... l'imbécile peut être nommé professeur, devenir mon chef ?... C'est égal, quel cuistre ! » La chose, pour Lionel, était pourtant singulière. Chéroy ignorait donc ce que tout le monde savait ?... Ou bien ?... Mais alors c'eût été vraiment trop d'audace, et Chéroy ne s'était sans doute pas regardé, comme on dit.

Lionel pressa le pas. La nuit tombait. Et, se hâtant vers son dîner, le futur savant ne se lassait point de répéter : « Quel cuistre ! »

En effet, la simple redingote noire de Georges Chéroy n'avait ni la coupe élégante ni la suave couleur ardoise de celle qui paraît M. Gauguet. La petite ombre falotte continuait de se traîner, sur le trottoir de l'avenue de Messine, sous les fenêtres de M^{me} Lucie Keller. Et celle-ci, à table devant son mari, qui l'honorait de sa présence, par grand hasard, levait gracieusement ses bras ronds et frais, émergeant de grands sabots en dentelles blondes, au-dessus de la corbeille de fleurs, et criait d'une voix suave et désespérée :

— « Ah ! mon cher, que vous êtes ennuyeux avec vos histoires d'automobile ! »

Et, pensant au jeune et distingué Lionel Gauguet dont elle se sentait

éprise bien au delà de ce que permettent les coutumes, Lucie regardait son mari. La douce et méprisante pitié que ressentait cette jolie femme pour son seigneur et maître — en parlant le langage de nos pères — se traduisait par un sourire gracieusement provocant. À tel point que M. Joseph Keller se crut obligé à dire :

— Vous êtes très en beauté, ce soir, Lucie. Que vous est-il donc arrivé de si heureux ?

Elle répondit effrontément en léchant sa cuiller à glace :

— Rien qui vous intéresse. Et vous, pourrait-on savoir pourquoi vous foncez ce masque olympien, digne du ciseau de Phidias ?

— Je me fiche pas mal de Phidias, Lucie !... Hier, j'ai pris une telle culotte au pocker... sans compter le bridge chez les Hœfling...

— Que, — reprit tranquillement Lucie, en finissant la phrase qui restait dans la gorge du décavé — vous aurez besoin de ma signature... Allez ! C'est bien ! On vous la donnera... Est-ce que vous comptez vous montrer aux Herbages, cette année ?

— Hélas ! Je ne sais si je pourrai trouver le temps !

Et M. Keller se lamenta : « Ses occupations !... Les affaires !... La Compagnie des automobiles hongrois... D'autres entreprises encore !... »

Il avait la figure lourde, la physionomie sournoise et distraite. Sa face blafarde donnait à penser que l'on se trouvait devant une tête de veau, agrémentée d'un faux col. Et celui de M. Keller, haut d'un demi-pied, rabattu suivant cette mode qui fut lancée jadis par le roi Philippe II, pour revenir parmi nous après plus de trois siècles, l'obligeait à se tenir les yeux dirigés vers le plafond. Son menton gras et mastoc, ses lèvres fortes gravement pincées, son nez camus, épaté au-dessus de moustaches d'un blond pâle, était tout ce que M^{me} Keller pouvait voir des traits de son époux.

Enfin M. Joseph Keller laissa espérer qu'on le verrait pendant une semaine d'Août — sans fixer laquelle — au château des Herbages.

— Ce sera, dit Lucie, meilleur pour tout le monde, au point de vue des convenances et de la raison.

Ni la raison ni les convenances n'intervenaient, pour l'heure, dans les réflexions du solitaire Georges Chéroy qui faisait le guet sous le balcon de Lucie. Les réflexions de Georges étaient uniformément molles et tristes, vagues surtout. Contre cette inquiétude et cette souffrance, la raison essayait de protester. Mais ses arguments s'appuyaient sur un tel scepticisme, que le jeune homme les repoussait avant qu'ils ne fussent même formulés.

« Si Bonnereau me voyait, songeait-il, il se moquerait de moi, sans dureté, mais avec ces mots, légers en apparence, qui vous percent le cœur à la façon d'un fer rouge, et sur lesquels on ne peut s'empêcher de penser longtemps... Quand il me recommandait, hier, de me garder, il n'avait pas tout à fait tort... Je me sens bien pris maintenant. Et je serais désolé de ne pas l'être. Jamais je n'éprouvai un tel plaisir... à souffrir... peut-être parce que je suis sûr de n'aboutir à rien... »

M. Chéroy ne se berçait point, en effet, d'espoirs chimériques. S'il venait rôder sous les fenêtres de la belle M^{me} Keller, ce n'était pas avec le désir d'attirer son attention. Il se serait enfui, au premier temps, s'il l'avait vue sur son balcon, de crainte de se voir reconnu. Car il comprenait très bien le ridicule de son admiration nocturne. Mais il ne pouvait plus se passer de Lucie. Il la devinait derrière ce lacs de plantes. Cela suffisait à sa joie. S'il se fût trouvé, brusquement, face à face avec elle, son premier mouvement eût été de s'enfuir.

Avant le dîner Lagagne, déjà, Lucie habitait son cerveau. Il ne voyait plus qu'elle sur les pages des livres ; c'était son image qui lui apparaissait lorsqu'il tâchait d'écrire, d'observer, de travailler, que ce fût de la tête ou des mains. Georges se devait cette justice de n'avoir rien fait pour chasser la vision aimée. Depuis la première rencontre, il vivait dans une somnolence, dans un engourdissement délicieux d'où toute activité s'excluait. bercé dans un rêve

sans fin, où tout flottait sans consistance, sans forme ni couleur, Chéroy ne désirait, n'attendait rien, absolument rien. L'image d'une Lucie Keller, parée de tous les dons de la chair et de l'esprit, se résolvait en une idée abstraite, en un être de raison, comme on dit. Pour un peu, il eût adjuré cette Lucie, si d'aventure elle eût parlé à son soupirant platonique : « Ne me réveille point, de grâce, je dors, en suivant un songe charmant, tissé d'or et de soie ; le réveil me tuerait ! »

Arpentant son trottoir poudreux, Georges se figurait sa Lucie assise parmi des fleurs rares qui s'inclinaient pour la saluer, tant elle les dépassait en grâce et en beauté. Entourée de toutes ces élégances indéterminées dont les amants délicats ne peuvent isoler leur idole, elle lui apparaissait sous les espèces de ces Péris de l'Inde qui chevauchent, sur un hippogriffe, à travers les nuées, en respirant, réfléchies et impassibles, le parfum du lotus sacré. Et lui se comparait à ces Kobolds laids, industriels et bienveillants, qui sortent des mines profondes, au soleil couché, s'envolant avec les vapeurs de la nuit, pour contempler, en retenant leur souffle, les princesses qui dorment dans les donjons enchantés. Ces nains intelligents savent bien que si la princesse s'éveille, l'architecture féerique s'abîme, ne laissant-plus à sa place que les brumes et les brouillards des marais.

« Je voudrais — se disait-il, en menant sa promenade solitaire — pouvoir pénétrer chez elle, et, caché dans un coin, l'entendre aller et venir, légère et joyeuse, respirer et vivre près de moi, sans l'ennuyer de ma présence maussade et de ma terne et monotone admiration... Car, que suis-je, après tout ?... Un petit savant, un rat de laboratoire, grattant des os. La loupe et le compas sont mes armes. Mes combats sont dans la recherche des vérités scientifiques, dans la comparaison des objets avec les textes des auteurs !... Quelle belle chose, en vérité, que de compter les vertèbres d'un lynx ou de dénombrer les dents d'un cabiai ! »

Et, quand les dernières lumières se furent éteintes aux fenêtres de Lucie,

Georges Chéroy quitta, à regret, son poste d'observation pour regagner son petit appartement de la rue Claude-Bernard. Il y rentra le cœur tout à la fois gros et léger, se coucha sans trouver la force de travailler, même une heure, et rêva que M^{me} Keller se moquait de lui avec une dédaigneuse amitié.

Du reste, il ne pouvait plus penser à autre chose sur terre. La critique scientifique, invoquée plusieurs fois, s'était refusée à l'assister. La raison lui retirait son appui, le doute lui-même ne lui apportait plus son aide. Georges Chéroy s'échouait à la façon d'une épave. Plus de goût à rien. Aucun courage à la besogne. Un labeur désormais machinal, commandé par l'honnêteté professionnelle, suffisait à son activité éteinte. Dans le fond, il ne s'intéressait plus à rien. Au contraire de tant d'hommes d'action auxquels leur simplicité suggère des gestes héroïques ou plus modestement méritoires, dans l'espoir précaire de se voir distinguer par la femme aimée, Georges portait tête basse la croix de l'amour, et se reconnaissait vaincu sans combat. Il envisageait l'amour non comme une lutte, mais comme une passion. Il était crucifié, voilà tout. Allez donc courir à la victoire quand on est fixé au bois par les clous de fer qui vous déchirent ! Le mieux est de fermer les yeux et d'attendre la mort tranquillement, sans fausse espérance.

Georges Chéroy se piquait d'une vue trop aiguë des choses de la vie — soumises ainsi que les autres aux lois de la science — pour en attendre quelque assistance. La disproportion de son désir avec la réalité, exagérée par son esprit critique, ajoutait à son impuissance. Les reines, selon lui, ne distinguaient point les bergers, ou bien, si elles les distinguaient, d'occasion, c'est que ces bergers étaient eux-mêmes des rois déguisés. Et lui n'était pas du nombre. — D'ailleurs il avait toujours rayé l'imprévu de son programme, parce que l'imprévu n'est pas scientifique. Contre l'imprévu, donc, il se trouvait désarmé.

Son dégoût pour l'étude, ses distractions, ses absences allèrent dès lors en augmentant. Quand il arrivait au laboratoire, c'était pour se dire : « Dans

tant d'heures, je pourrai filer vers l'avenue de Messine... Tuons le temps, en attendant ! » Alors, Georges Chéroy se livrait à des besognes machinales, dormait, les yeux ouverts, sur un livre dont les lignes dansaient. Il courait par les galeries, changeait les bêtes de place, sans les voir. Puis il découvrait tout à coup un magasin d'objets à ranger, et s'enfermait dans une des soupentes, sous les toits, pour inventorier des peaux d'animaux mises au rebut. Mais le hasard semblait prendre plaisir à le favoriser dans ses recherches. Et il découvrit un beau jour la peau du rarissime chat embacaraye dont l'existence était niée par certains.

Ce succès ne guérit point sa mélancolie. D'ailleurs, il n'en dissimulait point les signes.

— Qu'à donc notre jeune ami l'assistant Chéroy ? — demanda dans les premiers jours d'Août l'abbé Verteville à Bonnereau. — Il a tout l'air d'un somnambule qui se promènerait en plein midi.

— Ce qu'il a, l'abbé ? répondit Bonnereau. Il a attrapé une maladie souvent incurable, et qui ne peut, en tous cas, se soigner. Qu'il vous souvienne de ce que criaient les habitants de Lampsaque, dans le premier chapitre de Lucien : *De la manière d'écrire l'histoire !*

Et Médéric, secouant les cendres de sa pipe sur le rebord de la fenêtre, se mit à déclamer : « Érôs, Érôs !... »

— Je comprends, je comprends — murmura l'abbé, qui sourit discrètement. — Bast !... Autant en emporte le vent !... Maladie de jeunesse !

Et le prêtre, attentif à disposer les crânes de sanglier sur sa table, n'insista point. D'ailleurs Bonnereau s'était tu. Mais, il prit tout à coup l'abbé Verteville par le coude, l'attira dans un coin de la petite pièce que M. de Musimon leur avait réservée pour qu'ils pussent y travailler en paix. Puis, se croisant les bras, le voyageur dit au prêtre :

— Ah ça, « ce Nathusius ! »... Je suppose que vous ne quitterez pas Paris, cette fois, sans avoir mis la dernière main à votre travail ?

Mais l'abbé Verteville se récria : « Il n'aurait jamais fini cette année !... Encore de mauvais travaux parus en Amérique... et en Australie !... Encore de fausses attributions ! » Et le prêtre levait les bras vers le plafond :

— Le temps, cher Monsieur ! Le temps !... Où le prendre ?

— Taisez-vous, « ce Nathusius ». Vous êtes un paresseux.

L'abbé Verteville avait été surnommé « ce Nathusius » par Médéric, à cause de son invariable habitude de rejeter toutes les erreurs et toutes les difficultés scientifiques sur le fameux naturaliste allemand Hermann von Nathusius, qui écrivit, en son temps, une histoire des porcs, demeurée classique. L'abbé, depuis quelque dix ans, avait repris le sujet. Attaquant la théorie d'après laquelle les races de cochons domestiques descendraient de deux souches primitives, l'une européenne, l'autre asiatique, il entendait prouver, contre l'auteur allemand, que tous ces pachydermes avaient une commune origine.

« Votre travail est en bonne voie, l'abbé, lui disait Bonnereau, mais deux termes de comparaison vous feront défaut, je le crains bien, jusqu'au bout de cette enquête. Et ils sont de première importance. Tant que vous n'aurez pas retrouvé les débris authentiques du couple de ces porcs choisis qui furent embarqués dans l'arche par le patriarche Noé, non plus que ceux du cochon qui tint fidèle et modeste compagnie au bienheureux Antoine, la plus fâcheuse solution de continuité déshonorera votre série, votre série qui commence avec les Chœrothérium et Palœochérium tertiaires, pour aboutir, sans secousses trop grandes, aux sangliers chéris des chasseurs et aux porcs qui sont gibier de charcutier ! »

L'abbé Verteville supportait ces plaisanteries avec une patience méritoire. Lorsque seul, le soir, dans le laboratoire, il pouvait échanger avec Médéric ses idées, loin des gêneurs, ses propos abondaient en saillies audacieusement ingénues. Encore qu'il s'en défendît énergiquement, le prêtre penchait vers le transformisme. S'ingéniant à mettre d'accord les résultats de la science expé-

mentale avec les vérités révélées, il tombait « dans les embûches du Malin », comme se plaisait à le déclarer pompeusement Bonnereau, et ne s'en tirait que par des capitulations partielles.

« L'unité de création... sans doute ! Mais des modifications ont pu se produire ; les climats changer ! Dieu a donné à l'homme l'empire des bêtes comme du reste. Or, l'homme pétrit les animaux domestiques ainsi qu'une cire molle. »

Et l'abbé citait Darwin. Sans l'approuver, il lui reconnaissait un certain mérite, en tant que voyageur surtout, en tant aussi que zoologiste descripteur. La monographie des cirripèdes méritait de justes éloges. Mais le tort principal du naturaliste anglais avait été de trop généraliser. Et ses disciples, par leurs amplifications indiscrètes, avaient augmenté le mal : « Que penser de ce Monsieur Oscar Schmidt qui nous apprend que les porcs et les pécaris auront plus tard deux doigts ! Oui !... Oui !... Il l'affirme ! Lisez plutôt : *« Cette structure à deux doigts sera réalisée dans l'avenir ! »*

— Quel mal y a-t-il à cela ? répondait Bonnereau. Et pourquoi les gens, qui parlent avec une telle assurance des choses du passé, seraient-ils embarrassés pour nous expliquer minutieusement l'avenir ? Calmez-vous, ce Nathusius, si vous connaissiez l'autre Schmidt, Onésime, celui de Genève, vous le redouteriez plus que cet Oscar allemand. Croyez-moi ! Toute cette encre répandue goutte à goutte sur le papier ne changera pas un iota à ce qui est. La science, l'abbé, est une sorte de journal de bord que l'homme tient depuis qu'il est sur la terre... ou plutôt, malheureusement, depuis peu d'années, pour aller au vrai. En quoi, je vous le demande, les observations consignées par les navigateurs ont-elles agi sur les côtes, les récifs et les courants ? Ah, mon pauvre abbé ! Vous aussi, vous prétendez vous nourrir des fruits de l'arbre de la science. Vous en faites des confitures, tout au plus, et ce sont d'autres qui les mangeront, si l'on n'y met bon ordre. Je vous dirai en confidence...

Mais l'abbé Verteville murmurait, sans paraître écouter la fin de la phrase :

— Un auteur, malheureusement profane, a écrit que l'allégorie de l'arbre de la science, j'entends la science du bien et du mal, qui donne la mort ou la vie, selon ce qu'on en sait prendre, est très simple. Le texte nous enseigne que, quand on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène le dégoût...

— Eh ! Eh ! l'abbé ! Souffrez que je vous arrête !... Vous nous donnez là du Chamfort expurgé. Le drôle a dit : « La perte des illusions amène la mort de l'âme...

— Blasphème ! — soupira l'abbé, cependant que Bonnereau continuait :

— « C'est-à-dire un désintéressement complet de tout ce qui touche et occupe les autres hommes ! » Certes, l'abbé, quand je traite ce Chamfort de « drôle », je ne suis point trop sévère. A-t-on idée de parler ainsi des savants !

Sans saisir la mordante ironie et le ton faussement emphatique de Bonnereau, l'abbé répondit :

— En effet, ce sont là de bien mauvais sentiments... On peut aimer la science, même purement spéculative, et ne point être méprisant à autrui.

De cette vérité, ce prêtre, aux allures embarrassées et timides, fournissait un vivant exemple. Enterré dans une humble cure du Ponthieu, ne possédant rien sur terre que son petit traitement, il thésaurisait l'année durant, se privant de tout, pour s'en aller, aux vacances, passer un mois à Paris. Là, il trouvait des matériaux, des livres, et avançait ses travaux de naturaliste. Le reste du temps, il vivait de pain dur et de pommes de terre, portait des soutanes élimées, reprises de nuit par sa gouvernante, donnant aux pauvres le triple de ce qu'il dépensait pour lui-même.

M. de Musimon, tenu au courant par Chéroy et Bonnereau de ce que l'abbé mettait de science dans son ouvrage, avait dit un jour négligemment

à son assistant qu'on parlait de cet abbé Verteville pour un prix à l'Académie des Sciences. « On » n'était autre que M. de Musimon lui-même, car le professeur ne se vantait jamais d'une belle action, et il apportait une certaine coquetterie à parler des choses graves avec un accent détaché.

— « Ce n'est point le prix Roussel que mérite « ce Nathusius », Monsieur, — avait répondu Médéric, présent à l'entretien — mais bien un des plus gros prix Montyon... tant je connais son cœur !... L'argent de l'Institut s'écoulera dans les poches des pauvres, ou soi-disant tels, du village d'Écouys, et il n'en demeurera pas un sou au curé !

— « Prenez garde, lui disait-il sans cesse, il y a devant vous un trou où vous allez tomber. Vous êtes trop confiant. Vous répondez à tous ceux qui vous interrogent comme nos gardiens de la paix à qui leur demande telle place ou telle rue ! Livrer les résultats de ses travaux, quand ils ne sont pas encore publiés, est une grave imprudence. Vous parlez trop : ici, les murs ont des oreilles, et l'on y rencontre des jeunes gens d'avenir qui pensent à des thèses de doctorat. »

C'est pourquoi Médéric accusait l'abbé de mettre les fruits de l'arbre de science en pot, et de les conserver pour les autres. Et nul n'était plus disposé à goûter aux confitures du curé que M. Lionel Gauguet. Tout en flânant dans la pièce voisine, il tendait l'oreille et saisissait quelques lambeaux de phrase. Il put entendre l'abbé lire à Bonnereau deux pages entières des considérations générales sur les porcs fossiles, puis trois autres sur les caractères probables des premières races de cochons domestiques. Sans ajouter autrement d'importance à l'opinion de l'auteur sur le sanglier d'Erymanthe décrit par M. Gaudry, M. Gauguet prit grand intérêt à une remarque de Bonnereau. Pour mieux entendre, Lionel se colla même contre la porte. Il entendit qu'on parlait d'un prix à l'Académie et que l'abbé Verteville s'en réjouissait grandement « pour ses pauvres ».

Et M. Gauguet, partisan de cette maxime, que charité bien ordonnée

commence par soi-même, se dit que le travail de l'abbé Verteville, travail d'autant plus précieux qu'il était inédit, fournirait un appoint honnête à sa thèse de doctorat. De cette thèse, les notes bibliographiques de l'ouvrage de Chéroy représentaient actuellement le principal. Il se dit encore qu'un prix de l'Académie des Sciences ne vaut point tant par l'argent que par l'honneur qui en rejaillit sur le lauréat. Il se dit enfin que jamais l'abbé n'aurait publié son *Histoire des Porcins* avant un an, au plus tôt.

Lionel se résolut donc à fabriquer sa thèse de doctorat pendant les vacances, loin du tumulte et des vaines agitations de Paris. Il passerait cependant encore une quinzaine dans ce Paris, car il savait que Maintoulat préparait un mouvement considérable dans le personnel enseignant, avec l'aide de M. Onésime Schmidt, son chef de cabinet. Il y passerait même plus longtemps, car l'abbé Verteville ne devait retourner vers sa cure d'Écouys qu'à la mi-septembre. Lionel consacrerait donc à M^{me} Lucie Keller, dans le château des Herbages, la seconde quinzaine de septembre et tout le mois d'octobre. Il emporterait dans sa malle le livre de Georges Chéroy, quelques notes discrètes prises sur le manuscrit de l'abbé Verteville (car il se tenait comme trop honnête homme pour le copier), et quelques volumes du professeur Roulant, qui se couvrait de gloire, depuis quelque huit ans, en ramenant les manifestations de l'âme aux fonctions organiques les plus modestes, voire aux sécrétions. M. Roulant plaisait à Lionel par la tournure moderne de son esprit, et aussi parce qu'il parlait de la zoologie avec cette supériorité foncière d'un philosophe qui en ignore la pratique et s'en tient aux premiers éléments. M. Lionel Gauguier prétendait rehausser sa thèse, lui donner une saveur d'actualité, avec un extrait d'idées prises chez Roulant, à la façon des cuisinières qui corsent un bouillon trop léger avec une pâte colorante, dans le légitime espoir de satisfaire les gourmets sensibles à l'aspect, avant tout.

Les pas de Georges Chéroy, que Lionel entendit se rapprocher, obligèrent le futur docteur à abandonner son poste d'observation pour

retourner à sa table de comptabilité. Une fois assis devant les registres, où il notait avec une indifférence supérieure les entrées des objets, attribuant à la Chine ce qui venait du Pérou, ou à Hauteran ce qui venait de Saint-Pol, Lionel continua de dresser son plan de conduite. Sans faire attention au préparateur auxiliaire, l'assistant Chéroty traversa la salle, le nez collé sur un catalogue, tandis que ses yeux voyaient au-dessus du livre l'image d'une jeune femme, aux cheveux châtons, occupée à arroser des fleurs sur un balcon de l'avenue de Messine. Les réflexions de Lionel Gauguet se tournaient vers des succès académiques, celles de Georges Chéroty ne s'en allaient pas vers des entreprises aussi profitables. Et, sans remarquer l'extraordinaire assiduité que le préparateur Gauguet apportait à la monotone besogne de magasinier dont il l'avait chargé, par ordre supérieur, M. l'assistant Chéroty quitta la salle, rentra dans son cabinet et, s'accoudant à la fenêtre, regarda d'un œil distrait les rares passants qui suivaient cette rue Vauquelin où des brins d'herbe se dressaient sournoisement entre les pavés, sans préjudice des mousses et des lichens qui s'incrustaient dans leurs joints.

« L'amour, à tout bien considérer, est la résultante d'idées arrêtées sur un même objet. Ces idées fixes paralysent toutes les facultés de l'individu atteint, notamment celle de distraction. Frappé d'une folie, heureusement passagère, l'amoureux perd du même coup l'esprit critique et le libre usage de sa volonté. » Ces principes, dont Georges Chéroty avait une fois accablé Bonnereau qui lui racontait une aventure quelconque, se retournaient aujourd'hui contre leur auteur. Pour sûr qu'il fût de lui, grâce à sa méthode scientifique, Georges n'en était pas moins pareil à ces ombres qui, après avoir bu l'eau du Léthé, oubliaient jusqu'à l'idée même d'une existence antérieure.

Il aurait pu se dire qu'avant de connaître M^{me} Keller, sa condition modeste et obscure, son ardeur au travail, faisaient de lui un homme à peu près heureux. Mais Georges n'avait garde de se dire une telle chose. Si on l'eût interrogé là-dessus, et que, par grand hasard, il eût consenti à répondre, il

aurait déclaré que sa condition présente lui apparaissait en tout préférable. Aujourd'hui, il était malheureux, sans doute, mais il se demandait comment il avait pu vivre, ou même s'il avait vécu avant de rencontrer Lucie.

Au reste, le présent se mêlait intimement au passé dans sa misérable tête. Ses rêves lui prouvaient qu'il avait connu Lucie de tout temps, qu'il avait passé toutes ses soirées sous sa fenêtre, que les yeux de la bien-aimée n'avaient jamais cessé de voletter autour de lui. Cela avait toujours été ainsi... Mais cela durerait-il toujours ?

« Hélas, non ! — songeait-il. — Madame Keller va partir au jour le plus prochain pour la campagne, pour quelque villégiature, dans une direction inconnue... Que deviendrait-il alors, lorsque toutes les persiennes du balcon seraient closes ?... Comment s'écouleraient ses soirées ?... il pourrait, peut-être, s'informer, apprendre la résidence exacte de Lucie, la retrouver ?... Était-ce possible ?... Jamais il n'oserait entreprendre une pareille enquête... Au premier renseignement demandé, tout le monde lirait sur son visage la nature de ses desseins !... Madame Keller se plaindrait peut-être ? »

Sans se demander à qui M^{me} Keller se plaindrait, Georges tressaillait à l'idée d'une semblable disgrâce. Ainsi travaillé par la perplexité qui anéantit les timides, surtout quand leur nature est sincère, il continuait de regarder dans la rue Vauquelin où le balcon de l'avenue de Messine lui apparaissait par instants, avec une ombre, en peignoir clair, qui arrosait des plantes grimpantes où elle disparaissait à demi. Tout à coup Georges tressaillit. On venait de lui frapper sur l'épaule. C'était Bonnereau qui, suivi par l'abbé Verteville, avait envahi le cabinet de l'assistant :

— Eh bien, quelles nouvelles ? Maintenant que la clique est partie, nous pouvons causer de nos petites affaires.

Et Médéric, en manches de chemise, montra au jeune homme les dos de Gauguet et de Rimoulard qui s'éloignaient dans la direction de la rue Lhomond.

— Touchant accord ! Quel mauvais coup peuvent bien méditer ces deux particuliers ?

Et, bourrant méthodiquement sa pipe d'écume, Médéric tendit sa blague à l'abbé.

— Allons, ce Nathusius !... Pas de fausse honte ! Le laboratoire, vide à cette heure, cesse d'être un lieu public pour passer au rang de domicile privé.

Le curé rougit comme une jeune fille, s'excusa auprès de Chéroy « de la liberté grande ».

— « Si Monsieur l'assistant n'y voyait pas de mal, il roulerait une petite cigarette. » Le tabac, selon l'abbé, n'était pernicieux que par l'abus. Les marins, les soldats, les voyageurs se le sont vu recommander. Il avait connu plusieurs aumôniers militaires, tous étaient de grands fumeurs.

Georges Chéroy n'y contredit point. Bonnereau ajouta même que les femmes de la Nouvelle-Guinée usent de pipes sans tuyau, aspirant la fumée par un simple bouton du fourneau. Et Saint-Pol les avait souvent rencontrées, se livrant à cet exercice tandis qu'un marmot tétait au sein droit et un petit cochon de lait à l'autre.

L'abbé Verteville, retenant le dernier fait pour son travail, en partit pour louer la simplicité des peuples sauvages. Dans la nature, l'homme était bon. Mais Bonnereau désola le prêtre en lui contant que les premiers navigateurs débarqués aux îles des Larrons avaient été victimes de la rapacité des indigènes. Les natifs de cet archipel leur avaient vidé les poches en y fouillant sournoisement avec leurs pieds. Chéroy interrogea l'abbé sur son travail, parut s'intéresser aux phacochères. Un moment même, on crut qu'il allait distiller la vérité à propos des potamochères, porcs de marais dont les oreilles en cornet se terminent par un long pinceau de soies. Une nouvelle espèce en venait d'être découverte sur les bords du Tanganyka...

Emporté par l'amour de la vérité, l'abbé s'écria que c'était encore là une invention de la science allemande. Bonnereau essaya de le calmer :

— Mais, que Diable, il ne s'agit pas des Allemands ! Ce sont les conservateurs du British Museum qui...

Un coup de sonnette retentit. L'abbé cacha sa cigarette dans un pli de sa soutane, Chéroy, qui rêvait à la seule Lucie, sursauta, Bonnereau se dirigea vers la porte :

— « On allait voir à reconduire lestement le gêneur ! »

Ce fut le peintre Jean Rommel qui se présenta aux regards charmés de Médéric. Posant sur le poêle son carton à dessins, il s'écria d'une voix de basse taille :

— Messieurs, il se passe de drôles de choses à Paris !... La... Bièvre charrie des cadavres ! J'ai vu, chose affreuse !...

— *Horribile detaillum* ! appuya Bonnereau.

— J'ai vu, mes enfants, le cadavre glacé de Monsieur Père emporté par les flots tumultueux...

— *Tristis Palinurus in undas* ! cria Bonnereau d'un ton lamentable. — N'oubliez pas, s'il vous plaît, que Palinure n'est pas ici pris dans le sens de langouste, et que cette dernière n'est point la femelle du homard, ainsi que le pense le jeune Gauguet... Continuez, Buridan !

— J'ai vu, j'ai vu aussi le corps blême de Monsieur de Némerte, et celui de Monsieur Ponère, et la dépouille mortelle de Monsieur Bopire.

Georges Chéroy interrompit pour demander ce que signifiait cette énumération de professeurs. Alors Jean Rommel tira un journal de sa poche et lut les dernières nouvelles. On y voyait un extrait du discours de Maintoulat aux électeurs de Toulouse, un décret touchant les trésoreries d'Indo-Chine, et quelques mouvements dans le personnel du haut enseignement. MM. Père, Directeur de l'Institut zoologique, de Némerte, Ponère et Bopire, professeurs au même établissement, et aussi quelques titulaires de chaires au Muséum et au Collège de France, allaient « faire valoir leurs droits à la retraite ». Un entrefilet annonçait des mutations, des nominations très impor-

tantes, pour la rentrée.

— C'est parfait, dit Bonnereau, on fait passer devant nous la première charrette !... En Novembre, la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous soient exécutés.

— Je sais, reprit Rommel, que l'on ne touchera à Musimon que plus tard. Il a un frère sénateur, et le Ministère tient, paraît-il, à ménager le centre gauche jusqu'au vote du budget. Après... on verra. Ce que je puis vous affirmer, si monstrueux que ça paraisse, c'est que Rimoulard sera chargé d'une des chaires vacantes, à titre provisoire... Entendez-vous, Chéroy !... À quoi pensez-vous donc ?... C'est important pour vous !... La chaire, mon petit, votre chaire sera déclarée vacante... Eh bien, je ne vois pas pourquoi vous ne seriez pas nommé ?

L'abbé, qui s'était repris à fumer sa cigarette avec une sensuelle retenue, approuva par un « Ce serait à souhaiter. »

Cette remarque à la fois prudente et obligeante, fut perdue pour l'assistant.

Bonnereau fit un signe à l'abbé et murmura :

— Laissez-le. Il se moque pas mal d'une chaire. Pour l'instant il flotte dans les parages lunaires !

En effet, Chéroy était encore dans la lune. C'est à peine s'il entendit Bonnereau qui imitait la voix du gardien Merlin, en roulant les R.

— On faaarrr...me ! On va farr-rmer !... Allons dîner !

Ils sortirent ensemble, pour gagner le petit restaurant de la rue Censier où ils prenaient souvent leur repas.

— À votre place, ce Nathusius. avait dit Bonnereau à l'abbé Verteville, j'emporterais mon manuscrit avec moi. Ce serait plus sûr.

Mais le curé, négligeant cet avis, avait laissé ses papiers dans le tiroir où il les serrait d'habitude, et, par surcroît, il en avait égaré la clef.

CHAPITRE VI

La partie de dominos du café Grassot battait son plein. Au bruit des dés que l'on « touillait » sur le marbre, se mêlaient les remarques acrimonieuses du professeur agrégé Tellier, les invectives passionnées du poète Roumanet, le rire sec de Lucien de Saint-Pol. Et, dominant tout, s'élevaient, par moment, les cris furieux de M. Lajoie, reprochant, sans indulgence, à Médéric Bonnereau, son assiduité dans l'inattention :

« Si vous le faites exprès, il vaut mieux le dire !... Et puis, tenez, jouez au hasard !... Ça vaudra encore mieux !

Ce que Bonnereau répondit à cette objurgation se perdit dans le fracas des verres brisés et d'un plateau qui retentit en dégringolant. M. Lajoie, dont le coude avait causé cet accident, tandis qu'il s'empressait pour poser son double-deux, attendit que le calme fût rétabli pour déclarer, cette fois, avec le plus beau sang-froid, que « ça n'avait pas d'importance ».

Et il reprit son partenaire Bonnereau, machinalement :

— Soyez au jeu !

Ce concert quotidien était une des principales attractions du café Grassot. La galerie ne s'y ennuyait pas, suivant l'expression vulgaire ; et plus d'un bourgeois venait prendre sa demi-tasse dans le coin réservé aux joueurs, pour

assister à ce spectacle unique d'hommes notoires discutant, avec une âpreté puérile, sur le mauvais usage d'un six-quatre ou d'un double-trois.

M. Tellier, membre de l'Académie de médecine, un des plus sérieux agrégés de l'École, était le président de la partie. Tous les soirs que Dieu fait, on le voyait arriver, au coup de huit heures, s'asseoir, saisir *Le Temps*, cependant que le garçon déposait devant lui le mazagran et la boîte de dominos, avec deux marques. M. Tellier n'avait pas jeté les yeux sur le journal qu'arrivaient à la file ses partenaires. Ils cherchaient à se distancer avec des ruses d'Apaches. Dès la porte, ils dirigeaient sur « leur table » un regard où luisaient la crainte et l'espoir. Les premiers arrivés s'installaient avec une joie égoïste que doublait le plaisir de voir la mine déconfite des derniers venus. Ceux-là seraient condamnés au rôle de galerie, avant de pouvoir engager la lutte contre les perdants de la première partie : « la partie d'honneur ». Mais ils se rattrapaient en entourant les joueurs d'un cercle qui allait se rétrécissant, jugeaient les coups, s'y mêlaient même, conseillaient, annonçaient les résultats probables et toujours contradictoires. M. Lelièvre, avoué de son état, et M. Sole, répétiteur de droit, comptaient parmi les oracles infaillibles. On les consultait sur les coups litigieux. Assurés dans leur position d'arbitres, ils donnaient d'ailleurs leur avis sans qu'on les en priât. Et ces deux personnages qui s'entendaient à faire payer leurs consultations ou leurs leçons, à prix d'or, le jour durant, devenaient le soir d'une facilité excessive et vaticinaient gratuitement. Et telle était leur passion pour les règles subtiles du domino à quatre, qu'ils parlaient sur les coups, éventaient les ruses, dénonçaient brusquement la présence du double-blanc chez l'un, celle du double-six chez l'autre, et cela sans redouter les blâmes mesurés et officiels de M. Tellier, les injures homériques de Roumanet. Et leur endurcissement de critiques les rendait insensibles à la voix de M. Lajoie, connu familièrement sous le nom poétique du « Taureau assis ». Mais si M. Lajoie venait à perdre, malgré son indiscutable talent, il accusait, sans ménager ses termes, la galerie de faire profession d'escroque-

rie :

— Vous êtes un escroc, Monsieur Lelièvre !... Allons, asseyez-vous et jouez, que l'on vous passe ces quatre cafés !

Par cette lourde soirée d'été, toute la vie s'était portée à la terrasse du café Grassot qui alignait, sur le boulevard Saint-Michel, ses trois rangs pressés de guéridons et de chaises. Mais, de l'intérieur, grâce aux panneaux largement ouverts, la voix de M. Lajoie retentissait au delà du trottoir. Et les consommateurs, occupés à sucer des mélanges chimiques à la glace pilée, au moyen de pailles, se retournaient brusquement. Les passants eux-mêmes s'arrêtaient, écoutaient cette voix tonitruante. Les femmes entraînaient leurs maris :

« Prends garde, mon ami. Je crois qu'on se bat là dedans ! »

Mais M. Lajoie, insoucieux des remarques du vulgaire, et particulièrement indigné ce soir-là, hurla :

— C'est la dernière fois que je viens !

Habitué à cette menace que M. Lajoie prodiguait sans économie, ses amis le laissèrent continuer :

— On a beau changer, dans cette partie, on se trouve toujours jouer avec trois mazettes !... Allons, Bonnereau, à vous !... Et tâchez de bien jouer, si vous en êtes capable... Attention, je marque : cinquante à cherche ! C'est naturellement nous qui...

M. Lajoie regarda sa marque et termina avec un rire bienveillant :

— ... En avons cinquante ! Allons ! Jouez !

— Ah ça ! Que devient donc votre ami Chéroy ? On ne le voit plus ! — demanda M. Tellier, que la satisfaction d'avoir pu caser son double-six rendait plus humain qu'à l'ordinaire.

Bonnereau leva les épaules, en signe d'ignorance. M. Sole répondit, de sa propre autorité :

— Pour la manière dont il jouait, il n'y a vraiment pas à regretter son absence. Et je dois...

La parole lui fut coupée par M. Lajoie :

— Monsieur Bonnereau, triple idiot ! Faites attention !... Du moment que vous n'avez pas le six-deux !...

Bonnereau, occupé à regarder la pendule et à régler sa montre, posa le six-quatre. M. Lajoie grogna :

— Alors c'est Monsieur Tellier qui l'a ! Parfait !

Mais quand le tour de jouer revint pour Bonnereau, celui-ci posa tranquillement le six-deux qu'il possédait en effet.

Ce fut comme un obus qui éclate. Le poing de M. Lajoie s'abattit sur la table, et toutes les carafes dansèrent, un siphon tomba, du café se renversa, trois dés churent du jeu de M. Tellier : trois gros doubles ! M. Sole, troublé par cet incident, ferma néanmoins le jeu, en avançant d'un ton doctoral « qu'il avait un coup de génie ».

Alors M. Lajoie, devant cette faute de l'adversaire, s'apaisa subitement. C'était sa coutume lorsqu'il gagnait. Il sourit même gracieusement à Bonnereau tout en abattant les points de sa marque, et posa lestement sa soucoupe sur celle de M. Tellier qui en devint jaune, car ce professeur détestait perdre, ne fût-ce qu'un café de huit sous.

Bonnereau se leva et sortit avec Saint-Pol pour se rendre à la Société carcinologique.

— Très bien, dit M. Lajoie, ces Messieurs vont à leurs insectes ! Bon voyage ! Maintenant on va pouvoir jouer sérieusement... Une revanche, Monsieur Tellier ?

Par le boulevard Saint-Germain et la rue Danton, les deux amis atteignirent l'hôtel des Sociétés savantes. Sa façade convexe se dresse, au coin de la rue Serpente, et son porche à tambour vitré est toujours encombré par des gens qui lisent, le nez en l'air, les écriteaux et les affiches qui s'étagent à l'infini. Le nombre vraiment extraordinaire de ces pancartes et de ces plaques, en cuivre, en marbre, en tôle peinte ou émaillée, porte à excuser l'embarras des

visiteurs. Plus de cent sociétés, associations, syndicats, unions amicales ou fraternelles, ont élu domicile dans cette ruche. Un concierge galonné règne dans une loge, sorte de lanterne meublée de casiers où se déposent les correspondances, où se pendent les clefs de tous les locaux. Des tableaux indicateurs se dressent de toutes parts, et tous sont munis de flèches ou de mains secourables qui renseignent sur la direction à suivre. Qui n'y prendrait garde tomberait, croyant se rendre au Secrétariat des Minéralogistes, au milieu d'un congrès de philologues, ou dans la séance solennelle de l'Union pour l'Allaitement maternel, voire dans la Société de Médecine gratuite.

Bonnereau et Saint-Pol gravirent trois étages, et firent leur entrée dans la salle des séances où la Société carcinologique se réunissait deux fois par mois, le samedi. À ce moment même, M. Taistard, ayant demandé la parole, se dirigeait, en trotinant, vers la petite table, dressée en contre-bas de l'estrade présidentielle, et qui sert de tribune. M. Taistard avait la spécialité des chenilles ; et non point de toutes les chenilles, mais seulement des chenilles arpeuteuses ; et, entre celles-ci, il ne s'intéressait vraiment qu'à celles du bassin de la Seine. Il en avait écrit jusqu'à six fois l'histoire. Et, dans chacun de ses ouvrages, il avait dû changer sa classification, sa nomenclature, tout, jusqu'aux figures même, afin de se tenir « au courant de la science ». De ce petit vieillard à mine morose et austère, l'aspect était plutôt d'un ver à soie que d'une créature humaine. Pâle, boursoufflé, quoique maigre, il avançait, sous des vêtements couleur de muraille et sans contours arrêtés, ainsi que ces larves de papillons mange-drap dont l'habillement est fait de brins de laine, empruntés à des tissus différents. Que l'on vint inquiéter M. Taistard par une parole indiscrete, il rentrait brusquement sa tête en raccourcissant son cou, recroquevillait ses bras à la manière d'ailerons, s'aplatissait, pareil aux phalènes grises qui se dissimulent dans les gerçures des écorces.

Ainsi M. Louis Taistard, ancien chef de bureau, paraissait-il vivre dans un cocon, à l'exemple des chenilles, ses pensionnaires. D'une voix chevro-

tante, que l'émotion de se produire en public rendait faible, il commença de parler, tout en tenant les yeux obstinément baissés sur une petite boîte ovale, posée devant lui, sur la table :

— Messieurs... et... chers... honorés confrères...

Il toussa, se moucha, mit sa boîte dans sa poche, la retrouva, reprit courage et continua :

— Je ramollis tous les jours...

Pour son malheur, M. Taistard s'arrêta en cet endroit, afin de respirer. On fit un sort à sa phrase. Des cris de joie s'élevèrent, une partie de l'assistance applaudit. Tels des chevaux en gaîté qui ruent contre les bat-flancs, les graves naturalistes s'ébrouaient. M. Lionel Gauguet, deuxième secrétaire-adjoint, qui siégeait au bureau pour la première fois, s'affligea de cette manifestation dont il blâmait l'inélégance. M. Tempier agita sa sonnette de président, réclama le silence. On se calma, et la parole fut rendue à M. Taistard. Mais il avait gagné subrepticement sa place, dans le fond de la salle. De ce point éloigné, il annonça, d'une voix indistincte, qu'il remettait sa communication à une autre séance « pour un supplément d'informations ». M. Taistard se rassit. Mais le hasard voulut que, dans un faux mouvement, sa manche, accrochant la boîte, en détacha le couvercle. Et l'on vit un gros papillon de nuit voltiger par la salle. Il tourna autour des becs de gaz, élargit ses cercles, effleura de ses ailes vibrantes le visage de Gauguet qui en pâlit de dégoût. Chacun suivait le bombyx des yeux. Toujours bourdonnant, il se posa un instant sur le crâne chauve de M. Pluche ; ce célèbre entomologiste tenta en vain de le capturer. Mais l'inconstant lépidoptère se réfugia sur la barbe de Saint-Pol, remonta jusqu'au plafond et disparut enfin par une fenêtre entr'ouverte.

Et l'on entendit M. Taistard murmurer d'une voix éteinte :

— C'était une espèce très rare !... Très rare, Messieurs.

L'ordre du jour appelait une communication de M. de Saint-Pol sur la faune de l'Éthiopie. Mais, au moment même où le voyageur commençait de

raconter les observations qu'il avait faites dans cette contrée, M. Lionel Gauguet quitta la salle, pris par une indisposition subite. M. Désiré Rimoulard le remplaça au bureau et l'incident passa inaperçu de tous, sauf peut-être de Bonnereau et de M. Tempier. Celui-ci, quand Saint-Pol eut terminé sa communication, appuya sur les résultats obtenus par le savant explorateur :

« Tout le monde a pu admirer les superbes collections exposées au Muséum, ce printemps dernier, avec quelques objets recueillis par notre jeune confrère, Monsieur Gauguet. Faire l'éloge d'une pareille moisson serait superflu. Désormais la faune de l'Abyssinie n'a plus de secrets pour la science. Au nom de la Société carcinologique de France, et du Muséum d'histoire naturelle, je remercie Monsieur Lucien de Saint-Pol ! »

Une triple salve d'applaudissements ébranla les murs, étouffant la timide réclamation d'un vieux capitaine en retraite, M. Osborne Duparc, curieux de savoir si M. de Saint-Pol avait rapporté de nouvelles espèces de coccinelles. Indifférent à l'enthousiasme de ses collègues, M. Taistard regardait fixement le plafond, bercé par l'espoir chimérique de voir réapparaître son papillon envolé.

Lionel les entendait, ces applaudissements, du couloir où il se promenait. Il en tira bon augure pour lui-même : « Ces imbéciles claquent facilement des mains. Dans un instant, je me taillerai un pareil succès avec ce que je vais leur raconter... s'ils sont capables d'y comprendre quelque chose. » Il rentra dans la salle, où le suivit le préposé au vestiaire. Cet homme, agissant sur l'ordre d'un Monsieur, décoré des palmes académiques, qui s'était montré puis éclipsé subitement, pria « ces Messieurs de vouloir bien faire un peu moins de bruit, à cause de la Société qui tenait séance dans l'amphithéâtre, à côté ». Le garçon fut vertement réprimandé par M. Karabovich, entomologiste notoire, dont le mauvais caractère égalait la valeur de spécialiste en fait de crustacés isopodes :

— Et moi, je vous enjoins d'aller fermer ce piano qui nous assourdit !...

On se croirait aux Folies-Bergère !

Par la croisée, d'où le bombyx de M. Taistard s'était élancé dans l'espace, entraient les flots harmonieux, et une voix de soprano, aiguë, déchirante, objurait la basse d'un tyran d'Opéra comique.

M. Karabovich, d'un ton aigre, enjoignit à l'appariteur de pousser et la fenêtre et la porte, surtout la porte, car c'était du grand amphithéâtre que venait le plus désagréable tapage. En effet, luttant sans désavantage contre les pédales et les roulades du concert donné par « Les Amis du Progrès », les accents généreux d'un conférencier pénétraient par la porte ouverte, et aussi les gloussements admiratifs, les trépignements d'une assemblée en délire. C'était M. Mirifisc qui exposait ses idées générales à l'Association progressiste des institutrices laïques :

— « Oui, Mesdames, saluons, saluons ces grands noms ! Dans la société moderne, le rôle de la femme s'affirme, se développe, s'élève ! Du particulier, il passe au général... »

Exaspéré, M. Karabovich se porta de sa personne vers le couloir, poussa le garçon dehors, ferma le battant, mit une chaise devant, s'y assit, s'arc-bouta du dos : « On lui passerait plutôt sur le corps... »

Un choc violent ébranla cet autre Cerbère. On heurtait avec insistance, on voulait entrer. A grand'peine put-on obtenir de M. Karabovich qu'il livrât passage. Et M. Lemoulin (de Pont-Audemer) fit son apparition, avec un long carton vitré, qu'avec mille précautions il portait à bout de bras. À l'idée seule des richesses contenues dans cette boîte, M. Malézieux verdit, allongea un nez pareil à la trompe d'un tapir et, happant au passage le nouveau venu, murmura d'une voix tremblante :

— Faites voir !

Mais M. Lemoulin, toujours en délicatesse avec M. Malézieux qu'il taxait d'improbité « tout bonnement », glissa, échappa à l'étreinte passionnée du collectionneur, et s'encadra entre Saint-Pol et Bonnereau. Là, se sentant en

sûreté, il leur exhiba sa boîte en disant, sur un ton de mystère : « Il y a du bon. »

M. Tempier avait donné la parole à M. Gauguet, « pour la lecture d'un travail écrit ». Lionel salua, s'excusa de son malaise : « Ce n'était rien !... Un coup de chaleur, simplement ! Maintenant, il se sentait très bien !... Très bien !... » Il demandait à la Société carcinologique de France la permission de lui exposer une découverte...

— Déjà, Messieurs, j'ai eu l'honneur de prendre la parole dans cette enceinte, pour décrire un insecte inconnu. Et, grâce à cette... découverte... j'ai... vous avez bien voulu m'élire membre de votre société...

Une voix s'éleva :

— Oh non ! Ce n'est pas pour ça ! Tout le monde peut être admis, à condition de payer les trente francs de cotisation !

Le trésorier, M. Tamain, en rit avec abondance. M. Tempier fit effort pour garder son sérieux. Il porta, par contenance, sa main à la sonnette. Gauguet, rouge de colère, haussa légèrement les épaules, et continua de parler. Une découverte scientifique — et le jeune homme appuya sur le mot — des plus intéressantes, venait d'être faite par lui, Lionel Gauguet, dans son laboratoire de l'Institut zoologique. Il avait observé des papillons sortant d'une corne d'antilope :

— Après mûr examen. en m'astreignant à la méthode scientifique la plus rigoureuse, je me suis convaincu que les chenilles vivaient de la corne elle-même. Et, chose singulière, Messieurs, elles s'y chrysalident dans leurs trous, et leurs cocons se dressent souvent à la surface des cornes... Et...

Une voix s'éleva, en tout pareille à la première :

— La belle histoire ! Le fait est connu depuis vingt ans !

M. Gauguet protesta :

— Erreur ! Le fait est nouveau. Jamais il n'a été observé scientifiquement.

— Et ce que vient de nous expliquer Monsieur de Saint-Pol n'était donc pas scientifique — cria la même voix.

Gauguet, sans comprendre, insista : « Si le fait était connu, lui le saurait, que diable ! Jamais il n'avait entendu parler d'un travail sérieux... » Il fut sur le point d'ajouter : « C'est parfaitement nouveau, et voici M. Rimoulard qui me l'a dit. » Mais il reprit : « Nouveau, Messieurs ? Entendons-nous ! Je veux dire, et je le répète, nouveau, scientifiquement. Car le travail que je compte publier sur la question est basé uniquement sur des données scientifiques... »

Au milieu d'un silence glacial, la voix s'éleva encore :

— Qu'entendez-vous par des données scientifiques ?

Lionel qui, quoique secrétaire-adjoint de la Société, grâce aux intrigues de Rimoulard, n'assistait presque jamais à ses séances, en ignorait l'esprit. Imprudemment, comme s'il eût été en chaire, dans une classe, il répliqua d'un ton magistral :

— Adresser une pareille question, c'est prouver qu'on n'en comprendra pas la réponse.

L'affaire se gâtait. Des rires méprisants montèrent. Lionel, plein d'assurance, crut que la manifestation visait son contradicteur. Celui-ci se taisait. Alors Lionel laissa tomber ces mots, comme un arrêt :

— De pareilles interruptions, d'où qu'elles viennent, nous retardent inutilement. Je disais donc, Messieurs...

Il ne put continuer. Les murmures couvrirent sa voix. Décidément les rires étaient contre lui. M. Tempier, rompu par une longue expérience des sociétés indépendantes ne s'y trompa point. Il demanda le silence, parla, pour acquit, au nom de la confraternité scientifique : « Monsieur Gauguier, absent pendant la communication de son collègue Saint-Pol, n'avait pu entendre, et par conséquent il ignorait tout ce que celui-ci avait énoncé de nouveau sur le cas. » On applaudit M. Tempier. On affecta de causer tandis

que Gauguet lisait opiniâtrement sa note. Un conciliabule se tenait autour de la boîte aux coléoptères de M. Lemoulin, et Lionel ne voyait que des dos tournés. Puis, quand il eut fini, un Monsieur, d'allures modestes, demanda la parole, et il s'exprimait avec une parfaite aisance et une encourageante simplicité. Lionel trembla sous sa belle redingote grise. Il avait reconnu le célèbre Raymond, professeur en Sorbonne.

Sans un mot acerbe, sans une allusion blessante, Raymond démolit l'édifice philosophique élevé par le jeune Gauguet. Rimoulard tenait les yeux obstinément fixés sur le registre des séances. Abandonné de tous, incapable de tenir tête au plus savant des naturalistes du temps, Lionel crut s'en tirer honorablement par une manœuvre dilatoire : « Il reprenait son travail pour le compléter ; il se procurerait de nouveaux matériaux, profiterait des précieux conseils de son illustre maître... »

Le professeur Raymond le félicita pour ce sage projet : « Sans que M. Gauguet fût son élève, il s'intéressait aux efforts des jeunes gens. Quant aux matériaux, M. Gauguet n'en pourrait trouver de meilleurs que dans les importantes collections réunies en Abyssinie par leur distingué confrère Saint-Pol, collections que M. Gauguet n'avait pas dû consulter puisqu'il n'était point question de M. de Saint-Pol dans sa note. »

M. Tempier ne put s'empêcher de sourire en voyant ce geai dépouillé des plumes du paon. L'assistance fit, sur nouveaux frais, une ovation à Saint-Pol. Et la séance fut levée, sans que le piano, la basse, la chanteuse, M. Mirifisc et les institutrices laïques eussent cessé leur concert. Ainsi, contre les prévisions de M. Lionel Gauguet et de son allié Désiré Rimoulard, les honneurs de la soirée furent pour « ce bohème » de Lucien de Saint-Pol.

Sans se mêler au gros des carcinologues qui gagnaient le café Marat, où se tenait « la séance humide », les deux amis partirent ensemble. Car c'étaient des jeunes gens graves, évitant les endroits où l'on peut se compromettre, rencontrer des gens qui ont leur franc parler. Gauguet, non plus que Rimoulard,

ne s'aventurait point au café, où fréquentent tant de personnes mal élevées.

— Quelle collection d'imbéciles ! — dit celui-ci après un silence. — Et on appelle ça une société savante !

— Des amateurs, des fumistes ! — appuya Gauguet. — Moins que rien !... Le néant ! Et ce Raymond !... Toujours heureux de nuire !... Médiocre et méchant !... C'est égal, vous auriez dû me prévenir que Saint-Pol avait parlé de ces papillons... J'aurais lu une autre note... J'en avais justement sur...

Rimoulard l'interrompit sèchement :

— Eh ! mon cher, je n'en ai pas eu le temps. Vous n'avez donc pas vu que je vous faisais des signes...

Lionel n'avait rien vu du tout. Craignant de mécontenter son allié, il re-tomba sur Raymond, que détestait Rimoulard.

— Ah oui !... Raymond !... le spécialiste universel, toujours prêt à envoyer un « Laius », à côté du sujet !

Et, d'un commun accord, tous deux s'écrièrent :

— Il n'est pas si fort que ça, après tout !

— C'est mon avis !

— Et le mien !... Une cigarette ?

— Merci !... Raymond ! Parlons-en !... Toujours le microscope ! « Le microscope, Messieurs ! »

Et Rimoulard ne tarit plus contre le fameux professeur. Il ne lui pardonnait pas les critiques acerbes dont celui-ci l'avait maintes fois gratifié. Lui attribuant une série d'erreurs, toutes gratuites, il accumulait des preuves fantastiques à l'appui. Gauguet, sans écouter, approuvait chaleureusement. Alors, s'élevant vers des considérations plus hautes, Rimoulard déplora le manque de solidarité entre hommes de science. Il blâma la mollesse de Tempier, flétrit chez son chef, M. Descelliers, l'esprit d'intrigue, suspecta la bonne foi de M. Mirific.

Gauguet, plein d'inquiétude, se retournait à chaque pas. Il changea le sujet de la conversation, en revint à la Société carcinologique. Rimoulard accabla alors de son mépris cette association de malfaiteurs : « Incohérente, jalouse, stupide !... Pareille en cela à toutes les foules ! » Il en vint à regretter amèrement le discours dont il l'avait honorée, lors de sa nomination de secrétaire. D'ailleurs, selon lui, tous les hommes de talent avaient été persécutés de diverses manières : Platon vendu comme esclave ; Salomon de Caux enfermé avec les fous ; André Vésale exilé ; Galilée humilié, et Bernard Palissy emprisonné par les inquisiteurs... ou par ses créanciers, l'histoire ne le sait pas au juste ! Gauguet regrettait la prison pour dettes. Saint-Pol y eût été cofré, la plupart du temps, et Bonnereau aussi, probablement ! C'eût été tout avantage !

— À propos, avez-vous parlé à votre éditeur ?

— Oui !... On m'a répondu qu'on verrait... Laissez-moi faire ! J'ai montré des articles pleins d'erreurs, établi le compte des heures qu'il me faut passer pour les corriger, mis en avant l'économie dans la fabrication... Si on ne débarque pas Saint-Pol, on réduira, en tous cas, son salaire... C'est moi qui désormais établirai la liste des genres à traiter, par lettre !

— On en met toujours trop !

— Sans doute. Cela n'intéresse pas le public... Nous sommes seuls juges des convenances en pareille matière !... Ah ! quel métier !

Ils parlèrent de leur avenir et, sans se découvrir, échangèrent leurs impressions sur les prochaines nominations aux chaires vacantes. Rimoulard, qui, le matin même, avait fatigué le Directeur Klotz de ses sollicitations, confia à Lionel sa ferme intention de n'entreprendre aucune démarche. Puis ils s'occupèrent de Chéroy. Chacun voyait dans celui-ci un concurrent possible. Sans s'expliquer, ils convinrent que la bonne politique conseillait de le surveiller.

— Pourquoi, d'abord, n'était-il pas ce soir à la Société ?

Et Rimoulard ajouta, d'un ton soupçonneux :

— Il y vient régulièrement d'habitude, quoiqu'il n'ait à y faire... qu'intriguer... En voilà encore un dont on exagère le mérite...

Et le même refrain termina l'éreintement de l'assistant :

— Après tout, il n'est pas plus fort que nous !

Rimoulard était convaincu que Chéroy devait manigancer quelque chose.

— Ce qu'il manigance pour le moment, répondit Gauguet, c'est une entreprise amoureuse... Oui, mon cher, le grave Chéroy serre Lucie de près !

Rimoulard s'en arrêta de marcher. Pour un peu, il eût dansé de joie sur le quai de l'Hôtel-Dieu qu'ils suivaient dans leur promenade solitaire.

Gauguet continuait de parler :

— Oui, mon cher, il rôde, à cette heure, sous les fenêtres de Lucie !... Vous ne me croyez pas ?... Allons le voir. Jamais sentinelle ne monta la garde avec plus de constance... Allons, venez !... L'avenue de Messine n'est pas tellement loin...

Mais Rimoulard s'en défendit. L'assurance de son ami lui suffisait. — C'était une histoire admirable !... D'ailleurs Lionel n'insista pas pour entraîner Rimoulard sur la rive droite. Il venait de se rappeler que le travail utile l'attendait, cette nuit même, au laboratoire de la rue Vauquelin. Sous ses doigts, dans sa poche, il avait senti la clef du cabinet de Chéroy, emportée maintenant chaque soir. La besogne s'amassait à l'Institut zoologique. Un manuscrit, aux deux tiers étudié, attendait M. Gauguet. Le jeune homme serra la main de Rimoulard, héla un fiacre, cria au cocher : « Boulevard Malesherbes ! » Puis, dès qu'il se crut hors de vue, lui commanda de gagner la rue Vauquelin.

— « S'ils pouvaient se prendre de querelle, se battre, se tuer, ou tout au moins se compromettre par un scandale qui les rendrait impossibles, ce serait — songeait M. l'assistant Rimoulard — un fameux débarras pour moi ; car

ils me gênent l'un et l'autre. »

— « Ne vous semble-t-il pas. Monsieur le professeur, que je pourrais faire valoir mes titres à la chaire de philosophie, en remplacement de Monsieur Père dont on nous annonce la prochaine retraite ? »

Ainsi parlait M. Scipion Draguignan, Docteur ès sciences. Il s'était collé à M. Raymond, devant le café Marat. Et cela avec une telle insistance que le malheureux professeur désespérait de s'enfuir.

A l'intérieur du café, M. Lemoulin exhibait trois couples de *Moubotia gloriosa* sous la vitre de sa boîte. Et chacun examinait, admirait les six magnifiques insectes dans leur livrée sévère, d'un noir soyeux, rehaussée par une fine bordure cuivreuse où couraient des reflets d'or vert. M. Malézieux en bavait d'envie. Ce matin encore, il avait promesse de Dickson, le marchand de Londres, et par voie télégraphique, que les six *Moubotia* lui seraient livrées pour la somme de quinze cents francs ! Et voici que M. Lemoulin les offrait, ces mêmes insectes, à la contemplation du vulgaire. Encore une fois, ce misérable Lemoulin l'avait joué. Il le rencontrait toujours contre lui, poussant des enchères déraisonnables — M. Malézieux disait même : malhonnêtes — dans toutes les ventes, le suivant à la piste chez les marchands, lui détournant ses chasseurs, lui aliénant ses meilleurs correspondants.

Sourd à la voix de Saint-Pol qui déduisait les conséquences les plus ingénieuses du genre de vie de ces extraordinaires scaritides indo-chinois et de leur coloration, en tout identique à celle des Pasimaques américains, M. Malézieux se nourrissait des fruits amers de l'envie. M. Pluche, la bouche bée, en oubliait l'échange fructueux qu'il comptait engager contre M. Lemoulin lui-même. M. Karabovich s'essayait à être gracieux et n'abaissait plus un regard lourd de mépris sur M. Taistard, sa tête de Turc habituelle. Mais M. Taistard, insensible à cette bienveillante inattention, demeurait triste et distrait. Accoudé sur un bout de table, il considérait tour à tour, d'un œil éteint, la boîte, veuve de son papillon envolé, et le verre à demi plein d'orgeat où na-

geaient trois mouches. Les *Mouhotia*, qui ne sont point des lépidoptères, ne rentraient pas dans la spécialité de M. Taistard.

M. Malézieux tira, vers la fin de la soirée, une vengeance éclatante de ce qu'il appelait « la scélératesse » de son concurrent, M. Lemoulin. Quand celui-ci fut parti avec ses *Mouhotia* et autres variétés, acquises à prix d'or, l'amateur de coléoptères raconta quelques histoires épouvantables, où le grand collectionneur de Pont-Audemer tenait le principal rôle : « On l'a chassé du laboratoire d'Entomologie, à l'Institut zoologique, pour des... mettons des abus de confiance... si vous voulez... Ne grossissons rien !... Enfin c'est de notoriété publique ! » Et M. Malézieux prit même M. Pluche à témoin de la véracité de ses dires. Sans s'avancer aussi loin que son confrère dans la voie de la calomnie, M. Pluche avoua « qu'il y avait bien à dire sur M. Lemoulin. La manière dont il augmentait sa collection de longicornes — collection d'ailleurs surfaite ! — n'était pas toujours conforme à la correction... Mieux valait n'en point parler ! »

Et, flatté par l'importance que semblait lui donner M. Malézieux, en l'interpellant ainsi publiquement, M. Pluche laissa entendre que M. Lemoulin l'avait frustré d'un *Titan géant* de Cayenne, dans des conditions telles... que : « Enfin, vous comprenez ! »

Sans comprendre assurément quoi que ce fût, M. Malézieux approuva. Et chacun, parmi les carcinologues d'importance secondaire, se réjouit à voir ces deux vieux ennemis subitement réconciliés sur le cadavre du *Titan géant* de Cayenne, payé par M. Lemoulin trois cent quatorze francs, sans compter les frais, à la vente Stevens, en 1884, comme chacun sait.

M. Pluche était un quincaillier retiré, après fortune faite. L'amour de l'entomologie l'avait subitement pris, on ne sait pourquoi, et lui ne le savait pas davantage. Cet amour, à la façon des passions tardives, grossit, s'enfla démesurément, tourna à l'idée fixe, devint une monomanie, une folie furieuse. Toutes les pensées de M. Pluche étaient orientées vers les capricornes. Il en

parlait le jour, il en rêvait la nuit. Ses après-midi se passaient à visiter les marchands et aussi les amateurs. Sous divers prétextes, il s'introduisait dans les familles, quand il soupçonnait la présence de quelque collection envoyée des colonies. Lorsque, par bonheur, il rencontrait une espèce nouvelle pour lui — et M. Pluche se trompait souvent, car il s'y connaissait fort mal, au dire de M. Lemoulin, de M. Malézieux, et surtout de M. Karabovich, — sa convoitise entamait, contre sa foncière avarice, une lutte où celle-ci était presque toujours battue. Si, par malheur, on se refusait à lui céder, malgré ses offres, l'insecte désiré, M. Pluche se désolait, s'abaissait aux supplications les plus basses, parlait de mourir. Il eût échangé, vendu, livré sa femme, M^{me} Léonie Pluche, née Barbeaux, ses filles, mariées à des commerçants notables, et même sa petite-fille Ghislaine, ainsi baptisée en respect de la mode — M. Pluche eût, par parenthèse, préféré le nom de Rosalie, qui est aussi celui d'un joli longicorne des Alpes — il eût troqué toutes ses femmes contre le prione, le sphécosome ou le batocère rare. Mais personne n'avait jamais, heureusement, proposé à M. Pluche un semblable marché. Et il en était réduit à user de machinations diverses, entre lesquelles le « truc de la communication » lui avait souvent réussi.

Depuis plusieurs années, M. Pluche annonçait, en diverses feuilles spéciales, la publication d'une monographie des Cérambycides. Et, comme on ne peut composer, établir une monographie si on ne possède une collection très étendue, et si on ne prend connaissance des exemplaires typiques décrits par les auteurs, M. Pluche se fit communiquer de nombreux longicornes rarissimes, uniques, impossibles à se procurer. Puis il négligea de les rendre, sous prétexte qu'il en avait besoin pour les étudier à loisir : « Je garde vos insectes jusqu'à nouvel ordre » était sa formule ordinaire. Si le correspondant devenait pressant, M. Pluche écrivait tout aussitôt : « Je vous expédie les objets demandés, par la poste, avec mes remerciements. » Et, par un hasard non moins malheureux que fréquent, les boîtes n'arrivaient jamais

à destination. Ou, si elles arrivaient, c'était disloquées, détériorées, vides de leur contenu. Alors M. Pluche se confondait en excuses, parlait d'attaquer l'administration des postes, et augmentait sa collection : « Ce qui entre là n'en sort point, se disait-il. Et c'est autant de sauvé pour la science. »

Mais, quelque plaisir que prit M. Pluche à empiler de nouveaux sujets dans ses cartons bondés de richesses, il ne trouvait certes pas dans cette occupation le même avantage que M. Lionel Gauguet à étudier le manuscrit de l'abbé Verteville et à colliger ses observations. Malgré l'heure tardive, malgré la chaleur étouffante du réduit à fenêtre close, chaleur décuplée par le gaz, le jeune savant travaillait courageusement. Ainsi, chaque nuit, il avançait sa thèse, avec la seule précaution de s'enfermer à clef et de tirer l'épais rideau du petit cabinet aménagé pour les travaux photographiques du laboratoire.

Un mince filet de lumière filtrait cependant, cette nuit-là, rayant la masse sombre de l'Institut zoologique en façade de la rue Vauquelin. Saint-Pol, qui demeurait rue Lhomond, rentrait alors, accompagné par Bonnereau. Les nuits d'insomnie dont abondent les pays tropicaux, avec leur cortège de fièvres, font des voyageurs, en général, d'incorrigibles noctambules. Après avoir reconduit M. Karabovich jusqu'à la rue du Sommerard et entendu de sa bouche « l'histoire des variations du célèbre Mirifisc », les deux amis avaient continué de cheminer, en causant. À une heure du matin, ils se trouvaient dans la rue Vauquelin.

Le pinceau lumineux qui partait de cette fenêtre attira leur attention.

— Tiens ! dit Saint-Pol. Je crois, ma parole, que Chéroy travaille là-haut !... Si nous allions le surprendre ?... Hein, Bonnereau !... Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je n'ai nulle envie de me coucher.

Bonnereau n'éprouvait non plus cette envie. Cependant il émit des objections : « Ce ne serait guère commode d'entrer. Le concierge ne leur ouvrirait pas. »

— Hétons-le !... Ohé ! Chéroy !... Ohé !

Mais aucune voix ne répondit à l'appel. Et la lumière s'éteignit subitement.

— Voici, remarqua Bonnereau, qui est plutôt singulier...

Il réfléchit un instant. Puis, prenant le bras de Saint-Pol :

— Je le parierais !... C'est Gauguet qui est installé là-haut... Et savez-vous ce qu'il fabrique ?

— Ma foi, non !

— Eh bien, il profite du travail de ce Nathusius, tout bonnement !

— Oh ! oh !... Vous le croyez capable ?

— Hélas, oui !... Tenez, nous en aurons le cœur net !... Cachons-nous au coin de votre rue. Vous assisterez à la sortie du traître.

Leur attente ne fut pas longue. Au bout de dix minutes, « le traître » sortit en effet. Il regarda autour de lui, avec attention, puis remonta vers la rue Claude-Bernard. Saint-Pol et Bonnereau, à sa démarche et à sa redingote claire, reconnurent Lionel Gauguet.

CHAPITRE VII

Quand le savant M. Karabovich parlait avec Bonnereau et Saint-Pol des variations de M. Mirifisc, ils n'en connaissaient qu'une partie. Depuis huit jours, M. Mirifisc sollicitait, chaque matin, une chaire différente, tant la nuit porte conseil. Ayant grand'peine à suivre son condisciple et ami dans ces continuels changements, M. le Directeur Klotz le reprenait parfois doucement :

« Si tu ne te décides pas, mon cher Édouard, jamais je ne pourrai présenter mon projet de mouvement à l'approbation du Ministre... Voyons !... Réfléchis !... La Direction de l'Institut zoologique, avec la chaire de Père, t'irait absolument. L'établissement a besoin d'être remis dans la vraie tradition universitaire. Je compte sur toi pour cela. Est-ce dit ?... Je te propose... C'est-à-dire... je vais te recommander à Maintoulat. Ton élection ne souffrira aucune difficulté... L'Académie des Sciences, dis-tu ?... Eh bien, mais le Ministre passera outre, voilà tout !... Quant au Muséum et à l'Institut zoologique, nous avons préparé les voies. »

En effet, M. Klotz avait préparé les voies en mettant à la retraite, d'office, les quelques professeurs qui ne se seraient pas laissé intimider.

Mais M. Mirifisc pensait moins à occuper la chaire de philosophie zoo-

logique qu'à évincer des autres certaines personnalités gênantes.

« Attends encore un peu, mon vieux, répondait-il. Je crois avoir trouvé une nouvelle combinaison infaillible. Mais il me faut voir Valentin Guyot, qui rentre seulement ce soir à Paris. »

La combinaison infaillible du jour cessait de valoir, le lendemain. Les difficultés surgissaient dans le silence de la nuit. Les gêneurs reparaissaient, tels des pions oubliés dans une combinaison d'échecs. Et M. Mirifisc ne pouvant tous les éliminer, malgré son extrême désir, se voyait dans l'humiliante nécessité de leur abandonner quelques cases. Et puis, il y avait aussi les oubliés qui surgissaient brusquement, et certains avaient même l'audace de se révéler menaçants. Un certain Augier, notamment, était cause qu'une mèche de cheveux avaient blanchi à la tempe droite de M. Mirifisc.

C'était un savant de premier ordre que son inaptitude à la lutte, son manque d'entregent, son mépris de la prudence humaine avaient depuis longtemps relégué dans un collège de province où il s'obstinait à ne pas mourir. Et voici qu'à l'âge de soixante-deux ans, cet Augier (Stanislas), avait eu l'impudence — car comment qualifier autrement la nature de ses démarches — d'imprimer à ses frais (quoi qu'il n'eût pas d'argent) une notice de ses travaux scientifiques. Ainsi, cet « intrigant de bas étage » avait-il constitué un véritable réquisitoire, en trois cent onze pages in-quarto, sans compter les tables, contre la justice distributive de M. le Directeur Klotz. Il n'était point question d'ailleurs de ce fonctionnaire dans la notice de M. Augier. Mais comme la liste des travaux accomplis était longue et celle des récompenses réduite à l'énumération des diplômes jadis obtenus par le professeur de Périgueux, beaucoup de mauvais esprits se crurent autorisés à établir une comparaison fâcheuse. Le Ministre (ce n'était pas encore Maintoulat), agacé par quelques questions indiscretes, pria le Directeur Klotz de l'éclairer. Celui-ci s'en tira à sa manière ordinaire. Il nia les titres du candidat à une chaire du Muséum, parla de « fantaisies » et termina

en disant, sur ce ton glacial et réservé qui double la force des calomnies administratives, que « le professeur Augier avait eu jadis des histoires ».

Trop discret pour demander quelles pouvaient être ces histoires, le Ministre se tint pour averti. Klotz ayant écarté, grâce à Mirifisc et à sa bande, M. Augier, le fit bénéficier, par compensation, d'un blâme de son recteur qui lui conseilla « de se tenir tranquille » et lui déconseilla de « propager son opusculé ».

L'affaire en était là. Et voici que M. Augier venait d'envoyer à nouveau « son opusculé » au Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, à tous les membres de cette savante compagnie, à tous les professeurs du Muséum, du Collège de France et de l'Institut zoologique. Et de son lit en désordre, où il se débattait contre l'insomnie, M. Mirifisc voyait, sur sa table de nuit, la notice des travaux scientifiques de Stanislas Augier, célèbre dans le monde entier pour son étude du développement postembryonnaire chez les articulés !

Si encore Augier eût été seul ! A l'exemple d'Hercule qui tua facilement le lion de Némée, M. Mirifisc, d'un coup de la massue officielle (empruntée à Klotz pour les besoins de la cause), eût mis le professeur de Périgueux sur le carreau. Mais non, il y en avait un tas d'autres, des armées, des flottes ! Et quoique Paris fût alors aux trois quarts désert, M. Mirifisc s'y voyait environné d'ennemis prêts à entreprendre contre lui, ou contre ses élèves, à s'emparer de quelque place oubliée, à réclamer leur droit à la vie, au mépris de toute discipline universitaire : c'est-à-dire sans son congé ! Et, luttant en songe contre une bande de misérables en vêtements râpés, M. Mirifisc leur criait :

« Laissez-moi ! Arrière !... Je ne vous connais pas... Vous n'êtes pas du bâtiment !... Et je n'ai pas besoin que vous viviez !... Ne touchez pas à ma chaire ! »

Qu'il dormît ou qu'il arpentât éveillé les couloirs du Ministère, le distingué professeur n'avait plus que ces mots à la bouche : « Ma chaire !... Un

tel me gêne !... Il convoite ma chaire !... »

A vrai dire, M. Mirifisc n'en occupait plus aucune. Il avait professé dans quatre, successivement, rempli trois intérim, et personne, au Muséum, ne savait plus exactement quel service il dirigeait. Lui non plus, d'ailleurs. Craignant sans doute des confusions regrettables, M. Mirifisc ne mettait guère les pieds dans cet établissement que pour y toucher ses honoraires. À son laboratoire de la cour Cuvier, en tant que professeur de botanique philosophique, il laissait à son buste le soin de le représenter. Et c'était là une source de continuel malentendus, car M. Leplantin (Narcisse), l'assistant en premier, homme indépendant et sarcastique, n'appelait ce buste de plâtre que « Le Professeur ».

Qu'un visiteur demandât, d'occasion, à voir M. Mirifisc, la réponse du garçon était invariable :

— Monsieur le Professeur ne viendra pas aujourd'hui.

— Mais... demain, peut-être ?

— Je ne sais pas !... Oui, en effet, après tout... Il se pourrait... Demain, peut-être ! Monsieur le Professeur n'a pas d'heure fixe.

La porte allait se refermer sur l'intrus. Alors intervenait M. Leplantin (Narcisse), occupé, toujours comme par hasard, à laver un petit bocal dans la vasque en pierre qui orne l'antichambre du laboratoire :

— Monsieur le Professeur, je crois, est dans son cabinet. Voyez donc, Dugon !

Le garçon ouvrait aussitôt la porte matelassée, et sur la cheminée, en face, entre les médaillons de Brongniart et de Jussieu, apparaissait l'effigie de M. Mirifisc, en plâtre blanc, froide, banale, hideuse. Pour ajouter à la flatterie, l'artiste — récompensé par la promesse des palmes académiques qui n'abritèrent pourtant jamais sa gloire obscure — avait donné toute l'importance aux décorations, à l'habit brodé de lauriers. De celui-ci, le col remontait presque à couvrir les oreilles.

— « Vous aurez toujours vu son buste, » disait M. Leplantin de sa voix mielleuse et flûtée. Et, portant la main à sa calotte de velours noir, il rentrait dans les profondeurs inaccessibles de son laboratoire particulier, dont deux troncs de palmiers fossiles défendaient l'entrée. Le visiteur, épouvanté, entendait encore résonner dans le couloir cette voix de gnome et son ricanement outrageant. M. Leplantin, sans se soucier de l'opinion, trouvait dans ces innocentes plaisanteries le plus honnête des divertissements. Et il les variait à l'infini avec une virtuosité de soliste : « Avez-vous épousseté le Professeur ?... Dugon ! Vous feriez bien, mon garçon, de recoller l'oreille du Professeur ! » Ou bien, il s'adressait à M^{lle} Nuperse, préparateur du sexe femelle, qui vivait le nez collé sur un pupitre de verre, étalant les ramuscules des algues au moyen d'un cure-dent.

— « Chère demoiselle, le Professeur aurait besoin d'une main amie. Les mouches ont outrageusement noirci le bout de son nez. Cependant il vaut peut-être mieux attendre jusqu'à demain... Je crains que le cher homme ne soit un peu fatigué... »

Une porte qui battit, un courant d'air qui fit voltiger par la pièce plusieurs cahiers d'un herbier à étudier depuis trente-deux ans, des pas indiquant une personne sûre d'elle-même et dont les bottines craquaient sans élégance, annoncèrent ce jour-là à M. Leplantin que le professeur, en chair et en os, daignait apparaître dans son domaine.

Sans saluer qui que ce fût, M. Mirifisc cria d'une voix de tête :

— Leplantin ! Mon cher ami, si l'on vient me demander, vous direz que je suis là !... J'attends deux... ou trois... ou quatre... Il n'importe ! Aujourd'hui, je recevrai tout le monde.

Sans s'étonner de l'extraordinaire générosité avec laquelle M. le Professeur consacrait au public le seul jour de l'année où il eût mis les pieds dans son cabinet, M. Leplantin répondit de son accent flûté :

— Parfaitement, Monsieur !... Parfaitement !... Hé, Dugon !... Vous

laissez entrer aujourd'hui tout le monde chez Monsieur le Professeur !... Donnez-lui lestement un coup de plumeau.

Et M. Leplantin (Narcisse) continua d'écrire l'article « *Tomate* » qu'il rédigeait avec soin, méthode et parti pris, pour *l'Encyclopédie des Villes et des Campagnes*, après l'avoir successivement écrit, recopié, démarqué au profit de cinq autres publications similaires.

Parmi les nombreux solliciteurs qui assiégèrent, ce jeudi 5 août, le laboratoire de botanique, M. Lionel Gauguet arriva le premier. Sachant que les puissants de la terre ne prêtent aux derniers venus qu'une oreille distraite, le jeune homme s'était hâté. M. Mirifisc le reçut avec cette bienveillance protectrice où seuls les envieux voyaient de l'outrecuidance. Il ne lui offrit pas de siège, continua d'écrire une lettre, ne se retourna même pas. Une petite glace posée sur sa table lui présentait immédiatement le visiteur.

— Eh bien, Gauguet, et les affaires ?

— Grâce à vous, Monsieur le Directeur...

— Attendez, que diable ! Attendez !... Ah ! ces jeunes gens !... Tous les mêmes ! Directeur ?... Je ne le suis pas... Directeur !

Et M. Mirifisc, subitement, entonna un couplet sur le mode mélancolique. Il parla de morts accidentelles, prématurées : « De grands esprits avaient été fauchés dans leur fleur ! » Partant de cette métaphore poétique, M. le Professeur annonça, mais à mots couverts, des vacances prochaines. La santé de Rimoulard était mauvaise ; on craignait une pneumonie. M. de Musimon, très fatigué, ne tarderait pas à se retirer... D'autres encore... » — Malheureusement il ne voyait pas, pour l'heure, rien qui fit l'affaire de Gauguet.

Timidement, celui-ci objecta que M. Maintoulat, le Ministre, lui avait formellement promis une place... à l'Institut zoologique.

Alors, M. Mirifisc sourit avec toute l'amertume des désenchantés par profession qui tiennent l'office de désabuser les autres :

— Ah ! mon petit !... Les promesses !... Les paroles des ministres !... Enfin !... D'ailleurs, quand le Ministre le voudrait, il n'y a pas de place vacante à l'Institut zoologique, dans le service de la Mammalogie... si ce n'est la chaire...

Lionel tressaillit d'espoir... « Les grands hommes, Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, avaient été professeurs dès l'âge le plus tendre... » Mais M. Mirifisc, devinant sans doute les secrètes pensées de son élève, souffla sur ces bulles de savon où il se mirait, et, brutalement :

— Je ne la prendrai pas. Il y a bien Chéroy...

Gauguet se mordit les lèvres et ne protesta point. L'autre continua, après une pause.

— Mais il ne sera pas soutenu. Le Ministre donnera sans doute la suppléance à Rimoulard... D'ailleurs, c'est sans intérêt... Musimon ne partira pas avant des mois... Enfin, je verrai !

Gauguet se sentit plonger dans la mer des désolations. Il aurait bien demandé ce qui lui reviendrait dans ce partage. La prudence lui commanda de se taire.

Ayant tourné brusquement avec son fauteuil à vis, M. Mirifisc regarda son protégé en lui disant, brusquement, mais d'un air absolument détaché :

— J'ai envie de vous y faire nommer assistant.

— Mais, Monsieur, il n'y a pas de place vacante et, d'ailleurs, Monsieur de Musimon ne consentira jamais...

— Mon enfant, dit paternellement M. Mirifisc, le Ministre nomme qui il veut, sans consulter les professeurs... ce que je trouve excessif, entre nous... Il peut, grâce à la création d'emploi...

La création d'emploi !... Jamais Lionel n'avait pensé à cet admirable rouage administratif qui permet au Gouvernement d'imposer à tout chef de service tel sous-ordre dont celui-ci ne voudrait à aucun prix si on le pressentait. Maintoulat, le petit avocat de Toulouse, le médiocre journaliste parlementaire, devenu Grand Maître de l'Université, pouvait obliger M. de

Musimon, président de l'Académie des Sciences, à prendre M. Gauguier pour assistant de mammalogie, encore qu'il fût un ignare. Et Lionel considéra l'affaire comme faite, étant de ceux qui ne s'étonnent guère devant le succès, pour se le croire légitimement dû.

M. Mirifisc ajouta :

— J'y aurai la main... Mais, naturellement, pas avant que vous ne soyez docteur. Ça, j'y tiens absolument !... Avez-vous travaillé à votre thèse ?... Rappelez-m'en le sujet.

Lionel commença aussitôt un éloge enthousiaste du travail de l'abbé Verreville, en omettant toutefois de citer le nom de l'auteur. Élargissant le sujet, il récita quelques lignes de la préface, apprises par cœur. M. Mirifisc, accoutumé à d'autres formules plus vides et cependant plus lourdes, fut à la fois surpris, inquiet et charmé.

« Le gaillard va bien, pensait-il. Il a marché dans mon ombre et s'est inspiré un peu de mes leçons, et il a surtout le talent de savoir faire travailler autrui... Qui a bien pu lui fabriquer ça ?... Bonnaireau ?... Mais ils sont à couteaux tirés... »

— Je vous félicite, dit-il à Lionel, vous êtes certainement celui de mes élèves qui m'apporte le plus d'honneur. Si votre travail contient tout ce que vous me dites — et je le crois — je puis vous promettre un prix de l'Académie des Sciences... ce qui est considérable, à tous égards.

Plus léger qu'un oiseau, M. Gauguier s'en fut avenue de Messine conter ses succès à M^{me} Keller. Sans se croire obligé à lui fournir des détails précis sur l'origine des porcs à travers les âges, il l'éblouit par ses plans d'avenir.

— Tu auras la chaire de ce vieux Musimon, Lionel, c'est moi qui te le dis !... Et...

L'enveloppant d'un regard lourd de promesses, Lucie murmura : Tu l'auras !... Quand tout l'Institut devrait me...

Elle s'arrêta, attendant sa récompense, une protestation émue.

Mais Lionel, le dos tourné, tambourinait sur les vitres, regardant l'averse tomber. Il répondit d'une voix onctueuse :

— Il faut toujours promettre.

Sans colère, elle haussa les épaules, se rapprocha de lui. Ensemble, ils s'amusaient de la débâcle des passants s'enfuyant, la plupart sans parapluie, sous l'orage. Parmi eux, Lucie crut reconnaître Chéroy.

— Tu sais, il vient toujours se promener, la nuit, sous mes fenêtres... Ma parole, si je ne le trouvais pas si ridicule, ce malheureux me ferait presque pitié.

— Ce malheureux, comme tu l'appelles, Lucie, tient en ce moment ma position entre ses mains.

Elle s'étonna, se récria : « Était-il possible ? »

Mais, sans plus d'explications, Lionel dicta à sa maîtresse un plan de conduite : Aussitôt arrivée aux Herbages, elle inviterait Georges Chéroy à y passer quelques semaines : « Il y retrouverait des amis. »

— Ne lui épargne pas les compliments ! Englobe-le !... J'ai besoin de lui... pour un travail...

M^{me} Keller n'eut garde de refuser. Avec joie, elle se prêtait à la combinaison, pour la deviner subtile. L'obligation morale qu'elle venait de contracter envers l'Institut tout entier la laissait, par sa généralité même, libre d'ajouter à la liste quelques noms plus obscurs. Le soupirant, du reste, ne semblait pas de ceux qui, avant de conclure un marché, ont la hardiesse de demander des arrhes. Et puis, cette admiration naïve, timide et loyale, avait pour elle l'attrait d'un fruit nouveau. Ce fruit, elle ne serait pas obligée de le cueillir. Mais elle pourrait se divertir à en éparpiller la fleur, d'une main légère. Cette raison contenait en soi toutes les autres.

— J'inviterai ton ami, tous tes amis. La maison est grande.

Avant de quitter Paris pour son château des Herbages, M^{me} Lucie Keller écrivit donc à M. Georges Chéroy et mit sa lettre à la poste dans la gare même,

en prenant le train de trois heures.

Quand il vit, ce soir-là, toutes les fenêtres fermées à la façade de l'avenue de Messine, Chéroy eut la sensation d'un homme qu'on enferme dans un cachot. Le monde cessait d'exister pour lui. Tout ce qui l'entourait perdait son sens. Depuis un mois, il vivait dans l'angoissante attente de ce jour affreux. Et maintenant que ce jour était arrivé, la catastrophe lui apparaissait brusque, déconcertante et soudaine. Jamais il n'avait cru que cela se réaliserait. Désarmé contre son malheur, sans volonté, sans espoir, il s'étonnait même de ne pas se trouver plus malheureux.

Machinalement, il reprit sa promenade solitaire, ne pouvant se décider à croire que Lucie fût partie, il allait, pareil à ces animaux qui rôdent autour de leur terrier après qu'on en a bouché l'entrée. Il obéissait moins à un raisonnement qu'à une obscure habitude : « Elle va rentrer, tard, sans doute, mais je verrai sa chambre s'éclairer. » — À une heure du matin, il partit, marchant lentement, pris cent fois par une envie folle de revenir en arrière. Enfin il rentra chez lui, trébuchant comme un homme ivre. Sur sa table, mêlée à des brochures, une lettre l'attendait. Le format de l'enveloppe, sa couleur, l'odeur d'un parfum discret, l'écriture haute et molle de l'adresse, tout, dans cette missive inconnue, troubla le misérable amoureux. Un pressentiment, dont son espoir voulait faire une certitude, lui disait d'où venait cette lettre, la plus importante, certes, qu'il eût reçue de sa vie. Et cependant Georges hésitait à l'ouvrir. La tournant, la retournant, il regardait le timbre de la poste où se lisait le mot : Départ. — Puis il examina longuement le cachet. La cire, d'un gris violet passé, gardait l'empreinte d'une petite intaille gréco-romaine : une tête de femme armée. Et le casque dorien était ceint d'une couronne de lauriers. Autour une légende fruste, indistincte, il ne la put déchiffrer.

Enfin Georges rompit le cachet. Avec un soin jaloux, sans la déchirer, il ouvrit l'enveloppe, il déplia la lettre. Avant tout, son œil chercha la signature : Lucie Keller. — C'était bien elle !... Mais qu'allait-elle lui dire ?... Lui

défendre sans doute sa faction nocturne... Et tout ce dont le malheureux se menaçait, depuis des semaines, lui revint à l'esprit. Georges lut cependant ; son émotion fut si vive qu'il ne put rester debout. Assuré dans son fauteuil, doucement, lentement, il se mit en confiance. Sa nature soupçonneuse et timide lui faisait toujours redouter un piège.

— « Si c'était, d'aventure, une mystification ?... Mais de qui ?... Non ! Et d'ailleurs dans quel intérêt ?... Et puis on n'invente point de pareilles choses... Si c'était, pour aller au pis, une plaisanterie, il en aurait facilement le cœur net. Rien de plus simple que de répondre prudemment. »

Il lut, relut encore :

Très cher Monsieur Chéroy,

« Vous avez dû me trouver bien inconstante et légère, peut-être même impolie, car je n'ai pas rempli ma promesse de venir vous demander une intéressante leçon devant les superbes collections de votre musée. Il faut me pardonner, pourtant. Si vous saviez combien je suis occupée et combien j'ai peu de temps pour mes plaisirs avec cette vie à la vapeur que l'on doit mener à Paris ! Je dois même renoncer, les trois quarts du temps, au plus grand des plaisirs qui est celui de recevoir mes amis. Me permettez-vous de vous compter dans le nombre ?... Si oui, faites-moi la grâce de venir me voir dans ma petite campagne, et de me dire que vous m'avez pardonné. J'espère que vous vous plairez aux Herbages. En tous cas nous ferons le possible pour vous y garder. Me donnerez-vous un mois ?... Deux, ce serait sans doute trop demander à un savant comme vous que le bavardage de pauvres femmes aura bientôt fatigué.

« Répondez-moi par un beau oui. Je ne veux pas d'autre réponse. Un refus me gâterait toute la joie que je trouve à vivre ici avec mes fleurs, mes oiseaux et mes amis, dont vous êtes. Et je vous prie de croire, comme tel, à

mes meilleurs sentiments. — Lucie Keller. — Ce 18 Août. »

Georges n'en dormit pas de la nuit. Trop dépourvu de confiance en soi pour faire un fat, il laissait le vanité le chatouiller de son aiguillon, et cela non sans quelque plaisir. D'autres pensées, point. Il avait placé M^{me} Keller trop haut dans son esprit pour se permettre de pousser la plus petite pointe hors du domaine de l'abstraction. La passion dont il brûlait était aussi étrangère aux sens que la pure flamme l'est au grossier charbon qui produit le gaz, encore qu'on ne les en puisse séparer. Mais ce travail d'épuration dans l'évolution amoureuse se produit, malheureusement, la plupart du temps, à l'inverse. Et c'est la pure flamme qui s'éteint, à la longue, en retournant au grossier charbon.

Georges s'intimidait moins de Lucie elle-même que du cadre dont il la voyait entourée. Il allait, lui chétif, abandonnant ses modestes habitudes, passer de plain-pied dans le domaine mondain le plus élégant. À ce qu'il connaissait du luxe de M^{me} Keller, Georges ajoutait toutes les délicatesses et les splendeurs d'un royaume de rêve où se dresserait le palais des fées. Et lui, pauvre petit rat de laboratoire, changé du coup en chevalier errant, il allait pénétrer dans ce royaume, défendu, sans doute, par des dragons et autres monstres d'autant plus dangereux qu'ils devaient être invisibles. Ignorant toutes les ruses, il n'aurait pas avancé de trois pas sur ce terrain semé d'embûches qu'il s'abîmerait sous le coup de quelque ridicule catastrophe. Dans les contes, une fée bienfaisante descend d'ordinaire dans une coquille d'or traînée par des paons, voire par des papillons, et qui trace sur les nuages son sillage de feu. Cette fée arme son chevalier d'un haubert couleur du temps et d'un bouclier de lumière.

Oui, sans doute, l'invention était belle ! Mais où M. Chéroy, assistant en second à l'Institut zoologique, savant déjà notoire, docteur ès sciences par surcroît, rencontrerait-il la Péri qui l'armerait ainsi de toutes pièces ?

« Mais, imbécile, — lui souffla son bon sens qui n'était pas encore assoupi, — si cette charmante femme t'appelle, ce n'est pas à la façon des Sirènes, pour te noyer. Quel intérêt y aurait-elle, d'abord ? »

Du moment qu'on quittait les nuées pour redescendre sur la terre, M. Georges Chéroy était capable de tout expliquer. Le côté scientifique de la question se détachait, lui apparaissait clairement :

« En effet ! Madame Keller m'invite, donc elle n'a pas de mauvaises intentions à mon égard... A-t-elle un intérêt, décidément ?... Je n'en devine aucun... Mais alors, peut-être veut-elle simplement m'être agréable ! »

La nuit se passa sans que ses perplexités prissent leur fin. Il se leva avec la ferme intention de demander conseil à Bonnereau. — Celui-ci le rudoyerait, se moquerait de lui... « Qu'importe !... Il voit clair en toutes choses et me tirera d'embarras. Et puis, c'est un mondain. Il me dira quelle conduite je devrai tenir, les usages à observer, quels costumes il me faudra emporter. J'aurai besoin de chapeaux à la mode, sans doute, de jaquettes, de gilets, de cravates. Il me choisira tout cela. »

Celui qui voyait clair en toutes choses venait de partir, avec son domestique Ali Hassan et l'abbé Verteille, pour le Quercy. Le concierge renseigna Chéroy, très amplement, sur tous les points : « Ces Messieurs allaient certainement se livrer à des fouilles. Un taillandier était venu, la veille, avec un faisceau d'outils. » Et le portier entama une description des pics, des sondes et des marteaux : « Il y en avait de toutes sortes. »

Georges s'en fut, désolé. Mais son découragement fit bientôt place à l'espoir. Lionel Gauguet, l'élégant Gauguet, l'arbitre des élégances, le renseigna sur tout.

En effet, M. Gauguet consentit à renseigner M. l'assistant sur toutes les questions du costume, lui expliqua ce qu'était la vie de château :

On s'en faisait des idées saugrenues, la plupart du temps. Chez M^{me} Keller, la simplicité était la règle. D'ailleurs, invité lui-même chez cette dame, —

« amie de sa mère » — et très gracieuse, quoique un peu mûre : « Vous ne trouvez pas ? » — Lionel connaissait les êtres : « Vous verrez comme elle est bonne fille ! »

Ils passèrent la journée à courir les magasins. Georges achetait, sans compter, tout ce que son mentor lui indiquait comme utile. Il acheta des houseaux de cuir jaune, des brodequins couleur mastic, des chaussures pour jouer au tennis, des costumes de flanelle blanche, et une collection de cravates diaprées qui luisaient ainsi que les serpents des tropiques. Pris soudain d'une grande amitié pour son assistant, Gauguet lui dicta une réponse à la lettre de M^{me} Keller : « N'y mettez pas de cérémonies !... Elle est très gentille, au fond, quoique très snob... Vous voulez emporter des livres ?... À quoi bon !... Pour travailler ? Mais, mon cher Monsieur, vous n'en trouverez pas le temps. Nous allons là-bas pour nous reposer. La vie des champs !... Et c'est bien notre tour ! »

Ayant obtenu de M. de Musimon — que la menace de la retraite rendait indifférent désormais à son service — la permission pour Gauguet de devancer l'époque de ses vacances, Chéroy partit avec son préparateur pour le château des Herbages.

Les Herbages étaient une de ces maisons fortifiées comme il s'en dressait jadis par centaines dans tout ce pays du Hurepoix que les guerres de religion mirent à feu et à sang pendant la seconde moitié du seizième siècle. La plupart, de bonne assiette, bien fortifiées, entourées d'eau de toutes parts, défèrent les attaques des bandes catholiques ou réformées. Le petit château des seigneurs de Malestroit avait eu cependant à souffrir, vers 1589. Enlevé par surprise, pillé et brûlé par les ligueurs de Balagny, rebâti sous Henri IV par Florimond de Malestroit, cinquième baron du nom, il fut embelli sous Louis XIV par Philibert Descottes, gendre du dernier héritier de Malestroit qui mourut sans descendance mâle.

Philibert Descottes, partisan anobli auquel le Roi vendit par la suite un

titre de comte, restaura le logis des Malestroit au goût du jour. C'est-à-dire qu'il le mit par terre, combla les douves où des carpes centenaires se chauffaient au soleil, pareilles à d'antiques dauphins, et éleva sur l'emplacement déblayé une construction carrée, solide et austère, couronnée de mansardes. Le comte Louis Dieudonné de Bonlieu, petit-neveu de M. Descottes, ne tarda pas à se dégoûter de cette habitation surannée et la remplaça par un édifice du style rocaille le plus pur.

Sous la Révolution, les acquéreurs de biens nationaux furent assez heureux pour préserver ce manoir seigneurial des excès populaires. La commune de Dourdan s'en empara même, dit-on, pour la plus grande partie, abattit tous les arbres du parc et s'en fit de l'argent. Une société de petits propriétaires acheta ensuite Malestroit quand le Premier Consul eut rendu la sécurité à la France, et le revendit, plus tard, en détail, à la bande noire. Les amours, les Flores, les culs-de-lampe et autres ornements de pierre et de marbre furent dispersés aux quatre coins du royaume. Quant aux meubles, depuis longtemps il n'en était plus question. Du château démoli on vendit les matériaux à l'encan. Ils servirent à augmenter les bergeries de quelques fermes, à renforcer les margelles des abreuvoirs.

Sous Louis-Philippe, un certain M. Costard acheta le terrain après un procès où succomba la commune de Saussinières qui avait essayé de s'emparer du terrain. Il s'y bâtit une maison de plaisance qu'il appelait sa « Folie ». Profitant des anciennes fondations des communs, M. Costard éleva à nouveaux frais une bicoque rectangulaire qui ressemblait à une caserne. Avec orgueil, l'ancien droguiste de la rue des Lombards montrait à ses hôtes les deux cent vingt fenêtres percées dans les quatre faces et dont douze seulement étaient pourvues de rideaux. M. Costard fils continua l'œuvre paternelle en bâtissant des écuries, des vastes communs et un chenil sur l'emplacement de l'ancien château des Malestroit. Et il donna à la propriété son nom des Herbages, en souvenir d'un petit bien, ainsi appelé, que sa femme possé-

da en Normandie et qu'il avait vendu lors du krach de l'Union Générale. M. Costard fils étant tombé en déconfiture par l'abus du baccarat, des courses et de la vie de Paris, fut trop heureux de céder les Herbages au père de M^{me} Keller, qui les acquit à vil prix. Celui-ci, tenant peu à cette maison, la fit entrer pour une valeur de cinq cent mille francs dans la dot de sa fille Lucie ; et M. Joseph Keller, satisfait de voir le reste — soit trois millions et demi — payés en bonnes valeurs ou en espèces, accepta les Herbages avec la ferme intention de ne jamais y mettre les pieds.

Forte de ces souvenirs historiques, M^{me} Lucie Keller fit les honneurs de son domaine à ses nouveaux invités, sans omettre un seul détail touchant Florimond de Malestroït « son ancêtre très éloigné ». Elle raconta quelques anecdotes sur la mauvaise conduite des huguenots envers les ecclésiastiques des environs. M. Vespe, l'archiviste du département, lui avait expliqué tout cela « sur des papiers du temps ». Elle montra la cour des communs où les « varlets » et les « archers » pensaient les chevaux des « hommes d'armes », parla de la « salle des gardes où devisaient les chevaliers », d'une chambre où avait couché M^{me} de Pompadour, et elle flétrit les excès de la Révolution. Par cette porte — non par une autre — les chauffeurs s'étaient introduits dans la propriété pour griller les pieds d'une vieille servante « dévouée à la famille, de père en fils ». M^{me} Keller finit en se réjouissant de la tournure vraiment libérale que prenait « l'esprit nouveau ». Gauguier, habitué au « boniment », fumait son cigare avec un recueillement sensuel, et Chéroy eût donné tout pour que M^{me} Keller continuât de parler ainsi. Il l'admirait sans réserve, sensible au son seul de sa voix, il ne s'occupait pas du reste. Tout, dans la jeune femme, l'enchantait. Il se sentait enveloppé par l'exquise distinction de sa personne ainsi que par un subtil parfum.

Quand elle marchait dans les allées du jardin, il l'accompagnait, portant la bannette où tombaient les gloires de Dijon moissonnées par un mignon sécateur. Sa démarche était si souple qu'on eût cru qu'elle glissait parmi

les corbeilles. Son ombrelle répétait l'éclat empourpré des géraniums. La lumière tamisée arrivait rose sur son visage ovale et l'animaît d'un doux incarnat. Ses cheveux brillaient avec des tons d'or fondu. Les frisons de sa nuque rejoignaient discrètement le col ruché de la guimpe en guipure, que découvrait le décolletage carré du corsage. Et sans oser trop se rapprocher de Lucie, Georges l'admirait. Ainsi les enfants, guindés sur la pointe des pieds, avançaient à petits pas, retiennent leur souffle, dans la crainte que le papillon, qu'ils regardent palpiter sur une fleur, ne s'envole, effrayé.

L'intérieur du château ravit Georges par son luxe discret et net. Cet édifice semblait une lanterne de verre où quelques panneaux peints en blanc s'ajoutaient pour l'unique solidité de l'ensemble. Les mille plis des stores couleur paille l'encharmaient, tant ils ajoutaient à l'aspect féminin du lieu. Par le fait, les Herbages étaient une de ces maisons de campagne où l'on n'ose poser le pied sur les parquets de peur de les ternir, où l'on goûte la paix des champs en changeant de toilette six fois par jour, pour s'échouer, enfin, le soir, à la table du bridge ou dans la salle de billard, revêtu d'un smoking pour le moins, quand on n'a pas été obligé de dîner en habit. Lionel Gauguet, qui avait rempli sa mission de la baie de Tadjourah en souliers vernis, ne trouvait rien que d'agréable à ces mœurs. Georges Chéroy n'aurait jamais osé s'affranchir de ce qu'il croyait être la règle générale du grand monde. On vivait cravaté, guindé, empesé, corseté, frisé, ondulé, poudré, fardé, comme à Paris, exactement.

Les dames jardinaient en gants blancs, et les hommes gardaient en s'asseyant, sur les chaises rustiques soigneusement fourbies, leurs jambes allongées et raides ; car, ainsi que chacun sait, rien n'est plus contraire à la belle ordonnance d'un pantalon que l'écrasement de son pli vertical ou que la déformation des genoux. Le romancier Rouergue abondait en aperçus ingénieux sur la question. M^{me} Lagagne, qui passait la moitié de la journée à dormir sur le dernier roman du maître, ne se lassait pas de l'écouter. M^{me} Marie Stevenson montait à cheval, toujours accompagnée d'un piqueur. M. Onésime

Schmidt, ignorant tout de l'équitation, ne pouvait suivre l'Américaine, à son complet désespoir.

On se levait vers onze heures, après avoir pris son petit déjeuner au lit. Les antichambres ressemblaient à celles des hôpitaux, par la quantité des théières, des cafetières, des chocolatières, des bouillottes, des pots à lait et autres récipients qui surchargeaient les plateaux en bois laqué, tous d'un format égal. Et les femmes de chambre en tabliers à épaulettes étaient en tout pareilles à des infirmières, se hâtant sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller les malades. Mais on ne se couchait pas avant deux heures du matin. Dans la journée, on recevait, on rendait des visites, même on trouvait le temps de se promener un peu en voiture. Encore devait-on se presser, tant arrivait rapidement le thé de cinq heures. Après s'être bourrées élégamment de pain beurré, de sandwiches, de crème, de gâteaux divers, les dames disparaissaient pour s'habiller, et on ne les revoyait plus qu'au dîner, quand sonnait le coup de huit heures.

Les hommes n'agissaient pas autrement, du reste. Mais Georges Chéroy n'eut guère le temps d'observer leurs mœurs. Il fut vite relégué dans un local consacré à l'étude, où Lionel Gauguet le réduisit en esclavage. Sous prétexte de lui demander conseil, le préparateur soumettait sa thèse de doctorat à l'assistant. Il la lui faisait fabriquer, complètement. M^{me} Keller s'intéressait à ce travail. Parfois prétextant quelque migraine, elle échappait à ses hôtes, s'installait auprès de Georges, apportait des fleurs, en bottes, sur sa table, au risque de maculer et de brouiller les papiers. Elle lui parlait gentiment, et essayait sur le malheureux hypnotisé, fou d'amour contenu, la puissance de son regard. Elle en put vite mesurer l'effet. Alors Lucie s'amusa à jouer avec le misérable, ainsi que les tigres remuent sous leur griffe la proie qui s'est laissé surprendre. Quand elle disait à Gauguet : « J'en fais ce que je veux, » M^{me} Keller n'exagérait en rien.

Un jour que Lionel développait une certaine théorie sur la descendance

des porcins, Chéroy crut se rappeler avoir déjà vu cela quelque part. Bientôt son soupçon se changea en certitude. Dans un cahier, abandonné par Lionel parmi d'autres écrits, Georges retrouva tout un chapitre du travail entrepris par l'abbé Verteville. Gauguet n'avait pas même pris le temps de le démarquer.

Son premier mouvement fut d'indignation et de dégoût. Sur l'heure, il se jura de boucler sa malle et de quitter les Herbages. Il monta dans sa chambre pour se préparer. À deux coups frappés doucement à la porte, il répondit machinalement : « Entrez. » C'était M^{me} Keller. Elle hésita un moment sur le seuil, s'excusa : « Des soins de ménage. Elle avait cru que M. Chéroy travaillait toujours en bas. » D'un coup d'œil, elle se rendit compte de tout. L'air embarrassé du jeune homme acheva de la convaincre.

— Eh quoi, dit-elle, mon ami, allez-vous donc nous quitter ?... — Auriez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle ? Voyons !... Parlez-moi franchement !... Quelqu'un, quelque chose vous aurait-il déplu ?

Georges baissa la tête, balbutia, se perdit en excuses vagues : « Il craignait d'abuser... Le temps avait si vite marché... »

Et il songeait à ce qu'allait être pour lui le temps qu'il passerait, désormais, loin de Lucie. La lâcheté le saisit, le dompta, une fois que M^{me} Keller eut crié :

— Et moi, je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas que vous partiez !

D'une voix plus basse et très douce, qui l'enveloppa comme une caresse, elle continua :

— Voudriez-vous donc me faire de la peine ! Tout le monde vous aime ici...

Appuyé contre la cheminée, il se raidissait ; ses jambes lui refusaient leur appui. Autour de Georges, les murs dansaient. Il voulut crier, tendre ses bras vers celle qui tenait sa vie. Sa gorge se serrait affreusement. Il ne put même parler. Alors, marchant sur lui, Lucie Keller lui posa les deux mains sur les

épaules, et, plantant ses yeux dans les siens :

— Vous êtes un enfant !... Un méchant enfant !... Je serai votre mère... Voulez-vous ?

Il ne comprit pas le détestable blasphème. Sans défense contre le mensonge du monde, il baissa la tête, des larmes perlèrent à ses paupières. Son cœur battait dans sa poitrine d'une force à la faire éclater. Un brouillard couvrit ses yeux. Quand il les rouvrit, il crut se souvenir qu'un baiser furtif avait effleuré son front. M^{me} Keller avait disparu.

Dès lors, Georges Chéroy ne remarqua plus les rapports que présentait la thèse de M. Gauguet avec le travail de l'abbé Verteville. Domestiqué, réduit en servage, il se remit à la besogne. Lucie Keller crut inutile d'entrer plus avant dans son rôle maternel, mais elle continua d'entourer son hôte de ces marques d'affectueuse indifférence qui sont la monnaie courante de la bonne société. Et, s'estimant trop heureux de ne pas lui avoir déplu, incapable de vivre loin d'elle, Georges demeura sous le toit de Lucie en compagnie de Lionel Gauguet. Celui-ci, si grande que fût son adresse, ne put en tirer une seule confidence, non plus que Lucie de Lionel, d'ailleurs. Étrangère aux théories des migrations des peuples s'expliquant par les races d'animaux domestiques, la jeune femme ne connut pas le fond de l'affaire. Mais elle soupçonna Lionel d'avoir malmené Chéroy, et se crut autorisée à lui prêcher la prudence :

« Puisque tu as besoin de lui... à ce que je suppose... pourquoi le rudoier ?... Tu vois bien que, moi, j'en fais ce que je veux. »

À quoi Lionel répondait :

— C'est une histoire à laquelle je ne comprends rien, je t'assure... Peu importe ! Il ne s'en ira pas avant que tu le pousses dehors... Bon courage, ma chère ! Moquons-nous des sots ! Ma thèse sera un triomphe de première grandeur. Mirifics m'a prédit le plus éclatant succès !... À propos, il ne serait pas maladroit de l'inviter.

— Mais je le connais fort peu. Je ne sais... — Dis à la Kolb de l'amener... Et retiens-le... quelques jours.

Lucie obéit. C'était là un des articles de son programme... M. Mirifisc fit son entrée aux Herbages, dans l'automobile de la baronne, quand les premières pluies de Septembre rendaient quelque fraîcheur aux verdure grillées par le soleil. L'arrivée du professeur fut considérée généralement comme un bienfait. Quand on s'ennuie de compagnie, rien n'est plus agréable que la vue d'une figure nouvelle. Bien que le personnel mondain du château se fût renouvelé deux ou trois fois pendant les derniers jours d'Août, quelques-uns des invités s'étaient plaints de la monotonie du séjour. Et c'étaient ceux-là même qui nourrissaient la ferme intention de n'abandonner le château que le jour où M^{me} Keller en fermerait les portes pour retourner à Paris.

Coiffé d'un chapeau haut de forme gris, vêtu d'un complet couleur de fer, où brillait une rosette démesurée — cela pour indiquer que, par la grâce de Maintoulat, il avait été fraîchement promu grand officier dans la Légion d'honneur, — M. Mirifisc était assis sur le siège de la machine, au côté de la baronne Kolb. Une épaisse couche de poussière le couvrait, des pieds à la tête, imprégnait ses favoris, ombrail les rides de son visage. Le long paletot sac qui enveloppait la baronne et lui donnait l'aspect d'un paquet, sa casquette à visière rabattue, son masque de caoutchouc à lunettes, le voile serré qui recouvrait cet appareil, l'avaient mieux préservée. Quand on l'eut débarrassée de ses multiples enveloppes, M^{me} Kolb apparut aux regards de l'assistance sous de nouvelles espèces. Ses cheveux, jadis obstinément noirs, avaient tourné au blond, un blond ardent, couleur de cuivre. Ramenés sous la casquette de flanelle blanche, ils découvraient maintenant la face bouffie, blafarde, à bajoues tombantes. Les yeux, sous la visière de cette coiffure masculine, luisaient avec une audace inquiétante.

Si chacun eut la même impression, la seule M^{me} Stevenson l'osa formuler :

— On croirait voir Jézabel déguisée en voyou de Paris.

Puis elle demanda son avis au romancier Rouergue. Celui-ci, désireux de ne point se compromettre, répondit que la baronne avait une allure bien moderne ; et il complimenta M. Mirifisc sur son intimité avec une dame « aussi distinguée par le cœur que par l'esprit ».

Le professeur au Muséum honora le littérateur de flatteuses appréciations sur ses œuvres :

— J'ai lu avec intérêt quelques-uns de vos feuilletons. Ce sont là de bien jolis romans d'aventures...

Et sans se douter qu'il venait de se créer un ennemi irréconciliable, le sémillant savant demanda des nouvelles de son « jeune ami » Gauguet.

M^{me} Keller leva vers le ciel ses bras soigneusement gantés jusqu'au coude :

— Hélas ! Cher Monsieur ! Toujours à travailler !... Il se tue !... Il se tue !

— Peut-on, belle dame, quand on est près de vous, penser à autre chose qu'au bonheur de vous plaire ?

Et M. Mirifisc se perdit en galantries affligeantes par leur banalité. Pendant trois jours, ce fut un enchantement. Il tint la maisonnée sous le charme de sa parole. Le salon, le billard, la salle à manger, retentissaient de sa voix : on l'entendait du fond du parc. Il expliquait la nature, la corrigeait. Partant du point de vue le plus haut, le plus général, il s'enlevait, planait dans les abstractions, ne s'abaissait jamais jusqu'à descendre dans les détails. Quand on lui demandait le nom d'un animal, d'une plante, d'un caillou, il répondait évasivement : « Cela n'a pas d'intérêt. » Et les curieux devaient se renseigner auprès de Georges Chéroy, quand ils pouvaient le surprendre hors de la bibliothèque, où il vivait claquemuré.

Un matin, M^{me} Stevenson, qui traversait le jardin, présenta au professeur un insecte vert, doré, émaillé, magnifique. Elle l'avait trouvé sur une rose.

Et elle demanda comment s'appelait la brillante bestiole, quelles étaient ses mœurs ?

— Est-ce un mâle ou une femelle ?

M. Mirifisc n'en savait absolument rien.

— Ce n'est pas grand'chose, dit-il, avec un rire dédaigneux. — Pouvez-vous bien, Madame, toucher une aussi sale bête ?

Mais M^{me} Stevenson insista :

— Vous êtes naturaliste. Pourquoi ne voulez-vous pas me dire son nom... Est-ce que l'on n'appelle pas cela un scarabée ?

— Oui !... Certainement... C'est sans intérêt, vous dis-je ! Comment pourrais-je, d'ailleurs, m'intéresser à cet insecte quand je vous vois... Votre amazone vous habille à ravir...

Et M. Mirifisc, roulant des yeux langoureux, avança les doigts pour saisir, non point le coléoptère, mais la main de la belle Américaine. Tranquillement, elle lui jeta l'insecte au nez. M. Mirifisc recula. Rasant son visage, la cétoine fit glisser ses ailes sombres sous leurs étuis d'émeraude et s'envola, bourdonnant. Alors l'amoureux professeur se crut encouragé et devint pressant. Mary Stevenson lui parla avec une paisible insolence :

— Ce qu'on dit de vous, Monsieur Mirifisc, serait-il vrai : que vous ne savez rien ? Allez retrouver Madame Keller. C'est à elle que vous en avez ! Pour moi, j'ai assez d'un Monsieur Schmidt, attaché à ma personne en qualité de soupirant officiel. Tenez !... le voyez-vous là-bas, au bout de l'allée... Il m'attend.

Et elle lui tourna le dos.

Hésitant entre son amour-propre blessé et la force de sa passion du moment, M. Mirifisc demeura planté sur ses pieds. Plus encore que de désir, il rougissait de dépit, tandis que la splendide créature s'éloignait, d'une démarche puissante, élégante et fière. On eût dit quelque déesse en pierre, qui se serait mise à marcher. Par sa coupe stricte, la robe de cheval mettait en va-

leur l'évasement des hanches, le galbe harmonieux des flancs, la proportion parfaite de la taille et des membres. Les bras ronds et pleins continuaient la courbe moelleuse et ample des épaules. Et à voir ce qui se montrait du cou entre les cheveux hardiment tordus, retenus par le peigne d'écaille, et le col droit, de linge, M. Mirifisc soupira.

Non que ce bourgeois voltairien aimât les grandes formes de la Renaissance. Il méprisait les arts et ne les connaissait point. Mais le tour naturel de son esprit le ramenait vers la grivoiserie qui n'a pas plus à voir avec la religion de la beauté qu'une gouache de Baudoin avec une peinture du Titien. M. Mirifisc ne s'attarda donc point longtemps au spectacle. Il s'en fut, ruminant de perfides vengeance. Et il imitait l'accent de M^{me} Stevenson :

— « *Hélai retiouvé Médime Kéler* !... Tu ne crois si bien dire, grande dinde ! Certes oui, j'irai la trouver, et elle ne fera pas la chipie, comme toi, si j'en crois ma vieille expérience. »

M. Mirifisc ne trouva pas M^{me} Keller, car celle-ci, dans sa chambre tendue de perse à bergeries, était en colloque avec M. Gauguet. Et elle demandait précisément à celui-ci protection contre M. le professeur, en personne.

— Il est assommant, tu sais ! Trop compromettant, ridiculement affichant, et pas chic !... Je ne puis m'en défaire !... Tu devrais lui laisser entendre que... Enfin ! C'est vrai !...

Lionel sourit. Un moment, il eut envie de rappeler à Lucie son serment. Mais, se réservant pour un moment plus propice, jugeant qu'il n'y avait pas péril en la demeure, puisque sa thèse n'était ni finie ni soutenue, il ouvrit un avis : Le mieux était d'appeler M. Keller aux Herbages.

— Tu as de l'influence sur lui, ma chère ! Dis-lui de venir !

Lucie s'y engagea. Elle écrivait le jour même. L'occasion était exceptionnellement favorable : L'avant-veille, une lettre était arrivée où le malheureux Joseph, jetant le manche après la coignée, parlait de passer en Amérique. Les petits chevaux de Trouville, le bridge, le pocker, sans compter d'autres dé-

sastres, sur lesquels il ne se croyait pas obligé à fournir des détails, avaient réduit le mari de Lucie à désespérer de tout et de tous, excepté d'elle. Mais l'épouse avisée n'avait pas répondu. Lionel l'en félicita vivement. Seul, le télégraphe devait jouer dans une aussi importante affaire. Lucie expédia donc une dépêche : « *Venez. Plaie sera pansée.* LUCIE. »

M. Joseph Keller apparut le soir, vers huit heures. Sa voiture franchit la maîtresse porte de son château, quand M. Mirifisc, foulant aux pieds les droits les plus sacrés de l'hospitalité, assiégeait M^{me} Lucie dans les règles. Les présentations furent cordiales. Lionel ne laissa pas à son cher Keller le temps de changer de toilette. « Il tenait à l'avertir, au nom de leur vieille amitié, de la position intolérable que M. Mirifisc créait à sa femme. Certainement, M^{me} Keller était de celles sur lesquelles la calomnie use ses dents... Mais elle était très jolie... trop jolie... »

— Ça, c'est vrai ! — fit gravement M. Joseph Keller, qui ne trouvait jamais sa femme tant en beauté que quand il manquait d'argent.

— Évidemment ! Alors, mon cher Keller, vous comprenez... n'est-ce pas ?... Moi...

Keller approuva par un « Naturellement » qui ne préjugait de rien.

Lionel continua :

— Moi, n'est-ce pas... je n'ai aucun droit...

— C'est encore vrai, appuya M. Keller.

Lionel, gardant pour lui ses réflexions sur ce point, salua et reprit :

— Jamais un jeune homme dans ma position... — (Il se sourit intérieurement, flatté par ce que le propos avait d'ambigu) — ne pourrait, décemment, parler à un professeur, son supérieur. Car, mon cher Keller, Monsieur Mirifisc est mon supérieur hiérarchique.

M. Keller se crut obligé à pousser une exclamation : « Très fâcheux ! » pour prouver qu'il suivait bien le discours.

Lionel entra alors dans le détail. Et M. Keller comprenant très bien, mal-

gré son apparente lourdeur, qu'on avait besoin de lui, consentit à épouvanter M. Mirifisc, moyennant un accord où la signature de Lucie intervenait « dans le système des garanties ».

M. Mirifisc commença, dès lors, à se plaire moins aux Herbages, où, sans cesse, le regard lourd et sournois de M. Keller rencontrait le sien, s'il se dirigeait aimablement vers la belle châtelaine. Au coin de tout couloir, au détour de chaque allée, en tout lieu propice à une de ces déclarations qui valent par leur opportunité, la présence intempestive du maître venait rappeler à M. le professeur Mirifisc qu'il est de ces puissances avec lesquelles les plus forts de ce monde doivent compter.

Mon cher enfant, — dit-il, en un jour de mélancolie, à Lionel, — cette maison serait vraiment charmante sans ce mari jaloux et médiocre qui nous gêne...

— Permettez, mon honoré maître... mais ce « nous » !

— Allons ! c'est bien, vous m'entendez.

Et, d'un clignement d'yeux, le professeur avertit Lionel que, pour être du Jardin des Plantes, il ne se mettait pas au nombre des bêtes...

— Enfin, mon cher Lionel, vous devriez bien nous débarrasser de ce gêneur... Entre hommes, n'est-ce pas ? on peut se raconter...

M. Mirifisc raconta ses espoirs, les majora, les multiplia, les porta à leur quatrième puissance, les éleva enfin au rang des certitudes. Peu s'en fallut qu'il ne parlât au passé. Et, pour terminer, il adjura son élève chéri, Lionel Gauguet, de tenter l'impossible pour le débarrasser de M. Keller.

— Comptez sur ma gratitude ! Je n'oublierai jamais un pareil service !

Alors Lionel eut une idée de génie. (C'est du moins ce qu'il dit à Lucie.) Rejoignant Chéroy qui, dans la bibliothèque d'où il n'osait plus sortir, mettait la dernière main à la seconde partie de la thèse, il lui demanda conseil. Il lui dépeignit la position fâcheuse de leur « chère hôtesse prise entre ses devoirs et la peur du scandale », noircit M. Mirifisc à plaisir : « Il est capable

de tout ! »

Chéroy n'en doutait pas. De tous temps, il avait eu le professeur au Muséum en petite estime. Aujourd'hui, la jalousie changeait ce sentiment en une haine féroce. Les sourcils froncés, la tête basse, il écoutait Lionel qui continuait de parler.

« Enfin, il fallait sortir de là ! Où trouver l'homme capable de mettre en fuite, par la seule force de sa présence, ce soupirant despotique, qui abusait de sa situation officielle, du prestige de la parole, de son autorité incontestée ? »

Georges, sans défiance, haussa les épaules, et se laissa aller vis-à-vis du professeur à des appréciations plus sévères que prudentes. Puis il étudia la question. Vite il trouva une solution à ce problème domestique :

— Si l'on pouvait attirer Bonnereau aux Herbagés, Mirifisc n'y moisirait pas, je vous en réponds...

A la figure de Lionel, soudain renfrognée et distraite, il s'arrêta, comprenant que le remède serait pire que le mal, peut-être. Il se ravisa, réfléchit encore et dit enfin :

— Auriez-vous quelque moyen de faire venir Monsieur Draguignan ?

Lionel se frappa le front, d'un air inspiré :

— Admirable, mon cher Chéroy ! Nous avons trouvé !... Admirable !... Le reste est mon affaire !

Et serrant avec effusion la main de Georges, il le laissa à ses papiers, courut chez Lucie.

— Tu vas inviter, par télégramme, Monsieur Draguignan, rue Guy de la Brosse, à venir ici, où des savants — qui encouragent sa candidature, mais désirent rester inconnus — l'aboucheront avec Monsieur Mirifisc.

Et le lendemain, à l'heure du déjeuner, entra dans la cour du château un cabriolet vermoulu, gris de boue, cahotant, minable. Sous la pluie, qui tombait à seaux, descendirent deux hommes, en redingote noire, en chapeau de

soie à bords plats, perdus par l'eau. C'était le D^r Mauvisson, de Saussinières, qui amenait aux Herbages son ami Draguignan. Il l'avait pris à la gare de Dourdan. Reçus avec mille amitiés par M^{me} Keller, séchés, brossés, ils prirent place à table. M. Mirifisc, pareil à Macbeth, crut voir le spectre de Banco s'asseoir en face de lui. Et cela, à l'instant même où M. Keller lui exprimait, à travers la table, tout son regret de l'abandonner :

— Excusez-moi, mon cher professeur, mais les affaires me condamnent à rentrer ce soir. Ah ! que vous êtes heureux de pouvoir vivre à la campagne, encore des jours !... Ah ! Les affaires ! Les affaires !

Et M. Scipion Draguignan approuvait du menton, couvrant M. Mirifisc d'un œil attendri.

Pris d'un malaise subit, dès la fin du repas, celui-ci s'excusa. « Il désirait garder la chambre. » Mais M. Draguignan poursuivit l'infortuné professeur par les escaliers, lui offrant ses services. Il le rejoignit dans un couloir ; là il parla de ses titres, lui remit la notice de ses travaux. M. Mirifisc se claquemura dans son appartement. M. Draguignan lui cria de l'autre côté de la porte :

— Nous en recauserons, mon vénéré maître ! Monsieur et Madame Keller daignent me donner l'hospitalité dans leur château, pour quelques jours.

Le soir, au soleil couchant, l'automobile de la baronne Kolb conduisait à la gare de Dourdan M. Joseph Keller et M. Mirifisc, ce dernier subitement rappelé à Paris « par un avis du Ministre ». Du moins, tel fut le prétexte qu'il fournit de son départ à ses hôtes.

Mais, comme la locomotive sifflait, on vit courir sur le quai d'embarquement un personnage, hors d'haleine, coiffé d'un chapeau haut de forme à bords plats, et brandissant une petite valise. Il s'élança dans le compartiment de première classe où M. Mirifisc, en tête à tête avec son ami M. Keller, s'apprêtait à lire un journal. Le train partit et l'avantageux professeur dut subir la notice de M. Draguignan, où ce savant, autant modeste qu'opiniâtre, faisait valoir ses titres à une chaire de l'Institut zoologique :

« Draguignan (Octave-Siméon-Scipion) né à Puteaux le 8 Mai 1871. Agrégé de Philosophie : Docteur ès lettres, ès sciences, en droit, en médecine, professeur de sociologie naturelle à l'École supérieure des Sciences morales. etc. »

La liste des travaux originaux de M. Scipion Draguignan était celle de ses thèses et des articles qu'il avait publiés dans *La Charrue Sociale* sur la Science employée comme moyen de gouvernement.

M. Mirifisc approuvait du menton sans autrement s'intéresser au gèneur. Ce n'était pas au Docteur en toutes branches qu'il en avait, mais bien à Georges Chéroy.

M. Mirifisc avait demandé à Gauguet, qui tint à l'aider dans ses préparatifs de départ, comment Draguignan s'était introduit aux Herbages.

— « Hélas ! Je ne le sais que trop ! avait répondu Lionel. Figurez-vous, mon honoré maître, que c'est cet animal de Chéroy qui l'a recommandé à Monsieur Keller ! »

Le départ de M. Mirifisc fut noté, par la plupart des hôtes de M^{me} Keller, comme un heureux événement. À se trop prodiguer, le savant avait perdu son autorité première. Quand on cessa de l'entendre bourdonner, une atmosphère de bien-être baigna les habitants des Herbages. Seule M^{me} Kolb regretta le professeur au Muséum :

— Vraiment, ma chère Lucie, on ne sait plus avec qui échanger des idées. Les siennes étaient si nobles ! »

Et, désireuse d'échanger des idées, elle abandonna le château, car ni M. Gauguet, pour agréable qu'on le tint, ni M. Georges Chéroy, malgré sa réserve très appréciée par M^{me} Lagagne, ni même M. Onésime Schmidt, averti sur toutes choses, mais « trop bourré de préjugés », ne semblaient à l'autoritaire baronne dignes d'un entretien prolongé.

La vie continua de s'écouler, molle et oisive, excepté pour Chéroy qui n'arrêtait pas de compulser les documents rassemblés par son élève. Gau-

guet n'appelait plus, en effet, l'assistant que « cher maître ». Lucie aussi prit cette habitude. Maintenant, elle affectait de traiter le malheureux avec une déférence craintive : « Un savant tel que vous ne peut guère trouver plaisir au bavardage de femmes ignorantes et vaines ! Que vous êtes heureux, cher monsieur Chéroy, de tout connaître ! »

Et Lucie joignait les mains avec recueillement, levait les yeux vers le ciel ou le plafond, suivant le lieu, en signe d'admiration.

Ou bien, elle s'adressait à M^{me} Lagagne :

« Voyez-le ! Si jeune, si distingué et si modeste !... Il sera bientôt membre de l'Institut ! »

Cette confidence, débitée à mi-voix, à la façon d'un secret, s'envoyait toujours de manière que l'intéressé n'en perdît pas un traître mot.

Lucie, parfois, amenait Mary Stevenson dans la bibliothèque. Toutes deux entraient discrètement, sur la pointe des pieds, un doigt sur les lèvres. Des chuchotements s'échangeaient :

— « Si on lui demandait de venir ? — Non, non ! Laissons-le, il travaille ! »

Lui, n'osant remuer, de peur que la charmante apparition ne s'envolât, demeurait penché sur les paperasses de Gauguet. Et, quand les jeunes femmes s'étaient éloignées, sa condition lui apparaissait si misérable, qu'il avait envie de pleurer. Sans courage pour prendre une décision, il continuait de démarquer la prose de l'abbé. Sans illusions sur ce que la besogne avait de malhonnête, il se flattait de trouver — plus tard ! — quelque combinaison ingénieuse qui lui permettrait de sauvegarder les intérêts de l'abbé. Il s'en remettait sur le temps, sur le hasard. Quant à quitter les Herbages, il n'y songeait plus. Il se demandait comment il avait pu être assez fou pour nourrir un semblable projet !

Il avait fait litière de toute son indépendance, rejeté tout son bagage de raisonnements scientifiques, endormi, annihilé sa conscience. Une seule pré-

occupation le tenait : rester près de Lucie ! Et, d'ailleurs, Georges ne cessait de se croire un calculateur avisé. Au nom de la méthode, il se payait de quelques raisons. Un vague instinct l'avertissait qu'il travaillait là, non pour Gauguet, mais pour M^{me} Keller, et que celle-ci, peut-être, lui en saurait gré. Mais jamais il ne se demandait comment.

Georges Chéroy aurait pu le savoir s'il s'était arrêté sur un passage du travail de l'abbé Verteville. C'était dans la préface. Le prêtre, qui se plaisait à la symbolique, parlait de la magicienne Circé qui changea les compagnons d'Ulysse en pourceaux.

Mais, à sa déchéance, Georges, aujourd'hui, restait indifférent. Il n'avait même pas écrit à Bonnereau, qui, dans une longue lettre, lui apprenait les manœuvres de Gauguet, le détournement probable du manuscrit sur les porcins, le rappelait à la prudence, et, pour finir, lui conseillait, avec une blessante franchise, de planter là « Madame Keller et sa coterie ».

Chaque matin Georges Chéroy se promettait de répondre. Le dernier courrier du soir partait toujours sans qu'il eût rien expédié. Un « à demain », dit d'une voix caressante par Lucie, suffisait pour clouer Georges sur place, pour l'empêcher de songer à autre chose qu'au bonheur de vivre là, sous le même toit que son adorée. Et, un beau matin, il déchira la lettre de Bonnereau en mille pièces, qu'il jeta dans un puisard, au fond du parc.

« Après tout, il l'ennuyait, avec sa morale ! Eh bien, si Médéric réclamait une réponse, on lui dirait que sa lettre n'était pas arrivée, voilà tout ! »

Ainsi M. Georges Chéroy s'acheminait, par les voies de l'insouciance, de l'égoïsme et du mensonge, vers ce qu'il croyait être la satisfaction de ses désirs. Il s'affermissait de jour en jour dans son propos de tout subir pour ne pas quitter M^{me} Keller. Et, s'il se fût découragé, par impossible, son ami Lionel Gauguet était là pour lui remonter le moral :

« Vous en avez une chance ! — disait un jour celui-ci. — Madame Stevenson m'a raconté que Madame Keller ne jure que par vous. Elle a votre livre

toujours près d'elle, en parlant le jour, le lisant la nuit !... Ne vous y trompez pas, mon cher maître, c'est une marque de sympathie dont notre Lucie n'est prodigue envers quiconque... Elle est très intelligente et a beaucoup de lecture, vous savez ! »

Il lui disait encore :

— « À la place de Keller, je serais jaloux de vous ! Cette Lucie ne voit que par vos yeux !... Il suffit que vous avanciez une chose pour qu'elle s'en aille la brandir comme la Loi et les Prophètes... Onésime en bave d'envie, d'autant que la belle Stevenson lui corne vos louanges aux oreilles : « C'est bien d'un pays bête et vieux, tel qu'est la France, qu'on n'ait pas encore décoré un savant du mérite de Chéroy ! Entendez-vous, Monsieur Schmidt ! Si votre Maintoulat ne donne pas lestement la croix à ce jeune homme, je vous défendrai de me saluer ! Allez, vous ! » — Et il faut voir la tête que fait Schmidt avec ses lunettes. Voyez-vous, mon ami... pardon !... mon maître... C'est là tout bonnement le chemin de l'Académie !... Mirifisc, — ça, c'est entre nous ! Vous ne voudriez pas m'attirer des ennuis, vous comprenez, — Mirifisc, pour vous avoir traité avec légèreté, s'est vu, jeudi dernier, remiser par la patronne... Pardon ! C'est Lucie... remiser, je ne vous dis que ça, et dans les grands prix ! »

Pour aller au vrai, Georges Chéroy se moquait complètement de M. Mirifisc. Mais l'amitié discrète, courageuse, bienfaisante de Lucie le touchait jusqu'au cœur. Dix, vingt, trente fois il voulut la remercier, la flatter par quelque mot tendre. Jamais il ne put le trouver. Ou, s'il le trouva, le mot lui resta dans la gorge, la timidité ayant cela de désastreux qu'elle multiplie les chances mauvaises, les décuple, les grossit, les enfle, et réduit les bonnes au néant.

Georges n'avait devant les yeux que la crainte de déplaire à Lucie. Une imprudence, une maladresse, — et il se tenait pour affreusement maladroit, inexpérimenté et gauche, — M^{me} Keller le disgracierait. Il lui faudrait quitter

les Herbages.

Sa vanité se plaignait-elle du rôle subalterne qu'il lui donnait à jouer ? La réponse était aisée. Et d'abord il n'était pas le seul homme qu'une femme ait tenu ainsi sous son pouvoir : Autour de lui, c'était un asservissement universel. M. Onésime Schmidt vivait sous la férule de Mary Stevenson qui ne lui ménageait pas les camouflets publics. Devant cette dame, M. Schmidt, tout chef de cabinet qu'il fût, n'en menait pas large, pour parler le langage de M. Gauguet. De celui-ci, l'esprit d'intrigue, l'envie d'arriver ne suffisaient point à remplir la vie. Le brillant jeune homme subissait le patronage de M^{me} Lagagne. Georges en était sûr. Il avait observé leurs allures, en naturaliste. Quant à Mirifisc, si Lucie l'avait exigé, il aurait serpenté, à plat ventre, par les allées du jardin.

Ainsi Georges Chéroy distribuait-il les rôles dans la comédie de l'amour qui avait le château des Herbages pour théâtre. S'y trouvant à peu près heureux, il souhaitait que chacun le fût à sa façon. Ignorant tout des femmes, il ne savait pas que le principal inconvénient du rôle d'ami est de ne pouvoir jamais s'élever à mieux. Mais M^{me} Keller, qui savait beaucoup des hommes, connaissait à merveille les ressources de l'amitié. Elle réussit donc à immobiliser ce prétendant perpétuel en lui donnant le titre d'ami, le garda ainsi sous la main. Et puis Georges n'était ni compromettant ni affichant. Il était par contre d'une infinie sagesse, presque toujours de bon conseil. Aussi Lucie put-elle dire à Lionel qu'elle se piquait de lui avoir assuré un pilote de premier mérite pour diriger son vaisseau.

Il n'y contredisait pas : « Quand nous serons entrés au port, je saurai bien me débarrasser du pilote, en le jetant à la mer, au besoin. Patience ! Nous entreprenons, ma chère, un voyage au long cours, vers l'Eldorado, les Îles Fortunées ! Aie confiance en mon étoile ! Je sens que j'arriverai à tout ! »

Lucie était de son avis. Admirant ce qui venait de Lionel, le considérant supérieur en tout, lui attribuant même ce qu'elle apportait d'ingénieux dans

leurs combinaisons, elle ne voyait que par ses yeux. Une seule crainte la tenait, et elle osait à peine l'exprimer : c'était que son amant ne se fatiguât d'elle, ne l'abandonnât dans sa course au succès. Parfois, cependant, altérée d'amour au point d'en oublier sa coutumière prudence, elle découvrait sa faiblesse : « Jure-moi que tu ne me tromperas pas ! » — La façon dont il haussait les épaules, dont il se tirait la moustache en la menaçant avec des simagrées enfantines, dissipait vite le chagrin de Lucie. Qu'il condescendit à une attention galante, et les soupçons se changeaient en de joyeuses certitudes :

— « Je suis une folle, pardonnez-moi ! Va ! Nous sommes bien faits l'un pour l'autre. »

Oh oui, certes ! Ils étaient faits l'un pour l'autre. Si tout ce que l'âme moderne contient d'inquiétudes malsaines, de révoltes contre le joug moral, le mépris pour l'honnêteté et l'observation de la parole, d'amour du mensonge considéré comme un art, de futilité prétentieuse et de perversité frivole, s'était donné rendez-vous chez Lucie Keller, son ami Gauguet ne le lui cédait pas en belles qualités.

Le culte du succès obtenu à tout prix, la vénération pour la réclame et ceux qui la dispensent, l'ambition d'occuper les meilleures places au détriment des plus dignes, le ferme propos d'imposer une discipline étroite aux esprits originaux, la soif de tyranniser, de régenter, d'opprimer, d'administrer à son profit les choses de l'esprit et de les ériger en bénéfices, tels étaient les fruits que M. Lionel Gauguet soignait sur cet arbre de la science, exploité par M. Mirifisc et quelques-uns de ses pareils. Et il apportait dans ses fonctions de jardinier l'orgueil scolastique d'un cuistre d'école et l'imposture superbe d'un mage.

En commun, Lucie et Lionel possédaient l'égoïsme, la sécheresse de l'âme, la dureté du cœur. Ils abhorraient la franchise, la droiture, pour ce qu'elles ont d'inélegant, n'estimaient point le travail. Ils avaient bâti un temple à la Fortune, à la Déesse aveugle qui, un bandeau sur les yeux,

s'élance, avec sa roue ailée, pour broyer dans sa course folle tout ce qui se trouve sur son chemin et semer, au hasard, l'or pour quoi s'égorgerait l'humanité, si elle avait le courage de prendre les armes.

C'est ainsi que leur bonheur, à tous deux, était de dévorer l'espace en voiture automobile, de filer au milieu d'un nuage de poudre par les routes, par les chemins, sans prudence. Cet amour de la vitesse vertigineuse, de la vitesse pour elle-même, qui les obsédait, était moins, en somme, la caractéristique de leur nature que celle de leur temps. Si on leur en eût laissé le pouvoir, Lionel et Lucie eussent emprunté les ailes du Temps : « Plus vite, plus vite encore ! » Pour rien, pour le plaisir de faire de la route, comme on dit. Car ils ne regardaient jamais autour d'eux. Seuls ils se trouvaient intéressants sur cette terre, où ils étaient encadrés par les idées, les hommes et les événements. D'ailleurs bouchés à tout : à l'art, aux lettres, aux sciences même, — en dehors des programmes visant un but, — mais renseignés sur tout par les guides, les dictionnaires, les revues et les journaux. Ils ne lisaient que par devoir, pour paraître informés. Aussi bien n'en avaient-ils pas le loisir. Quand ils se reposaient, d'aventure, c'était pour se concerter, pour réfléchir sur les moyens de s'avancer. Le projectile, l'onde électrique, la vibration de la lumière, leur paraissaient lents au gré de leur désir.

Ils n'avaient pas une pensée, pas une parole, pas un geste, qui ne fussent modernes. Leur seule préoccupation était de compter dans leur temps. S'ils abhorraient le passé, c'était moins par cette naïveté féroce de ceux qui vivent l'heure présente, sans se soucier d'autre chose, que parce qu'ils n'en avaient pas fait partie. Et si l'abominable blasphème : « Les vaincus sont ceux qui sont morts » n'avait pas été lancé bien avant qu'ils fussent nés, ils l'auraient peut-être inventé, malgré la médiocrité de leurs concepts. Pour Lucie, pour Lionel, l'humanité avait commencé d'exister au jour seul où eux-mêmes avaient pris parti dans les intérêts de ce monde, ou, au pis aller, avec la découverte et la mise en œuvre de la vapeur et de l'électricité. De l'industrie

humaine ils n'estimaient que ce qui concourt au bien-être.

Les derniers jours de leur villégiature aux Herbages furent consacrés par Lionel et Lucie à des excursions en automobile. Avec la baronne Kolb, revenue de Biarritz, ils s'entraînaient pour battre les records fameux. Vingt fois ils manquèrent se tuer ; ils causèrent cent accidents. Leurs mécaniciens finirent par se voir retirer leurs licences. Ils s'en passèrent, continuèrent d'écraser bêtes et gens, sans désagréments, d'ailleurs. Car l'esprit démocratique des Français s'affirme en logique par l'extraordinaire complaisance dont il abonde envers les riches, alors qu'il ne tolère rien des pauvres.

CHAPITRE VIII

Enfin les vacances arrivèrent à leur terme. La thèse de doctorat était achevée. On retourna à Paris en se jurant une éternelle amitié. Fêté, adulé, comblé par Lucie de mignons souvenirs, Georges réintégra l'Institut zoologique. Il rapportait un sachet à mouchoirs travaillé en partie des mains de Lucie, et un étui à cigarettes à son chiffre, brodé rue de la Paix et expédié aux Herbages. Lucie en le lui donnant avait dit ne pas regretter sa peine. Georges enfouit le précieux cadeau dans un tiroir de sa table, il l'en tirait et le caressait à toute heure. Incapable désormais de voir et d'entendre autrement que par les yeux et les oreilles de M^{me} Keller, il prenait le thé chez elle, s'oubliait en visite, y dînait, tous les jours que Dieu fait. Le soir on s'en allait au théâtre, dans la loge de Joseph. Georges, d'ami, passa parasite. Son esclavage fut avéré, officiel, proclamé, complet, laissant bien loin derrière lui celui de M. Onésime Schmidt. Seule la conscience professionnelle le retenait, pendant la journée, à son laboratoire. Mais sa pensée était dans le luxueux appartement de Lucie. Là, seulement, il faisait bon vivre. Dans le salon de M^{me} Keller, la pauvre petite chenille, qui se traînait, quelques mois avant, sur le trottoir de l'Avenue de Messine, venait de se réveiller papillon. Mais le papillon, à peine éclos, s'était brûlé les ailes aux lumières. Georges n'avait plus de goût au travail. La

thèse de M. Lionel Gauguet l'avait tué.

M. de Musimon ne fut pas le dernier à reconnaître l'étrange changement survenu chez son meilleur assistant. Prévoyant sa retraite prochaine, le professeur demeurait inquiet et soucieux. Toujours il avait pensé à Chéroy pour le remplacer à la tête du service. Il l'avait recommandé en ce sens à ses confrères de l'Académie des Sciences. Il se demandait aujourd'hui si ce jeune homme serait vraiment capable d'occuper un pareil poste. M. de Musimon soumit ses hésitations à quelques savants qu'il croyait sûrs, leur exprima ses doutes. M. Tingis, qui s'occupait des infusoires, examina la question minutieusement avec M. Lumachel, professeur de malacologie. Tous deux recoururent aux lumières de M. Mirifisc. Celui-ci crut de son devoir d'avertir le Directeur Klotz. L'assistant Georges Chéroy fut dès lors mal noté au Ministère, mais comblé de gracieusetés par M^{me} Keller et par Lionel Gauguet. Car ce dernier méditait sur les moyens de s'emparer de sa place. Cela était certainement plus pratique que d'attendre la création d'emploi annoncée par M. Mirifisc. À toutes les demandes de Lionel le célèbre professeur répondait, invariablement :

— « Pas avant que vous ne soyez docteur. »

Enfin Lionel affronta l'épreuve, en pleine Sorbonne. La soutenance de sa thèse n'alla point sans des difficultés majeures. Si une partie du jury, stylée par Mirifisc et surtout par le Directeur Klotz, lui était ouvertement favorable, le professeur Raymond n'apportait aucune bonne grâce dans ses fonctions de président. Lionel, malgré son agréable assurance et le sentiment très vif qu'il avait de sa valeur, sentit plus d'une fois la sueur de l'angoisse perler à ses cheveux. Sans avoir l'air d'y toucher, M. Raymond tournait et retournait le candidat à la façon de ces saints antiques qui furent martyrisés sur le gril. Quel que fût le soin apporté par Gauguet à s'assimiler les idées de l'abbé Verreville et les observations de Chéroy, il ignorait tout, pratiquement, et du sujet et de la zoologie elle-même. Aux questions insidieuses de Raymond, le

jeune homme ne répondait que trop souvent par des pétitions de principe, ou par des remarques à côté, et son ignorance perçait fâcheusement.

La présence de Lucie, que la baronne Kolb assista de sa personne pendant ces pénibles séances, augmentait encore la mauvaise humeur de Lionel. Les deux dames avaient cru bon, en toute simplicité, d'arborer des toilettes de demi-saison dont les teintes claires partout ailleurs auraient passé pour discrètes. Mais dans le sale petit amphithéâtre de la vieille Sorbonne, la robe écossaise de Lucie et le costume caroubier de la baronne Kolb, imparfaitement dissimulé sous un paletot d'homme couleur mastic, luisaient plus que des coquelicots dans un champ de blé. Sur les gradins poussiéreux, sordides, les deux femmes du monde faisaient évidemment scandale. Les quelques étudiants et boursiers attirés là par l'intérêt ou l'obligation professionnelle se retournaient en chuchotant. Plus d'un surprit les signes que la baronne adressait, sans réserve aucune, à son pupille Lionel. Un grossier personnage envoya, presque à haute voix, des quolibets équivoques. Un autre se permit de dire :

— « Il se met bien, le docteur Gauguet ! »

Le professeur Raymond haussa les épaules. M. Moffe ayant remarqué « ces dames » rectifia l'ordonnance des plis de sa simarre cramoisie. M. Simon Guyot se caressa la barbe avec un discret sourire. Lionel bouillait intérieurement, pestait :

« Elles ne s'en iront donc point, ces pintades ! »

Adossé au tableau, cherchant en vain à tromper son juge par des grands mots ronflants et des théories générales, il rencontrait le regard tout à la fois encourageant et anxieux de M^{me} Keller. L'envie le prenait alors d'envoyer la craie ou le torchon au plus joli visage de toute l'avenue de Messine.

— Ce qu'il y a de singulier, Monsieur, dit Raymond, c'est que votre thèse a l'air de ces animaux fabriqués par un truqueur habile avec des fragments divers. Nous y trouvons des passages extrêmement remarquables. Le chapitre

des porcins est excellent...

— Excellent, en effet !

Et l'auteur de cette flatterie, M. Moffe, professeur de géologie, créature de Mirifisc à qui il devait sa chaire en Sorbonne, appuya :

— À lui seul, ce chapitre constitue un monument !

Alors une voix doubla celle de M. Moffe ;

— Un vrai monument ! Certes oui, Messieurs, un vrai monument !

Et M. Simon Guyot, propre frère de M. Valentin Guyot, qui suppléait, comme par hasard, le professeur de botanique Leroy d'Ormans, empêché, répétait toujours :

— Oui Messieurs ! Un vrai monument ! J'ajouterai que c'est plaisir d'entendre l'impétrant nous exposer ses découvertes d'une manière aussi lumineuse.

M. Moffe acquiesça d'un signe de tête. Depuis un moment, la manière dont il hochait le menton pouvait faire supposer qu'il dormait.

Mais M. Raymond était terriblement éveillé.

— Permettez ! Il est certain que cette portion de la thèse est bonne. Cependant j'aimerais entendre le candidat nous exposer sa méthode. Dites-nous, Monsieur, je vous prie, où vous avez pris vos matériaux ? Où avez-vous trouvé ces fémurs de Paléochères dont vous donnez une figure, à la planche trois.

Ne pouvant avouer qu'il avait tant bien que mal copié cette figure sur un croquis emprunté à l'abbé Verteville, Lionel garda une réserve évasive :

— Monsieur... je les ai eus... en communication... d'un savant... étranger.

L'impitoyable Raymond continua :

— Serait-ce l'abbé Verteville ?

Plus rouge qu'une tomate, tremblant de frayeur et de colère, Lionel hésita. Un signe de Lucie lui commandait de réagir. À tout hasard, il nia :

— Non, Monsieur, ce n'est pas l'abbé... Ver... Ner... Verne ?... Je ne connais pas ce nom... Un amateur, peut-être ?

Sèverement, mais sans élever la voix, Raymond dit alors :

— Étrange ! Je croyais que l'abbé Verteville était le seul à posséder les échantillons sur lesquels il a décrit son espèce... Enfin, passons ! Mais vous n'avez pas donné la description de la seconde espèce que vous citez... Voilà ce que je ne m'explique plus... Et, plus loin, quelle est donc cette variété du cochon des tourbières, citée sans nom d'auteur... Mais non ! C'est encore mieux ! Vous y avez ajouté votre nom ? En quel honneur, s'il vous plaît ?

— Oh ! mon Dieu, fit Gauguet d'un air détaché, cela vient de ce que j'ai changé l'espèce de genre... J'ai cru inutile de citer l'auteur, il est si peu connu !

Et il essaya de reprendre son discours général. Il parlait surtout au public, négligeant son jury, qui dormait. Mais le président lui coupa la parole :

— Votre méthode est fâcheuse, Monsieur, pour n'en pas dire plus ! Il est, en effet, toute une école de savants qui se servent des monographies, des catalogues, avec un mépris bienveillant. À leur avis, ces travaux pendent naturellement, ainsi que des fruits, aux branches de l'Arbre de la Science, et sont là pour qu'on les cueille. On en ignore religieusement les auteurs ! Ceux-là ne sont point des savants, mais des fabricants de répertoires, à l'usage des utilitaires.

M. Simon Guyot que la voix grossissante de Raymond troublait dans ses méditations, essaya de dégager Gauguet, par égard pour M. Mirific.

— Mon cher confrère, Monsieur Gauguet nous donne mieux qu'une monographie... Une monographie, après tout, n'est souvent qu'une compilation...

À la mine que fit Raymond, M. Simon Guyot rentra sa tête dans l'hermine de ses épaules. Il aurait bien voulu reprendre ses paroles, mais c'était trop tard. Fronçant le sourcil, frappant légèrement sur la table, le président cria d'une voix brisante.

— Oui ! L'on méprise les monographies ! C'est la mode ! Je regrette, pour ma part, de n'avoir pu me consacrer à des monographies ! Les monographes, entendez-vous, Monsieur !...

Gauguet sursauta tant l'accent de Raymond était âpre :

— Les monographes, Monsieur, les naturalistes descripteurs bâtissent la science, et nous autres, nous en profitons !

Gauguet ploya les épaules pour indiquer qu'il en avait profité.

Mais Raymond lui enleva même cette illusion :

— Oh, pas vous, Monsieur ! Car ceux qui profitent des monographies, à votre exemple, ne sont pas à encourager. Ne vous flattez pas d'avoir exprimé le jus du fruit. Vous l'avez écrasé sans art, et en avez perdu le meilleur.

Et, sans pitié, il reprit la thèse de Lionel Gauguet, la désarticula, la disséqua. Avec une clairvoyance terrible, il en retira ce qui avait été glané un peu partout, et passant encore ce résidu au crible de son impitoyable critique, il l'éta la, dans sa pauvreté. Il prouva que tous ces matériaux étrangers, bons, souvent, par eux-mêmes, ne se rapportaient pas à l'ensemble, juraient entre eux, se contredisaient souvent. « Pour n'en prendre qu'un exemple, ce que vous dites de l'Inde retarde sur la science de plus de cinquante ans. Vous attribuez à cette région, sans savoir même la définir, une civilisation plus ancienne que l'Égypte ! Vous répétez toutes ces vieilles histoires qui traînent dans les récits de voyages, mais vous ignorez absolument ce que l'on a publié sur l'Inde dravidiennne, où l'on prouve que c'est par les Jésuites que les architectes tamouls ont été instruits sur l'architecture égyptienne... Allez, Monsieur ! La partie originale de votre thèse brille par son absence. On n'argue pas contre le néant ! »

Lionel sortit de là écrasé de honte, malade de colère, ne rêvant que vengeance prochaines, si l'on en eût cru son ami Rimoulard, dont les rires ironiques avaient plus d'une fois approuvé les diatribes de Raymond. Mais, dans la réalité, Lionel s'en fut le cœur léger, car il avait son bonnet de docteur,

et c'en était fini des examens et des concours. Le miel était au fond du calice que lui avait présenté le professeur Raymond. A celui-là, Lucie Keller ne pardonnerait jamais son inqualifiable méchanceté. La baronne Kolb, bouillant d'une indignation mieux contenue, emmena la jeune femme. Encore un peu et Lucie se fût jetée sur le sévère Raymond pour le griffer, l'égratigner, lui arracher les yeux.

— Que je le rencontre dans le monde, et je lui fais une avanie publique, vous verrez !

Enfin, elle retrouva Lionel dans une cour. Entouré de condisciples et d'amis, il subissait les félicitations d'un air componctuel. Mais il s'esquiva lentement pour rejoindre son amie, plus sensible maintenant aux regards d'admiration et d'envie qu'aux compliments universitaires.

— Mon chéri ! Mon amour ! Ils sont tous jaloux de toi !...

Et Lucie, haletante, criait toujours sous la voûte :

— Jaloux, oui, jaloux !... Et puis Chéroy...

Lionel lui imposa silence : « À quoi pensait-elle de prononcer ce nom dans un pareil milieu ! »

Mais quand ils furent dans l'automobile qui les ramenait à l'avenue de Messine, Lucie recommença ses imprécations :

— Oui ! Je suis sûre que Chéroy t'a trompé ! Il a tout arrangé de travers ! J'ai envie de le mettre à la porte...

— Garde-t'en bien ! J'ai besoin de lui, plus que jamais !

— Comment — répondit Lucie avec une charmante naïveté — tu as encore besoin de lui... Pourquoi faire ?

— Mais, sotté, bien sûr ! J'ai besoin de lui pour qu'il me cède sa place.

— Mirifisc n'a-t-il pas décidé qu'on te créerait un emploi ?

Lionel insinua que les promesses de Mirifisc ressemblaient souvent à l'oiseau qui passe. Professant une philosophie désabusée, il prouva à Lucie qu'on ne pouvait plus se fier à personne.

— Vois avec quelle mollesse m'a soutenu cet imbécile de Guyot !

Quant à Moffe, pour avéré que fût son crétinisme, cet agrégé avait véritablement dépassé les bornes.

— Il a été au-dessous de tout.

Et Lionel s'éleva contre la lâcheté universelle. C'était un signe des temps ! Pas une parole courageuse n'avait été opposée aux calomnies de Raymond dont le parti pris était une honte pour l'Université tout entière.

M^{me} Keller approuva pleinement Lionel. Et l'éternel « il n'est pas si fort que ça » revint sur leurs lèvres pour remettre le professeur de zoologie à sa véritable place. Pour Lionel, sa propre place était marquée parmi les savants qui honoraient le plus leur pays. Mais, dans la hiérarchie administrative, sa place était encore à trouver.

Alors, il expliqua ses combinaisons : — Je vais me faire nommer assistant à la place de Chéroy. On va organiser au Ministère, prochainement, une mission du Congo...

— Tu ne partiras pas, au moins ? s'écria Lucie, tout à la fois éplorée et défiante.

Et, indifférente aux scandales, dans cette cage de voiture vitrée, plus claire qu'une lanterne, elle se blottit contre Lionel, l'entoura de ses bras.

— Prends garde ! Voyons ! — dit-il en assurant son chapeau de soie. — Pas d'enfantillages ! Tu vas me... Tu vas te compromettre, que diable !... Pas dans la rue !

Triste comme un enfant battu, elle se rencoigna, boudeuse. Mais une plaisanterie de Lionel la calma :

— Et si ma mère nous rencontrait ainsi ? Tu vois le coup ?

Elle en rit aux éclats, tant la chose lui parut plaisante :

— Que tu es bête !... Eh bien ! Et puis après ?... Suis-je donc de celles dont on rougit, s'il vous plaît ?... Et puis, après tout, je suis libre !

— Et majeure ! C'est certain ! Moquons-nous des sots !

L'approbation de Lionel partait d'un cœur sincère. Se targuant d'appartenir à « l'humanité supérieure », il ne se croyait pas tenu d'obéir aux lois mesquines sous lesquelles vivent les gens du commun. L'immoralité décente de M^{me} Keller était aux yeux du jeune homme un de ses charmes principaux. Avec quelle grâce Lucie n'avait-elle pas envoyé, un jour, en plein dîner, chez la baronne Kolb, cette phrase mémorable : « Lionel Gauguet et moi, nous sommes l'élite de l'humanité ! »

Encourageant ainsi Lucie dans ses prétentions à la liberté moderne, Lionel n'eut pas le mauvais goût d'évoquer l'image de M. Joseph Keller. Il cria donc à tue-tête, dans l'automobile qui traversait le boulevard de la Madeleine, un : « Nous sommes libres ! Vive la liberté ! » autant pour glorifier Lucie que pour se féliciter d'en avoir fini avec la Sorbonne.

Mais son esprit calculateur le ramena vite vers l'assistant Chéroy :

— Oui, oui ! Nous l'expédierons dans quelque Congo infectieux ! Pour le moment, la consigne est de se taire ! Attention ! Hein ! Pas de sottises ! Sois gentille avec lui... autant que tu pourras !... Je te laisserai avec le postulant. — Tel était le nom que Gauguet se plaisait à lui donner. — Vers six heures, j'irai chez ma mère, je lui dirai que j'ai été retenu par les examinateurs... qui tenaient à me féliciter.

Lionel avait réussi à empêcher M^{me} Gauguet d'assister à ses épreuves de doctorat. Il avait invoqué l'émotion, l'énervement possibles : « Et puis, tu me troublerais... »

M^{me} Keller abonda en grâces pour Georges Chéroy quand il vint prendre son thé quotidien. Dans cette maison où, à l'exception de la baronne Kolb, on ne recevait que des hommes, l'assistant avait passé au rang d'animal domestique. Il s'occupait du service. On le vit plusieurs fois circuler, un sucrier à la main.

Sourd à la voix de Bonnereau qui l'avait prêché sévèrement, dès son retour, il n'avait rien voulu savoir ni avouer. Muet comme une carpe, il n'avait

ouvert la bouche que pour nier les emprunts faits à l'abbé Verteville : « Des coïncidences... tout au plus !... D'ailleurs, le travail de l'abbé était en train depuis dix ans, le sujet défloré ; les conclusions s'en devinaient. » D'avoir aidé Gauguet, Georges n'en disconvenait pas : « Où était le mal ?... Serait-ce la première fois qu'on aurait rendu service à un ami par une collaboration bénévole ? »

— « J'ignorais, avait dit gravement Bonnereau, que Monsieur Gauguet fût devenu votre ami ? » Et il avait prédit les pires calamités à Chéroy, le suppliant de renoncer à ses visites chez Lucie Keller. Alors, impatienté, celui-ci s'était laissé aller jusqu'à répondre acrimonieusement :

— « Oh ! mon Dieu ! si j'avais dû éviter les gens dont vous médisez, je vivrais dans un désert. Vous dites du mal de tout le monde ! »

Médéric n'avait pas relevé le propos. Sachant par expérience que de pareilles maladies ne sont point de celles que guérissent les propos de sagesse, et qu'aucun dérivatif n'était à sa portée qu'il pût appliquer au patient, il attendit, se résigna à voir venir.

Georges Chéroy avait l'âme trop haute pour ne pas rougir de sa conduite envers ce frère aîné dont la parole souvent rude ne lui avait jamais apporté que de bons avis et encouragements virils. Mais sa délicatesse malade et son impéritie pratique dans les choses de la vie, sa timidité, ne lui conseillaient que trop souvent la roideur. C'est pourquoi il ne sut ni se ménager un retour ni prendre position dans la franchise. Il usa de petits moyens. Entre ces deux hommes d'âges très différents, qui s'aimaient jusque-là comme des frères unis, les rapports se refroidirent. M^{me} Keller ne s'employa pas à rompre la glace, mais plutôt à la consolider. Lentement, prudemment, elle distilla le venin de la calomnie mondaine, parlant à mots couverts de la grossièreté, de la brutalité de Bonnereau. Elle laissa entendre que Médéric n'estimait que les femmes faciles. Que l'on résistât à ses entreprises, et on comptait aussitôt parmi les traînées. Sur le mal dont souffrait Georges Chéroy se greffa la jalou-

sie. Et les hypocrites dénégations de Gauguet agirent sur la plaie ouverte à la façon de ces pommades onctueuses dans lesquelles on a incorporé un caustique. La coquetterie de Lucie prit une allure langoureuse et plaintive. La jeune femme assit définitivement Chéroy dans le rôle de confident, l'établit juge entre son mari et elle. Et, par surcroît, elle sut se ménager une ou deux petites scènes où Lionel, se constituant l'organe de l'opinion et se plaçant en ami de la famille, lui reprocha la trop grande familiarité où elle vivait avec M. Chéroy. Lui, aux écoutes, dans une pièce voisine, ne perdait pas un mot de l'entretien. Après quoi Lucie le favorisait du spectacle de ses larmes :

« Qu'avaient-ils donc tous après elle ? Ne pouvait-elle donner son amitié sans crime ? Elle était heureusement au-dessus de pareils soupçons ! »

Et tous deux se juraient une de ces affections pures, éternelles, taillées dans le marbre le plus net, une de ces unions d'âmes dont Laure et Pétrarque furent les plus hauts représentants sur la terre.

Georges comprit à ces signes que son empire sur M^{me} Keller allait grandissant. Elle le consultait sur toutes choses. Il lui promit de prêcher Gauguet « qui se dissipait, ce n'était que trop évident ». Il lui promit encore de s'intéresser à cet enfant prodigue, et de l'obliger à travailler.

« Merci pour lui, mon ami, disait Lucie. Sa mère me l'a recommandé. Nous devons tout tenter pour satisfaire la chère femme ! Je crains bien des difficultés du côté de Monsieur Mirifisc. Sa bienveillance est par trop intermittente. En ce moment, loin de s'occuper de Lionel Gauguet, il consacre tous ses soins à pousser son Draguignan ! Pour quoi faire ? »

Draguignan était, en effet, poussé par M. Mirifisc, mais dans une direction en tout opposée à celle où prétendait s'acheminer ce savant. Sur la demande de Lionel, le spécialiste avait été recommandé par Mirifisc à l'éditeur Goldsmith pour qu'il remplaçât Saint-Pol au *Dictionnaire de Médecine moderne*.

Depuis quelques semaines, cet éditeur était littéralement assiégé par une

coterie qui prétendait évincer Saint-Pol. Rimoulard avait attaché le grelot. Pas un article du voyageur qui ne fût attaqué, discuté, dénaturé, raturé, chargé de corrections et amputé de son principal. Des lettres anonymes, attribuées à des souscripteurs mécontents, arrivaient chaque jour, où l'on relevait des erreurs. Et Rimoulard travaillait également au Muséum contre l'ennemi de Gauguet. Il avait commencé par détruire les collections formées pendant les derniers voyages de Saint-Pol. Ayant d'abord laissé les bocaux débouchés pour en tarir l'alcool par évaporation, il avait ensuite fait le plein avec de l'eau. Puis il était parti en vacances, avait prolongé son absence sous prétexte de maladie. A son retour, tous les poissons étaient à peu près pourris. Ce qui restait d'intact fut brûlé dans le poêle, le reste immergé dans l'alcool très fort qui racornit tout ces débris putréfiés.

Et Rimoulard avait montré le lot au professeur Descelliers : « Voici, Monsieur, dans quel état l'illustre Lucien de Saint-Pol, qui critique tout le monde, nous expédie ses récoltes ! »

M. Descelliers en avait levé les bras au ciel. Déplorant l'incurie des voyageurs qui négligeaient de prendre connaissance de ses instructions, pourtant imprimées aux frais de l'État, il avait prié son assistant de préparer un rapport pour le Directeur du Muséum. Rimoulard n'eut garde de retarder ce travail, il y passa la nuit. Le lendemain ce rapport était remis à la Direction. Jamais depuis la fondation de l'établissement on n'avait vu expédier une affaire aussi vite. M. Lecarcin chargea M. Mirifisc, son alter ego, d'examiner le cas.

— « Il est tout examiné, avait répondu M. Mirifisc. Je vous ai toujours dit que ces voyageurs sont des aventuriers sans pudeur, notamment ce Saint-Pol... et aussi l'autre... Bonnereau !... Réunissez, tout de même, une commission. En attendant, vous pouvez supprimer l'allocation qui était destinée à Saint-Pol. De plus dignes en profiteront. Valentin Guyot n'a justement pas d'argent pour acheter des bocaux. »

Alors une rumeur courut par tous les services du Jardin des Plantes :

M. Lucien de Saint-Pol n'était qu'un fumiste ! Ses fameuses collections n'avaient jamais existé que dans son imagination. L'éditeur Goldsmith fut tenu au courant de ces fâcheuses histoires. Imbu des préjugés officiels, il regretta amèrement d'avoir employé un homme aussi décrié. Saint-Pol reçut son congé dans les formes. À grand'peine put-il obtenir le paiement de la petite somme que le Dictionnaire lui devait. Le caissier l'obligea à revenir six fois, sous divers prétextes, et lui retint une partie de son dû. La libéralité de M. Goldsmith empêcha seule qu'on ne réclamât à l'écrivain de forts dommages-intérêts.

C'est alors que M. Mirifisc introduisit M. Draguignan dans la maison Goldsmith. À force d'avoir donné des préfaces aux ouvrages dont il n'avait jamais lu une seule ligne, M. Mirifisc s'était créé une position très forte dans le monde de la librairie. M. Goldsmith remercia le célèbre professeur et le supplia d'accepter la commande de douze manuels, au prix qu'il lui conviendrait de fixer ; ces manuels seraient de botanique, de zoologie, de pharmacie, de sociologie, de tout ce que voudrait le maître, pourvu qu'il consentît à les signer. M. Mirifisc quitta Goldsmith avec douze bons traités en poche, ils avaient été signés sur l'heure, — et douze beaux billets de mille francs « à valoir » que lui remit le caissier, M. Margondis. M. Margondis accompagna M. Mirifisc jusqu'à la porte de la rue. En échange de tout cela, M. Goldsmith recevait Scipion Draguignan.

« Maintenant que je l'ai casé, cet animal, il me laissera peut-être la paix. » Et le professeur, traversant le Luxembourg, regagna le ministère de l'Instruction publique où l'attendait le Directeur Klotz pour parachever son mouvement.

M. Draguignan fut tout aussitôt installé comme rédacteur d'histoire naturelle au Dictionnaire de la Médecine Moderne. Ses articles frappèrent le secrétaire de la rédaction autant par leur extrême longueur que par un « quelque chose de déjà vu ». Mais, par déférence pour un savant aussi

notoire, on imprima le tout sans compter. Deux fascicules parurent où s'étaient la prose et la signature du Docteur en toutes branches. Puis des paquets d'assignations, constats, oppositions et autres papiers timbrés tombèrent en pluie chez l'éditeur, et aussi nombre de lettres anonymes où débordait l'admiration. Le papier timbré chantait sur un autre ton. L'éditeur Goldsmith y était nettement accusé d'avoir mis en vente des contrefaçons, des reproductions serviles d'articles parus dans des publications similaires. Les élucubrations de Draguignan étaient autant de plagiats. Cent mille francs de dommages-intérêts, au bas mot, sans compter les frais, étaient au bout de l'affaire. Quant au scandale, il était de ceux qui ne peuvent même pas être utilisés comme réclame.

M. Draguignan se défendit avec une noble indifférence. S'appuyant d'abord sur ce que la science a de général, voire dans le particulier, il en inféra que rien ne ressemble plus à une description exacte qu'une autre description, pareillement exacte, s'il s'agit d'un même objet. Ensuite, il cita des exemples :

« Quand le Diable y serait, on ne peut pas écrire qu'un insecte a huit pattes ni qu'une araignée en a douze ! Partout on sait que l'un en a six, et l'autre huit ! Je n'y peux rien ! Alors, à ce compte, depuis Linné, on ne pourrait rien imprimer qui ne soit une répétition... »

Il continua ainsi d'instruire M. Goldsmith. Mais, insensible à la rigueur de ces raisonnements ingénieux, l'éditeur ulcéré pria le spécialiste d'aller plus loin « exercer son industrie » et écrivit, de sa meilleure encre, à M. Mirifisc pour lui reprocher « sa facilité à recommander des gens sans aveu », pour le prier de songer aux manuels promis et qui devraient être « originaux » — le mot était souligné — enfin pour lui rappeler qu'aux termes des traités « les avances seraient remboursables si les travaux n'étaient pas exécutés dans un délai de deux ans ». Et, pour tempérer ce que cette correspondance avait de précis, le grand libraire terminait sa lettre par un « Dans l'espoir de vous

lire prochainement » qui prouvait son désir de posséder un autographe du célèbre professeur au Muséum.

M. Mirifisc, sans attacher à cette histoire plus d'importance qu'elle n'en méritait, fit la part de l'exagération et celle de la vérité. Disposant d'une influence considérable chez les éditeurs de livres classiques, il s'employa à arranger le différend et M. Goldsmith demeura son obligé. M. Scipion Dranguignan fut prié de se consacrer — au moins pendant quelque temps — à des travaux de science pure, et M. Lionel Gauguet le remplaça d'office au Dictionnaire de la Médecine moderne.

M. Goldsmith connut alors d'autres ennuis.

Outre que le nouveau venu l'intimidait par son aisance protectrice, s'il le rassurait par sa méthodique assurance, jamais il n'en put tirer une ligne de copie. M. Gauguet venait chaque matin causer pendant une demi-heure avec M. Rimoulard, dans le bureau particulier de celui-ci, puis il s'en allait. À la fin du mois, sa visite s'étendait jusqu'à la cage vitrée où M. Margondis vivait, exposé aux yeux de tous. Lionel touchait ses appointements mensuels et regagnait l'Institut zoologique. Et M. Goldsmith regretta amèrement Lucien de Saint-Pol qui travaillait obscurément et à bas prix, depuis des années, livrant sa besogne consciencieuse avec une régularité de manœuvre.

— Comprends-tu l'insolente obstination de ce mercanti ? — dit un jour Lionel à Lucie. — Non, mais ce Goldsmith possède une dose d'aplomb telle qu'on n'en a vu chez personne ! Croiras-tu que pour les méchants vingt-cinq louis qu'il me compte par mois, il a la prétention de me voir fabriquer des articles de vulgarisation destinés au public... aux instituteurs, que sais-je ? Je lui donne mon temps, c'est déjà bien assez !

Lucie, peu au courant des choses de la librairie, eut la simplicité de demander :

— En quoi consiste alors ton travail ?

Lionel se mordit les lèvres, rougit, haussa les épaules :

— Les femmes, murmura-t-il, seront toujours bouchées aux choses de l'esprit.

Elle comprit seulement que sa question l'avait blessé. Elle se fit humble, le supplia de pardonner. Lui, bon prince, daigna s'apaiser. Alors, Lucie parla avec candeur :

— Dis à Chéroy de les fabriquer, tes articles !

Lionel, trouvant la chose plaisante, approuva :

— Oui, sans doute ! Mais tu devrais le lui demander toi-même.

Lucie, cependant, tout bien pesé, trouva que la chose n'en valait pas la peine. Ce qui l'intéressait, flattait son amour-propre, c'était la position officielle, la seule vraiment digne de son Lionel :

— Écoute ! J'ai travaillé pour toi hier. Je suis allée au Ministère, j'ai vu Klotz.

— Peste, fit Lionel d'un ton dégagé, le drôle a de la chance !

— Ensemble, nous avons jeté les bases de cette mission du Congo. Nous avons décidé...

Elle s'expliquait, posément, avec une mine sérieuse et réfléchie. Sa beauté s'éclairait. On eût dit une moderne Minerve. Gauguet, touché d'une sincère admiration pour cette femme si sage et si belle, ne l'interrompait que par ses exclamations admiratives.

Lucie avait subjugué aussi M. Tartas, le tout-puissant chef de bureau. Rien n'était plus vrai. Pris d'un zèle subit pour cette mission du Congo qui traînait, à l'étude, depuis tantôt huit années, il s'était engagé à mettre les voyageurs en route, dès que le budget serait voté. En cela l'engagement de Tartas n'avait rien de très étroit, car il vivait, ainsi que de tous temps, sous le régime des douzièmes provisoires. La baronne Kolb, de son côté, avait agi sur le Ministre. Tout marchait à souhait. Georges Chéroy serait désigné pour diriger la mission zoologique. Il emmènerait Lucien de Saint-Pol et Médéric Bonnereau comme principaux auxiliaires.

Lionel émit des doutes :

— Accepteront-ils de partir dans ces conditions ?

Lucie lui prit la tête entre ses mains fines et douces et lui dit, les yeux dans ses yeux :

— Grande bête ! Ce que femme veut, tous les Diables le veulent.

CHAPITRE IX

*Monsieur l'Abbé Verteville, curé d'Écouy-en-Ponthieu.
Paris, ce 31 décembre 189...*

Cher et vénéré ami,

« Cette lettre vous apporte mes meilleurs souhaits pour l'année qui commence, elle vous apprendra aussi plus d'une chose que vous ignorez dans votre Thébaïde du Ponthieu. Le monde savant est livré aux passions effrénées de la chasse aux places. L'honneur d'un docteur ou d'un agrégé ne vaut que peu par le temps qui court. *Inter arma silent leges*. Et cela par la grâce de notre Maintoulat qui prépare son prochain mouvement. Il faut nous reporter aux guerres de religion pour comprendre jusqu'à quel point de férocité peuvent atteindre des gens qui, en toutes autres circonstances, nous ont fourni les preuves d'une douceur que les mauvaises langues appelaient couramment lâcheté.

« Ni vous ni moi, l'abbé, ne sommes de ces gens-là. Nous ne sommes même pas de notre temps, si j'en crois ce qui se passe autour de nous. Un

commun amour de la sagesse philosophique nous tient, à défaut de mieux — je ne parle pas de vous, naturellement, qui le possédez, ce mieux ! Nous allons assister à l'éternel conflit entre la science indépendante et la science officielle, forte de sa théorie Jacobine de l'enseignement « moyen d'État ». Le résultat ne me paraît pas douteux. La réputation justement acquise par des travaux originaux ne pèsera pas lourd comparée aux grades acquis par les examens et les concours. Nous verrons aussi, je le crains, supprimer la différence fondamentale qui devrait exister entre un Musée, pris comme sources de renseignements par les objets, et un établissement d'enseignement où l'on étudie pour obtenir des grades d'abord, puis des situations rétribuées. M. Mirific va être nommé directeur de l'Institut zoologique : on nous le laisse espérer. Il y aura sa place pour professer la philosophie. On croit que cet artiste en toutes choses abandonnera la Botanique. Et, comme adieux à « cette branche de l'Arbre de Science », il vient de publier un manuel de dix-neuf cents pages qui est la traduction libre du *Traité de Kaltbach* (Les plantes dans la nature), paru, ainsi que vous le savez, à Leipzig, il y a deux ans environ.

« Mirific est Dieu et Klotz est son prophète ! Inclinez-vous l'abbé ! Sans quoi je vous enverrai à M. Onésime Schmidt de Genève qui prépare la sécularisation que ne put réussir son arrière-grand-oncle, par les femmes, Théodore de Bèze. Mais je m'éloigne visiblement du sujet.

« Je ne vous servirai pas, sous couleur de vous souhaiter la bonne année, une nouvelle diatribe sur le fonctionarisme, plaie sociale, chancre moderne qui va chaque jour se creusant et s'élargissant, chancre rongeur tel que n'en connut jamais Job. Je constate seulement qu'aujourd'hui le fonctionarisme est en train d'étrangler la science. Ont droit au titre de savant ceux-là seulement qui ont des grades. Les autres se contenteront d'être des *curieux*, comme l'écrivaient ces scolastiques du dix-septième siècle qui ont écrasé dans l'œuf le génie original de la France du seizième. Il n'y a pas un mois on m'a proposé une place d'assistant au Muséum, l'abbé ! Et à cette faveur on ne

mettait qu'une condition, c'est que je passerais ma licence, alors que j'ai dépassé quarante ans. Vous me répondrez, je m'y attends, que Caton a commencé d'apprendre le grec à quatre-vingts ans. Mais, l'abbé, il ne se présenta pas devant des examinateurs, ou je me trompe fort. Et s'il me faut passer ma licence, je le ferai, s'il vous plaît, en votre plaisante compagnie.

« Nous demeurerons donc des curieux ! Les savants, ce sont MM. Mirifics, Valentin Guyot — qui vient de décrire un os hyoïde d'hippopotame comme bassin de crocodile — et Lionel Gauguet dont la simplicité a été jusqu'à prendre les sacculines pour la progéniture des crabes. Voyez à ce propos le dernier bulletin de la Société carcinologique. Votre humilité chrétienne vous tient à l'abri de la colère, mon détachement morose me rend un pareil service. Convient-il de rire ? À peine ! — *Risum teneamus, amici* ! Et c'est nous qu'ont traitera prochainement de cuistres, quand toutes ces petites générations, qu'on éduque dans la crainte du Gouvernement qui donne les places, ne sauront plus un mot de latin.

« Subissons ce que nous ne pouvons empêcher. Telle est la maxime du jour. Attendons de la Sorbonne toute lumière. La voici rebâtie à neuf. Elle ne décevra point notre espoir. Elle compte presque autant de professeurs que d'élèves. Elle est en plein progrès. Le pédagogue positiviste y asservit la science sous l'œil vigilant du Pouvoir, la dirige dans les nouvelles voies, sociales ou civiques (les deux mots se valent, ici, parce que, au vrai, ils ne signifient rien), et surtout, antichrétiennes. La religion, la voilà, l'ennemie séculaire, l'hydre aux cent têtes. À côté d'elle, le spectre rouge de jadis est un épouvantail à moineaux.

« La religion est l'ennemie ! — Entre nous, l'abbé, depuis Voltaire, cette déclaration n'a-t-elle pas été un peu traînée ? Et l'abus n'en détruit-il pas la prétendue force ? Si M. Homais gouverne la France, il a changé de métier. De pharmacien ouvrant boutique, il s'est poussé professeur. Et il nous apporte la Science comme panacée universelle, dans le domaine matériel et mo-

ral « tout bonnement ». Les crieurs de thériaque n'étaient pas plus ambiteux, à tout prendre.

« Ah, mon cher abbé, le professeur ! Quand j'entends prononcer ce mot, le cœur me manque, la tête me tourne, je crois être repris par ces mauvaises fièvres de la jungle qui vous donnent un délire où l'on voit le sol valser sous vos pieds. Le moyen âge eut des prières contre tous les fléaux : « Seigneur, délivrez-nous de la famine, des sauterelles et des Hongrois ! » Mais aujourd'hui nous écrierons-nous : « Seigneur, éloignez de nous les agrégés, les docteurs et les pédagogues qui fourmillent sur notre malheureux pays ? » Non, non, l'abbé, nous ne le crierons point, parce que nous sommes arrivés à cette période sublime de l'humanité maîtresse de ses destinées, où, s'il faut en croire Herbert Spencer et ses disciples, cette humanité sera gouvernée par les savants et les médecins ! Auguste Comte nous a laissé entendre, il y a bien des années, que le sacerdoce du professeur était proche. Sa prophétie s'accomplit.

« Il va donc se dresser, l'omnipotent et omniscient régent de collège, l'inspecteur qui tient en main le programme, l'examineur clairvoyant chargé de sonder les cœurs et les reins, l'homme au cerveau puissant qui sait tout de ce qu'ont découvert les autres ! Il sait tout ce qu'on a vu hier, il saura demain tout ce qui fut observé aujourd'hui, et sans avoir besoin de le comprendre. Le livre est sous son doigt. Grâce au livre, il continuera de nous dire le dernier mot de la science, qui change à tout instant, avec la sérénité du caporal qui transmet le mot d'ordre à la sentinelle, puis s'en retourne au corps de garde, où le mot lui fut donné par un supérieur qui l'avait reçu d'un autre officier.

« Il est passé, l'abbé, le temps des curieux de la nature, le temps des naïfs qui étudiaient la nature pour elle-même, et qui connaissaient bien des choses sans nourrir la prétention de les connaître toutes. Non, non ! Plus de curieux ! Des professeurs et des élèves ! Rien de plus ! Vous ramassez un mollusque au bord de la mer, vous cueillez une fleur dans une prairie, vous les

examinez, les déterminez exactement, les décrivez s'ils sont nouveaux, les figurez même dans un mémoire. Alors arrivera un homme grave, en tout incapable de déterminer votre bête ou votre plante qu'il ne regardera même pas. Mais il vous dira : « Avez-vous réfléchi un seul instant, Monsieur, à ce qui arriverait si cet animal ou ce végétal n'existaient pas ? »

« Je vous laisse, l'abbé, le soin de répondre. Vous savez de qui est cette parole. Vous savez ce que valut l'homme qui la cria, s'il fut jamais un naturaliste. Libre penseur médiocre, athée peu assuré, politicien d'occasion, cet Homais en robe croyait peu aux causes finales. Mais il crut se donner, par cette parole redondante plus que l'airain sonore et la cymbale retentissante, une allure philosophique. L'école en pleure encore d'émotion, tant les mots creux ont d'empire sur ceux qui vivent par eux et pour eux.

« Certes, le professeur Honosse eût mieux fait ce jour-là « de garder de Conrart le silence prudent ». Et qu'aurait-il répondu, l'abbé, si on lui eût demandé : « Eh, Monsieur, j'attends de votre haute sagesse qu'elle daigne m'éclairer sur ce point. » Vous et moi lui aurions posé la question de pied ferme. Mais que pouvait dire, je vous prie, un pauvre diable d'universitaire qui attendait au pied de l'estrade présidentielle, où siégeait ledit Honosse, le diplôme qui serait son gagne-pain. Les Honosse, l'abbé, n'ont de courage que contre les candidats qui attendent leur sort, en bas de l'estrade.

« Aussi bien cet impétrant eut-il raison de se taire, au regard de la prudence humaine, car Honosse lui eût refusé ce brevet qu'il distribua pourtant à certains de ses agents électoraux quand le hasard des choses fit de lui le Grand Maître de l'Université. A quoi bon revenir sur ces turpitudes ? Tenons-nous-le pour dit : Désormais, et je crois, entre nous, qu'il en fut toujours ainsi, on ne laissera accéder aux situations officielles que les gens ayant fourni des garanties. À l'entrée de chaque avenue s'ouvre un guichet, et, derrière, un préposé vous réclame votre passeport, tant il est vrai que les Français possèdent le sens de la liberté. N'arriveront donc que ceux-là qui

possèdent leur passeport. Certains auront dissimulé assez longtemps pour tromper toute une génération de dirigeants, quitte à se démasquer subitement quand ils auront gravi tous les degrés de l'échelle. Je doute que de pareils fourbes se lèvent jamais dans le corps enseignant. Quand un homme possède une telle force de dissimulation, il doit réussir dans les milieux supérieurs, devenir chef d'état, financier, journaliste ! Et d'ailleurs, cela est impossible, étant donné le nombre et la complication des mailles du filet où palpite le fretin humain dans l'attente des places.

« Pour moi, fort avancé dans mon âge mûr, je me réjouis en pensant que j'ai servi la science sur de tout autres données. J'ai usé ma force et la meilleure partie de ma vie à courir le monde, à récolter des animaux et à observer leurs allures. Mes matériaux ont servi à plus d'un, entre ces savants austères, et ils ne m'ont pas cité, la plupart du temps, dans leurs travaux. Le dommage est petit. Ils ne me retireront pas, ces archontes de la science, la joie que j'ai trouvée en courant les forêts des tropiques, en naviguant sur la mer de corail, en contemplant les hautes cimes des montagnes violettes qui découpent leurs fiers contours sur le ciel embrasé par le soleil couchant. J'ai visité les quatre coins de la terre, et elle me paraît terriblement exiguë. J'en ai rapporté cette vérité consolante, que les hommes sont partout également avides, ingrats et méchants, et que ce n'est point par leur faute, ceci, l'abbé, sans vous offenser.

« Excusez mon bavardage. Vous savez combien je vous aime et me plais à m'entretenir avec vous. Je finis par un conseil pratique. Envoyez sans tarder votre livre à l'Académie des Sciences, et, pour éviter tout accident, expédiez-en chez moi trois exemplaires que je remettrai en bonnes mains. La chose est urgente. Je crois que vous aurez un concurrent qui a copié les neuf dixièmes de votre manuscrit. La charité me commande de taire son nom. Vous le connaissez, d'ailleurs. Gardez-vous bien de changer quoi que ce soit à votre premier texte. La fraude n'en sera que mieux dévoilée. J'ajoute que je voudrais être aussi sûr de toucher un ou deux millions que vous d'avoir votre

prix. J'ai mes renseignements : Musimon vous soutient avec une âpreté très louable. Le parti Mirifisc ne prévaudra pas contre lui. — À vous de bon cœur. Médéric Bonnereau. »

Bonnereau sortait pour mettre sa lettre au bureau de l'Observatoire, quand il rencontra Saint-Pol qui venait le chercher pour dîner. La fin de l'année devait être célébrée au café Grassot par un dîner corporatif suivi d'un domino monstre. M. Karabovich, en personne, y assisterait, et sans doute la soirée se passerait de la façon la plus agréable. Car ce savant n'apportait pas dans la pratique de la vie la rigueur véritablement janséniste qui présidait à ses travaux de zoologie systématique.

— Karabovich, dit Bonnereau, nous fournit un frappant exemple du peu de cas que l'on fait de la science indépendante. Cet excellent naturaliste, dont les travaux sont, depuis des années, outrageusement pillés par les savants officiels, est sûr de mourir inconnu. Il n'aura joui ni des honneurs, ni des dignités, ni des allocations que nos Ministres distribuent aveuglément. Monsieur Karabovich appartient à la catégorie des gens qui tirent les marrons du feu...

— Il n'est certainement pas le seul de son espèce, dans le monde où nous vivons. De tout temps on a méprisé ceux qui se tiennent à l'écart, parce que leur abstention est considérée comme une injure par les quémandeurs et aussi par les hommes en place. N'est-ce pas, en effet, dénier à ceux-ci leur pouvoir que de ne pas les solliciter ! Je mets en fait, continua Saint-Pol, que Karabovich et quelques autres seront, dans un demi-siècle, l'honneur de la science française. Leurs noms seront cités dans tous les manuels d'histoire naturelle, alors que ceux de Mirifisc, de Valentin Guyot et autres héros de l'heure présente auront disparu avec leurs propriétaires. Il n'en sera plus parlé sur la terre, de ces professeurs omnipotents... Et puis, qu'importe... après tout ! Karabovich est content de son sort. Si on lui donnait une position officielle,

il la refuserait, certainement...

— En répondant qu'il ne pourrait plus trouver le temps de travailler !... Et il aurait cent fois raison, Saint-Pol, puisqu'il est assez heureux pour posséder l'indépendance que lui assure une fortune modeste, ménagée sagement. Cette indépendance, ni vous ni moi ne la possédons, malheureusement. Et, cependant, nous n'avons pas, plus que lui, courbé le front sous la discipline des pédants dont Klotz est le coryphée...

— Et c'est là, fit Saint-Pol, une chose des plus admirables. Quand je pense que nous avons réussi à nous défendre, résolu ce problème de vivre, au milieu de tous ces requins, ma sévérité pour notre triste société va diminuant. Encore quelques années, et je serai réconcilié avec mon temps !... À propos, vous savez que le magnifique Goldsmith m'a réintégré dans son Dictionnaire. Il m'a même offert un billet de mille francs à titre d'indemnité réparative. Pensez de moi ce que vous voudrez, mais j'ai accepté cet or que Margondis m'a compté en soupirant. Je dois vous dire que je n'avais plus que cinquante francs pour tout bien, et aucun espoir d'être mis en route pour une mission.

Sans se croire tenu à mettre Saint-Pol au courant de la scène dont lui, Bonnereau, avait dernièrement régala ledit Goldsmith pour l'obliger à reprendre ce collaborateur si légèrement évincé, Médéric félicita son ami de s'être réattelé aux travaux de librairie : « C'était là la vraie liberté. Rien ne valait cet argent, honnêtement gagné. Il n'y avait au bout ni ces plates sollicitations ni ces humiliations qu'imposent les bureaux aux malheureux qui s'y adressent. Partout où l'initiative privée peut être substituée à la puissance de l'État, les choses vont plus vite et mieux. »

Ainsi devisaient Saint-Pol et Bonnereau tout en descendant le boulevard Saint-Michel. Ces deux hommes, dont l'expérience, la science acquise et le courage constituaient la seule richesse, n'enviaient aucune des positions brillantes où se carraient les incapacités notoires qui avaient cru autour d'eux. Leur indépendance sauvage les signalait comme libéraux, tandis

qu'éduqués par leurs aventureuses expéditions, ils chérissaient en leur tréfonds les actions et les principes du gouvernement à la Turquie.

Mésestimant les hommes plus que de raison, peut-être, au mépris de l'aphorisme un peu simple de Pascal, faciles aux faibles, hautains avec les puissants, pleins de superbe vis-à-vis de l'orgueil, ils avaient marché dans la vie sans autre but que celui de faire bien ce qu'ils faisaient, et de ne point se brouiller avec leur conscience.

Dès l'âge où l'homme peut gagner sa vie, ils s'étaient mis à la besogne. Sans vastes projets d'avenir, décidés à ne rien se refuser dans le domaine du possible, ils s'étaient lancés à travers le monde. Rien ne les retenait. Leur famille ne les avait pas aimés, personne ne les avait su diriger. De ces jeunes gens, la tête déjà lourde de science ne rêvait rien d'irréel. Au seizième siècle, Saint-Pol eût été conquistador, Bonnereau eût été de ces ingénieurs qui possédaient toutes les sciences, sans préjudice de celle de la guerre. Il eût porté un étui de mathématiques soudé à la gaine de son épée. Vivant au dix-neuvième, tous deux choisirent la carrière de voyageur naturaliste. Elle abonde en dangers obscurs et ne rapporte rien, ce en quoi elle ressemble beaucoup au métier des armes, mais la liberté y est plus vaste.

De douze ans plus âgé que Bonnereau, Saint-Pol avait commencé de parcourir l'Afrique dès la sortie du collège. Alors, en France, on ne connaissait guère le continent noir qu'à travers les livres de Livingstone, de Speacke, de Burton et de Grant. Saint-Pol trouva en Abyssinie un champ ouvert à son activité avertie. Il avait vu le Négus Théodoros razzier les Gallas et écraser les Godjamais ; il était parmi les guerriers du Tigré dans cette nuit terrible où les hérauts sommèrent ceux d'entre les partisans de Négoussié qui tenaient à la vie d'abandonner sur l'heure le camp du prince proscrit. Il avait assisté à la mutilation des huit mille Ouellos auxquels on coupa un pied et une main, au départ des femmes et des enfants qu'on vendit en masse aux musulmans de Métémé.

Puis il avait chevauché avec l'empereur Johannès et compté parmi les rares Européens auxquels le mélancolique monarque eût donné sa confiance, parcouru le Tigré, le Bégamédeur, reconnu le lac Tsana, formé des collections sur les bords du Nil Blanc.

Et il avait tiré vers la guerre, pour le plaisir, fait le coup de sabre contre les derviches, couvert l'empereur de son corps à l'assaut de Métémé. Après la mort du souverain éthiopien, il s'était rabattu sur le pays des Aoussas. Là, il faillit périr des fièvres dans les marais de l'Aouasch. Son campement fut forcé deux fois par les Adals, qui lui tuèrent soixante chameliers, mais laissèrent deux cents morts autour de ses tentes.

Un mois après, il rejoignait les bandits du désert avec les cavaliers de Makonnen. Les hyènes et les chacals de la région eurent avec les vautours de quoi se nourrir pendant des semaines.

Entre temps, Saint-Pol était retourné à Paris, étudiant l'histoire naturelle, la géographie, rangeant ses collections que l'État acquérait à vil prix. Il collaborait à divers recueils. Toujours pauvre, content de peu, sans besoins, supportant avec dignité son état de gêne, M. Lucien de Saint-Pol était généralement méprisé, parce qu'il ne demandait rien à personne, et qu'on n'avait point prise sur lui. Les journaux ne célébraient pas son nom. Et comme la gloire ne vient trouver que ceux qui la recherchent, la Société de Géographie ne lui avait jamais décerné de médaille.

Il est certain qu'au point de vue mondain M. Médéric Bonnereau ne valait guère mieux que son aîné. Sa culture était supérieure et son érudition profonde, encore que très étendue en surface. Mais on lui tenait rigueur de son dilettantisme. Sachant trop de choses différentes, il était couramment accusé de ne rien savoir. Insolent comme le valet du bourreau, sans indulgence pour les imbéciles dont il multipliait peut-être le nombre avec une libéralité exagérée, glaçant les inconnus par une ironie extraordinairement compliquée, il ne comptait que peu d'amis et ne se souciait guère d'en avoir.

Par contre, ceux qui l'aimaient le cultivaient depuis longtemps et lui étaient fortement attachés. Déplaçant aux bourgeois qui lui trouvaient l'air artiste, il n'était pas mieux vu par les artistes, ou soi-disant tels, parce qu'il ne s'affichait pas comme ennemi des bourgeois. De ceux-ci il avait le bon sens rassis, de ceux-là l'esprit buissonnier, mais il possédait en propre un esprit critique tellement aiguisé que M. Mirifisc ne pouvait se tenir en place quand, de fortune, il parlait sous le regard de M. Bonnereau.

L'indépendance sauvage de Saint-Pol était disciplinée au prix de celle de Bonnereau. L'indépendance de Bonnereau l'aurait rapidement poussé dans les voies de l'anarchisme le plus militant, si son esprit n'eût été imbu des ordonnances symétriques, et cela jusqu'au préjugé. Ami des élégances morales, il redoutait la grossièreté autant dans les propos que dans les actes : c'est pourquoi il honorait Machiavel de sa particulière considération. Son bon sens supérieur lui avait toujours permis d'éventer les pièges à loup sans nombre qui pavent les avenues des doctrines anarchistes. Le seul désordre social qu'il approuvât était celui de l'Italie au temps des Borgias. M. Bonnereau attachait une grande importance au décor. Si des idées libertaires modernes certaines lui agréaient, les hommes le dégoûtaient, complètement. Aussi vivait-il dans une anarchie abstractive en respectant, plus que quiconque, les lois de son pays.

M. Bonnereau comptait parmi ces sages qui veulent bien d'une révolution, à condition de l'opérer tout seuls. Il ne souffrait pas de collaborateurs. Et, pour aller au vrai, l'humanité ne l'intéressait en rien. Jamais, à l'en croire, il n'eût risqué sa vie pour une théorie humanitaire. Mais il avait tué un officier danois en duel, à Lima, du temps de sa folle jeunesse, pour une marchande d'oranges que celui-ci avait insultée, en plein théâtre, et que Bonnereau n'avait vue et ne revit jamais, du reste. À Hong-Kong, dans un âge plus mûr, il avait reçu un coup d'épée, dans le bras, d'un capitaine de vaisseau, allemand, mais lui avait passé sa lame au travers du corps, de telle sorte que

le commandant de « l'Herzog Karl » en garda le lit pendant sept mois et onze jours. Et cela, parce que cet homme de mer s'était réjoui de ce qu'on eût fusillé quelques femmes à la chute de la Commune. M. Médéric Bonnereau n'avait point cependant de paroles assez sévères contre les agitateurs qui brûlèrent les monuments de Paris et abattirent la colonne Vendôme pour la plus grande joie des Prussiens.

Quand il s'en fut avec les Anglais dans l'Afghanistan, nul ne put le soupçonner de mollesse. « Pour un naturaliste, ce ramasseur d'insectes manie le revolver d'une manière un peu désinvolte, — disait de lui le lord Harrison, des lanciers du Bengale. — C'est plaisir de le voir appliquer un Pathan le nez dans l'herbe. Quant à la latte, je ne voudrais pas m'y frotter avec lui. » On vit M. Bonnereau, dans une marche à travers le désert, donner sa monture à une petite pauvresse, que l'on abandonnait aux chacals parce qu'elle ne pouvait plus se traîner derrière le convoi. Et il avait fait cinquante kilomètres à pied, tout en récoltant quelques coléoptères de choix parmi lesquels ce fameux *Bolboceras* qui porte son nom et que M. Lemoulin (de Pont-Audemer) envie au Muséum de Paris.

Ainsi que tous les hommes qui ont longuement vécu dans les pays orientaux, Bonnereau méprisait les femmes. Jamais il n'en parlait avec amitié, sinon pour louer, à l'occasion, leur beauté physique. Peut-être fut-ce par cette beauté de ses femmes, célèbre dès l'antiquité, et aussi de ses monuments figurés, que l'Inde l'attira, spécialement. Quoi qu'il en soit, sa nature d'artiste le desservait dans le monde, tant Médéric Bonnereau y cultivait peu l'art des nuances. Les hommes lui enviaient son incomparable avantage à raconter les histoires les plus malséantes sans que personne ne pût se scandaliser, tant l'enveloppe de sa pensée était chaste. Les femmes trouvaient que sa personnalité ne se développait pas assez au sens individuel, car il n'en courtisait aucune, et sa parole mesurée était sans indulgence pour ces désordres que la lâcheté mondaine consacre pour ne plus avoir à les blâmer. C'est pourquoi M. Bon-

nereau ne parlait jamais au nom des sentiments.

La baronne Kolb et M^{me} Lagagne de Foncin tenaient ce voyageur pour un original sans mœurs, grossier et fruste. Mais il ne faut pas oublier que ces deux dames ignoraient le sens véritable de ce dernier mot qui, au vrai, signifie : usé par le frottement jusqu'à avoir perdu son empreinte. « Elles ne savent pas si bien dire. » Telle fut la confiance que Bonnereau glissa un soir à l'oreille de Saint-Pol, chez M^{me} Lucie Keller. Cette belle personne, dont l'opinion faisait loi en matière de doctrine amoureuse, avait déclaré, à plusieurs reprises, que Médéric Bonnereau n'avait jamais aimé, qu'il était insensible à « toute idée noble », matériel, immoral, médiocre et surfait. Seule, M^{me} Mary Stevenson en avait appelé de ce jugement :

— « Vous ne diriez pas cela de Bonnereau s'il avait seulement cinquante mille francs de rente. Chez vous, Français, un homme n'est du monde que s'il est riche, ou que s'il vit sous la protection de quelque riche. En Amérique, ce n'est pas la même chose. Il n'y a pas de monde, au sens, où vous l'entendez, mais seulement des catégories usuelles qui s'établissent suivant la fortune. Le parasitisme artistique n'est pas encore passé dans nos mœurs. Nous prison peu la platitude et la bassesse d'âme. »

Malgré ces appréciations contradictoires, M. Médéric Bonnereau était assez estimé ; il passait pour avoir la dent mauvaise. Dur aux autres autant qu'à lui-même, ne se payant pas de mots, il savait se faire respecter. Les professeurs du Muséum et de l'Institut zoologique le subissaient comme un mal nécessaire, surtout ceux qui tenaient à la richesse des collections. Tous le jugeaient d'un même mot, remarquable par son hypocrisie laconique : « Garçon intelligent, mais pas sérieux ! » L'Académie des Sciences avait décerné à Bonnereau un de ses grands prix pour un travail d'ethnographie, mais ne faisait pas fonds sur lui. M. Mimart n'avait-il pas avancé un jour que Bonnereau brillait plus par l'imagination que par la méthode : « Oui. Messieurs, le voyageur Médéric Bonnereau est un fantaisiste. » Ainsi M. Mimart se

consolait-il de n'avoir rien trouvé de précis à reprendre dans *l'Histoire des populations primitives de l'Inde centrale*. M. de Musimon, M. Tempier et M. Raymond étaient les seuls à lui rendre justice ; et encore, avec tant de prudence qu'on n'entendait point leur voix.

Les ennemis de Bonnereau auraient eu beau jeu s'ils l'avaient vu, par cette soirée de Décembre, occupé à ce divertissement puéril qui consiste à abattre des têtes dans un jeu de massacre. Comme ils passaient devant une de ces baraques telles qu'il s'en dresse sur les boulevards, aux approches du jour de l'an, tous deux, regardant les poupées burlesques, dressées contre un fond d'andrinople, sur plusieurs rangs, s'étaient écrié :

— Tiens, Rimoulard !

La face de cette marionnette en robe d'indienne, sans sexe, longue, grêle, ridiculement fagotée, était en effet celle de l'assistant au Muséum. Même figure exsangue, mêmes cheveux fauves bouclés, même expression candide et aussi bassement sournoise.

Alors, sans s'arrêter à ce que le divertissement avait de populaire, les deux hommes avaient saisi des balles, jeté des sous à la marchande ; et, à la grande joie des badauds, des enfants, ils criblaient l'effigie de Rimoulard. Ne comprenant pas à quel personnage ils en avaient, le public, enchanté de voir ces deux Messieurs pas fiers, malgré leurs pelisses et leurs chapeaux à huit reflets jugeait les coups, prétendait même les diriger :

— « Au gendarme !... Au juge !... Non, non, au curé ! » :

Car le gendarme, le juge et le curé, formes en qui s'incarnent la Force, la Justice et la Religion, sont les cibles préférées du vulgaire, encore que le vulgaire n'ait rien de plus pressé que de s'adresser à eux dès que les choses ont l'air de vouloir tourner au tragique.

Si M. le professeur Tellier, qui passait devant le jeu de massacre, n'eût arraché les deux amateurs à leur exercice, sans nul doute MM. Bonnereau et de Saint-Pol auraient laissé passer l'heure du dîner. Pour excuse, ils prétextèrent

que la vue de Rimoulard, ainsi exhibé, les avait remplis d'enthousiasme. Gravement, M. Tellier déclara que tous les hommes d'action, particulièrement les marins et les explorateurs, se plaisaient à des divertissements enfantins. Il ne blâmait point ce penchant vers les exercices violents. Le cerveau s'y reposait aux dépens des muscles ; ceux-ci s'atrophient dans l'inaction. Depuis longtemps, M. Tellier nourrissait le projet de faire des poids, chez lui, le matin. Mais il n'en pouvait trouver le temps. Enfin il parla de Rimoulard, « cause première ».

— Vous savez qu'on vient de le nommer suppléant de Musimon, à l'Institut zoologique. Le Ministre a pris cela sous son bonnet, invoquant qu'il ne s'agit pas là d'une chaire enseignante. On n'a rien osé objecter. Les choses resteront ainsi jusqu'à l'élection du titulaire, soit jusqu'en mai prochain. Il se prépare des choses extraordinaires. J'ai entendu dire que Gauguet sera candidat... Oui, parfaitement ! L'Académie des Sciences va, paraît-il, lui décerner le grand prix Lambois.

— « Pas possible ! » Bonnereau et Saint-Pol s'arrêtaient, gesticulaient : « Jamais on ne permettrait une chose pareille ! » Du coup, la circulation fut arrêtée devant le café Grassot, car au groupe des trois savants venaient de s'ajouter M. Sole et M. Karabovich. Emportés dans deux directions contraires, les passants se heurtaient contre ce bloc, formaient des remous ; une marchande de pain d'épices faillit être emportée avec son établissement. Des gardiens de la paix intervinrent. La circulation se rétablit, sans que M. Rimoulard se doutât, un seul instant, qu'à cause de lui l'ordre public avait été un instant menacé sur le boulevard Saint-Michel.

M. Rimoulard était alors fêté par sa famille. Chacun se réjouissait autour de lui pour l'augmentation et d'honneurs et d'appointements. On buvait à la prospérité du jeune ménage. Ainsi appelait-on M. et M^{me} Désiré Rimoulard pour les différencier de M. et M^{me} Eusèbe Rimoulard, père et mère de Désiré, et de M^{me} Louis Rimoulard, la grand-mère, la veuve du dernier grand

homme qui eût honoré la famille.

La généalogie des Rimoulard se perdait dans la nuit de ces temps héroïques où les hommes de la Révolution établirent le Muséum en lieu et place du Jardin du Roy. Lakanal et ses confrères, comme chacun sait, changèrent surtout le nom de cet établissement. Comme ils recherchaient les gens sûrs et dont les opinions fussent civiques, les recommandations des clubs valaient avant tout pour eux. Le citoyen Anne-Marie Rimoulard, qui avait échangé ces prénoms compromettants contre ceux de Publius-Varro-Lentulus, avait été préposé aux collections alors que M. de Buffon régnait au Jardin des Plantes. Cet empailleur avisé eut vite fait de se pousser par les comités révolutionnaires. Adjoint à l'expédition d'Égypte par M. Geoffroy Saint-Hilaire, Publius rendit de véritables services. Quand il revint en France, on lui créa une situation au Muséum. Bientôt, il y devint professeur d'erpétologie. Son fils, Napoléon-Lucien-Joseph, accomplit pareillement une honorable et brillante carrière ; il hérita de son père la chaire des Reptiles, l'abandonna quelque temps pour professer à Montpellier où il se couvrit de gloire. Napoléon Rimoulard mourut en 1840, membre de l'Institut, chargé d'honneurs et de places. Il légua celles-ci à son fils Louis-Dieudonné, avec sa réputation. Mais Louis eut des déboires avec son descendant direct, Eusèbe. Insensible aux désirs de sa famille, rompant ouvertement la tradition, cet Eusèbe de malheur entra dans l'administration des Ponts et Chaussées, où il devint ingénieur en chef. Il répara sa faute originelle en épousant M^{lle} Félicité Guyot, sœur de M. Valentin Guyot, professeur au Muséum.

Ainsi, dès sa naissance, Désiré Rimoulard fut destiné à occuper la chaire d'anatomie comparée au Muséum, chaire qu'illustrait son oncle, M. Valentin Guyot, ami particulier de M. Mirific, et beau-frère de M. Lecarcin, Directeur de l'établissement. Désiré Rimoulard crût et prospéra à l'ombre de l'École Polytechnique et du Muséum d'histoire naturelle.

Présidant la table familiale, dans son austère et froid appartement de la

rue d'Ulm, M^{me} Louis-Dieudonné Rimoulard rappelait toutes les gloires du passé. On pouvait, sans crainte d'erreur, la ranger parmi ces personnes qui « n'ont rien appris ni rien oublié ». Cette vieille femme de quatre-vingt-sept ans, à demi-percluse, aux trois-quarts aveugle, complètement sourde, ne pactisait plus avec les générations présentes. Son fils Eusèbe avait brisé la chaîne qui reliait les Rimoulard aux origines. Toute l'affection égoïste, despotique, étroite de l'aïeule se reportait sur son petit-fils Désiré, et aussi sur sa femme Laure, dont elle attendait toujours inutilement un héritier, pour le nom. Désiré avait épousé Laure tant à cause de sa fortune que pour sa parenté avec le professeur Brosch, de l'Institut zoologique, personnage influent, et qui occupait un siège au Sénat.

Ainsi, dans cette maison, rien n'avait été livré au hasard. La défection d'Eusèbe avait même tourné à bien. Chacun y vivait aux frais de l'État, depuis la grand'mère, richement pensionnée dès le règne de Louis-Philippe, jusqu'à la cuisinière, Dorothée, dont le mari, gardien des galeries au Muséum, frottait l'appartement chaque dimanche, aidait au ménage et tenait « Madame Louis » au courant de tout ce qui se passait « au Jardin ».

Quand on fut au dessert, M. Valentin Guyot porta son toast solennel à la mémoire du grand disparu, c'est-à-dire du grand-père Louis. Des autres ancêtres, on ne s'occupait plus en ce monde. Le professeur d'anatomie comparée but à l'élévation prochaine de Désiré « son futur et distingué confrère ». M. Mirific avait donné sa parole que Désiré serait nommé professeur dans quelques mois. Mais l'ex-assistant de M. Descelliers ne prit aucun plaisir à entendre son oncle. Il avait appris, le matin, que Goldsmith avait rendu à Lucien de Saint-Pol sa collaboration au Dictionnaire de la Médecine Moderne. Par contre, il pouvait se promettre cette joie de chasser à la première heure et Bonnereau et l'abbé Verteville du laboratoire de mammalogie, dont un arrêté du Ministre venait de le constituer gardien.

Et puis Désiré Rimoulard n'avait pas perdu sa journée. Au service d'En-

tomologie du Muséum, sous prétexte d'attendre M. Tempier, il avait donné quelques conseils à l'assistant, M. Poule, chargé d'écrire un rapport sur les collections rapportées par Bonnereau. M. Poule, fatigué d'enregistrer « toutes les saletés rapportées par ce farceur », heureux d'être agréable au futur professeur, avait diminué, dans la mesure du possible, les résultats obtenus par le voyageur.

« D'ailleurs, cela n'a pas d'intérêt. Qui, je vous prie, ira jamais mettre le nez là dedans ? »

Et, ainsi parlant, M. Poule frappait sur les cartons contenant les récoltes de Bonnereau, sans se laisser retenir par la crainte de casser les pattes et les antennes. Puis, comme deux bocaux restaient à inventorier, il les secoua fortement. L'alcool se troubla, des débris montèrent à la surface. Alors, M. Poule vida le contenu des deux bocaux dans le seau aux ordures, se lava les mains, à l'exemple de Ponce Pilate, regarda sa montre et s'enfuit, criant que l'horloge du laboratoire retardait. Le garçon, Simplon, était déjà occupé à éteindre le feu du poêle. Tout au fond du Laboratoire, M. Tempier, enfermé dans son cabinet, essayait de travailler, sourd aux imprécations de M. Draguignan qui s'obstinait à forcer la porte, fermée à double tour. Insensible à la voix du vieillard, Simplon qui lui répétait que « le professeur ne viendrait pas aujourd'hui », M. Draguignan, candidat perpétuel aux chaires vacantes, s'obstinait à demeurer. On avait dû le pousser dehors, sans qu'il cessât de gémir : « Il faut absolument que je lui parle ! »

M. Rimoulard, quand il eut quitté M. Poule, s'était porté de sa personne à l'imprimerie Toudron où l'appelait son devoir en tant que secrétaire de la Société carcinologique de France. Là, il refit sur le marbre la dernière note de Saint-Pol, destinée aux Annales de la Société. Il mêla à la prose de son ennemi quelques inepties malicieuses, ajouta des fautes d'orthographe, glissa trois erreurs, avant que de donner le bon à tirer.

Telle était la manière dont M. Désiré Rimoulard exerçait ses justices et

vengeait la majesté outragée de son ami Lionel Gauguet. Si pourtant Rimoulard eût entendu ce que disait son ami Lionel à sa mère, il eût peut-être regretté son excès de zèle.

— « Oui, mère, je serai professeur ! Mirifisc me l'a fermement promis. Il se débarrassera de Rimoulard qu'il a mis là comme un bouche-trou, éliminera Chéroy en l'envoyant au loin, et me fera nommer. C'est convenu, réglé, décidé avec Klotz, pour l'été prochain, entends-tu ! Embrasse ton fils qui sera bientôt professeur ! »

M^{me} Gauguet admirait cette précision dans la manière d'administrer le succès. Son fils s'élevait aux proportions d'un grand homme ! Et, dans son for intérieur, elle commençait à trouver un peu petit son défunt mari, le professeur de syrien, auprès de ce Lionel merveilleux.

« La fortune favorise ainsi ceux-là seuls qui en sont vraiment dignes. Mon fils est un de ces êtres supérieurs qui subjuguent le monde. Ayez pitié de lui, mon Dieu, et faites-moi la grâce de détourner sur ma tête l'ouragan de vos colères pour ne lui laisser que la rosée de vos bienfaits ! »

Ainsi M^{me} Gauguet implorait le ciel pour ce fils qui lui donnait tant de sérieux sujets de satisfaction. Il est des natures si foncièrement nettes et pures qu'elles ne sauraient croire au mal. Jugeant le monde d'après soi, elles se font une loi de n'y découvrir que le bien. Lionel, ayant consacré à sa mère la dernière soirée de l'année, courut chez M^{me} Keller. Il la trouva bâillant au coin de son feu, en compagnie de Georges Chéroy. M. Joseph n'avait point paru à l'horizon depuis plus d'une semaine. La chasse au marais le retenait dans le département de la Somme.

— Que je suis heureuse, dit Lucie, d'avoir des amis aussi dévoués. Sans vous, la pauvre femme que je suis aurait passé, seule et triste, les premières heures de l'année.

Et, comme sonnait le coup de minuit, elle leur tendit, fraternellement, le plus beau des fronts à baiser.

CHAPITRE X

La nomination de M. Mirifisc à la direction de l'Institut zoologique plongeait M. Lecarcin et M. Valentin Guyot dans un morne et stupide désespoir. Condamné à gouverner seul le Muséum, M. Lecarcin se trouvait aussi isolé et misérable qu'un marmot de bonne maison, perdu dans le jardin des Tuileries et qui appelle sa bonne à grands cris. Pour M. Valentin Guyot, on put croire, un instant, qu'il renoncerait à professer désormais l'anatomie comparée. On le surprenait, errant, à la manière des âmes en peine, par les salles de son laboratoire, et murmurant devant les squelettes : « Que faire, que devenir ? » d'un air profondément découragé.

À qui s'adresser, désormais ? À qui confier ses déboires quotidiens ? Mirifisc choisissait vraiment bien son moment pour lâcher à la fois la philosophie botanique, le Muséum et M. Valentin Guyot ! L'inventaire de fin d'année avait abondé en fâcheuses surprises : d'une baleine des Basques il avait disparu trois fanons ; le fœtus du myopotame demeurait introuvable ; impossible de remettre la main sur le scaphoïde du rhinocéros étudié par Vicq d'Azir ; et, comme si ce n'était pas assez d'ennuis en ce jour, on avait égaré les trois crânes des mouflons de Tartarie et perdu le grand écureuil de la côte de Malabar.

Profondément ulcéré par ces nouvelles que lui apportait sans ménagements M. Isidore Pourpre, assistant en premier, homme peu sûr à tous points de vue et travaillé par l'envie, M. Valentin Guyot répétait machinalement :

— « C'est bien, Monsieur ! Nous aviserons ! J'en parlerai à Mirifisc. »

Mais M. Pourpre remarqua avec satisfaction que M. le professeur était moins arrogant qu'à l'ordinaire, et que son ton devenait même hésitant.

M. Valentin Guyot continua de parcourir son laboratoire, la mine soucieuse, cherchant sur qui laisser tomber avantageusement sa colère. L'occasion se présenta bientôt, dans le macérateur, où M. Valentin Guyot la saisit aux cheveux. Assis au bord d'un bassin, M. Protome s'occupait à gratter consciencieusement un grand squelette dont une partie reposait sur ses genoux abrités par un grossier tablier, tandis que le reste demeurerait immergé dans l'eau. Insensible aux miasmes pestilentiels qui s'élevaient des cuves, n'écoutant que la voix du devoir professionnel, M. Valentin Guyot interpella sévèrement M. Protome dont les lunettes d'or tressautèrent tout aussitôt.

— Que tenez-vous là, Monsieur Protome ? Restez assis, Monsieur ! Demeurez couvert, Monsieur !

M. Protome salua donc d'une simple inclinaison de son chef coiffé d'une calotte en velours noir, et répondit, avec une timidité de rongeur :

— Monsieur le professeur... c'est... c'est le lamantin que... Monsieur Pourpre a dit de préparer pour le montage.

— Ah ! Ah ! Un lamantin ! Parfaitement, Monsieur ! Veuillez me montrer ce squelette.

Docile et tremblant, M. Protome tira la carcasse jaunâtre hors du bassin. Et M. Valentin Guyot examina l'objet, tout en hochant gravement la tête. Tout à coup, ses sourcils se froncèrent, sa figure se crispa, ses yeux flamboyèrent, et il s'écria d'une voix tonnante :

— Naturellement !... Incomplet !... Naturellement !... Ah, c'est trop

fort, à la fin ! Ça ne se passera pas comme ça ! j'irai trouver le Ministre !

Et sans écouter les balbutiantes assurances de M. Protome qui garantissait l'intégrité du squelette, Monsieur Valentin Guyot appela :

— Monsieur Pourpre ! Monsieur Ravassot ! Venez, Messieurs, s'il vous plaît !

Les deux assistants s'empressèrent, craignant quelque accident : « Pourvu que Protome ne soit pas tombé dans le bassin ! » Mais le préparateur était sain et sauf, et, même, il tenait le lamantin à bout de bras devant M. Valentin Guyot. De celui-ci, l'attitude était encore plus sévère que celle des prélats qui, dans un concile de jadis, jugèrent et condamnèrent la dépouille mortelle de l'antipape Formose, en l'adjurant de se dresser pour répondre.

— Ah ! Ah ! Messieurs ! fit M. Valentin Guyot. En voici bien une autre ! Qui a dérobé, je vous prie, les membres postérieurs de cet animal ? Il n'en existe plus trace. Vous êtes témoins. Devant moi, Monsieur Protome a sondé le bassin. Les membres pelviens ont disparu, Messieurs ; cela vous concerne. Pour moi, j'en ai assez, et du désordre et du mauvais esprit de cette maison ! Et je m'en vais de ce pas en parler à...

Il allait dire à : « Mirifisc », selon son ordinaire. Mais, vivement, il se reprit :

— Au Ministre ! Oui, Messieurs !... Nous verrons enfin qui de vous ou de moi aura le dernier mot, ici !

Et, enfonçant son chapeau jusqu'à la racine de son nez, M. Valentin Guyot s'en fut, avec une imposante dignité. Les deux assistants, pétrifiés, demeurèrent sur place. M. Protome, qui n'avait pas lâché son lamantin, semblait un de ces démons en pierre qui se dressent, au portail des antiques églises, avec un cadavre entre leurs bras. Le premier moment de stupeur passé, tous trois éclatèrent d'un rire fou, furieux, frénétique. M. Protome en lâcha son squelette. Et le préparateur, et les deux assistants, en blouses

grises, en tabliers blancs, en calottes noires, se tapèrent sur les cuisses avec des cris de joie.

— « Les membres postérieurs du lamantin ! Le patron avait déclaré que désormais les lamantins auraient des pieds de derrière ! »

M. Ravassot sautillait autour de la cuve, tenant sa blouse écartée à la façon d'un tutu de danseuse.

— Oyez, peuple ! Oyez, tous ! Le nouveau sirénien : *Manatus tetrapus* ! Oyez, Messieurs ! Oyez, tous !

Et cabriolant plus qu'il n'était raisonnable chez un homme âgé de cinquante-trois ans, M. Ravassot regagna son cabinet. M. Pourpre, plus grave, s'était déjà esquivé, prudemment. Et M. Protome continua de racler sa carcasse, tout en regardant autour de lui. Car il avait peur de tous et de tout, voire de son ombre. Seuls les squelettes avaient le don de ne le point effrayer.

Sans se douter de ces déchainements de gâté facile et médiocre, M. Valentin Guyot se hâtait à travers le Jardin des Plantes ; porté sur les ailes de la colère, il s'avancait d'une allure si précipitée qu'il faillit renverser M. le professeur Lumachel d'abord, puis le gardien Merlin, au détour de l'allée du milieu. Contre ses principes habituels d'économie, il s'était décidé à prendre un fiacre. Et il le retiendrait à l'heure. D'abord il passerait au Ministère de l'Instruction publique, ensuite il irait à l'Académie des Sciences, puisque c'était lundi, jour de séance.

Mais, au moment même où il retenait, place Jussieu, le seul fiacre qui se trouve à cette station où l'on n'en vit jamais deux de file, M. Valentin Guyot tressaillit d'allégresse. Il avait reconnu la voix de M. Mirifisc.

Aussitôt, il raconta son histoire. Un pied dans le fiacre, l'autre sur le trottoir, il parlait à son illustre ami. Celui-ci, attaquant la portière opposée, s'essayait vainement à le calmer. Indifférent à ce colloque, le cocher attendait que son client donnât le signal du départ. Peu lui importait, puisqu'on l'avait

loué à l'heure. Mais M. Valentin Guyot parlait toujours, gesticulant. On eût dit qu'il disputait avec un compétiteur opiniâtre. Curieux d'assister à la lutte, les passants s'arrêtaient. M. Mirifisc réussit enfin à monter dans le fiacre, obligea son confrère à s'asseoir, et l'on partit. Alors M. Mirifisc fit remarquer au plaignant que son affaire se présentait mal : Et d'abord, les lamantins ne possédaient point de pattes postérieures... « autant que mes souvenirs me servent ? »

M. Valentin Guyot s'excusa tout aussitôt :

— « C'était vrai ! Où Diable avait-il la tête ?... Mais depuis que cet excellent Mirifisc avait quitté le Jardin, tout était dans un tel désordre que, pour lui, il ne savait même plus retrouver le chemin de son laboratoire. »

Et, avec un entêtement puéril, il répétait :

— On ne pourra plus s'en tirer ! Jamais ! Jamais !... Ah, Mirifisc, pourquoi nous avez-vous abandonnés ?

Par des paroles savamment calculées, M. Mirifisc arrêta ces lamentations dont le flot montant menaçait de le submerger :

— « Il n'avait pas abandonné ses confrères du Muséum, loin de là ! Il les sauvait, tout bonnement ! L'Institut zoologique, repris, remanié, ramené dans la vraie voie, serait rendu à l'enseignement universitaire, le seul !... Qu'on lui laissât le temps, et les collections de cet établissement retourneraient au Muséum... ou à la Sorbonne. Cela, il ne le savait pas encore ! »

Puis M. Mirifisc rentra dans la pratique des choses :

— Venez-vous avec moi chez Klotz ? J'aurais besoin de votre appui pour un petit détail... Il s'agit d'un prix à l'Académie des Sciences, du prix Lambois... Vous comprenez ?

M. Valentin comprenait très bien, sans savoir :

— Mon cher, je vous suis tout acquis ! Comptez sur moi ! Nous parlerons à Klotz. Il est très gentil et accomplira l'impossible pour nous satisfaire... Et, en somme, c'est notre confrère ! Lui aussi est membre de l'Institut. Je sais

bien que cette section des Sciences morales est loin d'avoir l'importance de la nôtre, mais enfin...

Il parlait encore que le fiacre s'arrêta devant la grande porte cintrée du Ministère. Les deux savants traversèrent la cour, gravirent le perron par où l'on accède au cabinet du Ministre. Mais là une nouvelle foudroyante les toucha. M. Onésime Schmidt, en personne, qui sortait avec une énorme serviette de maroquin sous le bras, leur apprit que Maintoulat venait de jeter sa démission « en pleine figure, à cette abominable Chambre ».

— « Et pourquoi ? — Pour un vote imbécile qui avait mis, contre toute attente, le grand homme en minorité, à propos du budget des Cultes ! »

— Par le téléphone, j'apprends la catastrophe. C'est à n'y rien comprendre !

Et M. Schmidt pâle, soucieux, s'esquiva, emportant ses papiers, secouant la poussière de ses souliers sur le seuil ingrat de l'administration française.

Sous la force du coup, M. Mirifisc demeura un instant écrasé. Son abattement dura l'espace d'un éclair ; il eut le temps de courir après M. Schmidt, de le rattraper sous le porche avant que la voiture du Ministre ne l'emportât, et de lui demander :

— Ma dernière indemnité est-elle signée ?

— Heureusement, oui ! J'y ai tenu la main. Le Ministre l'a signée hier !

Tranquille, désormais, M. Mirifisc estima que le malheur de la France était moins grand qu'il ne l'avait cru au premier abord. Il abandonna M. Schmidt à sa fortune. Que lui importait Maintoulat, à présent ? Le principal était fait. Lui, Édouard Mirifisc, était Directeur de l'Institut zoologique. Le reste ne valait pas la peine d'être noté. Quant à Klotz, on n'en pourrait rien tirer d'utile en ce jour. Mieux valait attendre. Tout dépendait du ministre qui viendrait :

— Réservons-nous, mon cher ami, réservons-nous ! Pour ce qui est du prix Lambois, j'ai l'intention, aujourd'hui, de laisser dormir la question.

Nous demanderons l'ajournement. Voyons venir !

M. Valentin Guyot approuva ces sages paroles. Et, trottant aux côtés du grand homme qui se dirigeait vers le quai Conti, il répétait :

— Réservons-nous ! Je vous l'ai toujours dit, réservons-nous !

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, M. Anatole Maisontiez, n'avait point gardé une attitude expectante. L'illustre physiologiste, prévenu en temps utile par MM. de Musimon et Tempier auxquels Bonnereau avait raconté l'histoire de l'abbé Verteville, avait tancé Mirifisc, avec l'autorité de ses quatre-vingt sept ans. M. Maisontiez connaissait les hommes. Un seul argument lui suffit pour évincer le protégé de Mirifisc.

« Qu'en dirait-on à l'École Normale ? »

Mirifisc comprit à demi-mot. Le Secrétaire perpétuel goûtait peu l'esprit universitaire. Sa position considérable, unique, dans le monde savant, position due moins à sa valeur scientifique transcendante qu'à son austère intégrité, mettait M. Maisontiez en dehors comme au-dessus des « questions de boutique. » — Qu'une allusion fût seulement faite par lui à la séance de l'Académie, et le crédit de Mirifisc était détruit pour longtemps.

Aussi remettant à des temps plus heureux son intention d'éblouir le monde par la fortune subite de son protégé, M. Mirifisc plia-t-il sagement ses voiles. Il approuva en tout le Secrétaire perpétuel, essaya de détourner l'orage sur la tête de l'abbé Verteville, parla du péril clérical. Mais M. Maisontiez, athée en son particulier, ne mangeait pas du prêtre. D'ailleurs, il connaissait le travail de « cet abbé ». Et M. Mirifisc dut alors faire celui qui savait une nouvelle qu'on lui apprenait, et pour son plus grand déplaisir. Quand M. Maisontiez lui eut infligé l'éloge du livre de l'abbé, il s'écria, comme s'il se laissait emporter par un subit accès de franchise :

— Eh bien, mon vénéré maître, j'aime mieux tout vous dire ! C'est moi qui ai prié Musimon de vous remettre le livre de ce brave Verteville ! Il est évidemment supérieur au travail d'un débutant.

— L'Académie n'attendait pas moins de vous. Au revoir, mon cher confrère.

M. Mirifisc, sans prolonger cet entretien, remonta dans son fiacre qui le transporta à l'Institut zoologique. Si court que fût le trajet, les projets les plus contradictoires se heurtèrent, s'échangèrent, se mêlèrent dans le cerveau du naturaliste universel. De leur combinaison sortit une idée simple et pratique :

« Ne pas lâcher Gauguet, car ce serait une faute qui compromettrait mon crédit. L'immobiliser en le faisant passer pour victime. Laisser aller les événements, puis lui donner une compensation tellement éclatante que mon pouvoir sera considéré comme illimité. Maisontiez n'est point éternel, rien ne s'oppose à ce que... plus tard... l'Institut ne songe à moi pour le Secrétariat perpétuel. »

Si M. Mirifisc, tout en se laissant bercer par ses rêves dorés aux cahots de son fiacre, eût entendu les propos qu'échangeaient à la même heure M. Maisontiez dont il escomptait la succession — et M. Deforge, Secrétaire perpétuel d'une autre section de l'Institut, nul doute qu'une seconde mèche de cheveux n'eût blanchi à sa tempe :

« Je ne mourrai tranquille, disait M. Maisontiez, que lorsque je serai sûr de mon successeur possible. J'ai beaucoup aimé l'Académie, je l'aime encore, bien que quelques-uns y soient entrés que j'aurais préféré voir dehors. Je ne nomme personne... »

M. Deforge avait interrompu doucement le célèbre savant :

— « N'ayez point une telle inquiétude. J'ai des renseignements. Jamais *Il* ne sera nommé... Et d'ailleurs à quoi bon parler de ces choses ! Vous êtes de ceux, mon vénéré ami, qui nous survivront à tous... À propos, quel plat lui avez-vous donc servi, à ce jeune et brillant confrère ? je l'ai vu sortir de chez vous la mine défaite... Oh ! cela n'a duré qu'un instant. Mirifisc ne se croyait pas observé. Très maître de lui, à l'ordinaire !... Il a dû passer un vilain

moment... Le prix Lambois ?

M. Maisontiez, qui ne se compromettait jamais, par principe, hocha le menton vaguement, et les deux vieillards parlèrent d'autre chose.

Le fiacre de M. Mirifisc étant arrivé à l'Institut zoologique, le professeur entra dans son nouveau domaine. Mais au moment même où il commençait de gravir l'escalier d'honneur, il se frappa le front : à quoi pensait-il donc ! Il allait manquer la séance de l'Institut ! Si bon visage qu'il eût fait à M. Maisontiez, M. Mirifisc n'avait pas moins été très gravement touché. Ne pas assister à la séance, c'était accuser le coup. Il prit donc un nouveau fiacre et retourna sous la Coupole. Les sourires componctuels qui accueillirent la communication qu'il donna du désistement de Gauguet, lui montrèrent que l'on connaissait l'histoire. Trop intelligent et réfléchi pour ne pas grouper, en un instant, toutes les indications de l'affaire, il se rappela les inégalités singulières de la thèse de son élève, l'embarras dont celui-ci avait fourni plus d'une preuve en Sorbonne. Et M. Mirifisc comprit tout enfin. Il avait cru à l'incapacité de Gauguet dont il n'avait pas lu le livre. Il ignorait le plagiat.

Le cas, pour lui, n'avait rien de pendable. C'est faute vénielle pour un candidat de copier la composition du voisin. L'important est de ne pas se faire prendre. M. Mirifisc ne s'arrêta donc pas à cela. Mais où il s'arrêta, ce fut au scandale probable et aux ennuis qui pourraient s'étendre jusqu'à lui. Il se résolut donc à morigéner l'imprudent avec la dernière sévérité et à prendre définitivement sa mesure.

Ce fut dans le cabinet directorial, jadis occupé par M. Père, et dont les vastes fenêtres donnaient sur les jardins et l'ancien passage des Vignes que M. Mirifisc blâma l'assistant Gauguet. Le jeune homme écouta la semonce avec une mine officiellement contrite, comme il convient à un subalterne tancé par son chef hiérarchique le plus élevé. Et il comprit très bien que M. Mirifisc ne s'occupait que des conséquences et non du crime en lui-même.

Quand M. Mirifisc, à bout de paroles, eut proféré la traditionnelle som-

mation : « Maintenant, qu'avez-vous à répondre ? », Lionel répondit, avec le plus beau sang-froid, en dévisageant hardiment le buste de plâtre qui se dressait sur la cheminée.

— Mon Dieu, Monsieur le Directeur, je suis coupable, c'est certain, mais surtout d'un excès de confiance.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda le Mirifisc en chair et en os, qui siégeait au-dessous de son effigie, un peu dégradée par le dernier déménagement.

— Ce que j'entends, Monsieur le Directeur ? C'est que j'ai été trompé par mon confrère Georges Chéroy. Le sachant plus que gêné d'argent, j'ai cru bien faire en le chargeant, contre une rétribution honnête...

— Pardon — interrompit M. Mirifisc, dont les yeux brillèrent entre ses paupières mi-closes — Chéroy, dites-vous ? Et combien vous a-t-il demandé pour ce travail ?

Lionel hésita, une seconde à peine. Mais, très maître de lui, il donna à son hésitation l'apparence d'un calcul. Levant machinalement deux doigts, baissant le menton, il parut compter. Puis il répondit d'une voix douce :

— Trois mille francs... et quelque deux ou trois cents francs... environ.

— C'est cher, pour copier un manuscrit !

— Hélas, Monsieur le Directeur, m'en pouvais-je douter ?... L'ouvrage de l'abbé Verteville était inédit. Je n'avais aucun point de comparaison...

— Allez ! Et que tout ceci reste entre nous ! Vous n'aurez pas d'ennuis, mais veillez bien ! On vous guette. Ne bougez plus, faites le mort ! Je veillerai sur vous.

— Décidément, se disait Mirifisc, il est plus fort que je ne croyais. Encore un peu, et il m'aurait fait son complice !

Lionel, en sortant du cabinet de M. Mirifisc, fut pris d'un tel tremblement que ses dents claquaient. Il alla s'enfermer dans son laboratoire et médita longuement. Ce qui le désolait, là-dedans, c'était de ne pouvoir se plaindre.

L'histoire était de celles qui ne se content pas. Et, pourtant, quelle version opposer à celle qu'allaient répandre, certainement, Musimon, Tempier et Raymond ? La calomnie imaginée contre Chéroï pouvait-elle y être opposée sans danger ?

Lionel réfléchit : « Si, cependant ! On pouvait la colporter, à condition que ce fût de façon discrète... sous le manteau... Chéroï réclamerait-il ? C'était peu probable. Et, d'ailleurs, personne ne lui en parlerait. Une légende s'établirait où lui, Lionel, passerait pour la victime d'un cupide et astucieux sycophante, nommé Chéroï. »

Et, ayant ainsi calculé la portée de ses armes, Lionel se résolut à prendre Rimoulard pour premier confident. Il lui devait cela, par déférence, d'abord, puisque cet ami avait été chargé de diriger la chaire vacante de mammalogie, à titre de suppléant, quelques jours avant que Lionel eût été nommé assistant. Mais il ne trouva chez son ami qu'une très mauvaise nouvelle. Après une scène épouvantable à l'Institut zoologique, on n'en savait pas davantage, M. Rimoulard avait eu deux vomissements de sang. Les médecins le tenaient au repos absolu, sous la glace, et ne répondaient pas de sa vie.

Quelle était cette autre histoire ? Lionel la connut dans tous ses détails, le soir même. Son confrère, l'assistant Latalpade, la lui raconta telle qu'il l'avait entendue de son cabinet :

— Vous comprenez, mon jeune ami, que je ne me suis pas mêlé de ça... Voici comment les choses se sont passées : Monsieur de Saint-Pol, à son ordinaire, travaillait dans le petit laboratoire, en fumant son cigare. Il le jeta dans le cendrier du poêle, tout grand tiré, et s'en fut chercher un livre dans la bibliothèque que voici, derrière mon dos. Il causa un peu avec moi et retourna vers ses paperasses, un mémoire sur les mangoustes, je crois... À ce moment, j'entendis Rimoulard qui hurlait « Ripault ! Ripault ! On met le feu au laboratoire ! » Je me levai, et de ma porte, ici, je vis ledit Rimoulard en train de s'escrimer du pied contre le cendrier où fumait le bout de cigare. Et le per-

sonnage criait : « Enlevez cette cochonnerie !... Je ne veux pas qu'on fume ici !... Un laboratoire n'est pas une tabagie, que je sache ! »

« Je vous avouerai, mon jeune ami, que la scène valait d'être vue. Ça rappelait le théâtre réaliste. D'un côté, Rimoulard trépignant, de l'autre, Saint-Pol serrant son fume-cigare dans un étui. Et au milieu, tel le Christ entre les deux larrons, le garçon qui éteignait le fumeron avec des pincettes.

M. Latalpade, ménageant ses effets, marqua un temps, battit la mesure avec les pinces à bourrer, et continua, avec une désespérante prolixité :

— Or voici ce qu'il advint... Mais, asseyez-vous, s'il vous plaît, car c'est très long... Non, plutôt ici : en cette saison, les courants d'air sont dangereux... Saint-Pol, donc, continuait de travailler, sans plus faire attention à Rimoulard qu'à une mouche qui aurait déambulé le long d'une vitre... Oui !... Quand je dis : une mouche, je m'explique ! Vous n'ignorez pas que beaucoup de diptères hivernent dans les lieux habités et, naturellement...

— Oui, oui, je sais ! fit Lionel, désespéré par ce bavardage interminable.
— Racontez-moi la fin de l'incident !

Mais M. Latalpade se perdit en considérations sur les insectes qui vivent dans les maisons. Il énuméra les plus dangereux : « La semaine dernière, M^{me} Latalpade s'était aperçue que sa pèlerine de castor se mangeait. Seule, la teigne des fourrures pouvait être accusée. Cependant les attagènes... Enfin ! »

Ah oui ! Enfin ! M. Latalpade consentit à renouer le fil de son récit.

— Alors, Rimoulard se rua sur la table où écrit ordinairement l'abbé Ver-teville, vous savez bien, ce bon abbé ?

— Oui, certainement, gémit Lionel.

— Ah, très bien ! Donc, mon Rimoulard se rue sur la table, en disloque le tiroir, éparpille tous les papiers qu'il contenait, les disperse aux quatre coins de la pièce, et ordonne au garçon de les jeter au feu : « Allez, allez ! Brûlez-moi ces ordures ! J'entends que désormais les gens étrangers au labo-

ratoire ne viennent plus nous ennuyer !... Qu'est-ce que vous dites, Ripault ? Que ce sont les travaux de Monsieur Verteville ?... Je me fiche pas mal des élucubrations de ce toqué ! » Maintenant, il ne me souvient plus très exactement s'il a dit « toqué » ou « calotin ». Attendez...

M. Latalpade, avec un malicieux plaisir, hésita, leva ses pinces à bourrer, frappa sa cuisse d'un coup sec et s'écria :

— J'y suis. Rimoulard a dit les deux mots. Entre nous, ils sont un peu synonymes, ne trouvez-vous pas ? Une toque et une calotte, en somme ?

— Charmant ! — Et Lionel grinçait des dents, dévoré par l'impatience.

— C'est alors seulement que Saint-Pol feignit de s'apercevoir que Rimoulard était là. Il alluma un second cigare, en aspira quelques bouffées, et dit avec le plus beau flegme « Cela n'a pas d'importance. Ripault, mon brave, vous pourrez allumer demain votre feu avec ces brouillons. Le livre de l'abbé est imprimé. Il a été copié d'ailleurs ici même par un de vos amis, Monsieur Rimoulard ; vous feriez donc bien de lui faire cadeau des autographes de l'abbé, par-dessus le marché ! »

Si M. Latalpade se fût moins écouté parler, il aurait pu remarquer que M. Lionel Gauguet, d'abord très pâle, était devenu d'un rouge ardent. Mais l'ingénieux narrateur ne s'aperçut de rien et continua de parler, en scandant ses phrases avec ses pinces qui ressemblaient à un grand fer à friser.

— Vous savez peut-être, vous, à quoi riment ces paroles ? Moi, pas !

Lionel respira plus librement. Il secoua la tête en signe de négation.

— Le sieur Rimoulard le savait, peut-être. Toujours est-il qu'il se retourna comme si un serpent l'eût piqué. Je vous dirai à ce propos que ledit jeune homme a une peur bleue des reptiles. Ainsi, me trouvant avec lui, à Fontainebleau...

Suivit un histoire de vipères qui dura dix minutes. Lionel eut le temps de rassembler ses souvenirs. Il en eut froid dans le dos, surtout à se rappeler cette nuit où une voix avait appelé Chéroy, de la rue Vauquelin. « Pourvu

que ce n'ait pas été Saint-Pol ! Pourvu qu'il n'ait pas attendu, qu'il ne m'ait pas vu sortir ? Il sait, peut-être ? »

M. Latalpade ayant consenti à abandonner ses vipères en revint à « ses moutons ».

— Rimoulard se retourna donc et dit à Saint-Pol : « Veuillez vous expliquer, Monsieur !... Entendez-vous, Monsieur ? Et d'abord on ne fume pas ici, Monsieur ! » Saint-Pol, sans même lui répondre, montra le dos et continua de fumer. Le malheureux Rimoulard voulut sans doute frapper un grand coup. Entre nous, il est un peu autoritaire, le suppléant ! Il commanda au garçon Ripault de jeter par la fenêtre la pipe de Bonnereau, Mariammina... Cette Mariammina est une déesse indienne qui, vous le savez, préside à la variole. Vous ne le saviez pas ? C'est très curieux.

Et Lionel dut subir l'histoire de la déesse Mariammina et de quelques autres divinités pouraniques. Il apprit aussi que Bonnereau appelait ainsi sa « pipe première » parce qu'il avait commencé de la culotter dans le pagotin dédié à cette déesse aux environs de Codgiavaram. M. Latalpade reprit ensuite la relation exacte des malheurs de Rimoulard.

— Il commanda donc à Ripault de jeter par la fenêtre la pipe Mariammina qui reposait sur une planche, au-dessus de la table saccagée. Le malheureux garçon ne sut que répondre : « Mais, Monsieur, c'est la belle pipe à Monsieur Bonnereau ! » Rimoulard, outré de colère, cria tellement haut qu'on l'eût entendu de la rue : « Jetez-moi cette saleté dehors ! Je me moque et de ce Monsieur et de sa pipe ! » Et, n'écoulant que sa colère, l'imbécile... Pardon ! Mettons : le sot, car je crois qu'il est un peu votre ami...

Lionel se mordit les lèvres, mais ne releva pas le propos.

— Le sot, s'armant d'une règle, balaya la planche. La pipe chut sur le parquet et se brisa en trois morceaux... L'écume, vous ne l'ignorez pas, est extrêmement fragile. Alors, notre Saint-Pol... Je dis : notre, parce qu'il est notre ami, à tous, ici... Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Lionel, exaspéré, approuva d'un signe de tête.

— Notre Saint-Pol marcha alors sur Rimoulard. Sans esclandre, doucement, il lui posa la main sur l'épaule, le regarda dans les yeux et lui dit : « Ça, mon petit, c'est un signe de mort. Et je vous garantis que ce n'est pas moi qui mourrai. Il faut savoir pardonner aux aliénés et aux infirmes. Tournez les talons ! Si vous remettez les pieds dans ce coin que le professeur m'a réservé, je vous en ferai sortir à coups de botte dans le derrière. Si vous n'êtes pas content, un coup d'épée est à votre disposition. Si vous réclamez en haut lieu, je vous ferai sauter, et vous en tiens le pari, vous laissant libre de fixer la somme. Mais, comme vous ne serez jamais professeur ici, je vous prie de ne pas jouer au maître, à l'exemple des petites filles qui jouent aux visites. Allez en paix ! » Et, joignant l'acte à la parole, mon Saint-Pol. — Je dis : mon, en signe d'estime, vous entendez. — Mon Saint-Pol dirigea avec une douce fermeté votre Rimoulard. — Je dis votre, vous comprenez, parce que...

— C'est compris, — fit sèchement Gauguet, très gêné. — Et alors ?

— Et alors ? Eh bien, Rimoulard n'a rien osé dire. Et j'approuve sa sagesse. Je connais mon Saint-Pol. Il eût pris le charmant garçon par une oreille et l'eût traîné jusqu'à la porte du cabinet professoral.

— Et vous, Monsieur Latalpade, vous avez laissé...

— Je vous crois, Monsieur Gauguet ! Maintenant, si vous désirez connaître et mon avis et la fin du roman, voici : Rimoulard, que j'abhorre en tant que plat valet du nouveau Directeur, est rentré chez lui dare-dare. Sa colère rentrée a crevé, enfin. Et, entre nous, je crains qu'il n'en ait pas pour longtemps. Sans vous souhaiter un pareil sort, Monsieur et honoré collègue, j'ai l'honneur de vous saluer.

Et M. Latalpade, qui avait consulté sa montre, se retira.

— « Se moquerait-il de moi ? songeait Lionel, ou bien est-il simplement idiot ?

M. Gauguet se trompait sur les deux points. M. Latalpade était, exacte-

ment, un philosophe qui, près de prendre sa retraite, ne se croyait plus tenu à ménager les grands de la terre.

M. Mirifisc ignora ces incidents, tant il évitait avec soin toutes les distractions inutiles. Des préoccupations plus hautes le tenaient. Il s'occupait à patronner l'abbé Verteville qu'il avait découvert, à l'entendre. M. Mirifisc avait vu le Ministre Lacome, lui avait signalé cet ecclésiastique comme un de ses meilleurs élèves « et qui l'aiderait de ses lumineux conseils pour réorganiser un service qu'avait laissé périliter M. Père ».

— Vous savez, Monsieur le Ministre, combien j'approuve vos idées en ce qui touche le côté Musée. Comptez que j'y consacrerai tous mes soins.

— Je compte, en effet, sur vous pour cela — avait répondu froidement le Ministre. — J'entends que la chaire de Mammalogie soit au plus tôt déclarée vacante et que les corps savants me présentent leurs candidats avant Pâques. On m'a parlé déjà de ce Monsieur Verteville. Vous m'éclairerez.

M. Mirifisc avait vu aussi M. Maisontiez.

— Mon vénéré maître, c'est décidément l'abbé qui tient la corde !

— Va pour l'abbé, mon cher Mirifisc, il est des gens de mérite sous tous les habits, et l'Institut est libre dans son choix. Pour moi, je tiens l'ouvrage pour supérieur.

Ce n'était pas, à vrai dire, l'idée de M. Mirifisc, qui intriguait pour se faire déléguer comme rapporteur. Il n'y réussit point. M. de Musimon eut charge de rendre compte de l'ouvrage.

Ainsi l'abbé Verteville se vit-il décerner le grand prix Lambois, et sa stupéfaction fut profonde. Le jour même où le prêtre reçut cette récompense solennelle, il fut favorisé d'une invitation à dîner par M^{me} Lagagne. Émilie manquait un peu d'hommes du jour. En délicatesse avec le Ministre Lacome dont elle n'avait pu prévoir à temps le retour aux affaires, elle se rabattit sur Klotz et quelques autres notabilités officielles, ainsi que sur trois députés du centre gauche :

— J'aurai, ma chère baronne, la plus belle tablee de la saison.

— J'espère, répondit M^{me} Kolb, que nous verrons à ce festin notre charmante Lucie et l'irrésistible Gauguet, ainsi que le ténébreux Chéroy ?

M^{me} Lagagne ne s'engagea à rien. La présence d'un abbé, aussi vénérable par ses vertus qu'illustre par ses découvertes récentes, oblige une maîtresse de maison à des éliminations souvent pénibles... « On se retrouverait bientôt ! »

— Ah ! oui ! Est-ce que ce Monsieur Verteville n'a pas écrit un livre charmant sur les cochons d'Inde ?... Non ?... Tiens, je croyais !...

Et la baronne, d'un air revêche, demanda à son amie si elle était bien sûre que l'abbé viendrait.

— Absolument sûre, Sarah ! Il ne m'a pas encore répondu. Mais quelque chose me chante qu'il acceptera.

Ce quelque chose chantait faux. On apporta à ce moment même des lettres.

— Tenez, s'écria la confiante Émilie, je parie que celle-ci est de la main de l'abbé.

M^{me} Lagagne avait raison sur un point. L'épître était bien du curé d'Écouys, par le Plessis en Ponthieu. Mais la teneur fut loin de satisfaire l'amie de la baronne Kolb :

Madame,

« Je ne sais comment vous exprimer ma profonde gratitude pour la lettre trop flatteuse que vous avez eu la grande bonté de m'écrire. L'admiration dont vous parlez ne doit point s'écarter de Celui qui a tout créé pour s'égayer sur un de ses plus indignes serviteurs. S'il Lui a plu, dans sa miséricordieuse bienveillance et son infinie libéralité, de me favoriser de quelques-unes de ses lumières, je n'ai rempli que bien petitement mon devoir, en li-

vrant à l'attention des hommes les résultats de recherches qui valent seulement par leur sincérité.

« Si des savants, pris entre les plus illustres, ont daigné, dans leur extrême indulgence, m'encourager, je me croirais plus que coupable, en sacrifiant à cette vanité du monde qui conseille à certains parmi nous de s'offrir en spectacle, comme si notre individu périssable était en quoi que ce soit responsable des avantages qui nous viennent directement du Tout-Puissant.

« Aussi bien la simplicité qui convient à une personne de mon état me défend-elle de me mêler à un monde où fréquentent pourtant tant de personnes discrètes, qui se signalent par leurs vertus. Mais ces personnes ont sur moi l'avantage indéniable d'une conversation humaine dans laquelle ne saurait briller un simple ministre de Dieu.

« C'est pourquoi je vous prie, Madame, de vouloir bien agréer, avec l'expression de ma reconnaissance, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux en N.S.J.C. dont je suis l'indigne serviteur. — VERTEVILLE.

M^{me} Lagagne tendit la lettre à M^{me} Kolb :

— On n'a pas idée, ma chère Sarah, d'une pareille rusticité.

— Pourquoi aussi vous adresser à des gens d'église ? Chacun n'a jamais avec eux que des ennuis.

Et la baronne médit fortement du clergé : Le pays était opprimé depuis trop longtemps par l'engance cléricale. Mais un esprit nouveau, et tout de liberté, soufflait heureusement ! Sans la chute de Maintoulat, on allait entrer en plein progrès ! Des temps meilleurs viendraient. Puis la baronne loua le rabbin Samuel Lévy, dont la conversation l'avait charmée, tout récemment, chez le banquier Hoefling.

— À propos, vous pouvez maintenant inviter Lucie.

M^{me} Lagagne, tout aussitôt, saisit le téléphone qui, toujours, reposait sous sa main. Car, ainsi que la plupart des personnes inoccupées, cette dame

ne correspondait avec ses amis que par les voies les plus rapides. Le télégraphe, lui-même, était trop lent à son gré.

La baronne, appliquant à son oreille le récepteur libre, put profiter de cette conversation à longue distance.

— Allo ! Allo ! Madame Keller ?

— Allo ! Allo !

— Consentiriez-vous, toute belle, à dîner ici jeudi ?

— Avec qui ?

Sans s'irriter de l'indiscrétion, Émilie énuméra les notabilités qui se pressaient autour de sa table. Mais M^{me} Keller eut l'audace de répondre :

— Je ne pourrai pas venir si vous n'invitez pas Monsieur Gauguet. Je veux avoir quelqu'un avec qui causer.

M^{me} Lagagne retint mal son indignation. Toutefois, la baronne, qui en tenait pour les mœurs du jour, trouva la prétention absolument légitime.

— Mais, fit Émilie, avec ce Gauguet nous serons treize à table !

— Engagez Chéroy, ma bonne, nous serons quatorze, et au grand complet.

Ayant prié M^{me} Keller d'inviter M. Gauguet de sa part, Émilie demanda aussitôt la communication avec l'Institut zoologique :

— Allo ! Allo ! Monsieur Chéroy ?

M. Chéroy répondit au bout d'un instant. Il acceptait.

— Naturellement ! ricana la baronne.

Mais, à un appel précipité de l'appareil, M^{me} Lagagne sursauta :

— Qu'est-ce encore ?

— Allo ! Allo ! Madame Lagagne. Désolé, je ne pourrai...

C'était Bonnereau qui, maintenant, se substituait à Chéroy. Il déclarait à l'infortunée Émilie qu'il se voyait dans l'impossibilité absolue d'honorer son dîner de sa présence.

— L'animal !

— Rien ne m'étonne de la part de ce Bonnereau, ma chère ! Je parie qu'il connaît votre embarras et votre désir de trouver un quatorzième convive. Eh bien ! Quoi de plus simple ?... Invitez Joseph Keller.

M^{me} Lagagne, sans se décourager, recommença de sonner à son téléphone, Et, masquant sous un sourire très mondain son intérieure satisfaction, la baronne Kolb colla de nouveau le récepteur à son oreille. « Si Joseph refusait, quel bonheur ! »

Cependant, Bonnereau, qui avait abandonné le téléphone du laboratoire, essayait d'expliquer à Chéroy qu'il faisait en ce moment le jeu de quelques intrigantes et qu'il se perdait dans l'esprit des honnêtes gens. Médéric était venu pour tenter une dernière démarche auprès du malheureux qu'il prétendait disputer à cet amour destructeur. Depuis des mois, il suivait la marche du mal. Il voyait son ami s'enfoncer lentement dans la vase gluante. Georges en avait maintenant jusqu'au menton. Encore un peu, il sombrerait.

— Eh, que diable, partez plutôt ! J'aime mieux vous voir au Congo ! La fièvre des marais est, à tout prendre, moins pernicieuse que cette femme ! Elle vous noie et vous déshonore par-dessus le marché !... Vous en mourrez, Chéroy, mon enfant !... Qu'il vous souvienne : de ce que je vous disais l'été dernier sous les arbres du boulevard de Port-Royal !

— Je ne sais ce que vous voulez dire !... Et, encore, ne vous mêlez point de cela. Libre à vous, Bonnereau, de vous contenter d'une vie égoïste et solitaire. Si vous n'avez jamais aimé personne, n'enviez pas, au moins, la petite part de bonheur qui m'a été départie.

Médéric attira Chéroy dans un coin du cabinet, se croisa les bras, et le regarda en face. Et le jeune homme fut effrayé de l'expression douloureuse qu'avaient pris brusquement les traits de son aîné.

— Vous venez de dire, Georges, que je n'ai jamais aimé. Plusieurs fois, déjà, vous m'avez adressé ce reproche. Plût au Ciel qu'il fût fondé ! Écoutez !

Je vais vous livrer un secret, il est à moi seul. Car l'ami avec qui je l'ai partagé est mort, et celle qui l'a su l'a sans doute depuis longtemps oublié : Moi qui vous parle, ayant votre âge, Je tombai amoureux d'une jeune femme tellement belle qu'à son seul souvenir mes yeux se ferment, de peur de laisser s'envoler son image qui y est fixée pourtant à jamais. Je ne vous fatiguerai pas d'un long récit. J'ai aimé cette femme obscurément, sans courage, autant qu'une créature de chair peut en aimer une autre. Elle fut tout pour moi, et ne fut pas à moi. Depuis près de vingt ans que je ne l'ai vue, elle a hanté, sans trêve, et mes jours et mes nuits. Je l'ai vue dans les mirages décevants du désert, dans les forêts des tropiques, sur l'azur de la mer, dans les brouillards des fleuves. Et quinze années ont passé, où j'ai parcouru la terre, sans qu'elles m'aient apporté ni la consolation ni l'oubli.

Bonnereau s'assit, s'accouda machinalement à la table, voila sa face sous sa main, et se tut. Georges, touché de ce que ce désespoir avait de simplicité tranquille, garda pareillement le silence. Pendant quelques instants les cœurs de ces deux suppliciés battirent à l'unisson. Le jeune homme et l'homme mûr s'abreuyaient d'amertume. Et, peut-être, chacun y puisait-il la même sauvage volupté, tant la plus grande joie est au-dessous de la plus cruelle souffrance. Car celle-ci repliée, sûre de sa durée, se repaît d'elle-même, tandis que celle-là ne cherche qu'à se répandre et à se perdre au dehors comme si elle avait conscience de sa faiblesse, au regard de la force du temps.

Médéric rompit enfin le silence :

— Que vous dirai-je ? Ce fut une histoire plate, sans incidents, banale. Les amours des hommes pauvres sont toujours de tristesse ou de honte. J'ai préféré la tristesse. D'ailleurs, Madeleine Châtelier... Oubliez ce nom, je vous prie. Je m'étais juré de ne plus le prononcer. Cette jeune femme ne m'aima jamais. Je ne le lui reproche pas. Les amoureux sont généralement d'un caractère despotique. Ce fut mon principal tort, peut-être, de n'être pas affligé de ce défaut. N'ayant jamais eu l'âme basse, je ne connus point le dépit. Tou-

jours est-il que je souffris sans colère, et je ne lui en voulus pas de mon erreur. Sans insister — et ce fut là mon tort, encore n'en suis-je point assuré — je repris mon existence vagabonde. Je retournai au désert que je n'aurais jamais dû quitter.

— Mais, interrompit Chéroy, d'une voix basse et tremblante, et comme s'il parlait pour lui-même — aviez-vous donc perdu tout espoir, et ne pouviez-vous attendre ?...

— Insensé que vous êtes ! Le temps qui guérit tout, comme on dit, est certes le seul remède qui n'apporte de soulagement à ce mal ! Attendre quelque chose du temps quand on aime une femme qui se refuse, c'est garder son arc tendu dans l'espoir qu'il gagnera du ressort ! Folie ! N'en tentez pas l'épreuve !... Je suis parti et jamais je ne l'ai revue ! Je m'étais juré de tout ignorer d'elle. Je me suis tenu parole, sans pitié.

Médéric s'était arrêté de parler. Il se leva, marcha quelques pas, posa sa main sur l'épaule de Chéroy qui baissait la tête, et dit, riant amèrement :

— Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que j'ai continué de vivre. Et l'on s'accorde même pour trouver que je jouis d'une excellente santé. Voyez-vous, Georges, mon garçon, le tout est d'avoir de l'estomac, suivant l'expression consacrée !... Maintenant, que ceci reste entre nous ! J'espère, pour vous, que votre passion pour Madame Keller n'en est pas encore arrivée à cette phase. Si jamais l'expérience d'autrui peut profiter à quelqu'un, écoutez ma voix. Vous sentez-vous la force de réagir ?... de la quitter... Allons, parlez !... Demain, Georges, il sera peut-être trop tard !

Et comme Chéroy, gardant la tête basse, rougissait sans répondre, Bonnerau le quitta sur ces mots :

— Réfléchissez encore ! Vous en mourrez. Et je ne plaisante pas, car le rire serait odieux en pareille matière. Ne l'oubliez point : Quand on s'est affirmé auprès d'une femme dans la position d'ami, on doit bannir toute espérance de jamais toucher son cœur.

Georges Chéroy ne répondit rien. Abattu maintenant sur sa table de travail, il pleurait lourdement, sans force. Il pleurait sur lui, peut-être ; peut-être aussi à la façon de ces enfants battus qui ne possèdent qu'un pauvre jouet et qui voient un méchant le briser.

CHAPITRE XI

« Ce que femme veut, tous les Diables le veulent ! » avait dit M^{me} Lucie Keller. Mais elle avait compté sans ces Diables sur qui les femmes ne peuvent faire peser leurs volontés ; soit que ces Diables soient trop vieux, soit qu'ils sachent simplement « ce qu'en vaut l'aune », pour parler le langage de nos pères.

M^{me} Keller avait voulu aller trop vite en besogne. Le monde n'est pas dirigé entièrement par les belles intrigantes, les politiciens, les jeunes gens industriels et les chefs de bureau. La combinaison de la mission du Congo eût peut-être réussi, sans l'arrogance intempestive de Klotz. Les prudents conseils de M. Schmidt, qui était resté au Ministère de l'Instruction publique avec une situation mal définie, mais assurée par Maintoulat, ne prévalurent pas toujours auprès du Directeur dont la baronne Kolb se vantait maintenant d'être l'Égérie.

À cette dame qu'il avait connue chez Émilie Lagagne, le majestueux fonctionnaire avait annoncé « qu'il manderait Bonnereau et réglerait tout à la commune satisfaction des parties ».

Les parties ne s'étaient pas entendues. Le ton protecteur de Klotz, loin d'intimider Bonnereau, l'avait au contraire excité. Médéric n'était point de

ces mouches que l'on prend avec du vinaigre. Sans se départir de son sang-froid méprisant, toujours maître de soi, il n'avait dans le discours que des violences calculées. Médéric avait reconduit de la belle manière le morne et sec bureaucrate. Quand Klotz élevait le ton, Bonnereau, cessant de l'écouter, se retournait comme si les paroles du Directeur se fussent adressées à un tiers. Alors celui-ci, fatigué de prodiguer en vain sa faconde administrative, se taisait, et le silence régnait dans le cabinet tendu de papier vert où des générations de professeurs avaient reçu le mot d'ordre du pouvoir établi. Le buste de la République, posé sur un cartonnier, suffisait à retenir l'attention de Bonnereau qui l'examinait en conscience. Klotz reprenait son antienne d'une voix éteinte. Aussitôt Bonnereau scrutait la rosace du plafond avec assiduité. Trois fois le Directeur avait coupé la parole au voyageur, c'est pour quoi il n'obtenait plus de réponse.

Klotz ne possédait de Louvois, à qui ses admirateurs le comparaient volontiers, que le caractère irascible. Il ne put donc garder longtemps la réserve patiente qu'il s'était juré d'observer. Brusquement sa brutalité prévalut. Il se leva et dit :

— Je n'ai pas de temps à perdre ! Adieu, Monsieur !

Et, se dirigeant vers la porte, il donna ainsi à entendre que l'audience avait pris sa fin.

Mais M. Médéric Bonnereau ne s'était pas levé. Tranquillement assis, le bras long, la main appuyée sur sa canne, il regarda le Directeur d'une manière qui n'avait rien d'amical et poussa même la familiarité jusqu'à l'inviter, du geste, à se rasseoir :

— Monsieur Klotz, vous n'avez pas de temps à perdre ? Moi non plus. N'oubliez pas que vous m'avez mandé, tout d'abord ; et ensuite que vous êtes payé par le Gouvernement pour régler les affaires de votre Direction. Celle-ci en dépend, absolument. Vous allez la régler, s'il vous plaît, et je ne sortirai pas d'ici avant qu'elle ne soit tirée au clair... Ne portez pas la main sur votre

sonnette. Ce mouvement inélégant partout ailleurs qu'au théâtre, est vain quand il s'agit d'un égal, et c'est le cas.

Klotz, rouge de colère, appuya sur le timbre. L'huissier parut :

— Introduisez Monsieur le Recteur de Caen. Adieu, Monsieur Bonne-reau !

Toujours assis, le voyageur cria à l'huissier interdit :

— Marubert, je n'ai rien à voir avec le Recteur de Caen. Je suis en audience avec le Directeur et ne sortirai que lorsque j'aurai fini... Veuillez faire savoir au Cabinet que je me rendrai, au sortir d'ici, chez le Ministre, à l'heure dite, et que je le supplie de m'excuser si je me trouvais en retard de quelques minutes. Voici ma carte pour Monsieur Lacome. D'ailleurs son secrétaire particulier a l'ordre de m'envoyer prévenir ici.

Klotz, maintenant plus blanc que son col de chemise, crispa le poing sur son bureau :

— Monsieur, je vous ordonne de sortir !

— Non. Je vous invite à m'écouter. Vous voulez me faire jeter à la porte ?

L'huissier Marubert s'était esquivé en fermant avec soin la première porte, puis celle aux deux battants habillés de drap vert et cloutés de cuivre : « Plus de quarante personnes attendaient là, dans l'antichambre. Si quelqu'un avait entendu ? — Quel épouvantable scandale ! »

La même pensée de prudence visita sans doute M. Klotz. D'un temps, il commanda à sa colère. Les veines de son front, gonflées à se rompre, prouvaient seules son agitation tumultueuse. Et ce fonctionnaire modèle leva les yeux assez haut pour que son interlocuteur ne pût suivre son regard, haussa les épaules et soupira :

— Parlez donc, Monsieur, je vous écoute.

— Monsieur le Directeur, à mon humble avis, le projet de mission ne tient pas debout. Il a été évidemment élucubré à votre insu, car je n'y reconnais pas votre habituelle sagesse. Est-il admissible qu'un jeune homme,

tel que Chéroy, qui n'a jamais quitté le bassin de la Seine, soit chef d'une mission où Monsieur de Saint-Pol et moi, ses grands aînés et ses anciens, figureront en second ?

Klotz leva la main et ferma les yeux pour indiquer que cette remarque le laissait indifférent. Bonnereau s'inclina et continua :

— Ensuite vous avez insinué que Chéroy était gêné d'argent et qu'on désirait l'aider. C'est là une assertion inexacte.

— Monsieur, de cela j'ai des preuves.

— Je voudrais bien que vous me les donniez.

— Monsieur, je n'ai pas à répondre.

— Oui, j'entends. En bon français, ce qui n'était d'abord qu'une médiosance se change maintenant en calomnie.

— Monsieur, je vous rappelle aux convenances !

— Et moi je vous prie de vous expliquer.

— Je ne répondrai pas.

— Je répondrai pour vous, et administrativement, Monsieur le Directeur, car je me pique d'être aussi strict que vous sur ce chapitre. Sachez bien que le Ministre sera informé et de ces délations et du chantage... Le mot vous blesse ?

— Votre personnalité est en dehors du conflit ! — du chantage, Je le répète, organisé par une intrigante. Oui, Monsieur ! Et vous avez établi un dossier contre ce malheureux Chéroy.

Le Directeur frappa du poing la tablette de son bureau qui gémit et murmura :

— Fantaisies ! Ce n'est pas à vous, mais à ses supérieurs hiérarchiques à le défendre. En quelle qualité parlez-vous ?

Mais Bonnereau releva vertement ce propos. Il gagnait du terrain sur Klotz qui rompait en désordre. Reprenant dès le début l'histoire de la thèse Gauguet, Médéric montrait le protégé de Mirifisc dans ses gestes, dans ses

manœuvres contre Chéroy. Et il flétrit, sans ménagements, les menées de la baronne Kolb :

— Cette histoire, Monsieur, inventée par Gauguet, a été colportée dans tout le monde savant. Rimoulard la raconte à tous ceux qui le viennent visiter. Chez Madame Lagagne, il n'y a pas trois jours, la baronne, votre amie...

— Pardon, interrompit Klotz, ne me servez-vous pas là un chapitre du roman chez la portière ?

— Certainement oui, Monsieur, et c'est vous qui tirez le cordon ! Écoutez toujours : Votre amie la servait, l'histoire infâme, en plein dîner. Cette dame Kolb vous a-t-elle rapporté ma remarque ?... Non ?... Je lui ai demandé si elle maintiendrait son témoignage en Cour d'Assises. Vous souriez ?... Je dois vous avertir que je pousserai bientôt Chéroy, si cela continue, à intenter un procès à quelques personnes, pour diffamation... Oui, Monsieur, j'ai déjà cinq ou six témoins.

Le Directeur regrettait sa plaisanterie. Essayant de porter beau, malgré son trouble, il demanda des preuves à tout hasard.

— Des preuves ? Je vous les donnerai devant le Ministre, en présence de Musimon et de Tempier. Voulez-vous ? J'ai rendez-vous, justement avec eux, dans une heure.

M. Klotz était devenu livide : « Si Bonnereau disait vrai, après tout ? Mirifisc avait pu se tromper, ou bien Gauguet avait menti ? En tous cas Mirifisc le menait par de trop mauvais chemins. Un Directeur n'est pas inamovible, en somme ! » C'est pourquoi M. Klotz tenta une diversion :

— Eh bien, Monsieur, seules les malhonnêtes gens se refusent à avouer leurs torts. On a égaré ma bonne foi, je le reconnais. Maintenant, voulez-vous accepter cette mission du Congo ? Je vous en donnerai le commandement, à vous ou à Saint-Pol, à votre choix !

— Monsieur le Directeur, une politesse en vaut une autre. J'accepte pour Saint-Pol, et je partirai. J'emmènerai Chéroy, je m'y engage. Et c'est là le prin-

cial, n'est-il point vrai ?

Un sourire renfrogné de M. Klotz fut interprété par Bonnereau comme approbation. Il répéta :

— Je m'y engage. Mais à une condition.

— Demandez le possible, on le fera.

— Il faut que Chéroy soit mis en congé régulier et qu'il continue de compter en tant qu'assistant à l'Institut zoologique.

— Mais pourquoi ?

— Pour qu'il soit proposé régulièrement par ses supérieurs quand la chaire de Musimon sera déclarée vacante. Il faut aussi que cette vacance ne s'ouvre qu'au retour de la mission.

— Je ne puis m'engager à cela... Je n'ai pas le droit.

— C'est bien, je verrai le Ministre.

M. Klotz comprit alors que M. Bonnereau, suivant une expression triviale, « le mettait dans sa poche ». Il recourut à la ressource suprême du haut fonctionnaire en détresse ; il donna sa parole d'honneur.

— Enfin, si cela vous agréé, je m'y engage... Vous avez ma parole !

— Vous me comblez, Monsieur le Directeur. Peut-être serait-il bon que cette condition fût expressément stipulée... dans mes instructions confidentielles ?

M. Klotz, ainsi pris au piège, examina son encrier, entr'ouvrit un dossier et garda le silence :

— Au revoir, Monsieur le Directeur. C'est assez abuser de votre temps. Vous réfléchirez sur la condition fondamentale. Vous pouvez être sûr que ni Saint-Pol ni Chéroy ne partiront sans mon adhésion. C'est le serment des Trois Suisses. J'ai l'honneur de vous saluer.

Enfin M. Klotz put respirer. Le regard qu'il envoya vers la porte, quand son ennemi fut sorti, était celui du tigre que le dompteur abandonne : « Compte là-dessus ! Ton Chéroy ne sera jamais professeur, ou j'y perdrai

ma place ! J'aimerais mieux voir nommer Rimoulard, ou le Gauguet de Mirifisc ! »

Mais le grand fonctionnaire ne laissa rien voir de sa fureur. Son masque demeura impassible, glacial. Et le Recteur de Caen fut reçu et écouté dans les formes. L'huissier Marubert fut le seul à connaître quelque chose de l'incident Bonnereau. Telle était sa crainte des ennuis que cet humble subalterne n'en parla même point à sa femme, qui était pourtant lingère du Ministre.

Par des couloirs tortueux, des escaliers raides et étroits coupés par des paliers carrelés, Bonnereau s'achemina vers le cabinet du Ministre. Il y trouva meilleur accueil que chez M. Klotz. M. Lacome, flanqué par M. de Musimon et M. Tempier, se dressait devant la cheminée. Sa figure fine, distinguée et ouverte s'éclairait de grands yeux noirs, vifs, regardant en face, au contraire de ceux de Klotz. Car M. Klotz tenait toujours ses paupières baissées et son menton dirigé vers le plafond, de manière à voir le monde entier du haut de sa personne.

— Monsieur Bonnereau, dit le Ministre, nous vivons en un temps où il faut aller chercher les gens de mérite, puisqu'ils ne daignent point venir vers nous. Je vous ai donc appelé pour vous demander ce que je pourrais faire qui vous fût agréable ou utile. Je n'ose vous offrir une pension, tant votre travail est honorable, la croix d'officier ne peut vous être remise que dans deux ans...

M. Lacome toussa, sourit et reprit :

— D'ici là, Monsieur mon prédécesseur sera revenu et... il vous rendra justice. Ou bien, ce sera moi... Enfin ces Messieurs y veilleront.

Les deux professeurs saluèrent.

— Mais, Monsieur Bonnereau, ce que je tiens pour beaucoup plus considérable, c'est que vous fassiez partie de l'Académie des Sciences...

La figure de Bonnereau marqua un tel étonnement, que les trois hommes, toujours debout devant la cheminée, partirent d'un rire très franc. Ce fut un rire de bonne compagnie, modéré, discret.

— Mon Dieu, me direz-vous, Monsieur Bonnereau, cela ne regarde pas le Ministre. Il est vrai. Toutefois, je puis me flatter de compter, sous la Coupole, plus d'une glorieuse amitié. Mon influence, certes, n'y a rien de politique, et parmi mes confrères des Sciences Morales je me considère comme un des moindres. Il n'est pas mauvais, toutefois, d'avoir en main les rênes du pouvoir pour faire sentir le mors à certains... J'en ai déjà trop dit, et je n'ai point parlé de vos travaux, ce qui est le principal. Ces Messieurs m'ont éclairé là-dessus... La mort subite de Monsieur Castron laisse une place vacante dans la section d'ethnographie. J'espère que vous l'occuperez. Au revoir, Monsieur Bonnereau, et à vous aussi, Messieurs. Excusez-moi, mes moments sont comptés.

Quand Bonnereau se trouva dans la cour de la rue de Grenelle, entre ses deux parrains, il s'écria :

— Au Diable ! Qui m'eût annoncé ce matin que j'occuperais le fauteuil du père Castron aurait été plutôt mal reçu !... En confidence, Messieurs, le cher homme ignorait tout de ces Santals de l'Inde sur lesquels il a publié deux volumes et un nombre infini de brochures.

Pour libre qu'il fût dans ses discours, Médéric Bonnereau appartenait à cette catégorie de sages qui, sans s'indigner contre le mauvais sort, acceptent le bon, avec indifférence, quand il lui plaît de les visiter. Il ne s'enorgueillit donc point de sa subite fortune. Les visites académiques l'amuserent. Il y compléta ses observations sur les animaux qui vivent à l'ombre de l'Arbre de Science. Son élection le laissa fort calme. L'habit vert ne modifia point l'homme. Fidèle à ses habitudes, il continua de travailler le jour et de suivre, le soir, la partie de dominos au café Grassot. Là, M. Lajoie régnait toujours sans conteste, assisté de M. Sole et de M. Lelièvre. Leur humeur tyrannique allait toujours s'augmentant et prouvait que l'esprit des hommes varie peu suivant les conditions, toujours tendu vers quelque objet dont il grossit l'importance, et toujours porté à écraser autrui sous le principe d'autorité.

« Klotz, disait un jour Bonnereau à Saint-Pol, n'est pas, à tout prendre,

pire que notre Lajoie. Il apporte dans les choses de l'enseignement cette même manie de la règle étroite et mesquine qui oblige Lajoie à nous morigéner quand nous ne rentrons pas dans la pose. Klotz, d'ailleurs, a mis beaucoup d'eau dans son vin. Il a de la considération pour moi depuis que j'appartiens à un corps constitué. Si Napoléon n'avait pas avancé cet axiome : « Les hommes sont comme les chiffres, n'ayant de valeur que suivant le rang qu'ils occupent, » c'est Klotz qui nous l'aurait servi. Il appartient à la catégorie de ces simples qui, depuis la découverte de la géométrie, ont pris la ligne droite pour une vérité quand elle n'est qu'une vraisemblance. Si on lui en donnait licence, Klotz corrigerait la nature avec une règle et une équerre. Mais passons. Depuis que je suis membre de l'Institut, je ne sais trop pourquoi, entre nous, c'est à qui m'accablait de politesses, parmi ceux qui n'ont jamais lu un traître mot de mes travaux. Je suis invité à dîner douze fois par semaine, en moyenne, chez diverses dames. Émilie m'assied à sa droite. Jugez du reste ! Le fameux Poupart, qui ne me rendait pas mon salut, abonde aujourd'hui en paroles flatteuses. Mon vieux Saint-Pol, le monde est bien la Nef des Fous ! »

M. Poupart ignorait plus que probablement la Nef des Fous et son auteur, mais il avait accueilli Bonnereau à bras ouverts après son élection de mai :

« Mon cher ami, depuis longtemps votre place était marquée parmi nous. »

Les seules personnes que mécontenta l'élévation de Bonnereau furent M. Mirifisc, M. Rimoulard, M. Lionel Gauguier, la baronne Kolb et M^{me} Lucie Keller. Et encore les hommes eurent-ils cette sagesse de garder leurs impressions. Celles de M. Mirifisc égalèrent en amertume les flots du lac asphaltite, renommés pour leur degré de salure. Le Directeur de l'Institut zoologique avait combattu Bonnereau avec une habileté et une constance dignes d'un meilleur sort. Mais la plupart des votes promis à son candidat, M. Tristan,

obscur et médiocre professeur de géographie, s'étaient égarés en route. Incapable de rancune stérile, M. Mirifisc se rapprocha de Médéric, dès que celui-ci eut réussi, et lui procura, pour des raisons complexes, un traité exceptionnellement avantageux avec un éditeur nouvellement établi qui payait sans compter. Puis il s'en alla raconter partout : « Ce brave Bonnereau, ce vieux panier percé, je l'ai tout de même tiré d'affaire ! » Et bientôt l'on put croire que Médéric était la créature du Directeur.

Rimoulard, quelque précaution qu'on eût pris de lui éviter les fâcheuses nouvelles, fut averti de ce « succès scandaleux » par son ami Gauguet. Lionel fit ainsi d'une pierre deux coups. Il eut le plaisir de vilipender Bonnereau et d'augmenter la fièvre du misérable qui agonisait lentement. Le coup fut décisif. Dans la nuit du 25 mai, le dernier héritier des Rimoulard expirait. Quand on annonça à Madame Louis que son petit-fils était mort, la vieille femme leva ses mains tremblantes et percluses, les laissa retomber sur les accotoirs du fauteuil où elle trônait, immobile, depuis trois années, et, sans un sanglot, sans une larme, dit simplement :

— C'est le châtiment d'Eusèbe. Il a rompu la chaîne, Dieu ne lui a pas pardonné.

De l'église Saint-Médard, le convoi s'achemina vers le cimetière Montparnasse. Plus de mille personnes marchaient derrière le corbillard, lourd de couronnes. Et les passants qui se découvraient ou se signaient — car c'était encore l'usage d'honorer pieusement la mort — se demandaient quel était l'homme illustre qui s'en allait, ainsi escorté. Le nombre des parents, des amis, des confrères, avait été décuplé par les employés du Muséum, du Ministère, de l'Institut zoologique, prompts à saisir une occasion de congé.

Tout le long du chemin, les paroles s'échangeaient, indifférentes, sur le beau temps, l'état des affaires, les intérêts de chacun. Personne ne parlait du défunt. Et, dans les voitures de deuil, les professeurs causaient gravement des places vacantes, des candidatures possibles. Assis en face de MM. Des-

celliers et Valentin Guyot, ayant à son côté M. Lecarcin, M. Mirifisc gardait un silence que l'on pouvait attribuer à l'affliction, à la fatigue peut-être, et qu'aucun n'osait troubler. À la vérité, M. Mirifisc repassait intérieurement son discours. Il s'en remémorait les passages les plus importants, en étudiait l'intonation, en détaillait les nuances. Car, par une coquetterie d'artiste, M. Mirifisc débitait ses discours et ne les lisait pas.

Ce discours, au vrai, n'avait pas été composé pour l'infortuné Rimoulard. Destiné à M. Augier, qui s'en était allé, la semaine dernière, obscurément, pauvrement, de sa petite station agronomique de Saint-Germain, dans un monde meilleur, le discours de M. Mirifisc était resté sans emploi. Écrit avec le plus grand soin, consacré en partie à la gloire du défunt, en partie aux améliorations pédagogiques rêvées par M. Mirifisc, ce discours était de ceux qui font du bruit autour d'un vivant à l'occasion d'un mort. Accouru à Saint-Germain avec son papier, M. Mirifisc y avait appris que M. Augier avait été enlevé par sa famille, qui le voulait inhumer dans son pays, à Gourdon, au mépris de toute pompe officielle. Le wagon où reposait le cercueil était encore en gare. M. Mirifisc s'élança sur le quai, déclina ses noms et qualités, requit le chef de train de contremander le départ. Mais la locomotive s'ébranla, que le Directeur n'avait pas déplié son manuscrit. « Eh bien ! et mon discours ! » s'écria-t-il effaré. Son cri se perdit dans le sifflement de la machine, les frottements des pistons, le fracas des roues. Ainsi, M. Augier qui, de son vivant, avait tant gêné l'omnipotent M. Mirifisc, lui adressait-il, en ce jour, la suprême injure de refuser d'entendre sa voix. M. Mirifisc avait replié son oraison funèbre, en murmurant : « Et mon discours ? » — et était rentré à Paris.

Mais, aujourd'hui, il n'y aurait pas de force capable de l'empêcher de le réciter, ce discours, et enrichi de quelques variantes. Le convoi était maintenant dans le cimetière. Il longeait les demeures de la cité des morts : chapelles blanches à vitraux criards, mausolées orgueilleux où se dressaient des attri-

but, des palmes, des plumes, des épées, des ailes, vains appels de la tombe à l'indifférence des vivants qui passent, sans s'arrêter, devant ces inscriptions où jamais n'est formulé un reproche, où les héritiers ont donné l'absolution à toutes les fautes et accordé une grande place aux plus minces vertus.

À force de bras, la bière fut transportée au bord de la fosse. Le prêtre, impassible, bénit le malheureux qui était rendu à la mère commune, l'aspergea de l'eau bénite qui lave les péchés, efface l'opprobre, et qui est amère comme les larmes. Autour du caveau, les plus rapprochés piétinaient la terre molle, regardaient le cercueil qui s'enfonçait lentement. Et personne ne songeait que ce jeune homme, ainsi fauché dans sa fleur, avait fait le possible dans le mal, suivant sa condition et son génie. Beaucoup pleuraient, s'apitoyant sur eux-mêmes, et mus par la grande crainte qui tient chacun de mourir. Certains se scandalisèrent de la figure satisfaite de Bonnereau et accusèrent la dureté de son cœur. M^{me} Kolb trouva cette attitude malséante. M^{me} Keller, son mouchoir appliqué sur sa bouche, se retenait pour ne pas sangloter. Et l'on plaignait cette charmante jeune femme, que la douleur faisait encore plus belle, si possible.

— Ne trouvez-vous pas — dit la baronne à Gauguet — qu'elle est absolument touchante... Attention, voici Mirifisc qui va parler... Aidez-moi à passer devant... Là, merci !... Quel est ce grand, là-bas, qui ressemble à une image de pierre, et si grave, et si distingué ?... Le Recteur, ah ! vraiment... Madame Lagagne, chère amie, voyez donc le Recteur, comme il a dû être bien. Et celui-là ?... Ah oui ! Klotz ! Je ne le reconnaissais pas, où ai-je la tête ? Mais ce pauvre Rimoulard a tous les honneurs... Il les méritait, certes ! Chut ! Écoutez !

Et se hissant sur ses pointes, s'appuyant sur M^{me} Keller et sur Gauguet, la baronne Kolb écoutait avec admiration la prose récitée de M. Mirifisc.

« *Purpureus veluti cum flos, succisus aratro...* Oui, Messieurs, l'image de la charrue, l'emblème du travail patient, qui creuse son profond sillon dans

le sol et le retourne au profit des racines qu'y enfonce toujours plus avant l'Arbre sacré de la Science... Oui, Messieurs !... Adieu, Désiré ! Adieu !... Ta vie pure, toute de probité et de labeur, t'assure là-haut une place privilégiée à la droite de Celui... »

Un murmure d'étonnement respectueux passa. « Était-il possible ! Quoi, Mirifisc, le grand savant, l'athée professionnel !... Mais non, vous avez mal entendu... — Je vous assure ! — Écoutez ! »

Mirifisc parlait toujours. Il semblait s'adresser particulièrement au délégué du Ministre, jeune homme à figure ovine, imberbe, âgé de vingt-deux ans au plus, et orné d'un ruban rouge dont la dimension surpassait encore l'éclat : « La justice immanente te donnera bientôt sur la terre la place que tu occupes déjà dans le ciel... »

Bonnereau dit alors, presque à haute voix :

— Trop de places !

Saint-Pol appuya :

— C'est par habitude.

Un regard indigné de la baronne fit taire les deux sceptiques. M^{me} Lagagne, très émue, se signait. « Ma chère Lucie, que je suis heureuse ! C'est une véritable conversion ! Je vous l'ai toujours dit : Mirifisc est de ceux qui nous reviendront ! » Des voix bourdonnaient : « Conversion !... Oui, une vraie conversion !... — Pauvre jeune homme ! — Quel admirable discours ! — N'est-ce point le Ministre ? — Non, ce doit être un député de la droite ? — Vous croyez ? — Je ne sais pas qui c'est. »

Et M. Mirifisc, sûr de sa gloire, sûr qu'aucun des assistants n'ignorait ni son nom ni ses titres, se retira, les larmes aux yeux, sur un : « Adieu. Au... » Il allait crier : « Augier ! » Il se retint à temps. « Adieu, Rimoulard, ou plutôt, non, au revoir ! » Cet « au revoir ! » amena dans l'assistance un sympathique enthousiasme.

— Cabotin ! grommela Bonnereau.

— Sauteur ! ajouta Saint-Pol. — Triple sauteur !... Et, ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il est peut-être de bonne foi, en ce moment.

— Homme simple, vous ne vous êtes donc pas aperçu que Mirifisc a mêlé là deux discours. Une moitié concerne l'abbé Prunier, de la Société d'ethnographie, que nous avons enterré vendredi dernier !... Allons, venez, Saint-Pol, la farce est jouée.

La foule s'écoulait, rendue à son apathie et à son égoïsme. Chacun tirait de son côté, vers ses affaires. Ou bien l'on s'en allait par groupes qui s'augmentaient ou fondaient. Le soleil de midi dardait ses rayons, d'aplomb. Des dames ouvrirent leurs ombrelles qui brillèrent à la façon de fleurs gigantesques. À mesure qu'on s'éloignait du tombeau, les conversations s'animaient. À la porte du cimetière, M^{me} Keller prit congé de M^{me} Lagagne. Déjà la baronne était partie, accompagnée par Gauguet. Lucie monta dans son coupé qui continua de stationner près d'une boutique où l'on vendait des marbres. Bonnereau qui l'observait vit Chéroy hésiter sur le trottoir, de l'autre côté du boulevard d'Enfer. L'appel discret d'une voix fraîche, une main mignonne gantée de blanc qui s'agitait à la portière d'un coupé brun firent lever la tête au jeune homme. Il traversa vivement, et, après un court colloque, monta près de Lucie. Le cheval partit.

— « Ça continue ! Décidément il faudra l'expédier au Congo, quand il devrait ne pas avoir la chaire ! Et cependant son avenir est à l'Institut zoologique ! Comment l'arracher à cette intrigante ? Devrai-je lui prouver en quels termes elle est avec Gauguet ? Est-ce là un métier de galant homme ? »

Et Médéric continua son chemin avec ses réflexions. Mais, quelle que fût sa perspicacité, il ne se doutait guère de ce que M^{me} Keller tramait contre M. Bonnereau, membre de l'Institut. Dans le coupé Lucie eut avec son patito une conversation mémorable dont elle rendit compte, au moins pour une partie, le soir même à Lionel. Ensemble ils ne parlaient plus que de cette chaire de mammalogie dont le ministre Lacome voulait qu'on déclarât la va-

cance. Lionel était bien décidé à se porter candidat. Peu lui importait d'être présenté en dernière ligne. Le Ministre ayant le droit de choisir, le dernier sur la liste pouvait être aussi bien nommé que le premier.

— Vois-tu, ma belle, il faut, avant tout, être présenté. Le Ministère branle dans le manche. Si Maintoulat revient aux affaires, je suis sûr de passer !

— Tu as raison, mon Lionel ! Ne désespérons pas ! Ah ! attends ! Tu vas me trouver un de ces hommes de police qui travaillent pour leur compte. Oui ! Comment donc, déjà ?... J'y suis ! « Recherches dans l'intérêt des familles ! »

Lionel trouva l'agent demandé : « M. Létice, Rue du Regard. — Ancien inspecteur spécial. Célérité et Discrétion. — Enquêtes à l'étranger. » Avant de donner l'adresse du « détective », il voulut savoir. En sa qualité de fonctionnaire, il redoutait les histoires de police : « Prenons garde aux ennus ! Le chantage, peut-être ! »

Lucie se moqua de lui :

— Bête ! C'est pour la baronne Kolb !... Compte sur nous ! Lionel, tu auras la chaire ! Macbeth, tu seras roi ! Salut, thane de Glamis ! Tu seras professeur !

— En tout cas, à défaut de Macbeth, il y aura toujours une sorcière, ce sera l'aimable Sarah !

— Tais-toi, ingrat ! On travaille pour toi !

« Ah ! ça, se demanda Lionel, est-ce que, par hasard, elles auraient découvert quelque sale histoire sur Chéroy ? Aurions-nous cette chance ? Déjà je suis débarrassé de Rimoulard, c'est beaucoup ! Celui qui me gêne, là dedans, c'est Bonnereau. Maintenant on doit compter avec lui. On assure qu'il a déjà formé un parti à l'Académie : trois ou quatre voix, au moins. Voyons, comptons : Père, peut-être ? Musimon, Tempier, Raymond, ceux-là, c'est sûr. Grave, très grave ! Que le diable emporte Bonnereau ! Et puis, personne n'a d'influence sur lui. Il est honnête homme ! Pas de maîtresse ?

Pas de fil à la patte ? Non, rien !... Sa seule manie est de collectionner les monnaies indiennes, bactriennes, que sais-je ? Et je ne connais personne qui puisse lui en donner ! »

Il est certain que la collection numismatique de Bonnereau comptait parmi les belles. On y pouvait voir, entre autres pièces capitales, le fameux jeton que Tipoo-Sahib fit frapper à Trichinopoly en l'honneur du club jacobin qu'il fonda dans cette ville, avec l'approbation du comité central de Paris. L'inscription, en langue tamoule, pouvait ainsi se traduire : « Le citoyen Tipoo protecteur des Indes a foulé aux pieds l'Angleterre et restauré la liberté. » Mais Bonnereau avait attaqué cette lecture de son prédécesseur Caston, et il fabriquait un mémoire pour en établir définitivement la fausseté, et aussi celle du jeton.

La loupe à l'œil, il examinait le jeton du citoyen Tipoo, qui, à l'exemple de son père Hyder-Ali, fut un incorrigible pillard. L'argent en était tellement oxydé, artificiellement sans doute, que le relief avait à peu près disparu. La médaille était fruste, presque lisse. Et Bonnereau, malgré sa loupe et son expérience des légendes, n'y pouvait rien lire. Les planches du trésor des monnaies indiennes, non plus que celles de la Société asiatique, ne l'éclairaient point.

Ainsi M. Médéric Bonnereau travaillait-il paisiblement dans son vaste cabinet de la rue Cassini.

De ce cabinet, aussi spacieux qu'un atelier de sculpteur, les larges fenêtres opposées s'ouvraient sur un horizon de verdure. Par les jardins de l'Observatoire, des hôpitaux, des couvents, les frondaisons rejoignaient sans s'interrompre, grâce aux marronniers de l'avenue, les squares et le Luxembourg. A travers la pièce claire c'était un vol continu d'abeilles, de bourdons, de bestioles industrieuses et légères, qui la traversaient d'une baie à l'autre, et vibraient dans les rais du soleil. Les hautes bibliothèques, les médaillers, portaient sur leur couronnement des vases de toutes formes, poteries arabes,

faïences peintes de Moultan, terres cuites du Deccan, bronzes de Tanjore. Entre ces meubles sombres, les armes touchées d'or éclairaient le bleu éteint des panneaux. Une cuirasse mogole était si fine de taille qu'on l'eût crue battue pour une vierge guerrière. Un harnais de cheval du Kattiawar semblait palpiter dans l'ombre, tant les émaux de ses pendeloques et les miraillets de sa schabraque accrochaient par instants la lumière. Tout, dans ce logis silencieux, disait l'amour de l'art, le culte de la méditation : c'était l'asile de la réflexion et du calme. Le chat persan, gris de fer, assis sur une chaise, ressemblait au démon Iblis. Et si chacun des objets pendus aux murs eût parlé, plus d'un eût raconté des aventures étranges, des périls cherchés ou évités, des incidents qui n'avaient jamais figuré dans des récits de voyage. Tous auraient crié cet amour de la force et de l'action qui avait poussé M. Médéric Bonnereau à courir le monde. Tous lui disaient, s'il daignait les honorer d'un regard : « Nous avons traversé les déserts, la mer et les fleuves avec toi ! »

Mais Bonnereau, sourd pour l'heure à ces mille voix familières, s'acharnait en vain sur le jeton du citoyen Tipoo. Sa mauvaise humeur se traduisit par quelques malédictions en usage dans le Guzerat, car ce voyageur, par décence, ne jurait jamais en français. Le domestique Ali-Hassan ayant paru, Bonnereau l'envoya promener :

— Va-t'en honorer tout à la fois et ton prophète et la déesse Kali ! Je ne t'ai pas appelé. C'est Vishnou que j'incrimine, et tu n'as rien à voir avec lui !

Mais Ali-Hassan, Béloutchi dont la mine austère était l'admiration du quartier, répondit en portant sa main ouverte sur son front :

— Sahib Bonnereau, c'est une dame qui demande à vous parler. Une dame que je n'ai jamais vue.

— Je n'y suis pour personne.

— Elle a insisté.

— Son nom ?

— Elle n'a pas voulu le dire.

— Une intrigante ! Quelque quête de charité ! Non ! Non ! Je n'y suis pas !

— Sahib, elle a déclaré qu'elle ne partirait pas sans vous avoir vu. C'est une belle femme, Sahib, et dont les yeux sont pareils aux fleurs bleues des montagnes. Et elle est magnifiquement vêtue.

— Qu'elle entre donc !

Et Médéric posa son jeton et sa loupe, en grognant : « Une quémandeuse !... Ayant son protégé, pour un prix ?... Ou la femme d'un candidat ? Non, il n'y a pas de siège vacant. »

Un frôlement de jupe, un petit pas léger, l'odeur subtile d'un parfum discret : le soupçonneux voyageur leva le nez, se dressa à demi et retomba dans son fauteuil comme une masse, en tenant sa table à deux mains. C'était une lourde table de chêne à arcatures, longue et massive ; sous l'effort, elle se déplaça d'un pied.

Et Médéric Bonnereau vit Madeleine Châtelier qui se dressait devant lui, dans la splendeur de sa beauté mûre. À contre-jour de la fenêtre dont elle recevait la clarté, sa chevelure blonde foisonnait en une mousse légère où se jouaient des reflets ambrés. Un large chapeau de velours brun, relevé par une touffe de violettes, noyait dans une ombre douce le visage pâle où vivaient de grands yeux bleus, dont les sourcils, par leurs arcs francs et hardis, paraissaient doubler le contour. Sa bouche était plus fraîche qu'une rose entr'ouverte, et, comme si c'eût été la Paphie grecque, une abeille voltigeait au coin de ses lèvres.

Souvent il arrive que, dans les aventures les plus tragiques, une chose indifférente, sans intérêt, misérable, suffit pour détourner l'attention. Médéric ne voyait que cette abeille. Il s'était enfin levé, et, machinalement, essayait de chasser l'insecte qui avait déjà disparu. Ainsi Médéric se trouva porté près de Madeleine. Elle lui tendit la main, sans un mot, se laissa mener vers un canapé où elle s'assit, avec un air aisé que démentait l'avidité anxieuse de son regard.

Médéric prit place en face de Madeleine. Tous deux demeurèrent silencieux, s'examinant avec une âpre curiosité, et chacun s'étudiait à dissimuler ou son émoi ou sa contrainte.

La beauté pure, régulière, parfaite, de Madeleine disait sa nature froide, égoïste, calculatrice et médiocre. Son sourire de commande ne réussissait pas à masquer l'affligeante dureté de ses traits. Et, sous leurs lourdes paupières battantes, les yeux inventoriaient furtivement la pièce, en prenaient la mesure, en relevaient les détails, ainsi que des espions prenant des notes en vue d'un rapport.

Le silence durait toujours. Aucun ne se souciait de le rompre, sans doute. Médéric, la tête baissée, songeait. Sa première émotion avait été si forte, qu'il crut que son cœur allait éclater. D'un coup, comme si un rideau se fût levé, tout le passé lui était apparu. Il se revit jeune, confiant dans l'amour, fasciné par le mirage de l'espoir. Ce ne fut qu'un éclair. Bien vite, la raison lui avait rendu tout son esprit critique. Médéric n'avait jamais connu la fatuité. Il ne lui vint donc pas un instant l'idée que cette charmante femme vint à lui armée du désir de s'offrir. Arrivé à cet âge où seuls les vaniteux et les poètes gardent cette suprême illusion qu'on les puisse aimer pour eux-mêmes, Médéric ne songeait plus à l'amour, il n'en attendait plus ni joies ni mécomptes. Maître désormais des angoisses de son cœur, il en dédaignait les battements, sans se donner même la peine de les régler au gré de son plaisir, voire à la mesure de son bon sens.

Médéric se demandait donc quel mobile pouvait bien amener chez lui la splendide créature qu'il n'avait pas vue depuis tantôt quinze ans.

« Qui l'envoie ? De quelle perfidie l'a-t-on constituée l'ouvrière ? Elle doit obéir à un intérêt supérieur. Si peu que j'en voie, son élégance, qui n'a rien de factice, le luxe de ses bijoux, me prouvent qu'elle n'est pas dans la gêne... Oui, c'est bien toi, Madeleine ! Je te reconnais à ta façon de frapper du pied quand tu étais impatiente !... Tu viens me tenter, mais pourquoi ? »

Madeleine Châtelier se décida enfin à parler. Elle le fit sans se compromettre. Levant vers le plafond le plus joli des nez grecs, elle soupira, puis partit d'un rire frais :

— Monsieur Médéric Bonnereau, je suis heureuse de vous revoir. Vous êtes un homme célèbre, maintenant ! Votre gloire est venue jusqu'à moi... Mon mari, Monsieur Bersan... Ah oui ! J'oubliais... Excusez-moi !... Enfin, il est des Agriculteurs de France !... De vieux amis comme nous ne devraient pas avoir de telles nouvelles à s'apprendre...

Médéric, à entendre cette voix dont les accents, décolorés par le temps, n'avaient cessé de vibrer dans son cœur, tressaillit malgré son courage. Très doucement, il dit :

— Il n'importe, Madame. Je crois deviner que vous êtes heureuse, et c'est là le seul point qui me touche.

M^{me} Bersan sourit d'un air amusé que Médéric trouva niais, tant nos sentiments changent, malgré la durée et nos plus fermes propos de les conserver intacts. Et elle s'écria :

— Oh ! vous n'avez pas changé ! Toujours le même !... Sérieux et moqueur !...

Gentiment, elle le menaça du doigt :

— Je veux, entendez-vous, qu'on se voie plus souvent ! Je le veux.

Médéric salua, et ce salut pouvait être pris pour un : « À vos ordres ! » ou un « Ça dépendra. » M^{me} Bersan ne s'arrêta pas pour choisir. Elle s'était levée. Sa main se posa sur l'épaule de Médéric qui ferma les yeux :

— « Que Vishnou et Çiva m'assistent, pensa-t-il, mais si elle ne me demande rien contre l'honneur, voici ma sagesse à vau-l'eau ! »

— Entendez-vous, Médéric ! Regardez-moi un peu, s'il vous plaît ? — ... Là ! Ainsi !... Eh bien, qu'avez-vous à répondre ? Allez, allez, mon ami, vous m'aimez toujours autant, je le sens, je le jurerais et...

Elle se pencha et lui murmura à l'oreille :

— Moi aussi !

Maintenant, de ses deux mains elle lui avait fait un masque, et Médéric sentait un souffle tiède et parfumé passer sur son visage, cependant qu'une voix sourde et molle chantait :

— Si vous vouliez, Médéric, si vous vouliez ?

Il ne se pressa pas de se dégager. Sacrifier à la lâcheté n'est grave que si le sacrifice est complet. Et puis M. Bonnereau avait des raisons pour attendre :

« Toi, se disait-il, tu dois avoir quelque chose de diablement considérable à quémander pour en venir à de pareils moyens, si tu as gardé ta prudence féline de jadis. Mais je t'aime trop, toujours, pour que je m'abaisse à marcher lourdement dans tes pièges déliés et à encourir ainsi ton mépris. »

La voix s'impatiait. Sèche, autoritaire, despotique et savamment câline, elle reprit :

— Eh bien, Monsieur ? Sera-ce pour aujourd'hui ou pour demain, cette réponse ?

Prudemment, Médéric répondit :

— Aujourd'hui, certes ! Mais me trouvant bien ainsi, je n'ai aucune hâte de savoir.

— Des conditions ! — La voix jouait l'indignation.

— Non point !... Toutefois, parlez, que j'obéisse !

Alors Madeleine chuchota à l'oreille du patient :

— Vous donnerez votre voix à M. Lionel Gauguet, au prochain scrutin de l'Institut, pour la chaire de...

Sans violence, Médéric s'était dégagé :

— Désolé, Madame ! Jamais ! Entendez-vous, au grand jamais !

M^{me} Bersan recula. Les sourcils froncés, la lèvre dédaigneuse, elle haussa les épaules et ricana amèrement :

— Ah ! Vous êtes tous les mêmes ! Pleurards et trompeurs, et lâches !... Et j'ai pu croire que vous m'aimiez !

Elle serrait les poings à faire éclater ses gants, trépignait devant la cheminée, sans oublier de s'encourager par un regard dans la glace. Plus belle encore dans la colère, sa figure était celle de la Méduse que les Negrolì de Milan ont repoussée sur la rondache de l'empereur Charles-Quint.

Lui emprisonnant les mains entre les siennes, Médéric obligea M^{me} Bersan à se rasseoir :

— C'est justement parce que je vous aime aussi tendrement qu'au premier jour, entendez-vous, Madeleine, que je ne veux pas vous associer à une vilénie. Qui vous a envoyée vers moi ? Je ne veux point le savoir, car je ne veux pas maudire celui ou celle qui, dans le plus plat des desseins, m'a causé la plus grande joie que j'aie ressentie de ma vie...

M^{me} Bersan écoutait, sans comprendre, c'était visible. Son visage avait repris son expression composée de niaiserie et de curiosité futile. Médéric pouvait parler longtemps sur ce ton, Madeleine ne l'entendait pas. Elle n'entendait pas davantage les raisons qu'il lui fournit de son refus. Quand il lui avoua avoir engagé sa parole, elle dit seulement, avec une sérénité inconsciente :

— Qu'est-ce que cela fait, puisque le vote est secret !

Hautaine, humiliée, rageuse, elle partit. Lui demeura écrasé sur la place, sans même s'enorgueillir de son héroïque obéissance à la foi jurée.

Il avait assuré à Chéroy, le jour même de l'enterrement de Rimoulard, que sa voix n'irait à nul autre qu'à M. Georges Chéroy, assistant à l'Institut zoologique, quand on voterait pour la chaire vacante. Et Médéric Bonnereau s'en était tenu là.

Chéroy avait agi d'une façon différente. Happé au sortir du cimetière par M^{me} Keller, il n'avait même pas marchandé sa défaite. Dans le petit coupé capitonné de drap brun, garni d'une corbeille de fleurs, qui les emportait, au trot d'une bête de prix, vers l'allée du Bois, Chéroy, aux côtés de Lucie Keller, qui le grisait de son très léger contact, avait oublié la parole donnée et trahi doublement M. Médéric Bonnereau. — D'abord, il avait raconté à

Lucie tout le mal que celui-ci pensait d'elle, et ensuite toute l'histoire confidentielle des amours malheureuses de Médéric avec Madeleine Châtelier. Et Georges Chéroy avait été payé de cette félonie par quelques mines gentilles et une « bonne poignée de main, d'amis ». Puis il avait pu retourner à son laboratoire méditer sur les lois de la droiture et sur la puissance des belles à mener les simples aux abîmes, en les tirant par le bout du nez.

Le soir même du jour qui vit M^{me} Bersan échouer dans son entreprise contre M. Bonnereau, M^{me} Keller était venue chercher Lionel Gauguet à l'Institut zoologique. Le laboratoire de mammalogie était presque toujours désert, car M. Mirifisc était chargé du service, depuis la mort de Rimoulard. Lucie et Lionel pouvaient causer librement, ils avaient laissé ouverte la porte du cabinet et parlaient haut :

— Ce que je promettais jadis... tu sais... pour les membres de l'Institut !... Eh bien, mon petit, j'ai une femme de bonne volonté qui fera la corvée à ma place !... Tu veux savoir qui ?

M^{me} Keller se laissa aller sur une chaise, et son rire perlé s'égrena dans l'asile de la science. Puis elle reprit :

— Écoute, Lionel, c'est trop drôle ! Tu te rappelles ce policier que tu as déniché pour la baronne Kolb ?

— Oui, parfaitement, Létice, rue du Regard.

— C'est cela même ! « Recherches dans l'intérêt des familles !... » Eh bien, ton Létice est un fameux homme. Il a retrouvé — par quels moyens, Dieu le sait ! — une ancienne petite amie de l'austère Bonnereau... une certaine Madeleine Châtelier... Oh ! je ne sais trop ce que c'était ? Une bourgeoise assez vague, vivant dans un milieu artiste, je crois... Mais cette Madeleine s'est poussée dans le monde et a épousé, sur le tard, un Monsieur Bersan, propriétaire foncier très riche, des Agriculteurs de France, etc. Aussitôt ces renseignements reçus, par une série de manœuvres subtiles, la baronne Kolb s'est liée avec les Bersan. Un marchandage est intervenu entre notre Sa-

rah et Madeleine Bersan, dont le mari veut être sénateur... En ce moment, la belle — car c'est une femme de beauté supérieure, et tu ne la connaîtras pas, entends-tu, misérable !

Lucie Keller rit encore. Les cloches des microscopes en tintèrent.

— Oui, à cette heure, la plus belle des Madeleines, et la moins repentante, réduit son Bonnereau en esclavage. Elle en tirera ce qu'elle voudra. Va ! Vous êtes tous les mêmes ! Sans compter que cet imbécile de Bonnereau ne me saura aucun gré d'avoir assuré son bonheur ! Nous les produirons ensemble dans le monde, l'hiver prochain, ce sera charmant !

— Sans doute, fit Gauguet. Mais je ne vois pas à quoi rime cette histoire ?

— Tu es bête ! Madame Bersan a promis à Sarah de faire voter Bonnereau pour toi, contre Chéroy.

Le rire de Lucie se doubla cette fois. Lionel esquissa un pas autour de sa table.

— Oui, mon Lionel ! C'est ainsi que nous travaillons, nous autres. Ce que femme veut, tous les Diables le veulent. Quant à Chéroy, dont j'ai pardessus la tête, j'en ai tiré tous les renseignements utiles. À lui seul Bonnereau avait confié son ténébreux amour. Maintenant qu'il m'a tout raconté, j'en ai assez de Monsieur Chéroy. Nous allons nous arranger avec Klotz pour qu'on l'expédie au Congo, et vivement !

— Lucie, tu es un grand homme. Allons dîner au cabaret, je t'enlève !

Ils partirent. Et Georges Chéroy qui, d'un cabinet, placé à l'autre bout du laboratoire, avait tout entendu, demeura seul, dans l'obscurité naissante.

Sans un cri, sans une plainte, il était demeuré blotti dans son coin. Quand Lucie fut sortie, quand Lionel Gauguet eut tiré la porte derrière lui, Chéroy s'assit devant sa table et réfléchit sur ce qu'il venait d'apprendre. Il n'eut point la crise de désespoir des violents. Ses résolutions ne le dirigèrent point vers les sentiers de la colère. Il se sentit gagné par la torpeur des vaincus. Maudissant la vie et la condamnant pour injuste, il ne vit plus de place pour lui sur la

terre.

Sous sa main des bocaux étaient rangés, avec des instruments, toute une pacotille de voyageur destinée à Hauteran. Une étiquette rehaussée de rouge attira son regard : Cyanure de Potassium. C'était là son affaire. Il détacha le couvercle, prit une lamelle de la substance blanche, la porta à sa bouche, l'avalait d'un temps. Tout parut tourner autour de lui. Une première convulsion le raidit, il s'abattit foudroyé.

Quand, le lendemain matin, Ripault, le garçon, entra pour faire le ménage, il trouva M. l'assistant Chéroy, étendu près de sa table. On conclut à un accident.

CHAPITRE XII

Pareil au géant Antée qui reprenait force chaque fois qu'Héraclès lui faisait mesurer la terre, Lionel Gauguier se relevait plus puissant à chacune de ses chutes. Tout lui réussissait. Depuis sa ridicule mission d'Obock, en passant par ses échecs aux conférences, aux sociétés savantes, à la Sorbonne, jusqu'à l'avanie du prix Lambois, il n'avait cessé de croître et de prospérer. Devant lui, la Fortune volait, aplanissant la voie, écrasant sous sa roue tous ceux qui se levaient contre son favori : Rimoulard, Chéroy, étaient morts. L'abbé Ver-teville, candidat possible à la chaire de mammalogie, avait refusé, définitivement, de quitter ses paroissiens. Et voici que la chute du ministère Lacomme ramenait aux affaires l'inévitable Maintoulat.

Une nouvelle épuration se préparait. Elle serait toute politique. M. Mirifisc et M. Sosthène Dubard terminaient toutes leurs phrases par un « Place aux jeunes ! » qui cachait leurs appétits sous un désintéressement respectable. Ce « Place aux jeunes ! » était pour Lionel une autre Déclaration des Droits de l'homme, c'est-à-dire des siens. Car de ceux d'autrui il n'avait point cure. Il marchait avec son temps, avec cette jeunesse moderne qui méprise essentiellement ses devanciers depuis que ses maîtres, pliés sous les volontés du pouvoir, lui enseignent la haine et le mépris du passé. Ne tenant compte ni

du mérite ni des titres acquis, ne respectant point ses aînés, elle ne révère que la puissance effective, et particulièrement celle qui émane de l'argent. Craignant la pauvreté à l'égal de la peste, elle se rue vers les places largement payées et ne fait cas des hommes qu'autant qu'ils sont capables de distribuer les faveurs.

Pour individualiste qu'il se donnât, M. Lionel Gauguet était plus plat vis-à-vis des pouvoirs établis que ne le fut jamais un courtisan du roi Louis XIV. Et son éducation première avait développé chez lui une manie critique qui allait s'accroissant : celle qui consiste à ne remarquer, en toute œuvre, que les erreurs, à lire les travaux avec une minutie de répétiteur qui corrige des devoirs et donne des notes.

Par son assurance dogmatique il éblouissait les femmes, les timides et les simples. Au nombre des premières, la baronne Kolb comptait pour sa plus déterminée admiratrice. M. Gauguet était pour cette dame, que travaillait, depuis le développement de la théorie des microbes, une peur exagérée de mourir, la source de tout bien. Il la réconfortait par des aperçus ingénieux, la dirigeait dans ses lectures, lui signalait les ouvrages où la science se charge d'assurer très prochainement à l'homme une existence exempte de maux et indéfiniment prolongée. Un savant polonais et non des moindres, venait de publier un volumineux manuel où il rendait notre intestin responsable de toutes les maladies qui nous déciment. Une désinfection méthodique est seule capable de nous prémunir contre les accidents funestes. M^{me} Kolb vécut dès lors avec ce livre sous son chevet.

Mais, comme pour bien comprendre un traité scientifique il faut posséder une instruction solide, la baronne Sarah s'était résolue à suivre tous les cours d'histoire naturelle, de physiologie, de biologie et de chimie organique, tant au Muséum qu'au Collège de France. Elle n'en manquait pas un. On la voyait prenant des notes. Toujours accompagnée de M^{me} Keller et de la princesse Steinbock, grande jeune femme d'une merveilleuse beauté, qui

voyageait pour s'instruire, la baronne parcourait le monde savant, pareille à ces déesses que suit un cortège de nymphes. Ainsi convoyée, elle était partout la bienvenue. Les professeurs, les assistants, tout le personnel des établissements s'empressaient autour de ces dames dont une n'oubliait pas de se donner pour l'amie intime du ministre Maintoulat. La baronne Kolb, en effet, négligeait Klotz depuis qu'un plus grand homme tenait le portefeuille de l'Instruction publique.

Toutes trois, elles rôdaient dans les galeries, les laboratoires, accrochant leurs robes aux nageoires des requins que l'on bourrait sur le sol, s'embarrassant parmi les bois de cerf, les squelettes, s'extasiant devant les collections d'insectes. Quand M. Poupilier, au Muséum, montrait aux visiteuses les boîtes vitrées où étincelaient les nymphales et les ornithoptères des tropiques, il tirait et repoussait les tiroirs d'un geste sec et furtif, de telle façon qu'on ne pouvait qu'entrevoir les papillons, tant M. Poupilier craignait que la lumière ne les défraîchît.

A la bibliothèque, on leur permit de feuilleter les vélins où sont peints des animaux et des plantes extraordinaires. La série en a été commencée sous Louis XIV : et, dans certains volumes, aux riches et vénérables reliures, elles purent voir le portrait, à la gouache, du Roy, de son frère, et celui du ministre Colbert. Le bibliothécaire, M. Calemart, expliquait agréablement tout cela.

— Voici, Mesdames, Colbert et ses armoiries.

— Ciel, Monsieur !... Un serpent ! La vilaine bête !

— Eh, Madame, ce sont des armes parlantes : *Coluber*, couleuvre !... *Coluber*, Colbert !

Et les trois femmes répétaient, très amusées :

— Ah ! oui ! Charmant ! *Coluber*, Colbert !... Un calembour latin !

Les images des singes ravirent la princesse Steinbock par leur bestialité. L'un se dressait, appuyé sur un bâton.

— Ah ! Qu'ils sont vivants ! On dirait des hommes !

Lucie Keller, se rappelant un mot qui traînait depuis des années, s'écria :
— Certes, ma chère princesse ! Il ne leur manque que de l'argent !

Ce fut un nouveau sujet de rires.

Mais la baronne avait consulté sa montre :

— Sauvons-nous, mes belles ! Deux heures et demie déjà ! Nous allons manquer le cours de Monsieur Roland... Au revoir, Monsieur, mille grâces.

Si rapides que fussent les chevaux de M^{me} Kolb, le coupé n'arriva rue Vauquelin qu'à trois heures moins vingt, parce que le cocher ne connaissait pas le quartier. Le cours de M. Roland était déjà commencé. En ce jour, le professeur traitait de la reproduction des batraciens, notamment de l'*Alytes obstetricans*, le petit crapaud dit accoucheur, à cause de l'usage qu'observe son mâle de recueillir la ponte de sa femelle par longs cordons enroulés à ses pattes.

Dans l'espoir de donner à son auditoire une idée plus exacte de cette série de fonctions chez ces êtres amphibies, M. Roland était entré dans la peau d'un crapaud, au sens figuré. Se substituant au mâle de l'Alyte, il promenait ses mains, largement étalées, le long des flancs de M. Sautriau, son assistant, qui représentait la femelle en train de pondre. Et M. Roland fléchissant ou raidissant les jarrets, sautant alternativement sur un pied, copiait l'attitude de l'obscur animal dont la voix flûtée s'élève dans la nuit des jardins :

Le public était dans l'admiration. Pour certains observateurs minutieux, on ne pouvait mieux rendre ce qui se passe dans la nature. Si certains esprits superficiels s'arrêtaient à ce que les postures de ces hommes graves avaient de saugrenu, la majorité louait la bonne volonté de ces savants si pratiquement familiers.

L'entrée de la baronne Kolb et de ses deux compagnes produisit un effet désastreux. M. Sautriau, qui se trouvait face à l'estrade, demeura figé dans sa pose de ponte, oubliant en tout de répondre aux appels de main que lui prodiguait ce crapaud mâle qu'était M. Roland. Et ce dernier, complètement

caché derrière son assistant, tant à cause de sa posture que de sa petite taille, ne s'aperçut pas de l'appoint, aussi élégant qu'inattendu, apporté à son auditoire, jusqu'alors exclusivement masculin. M. Sautriau, la bouche bée, regardait les dames s'asseoir. Insensible à la voix du professeur qui lui criait : « Avancez ! Avancez ! » l'assistant demeurait en place.

Enfin, M. Roland comprit. Avec un sang-froid et un à-propos en tout digne de sa renommée européenne, il abandonna M. Sautriau, et, saisissant la longue baguette à bouton qui reposait sur la chaire, il commença une démonstration théorique à l'aide des grands tableaux coloriés dont le mur du fond se couvrait.

— C'est dommage, — fit la baronne Sarah quand elle remonta dans sa voiture, — le début de la leçon était bien plus intéressant que la fin. Ne trouvez-vous pas, Lucie, que c'est le fait d'une âme médiocre de placer le ridicule où il n'est pas. La nature n'est jamais ridicule. Le ridicule, chère belle, c'est nous qui l'y mettons.

Une plaisanterie, plus libre qu'académique, envoyée, à ce moment même, par un galopin à M^{me} Kolb, se chargea de prouver à celle-ci la vérité de son assertion. Mais, à l'exemple des âmes vraiment fortes, la baronne méprisait l'opinion du vulgaire.

— Vous êtes des nôtres, ce soir, chez Émilie demanda-t-elle à M^{me} Keller, en la déposant avenue de Messine.

Lucie en était, et aussi la princesse Steinbock et M. Lionel Gauguier. Malheureusement, comme il y a des ombres à tout tableau, M. Bonnaireau en était aussi. Il se montra particulièrement désagréable, sans doute par orgueil. Sa position d'homme du jour l'asseyait à la droite de M^{me} Lagagne. Il profita de cette place (usurpée, à en croire M^{me} Kolb qui le trouvait de plus en plus surfait) pour opprimer quelques belles âmes, entre lesquelles la princesse Steinbock valait par son ingénuité. Jamais jolie femme ne fut plus cruellement rabrouée dans ses gracieuses entreprises.

— Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que Madame Keller est particulièrement en beauté, ce soir ? J'aime surtout chez elle cette innocente fierté qui la rend semblable à un lys.

À voix haute, de manière que Lucie Keller, placée juste en face de lui, ne perdit pas un mot de sa réponse, Bonnereau dit, avec cette morne tranquillité qui donnait froid dans le dos à ses ennemis, lorsqu'il daignait les favoriser de son attention :

— Oui, Madame, très en beauté. On a remarqué, Madame, que, sur les champs de bataille, les places où ont été enterrés les morts se reconnaissent facilement aux fleurs qui y poussent, plus brillantes et magnifiquement fournies que partout ailleurs.

La princesse regarda son interlocuteur avec un étonnement dont la candeur, pour cette fois, n'avait rien d'emprunté. Lucie Keller, les lèvres serrées, était devenue couleure de cerise, et ses mains tremblaient au point qu'elle dut poser sa fourchette.

— Je ne comprends pas, Monsieur, fit la princesse. M'expliquerez-vous ?

— Madame, vous êtes slave, à ce que je dois croire. N'avez-vous pas vos légendes sur ces vampires qui se gorgent du sang des vivants, en les caressant pendant leur sommeil. J'entends par là, Madame, pour parler le langage philosophique, que la vie ne profite vraiment bien qu'aux dépens de la mort.

Cette fois, la princesse examina Lucie. Par une contraction de tout son être, M^{me} Keller avait réussi à reprendre son sang-froid. Mais une larme de colère perlait entre ses paupières baissées. Alors, Esther Steinbock se tut, consternée. Mais la baronne Kolb, qui surveillait Bonnereau depuis le commencement du dîner, et suivait les manœuvres de sa voisine, déléguée à la charge de séduire le difficile Médéric, dit de sa voix de tête la plus aiguë :

— N'est-ce pas, ma chère Esther, que c'est un affreux original ! Je suis sûre qu'il vous taquine. Ne vous en inquiétez pas. Telle est la manière à Mon-

sieur Bonnereau de faire sa cour aux femmes ! Que voulez-vous, c'est un puits de science. À se pencher au bord dans l'espérance d'y voir refléter son image, on risque de tomber et de s'y noyer.

Le romancier Rouergue trouva la phrase si belle qu'il supplia la baronne de la lui laisser reproduire dans son prochain roman : « *Le Monde à la Femme*. » M^{me} Kolb demanda aussitôt quel en serait le sujet. L'homme de lettres examina avec soin les entours : aucun confrère ne se trouvait là. Il pouvait parler en toute sûreté, sans craindre qu'on lui volât « son sujet ». Car M. Dupont (Eugène), dit Pol de Rouergue, appartenait à cette catégorie d'écrivains qui, encore plus pauvres d'idées que de talent, considèrent chacune de ces idées comme un trésor convoité par autrui, et voient partout des plagiaires.

Enfin, il consentit à s'expliquer :

— Il s'agit d'une jeune femme délicieuse, d'une haute culture, alliée à un homme médiocre, indigne en tout d'elle, et incapable de la comprendre. Ainsi méconnue, elle s'assure d'un ami, éclairé...

Ici, Bonnereau se permit d'interrompre :

— Écrivain distingué...

— Comment savez-vous ? s'écria le psychologue étonné. Et, sans comprendre ce que les rires qui s'élevaient avaient d'insultant, il continua, naïvement :

— Cet ami délicat se constitue gardien de l'âme délaissée, se jure de la ramener à l'époux... Bref, il devient amoureux fou de la jeune femme...

Bonnereau eut le mauvais goût de couper encore la parole au romancier :

— Qui est riche. Et il se décide enfin, après le divorce nécessaire, à se faire accepter pour mari. Mais l'autre mari, le divorcé, devient alors amoureux fou de la délicieuse jeune femme, et la complainte recommence.

— Monsieur, fit Rouergue impatienté, pourquoi donc n'écrivez-vous pas ? Avec votre acuité d'esprit, vous nous donneriez une œuvre à la fois fine

et robuste...

— Et vécue, surtout !

Ainsi, M^{me} Kolb, de sa voix pointue, termina la phrase, en clignant de l'œil dans la direction de Bonnereau.

— Mon Dieu, oui, Madame ! — répondit celui-ci. — J'ai envie de fabriquer un roman. Pourquoi pas ? Je tiens, moi aussi, un sujet absolument remarquable.

— Oh ! racontez ! — cria la princesse Steinbock, en battant joyeusement des mains. — Ce sera exquis, j'en suis sûre !

— Voici, Madame !

Et, sans cesser de fixer M^{me} Keller qui palpitait sous ce regard lourd, dur et méprisant, Bonnereau dit :

— Il était une fois une reine qui s'était unie d'affection raisonnée avec un petit épicier dont elle chérissait l'ambition platement effrénée et la perversité calculatrice. Elle poussa ce mercanti à entreprendre, sur une grande échelle, le commerce des fruits secs, particulièrement de ces pommes que produit l'Arbre de Science. Pour qu'il réussît mieux dans ce négoce, elle s'occupa de ruiner ses concurrents, les obligea à mourir, soit d'un flux de sang, soit par un poison subtil. Quand l'épicier vit sa boutique suffisamment achalandée, il mit la reine à la porte en lui laissant seulement les yeux pour pleurer.

— Et puis ? demanda la baronne Kolb, en s'éventant, de son air le plus majestueux.

— Et puis, c'est tout !

On se regarda, déconcerté. On attendait mieux du conteur. La princesse Steinbock sourit, par contenance, et étouffa un bâillement. Il était clair que cette dame ne recherchait pas, pour son plaisir, les suffrages du savant M. Bonnereau. Par ordre de M^{me} Kolb, elle avait assumé la pénible corvée de séduire cet ours dont la sécheresse de cœur avait découragé pour jamais l'apathique et peu ingénieuse Madeleine Bersan. La princesse Steinbock, char-

mante et bornée, prenant chaque mot à la lettre, ignorant l'ironie, désespérait de sa tâche. Combien eût-elle préféré le voisinage de M. Lionel Gauguet, que sa jeunesse et son peu d'importance exilaient au bas bout de la table, en compagnie de M. de Rouergue et de M^{me} Langlois, le « Liseron » de la nouvelle Revue : *La Coupe littéraire*.

Un grand cri poussé par la baronne Kolb interrompit alors toutes les conversations particulières qui s'échangeaient autour de la table d'hôte présidée par M^{me} Lagagne.

— Mon Dieu ! Chère Lucie !... Qu'avez-vous ?

On s'empessa. M^{me} Keller, plus pâle que la nappe, s'était évanouie à moitié. Elle put sortir appuyée sur M^{me} Kolb et sur M. de Rouergue. Gauguet courait derrière, et, dans son trouble, il avait gardé sa serviette à la main. Plus froid que le parfait au café présenté par Auguste en personne, Bonnereau commenta l'accident, avec « un scepticisme » dont la princesse Esther Steinbock se sentit absolument indignée.

— La chaleur, sans doute ? Chère Madame de Foncin, les dîners, en été, sont féconds en ces sortes de catastrophes. Mais celles-ci sont heureusement bénignes. Et pourquoi aussi Madame Keller, qui a la plus jolie taille de France...

Et se tournant vers sa voisine qu'il salua de la meilleure grâce :

— Car, princesse, malheureusement pour notre pays, vous n'êtes point française. — Je disais donc, Madame, que cette charmante femme a bien tort de serrer autant son corset.

— « Ah ça, se demandait Esther Steinbock, ce Monsieur ne serait-il point du tout la brute que prétend Sarah ?... Il parle très bien, quand il veut. »

Lucie, dans la voiture qui l'emportait, sanglotait aux bras de Lionel. Une crise de rage folle la secouait, maintenant qu'il n'y avait plus de témoins. Et paraphrasant les mots célèbres d'Henri Plantagenêt quand ce roi souhaitait

la mort de l'archevêque Thomas Becket, elle soupira :

— Ne trouverai-je donc personne parmi tous ces lâches qui m'entourent, pour me débarrasser de cet homme !

Lionel s'écria « qu'il était là pour débarrasser Lucie de cet homme ». Mais elle lui interdit toute manifestation.

— Dans ta situation !... Y songes-tu ? Non, tu ne dois rien entreprendre !... Jure-moi que tu ne remueras pas !... Je m'adresserai...

Ils étaient arrivés avenue de Messine. Lucie congédia Lionel sans vouloir plus s'expliquer.

À qui elle s'adresserait ? C'était bien simple ! M^{me} Keller s'adresserait à son mari.

« Dans le temps, il était très fort aux armes. Ça, c'était de notoriété publique. Depuis notre mariage, il n'a pas interrompu ses leçons chez Capfer. Il tire très bien ! »

Justement, pour le malheur de Médéric Bonnereau, M. Joseph Keller se trouvait dans son cabinet à l'heure où sa femme rentra. Il s'était mis au jeu de bonne heure, à son cercle, et offert une de ces culottes au pocker qu'il s'en était enfui, tel un lion blessé, dans son antre, sans même songer à dîner. Et il se livrait à la méditation.

« Jamais Lucie ne marcherait pour une pareille somme. Soixante dix-sept mille francs en onze jours, sans compter les vingt et un mille de ce soir ! Joseph, mon garçon, tu seras affiché après-demain. Ou bien il faudra signer des billets à Marsoufe, qui dissimule sous le vernis brillant de l'homme du monde sa sordide profession d'usurier. Et encore, consentira-t-il ? S'il avisait ma femme !... »

Sa femme, entrant à cet instant, interrompit les réflexions de Joseph, le sempiternel décavé.

— Joseph, écoutez-moi ! J'ai un service à vous demander, Joseph !

Ainsi sommé, Joseph se souleva du canapé où il enfouissait sa détresse,

parmi les coussins de velours agrémentés de galons qui avaient appartenu à des chapes et à des chasubles.

— Qu'y a-t-il, Lucie, ma chère enfant ? Parlez, que j'obéisse !

Le Dieu d'Israël lui était-il à ce point secourable qu'il lui envoyât Lucie, comme un de ces anges qui volaient vers les patriarches :

— Joseph, on m'a insultée !

— Lucie, on a eu tort, évidemment, et c'est vous qui avez raison. Que vous est-il arrivé ? Quelque propos déplacé, dans un cabaret ?

— Mais non ! c'est chez Madame Lagagne !

— Vraiment ! Et vous êtes partie ?... Est-ce que ?

Joseph réserva la fin de sa phrase : « Est-ce que par hasard l'invisible Lagagne aurait réparé, et aurait-il jeté à la porte toute l'assemblée des histrions, des sauteuses et des parasites ? »

— Voyons, Joseph, écoutez !

Lucie Keller commença un discours pathétique qu'elle interrompit brusquement. Elle n'avait pas pensé à cette chose bien simple que pour se plaindre d'une allusion il convient de raconter le fait qui l'a motivée.

Digne, attentif et bienveillant, Joseph attendait ce fait :

— Remettez-vous, Lucie ! Vous me dites que Monsieur Bonnereau vous a outragée. En quels termes ?

Alors, Lucie, tragique, rejeta sa sortie de bal, et, se précipitant contre son mari, peu habitué à de telles effusions, l'enlaça de ses bras nus :

— Joseph ! Cela ne peut pas se répéter !

Estimant qu'il fallait prendre dans cette affaire ardue la meilleure position, Joseph se laissa enlacer ; et, quoique à demi-étouffé, il hasarda un : « On peut tout répéter à son mari », qui ne réussit pas à lever les scrupules de Lucie.

Elle ne voulut rien répéter.

Maintenant, debout devant le dolent et cauteleux Joseph, elle essayait sur lui la force de son regard :

— Ainsi, vous laisserez insulter gratuitement votre femme ?

M. Keller leva les bras au ciel peint de son plafond, et les laissa retomber en signe de découragement.

— Je ne laisse rien, Lucie. Mettez-moi au courant, s'il vous plaît !

— Non, je ne dirai rien !

— Enfin, quoi ? Vous tenez absolument à ce que je me batte avec Bonnereau ?

— Oui, Joseph ! Tuez-le !... Tuez-le, et je... vous...

Joseph, plus impassible qu'un burgrave, attendit la conclusion.

— Je vous... aiderai dans la mesure du possible.

— Il est certain, Lucie, que je suis cruellement éprouvé depuis la fin de la saison. Je vous remercie... Comptez sur moi !

Si M^{me} Keller eût eu moins soif de vengeance, elle n'eût point donné, tête baissée, dans le piège que le déloyal Joseph lui tendait. Elle n'eût point payé avant que d'avoir reçu. Mais Joseph s'engagea si courageusement à tirer l'épée pour la défendre, qu'elle ne le quitta pas avant de lui avoir donné sa signature pour une somme considérable.

Après avoir souhaité bonne nuit à sa femme, M. Joseph serra le précieux papier dans la poche de son smocking, alluma un cigare, et marcha de long en large dans le somptueux cabinet de travail où, de sa vie, il n'avait travaillé :

« Ne nous emballons pas. La question a plusieurs faces. Premièrement : ou Lucie dit vrai, ou elle ment. Les deux hypothèses sont également vraisemblables. Si elle dit vrai, il s'agit de quelque avanie, à propos de Gauguet, et c'est donc lui que cela regarde. Alors, Gauguet marche. Mais il ne marche pas, puisqu'on s'adresse à moi. Donc il n'y est pas mêlé. Car sa vanité l'obligerait à se produire, si petit que soit son courage. Et Lucie demanderait plutôt à son ami Lionel... »

M. Joseph avait cessé de faire les cent pas. Adossé machinalement à la cheminée, bien qu'on fût en plein mois de juin, il sourit :

« Mais, mon pauvre vieux Joseph, c'est peut-être toi qu'on veut rouler dans l'affaire, en tant qu'improductif et coûteux... On sait que Bonnereau est une épée de première catégorie et qui tire entre les quatre membres, jamais à la main... Oui, sans doute. Mais alors Lucie ne m'aurait point gratifié par avance de la forte somme !... Joseph, mon garçon, tu baisses !... Cherchons ailleurs ! »

M. Joseph se frappa le front. Et ce geste indiscret détacha le frêle cylindre de cendre blanche qui terminait son cigare, et la cendre s'étala sur le plastron immaculé et sur le gilet du penseur.

« J'y suis ! Bonnereau, qui est une fine langue, aura envoyé à ma Lucie, qui prétend être partout « Madame j'ordonne », comme son amie Sarah, une de ces boutades brutales et précises, et savamment calculées, qu'elle seule aura comprise, et qu'elle n'a pas pu relever. Donc, la cause est entendue. Il n'y a pas de deuxième. Lucie a voulu se payer une vengeance. Je ne marche pas. Cependant, en dernière analyse, car on doit tenir compte de l'improbable, je l'obligerai demain à me citer les noms des personnes qui ont entendu l'outrage. Je recueillerai leurs témoignages. Et, s'il y a lieu, j'irai sur le terrain, où je suis sûr, aussi vrai que je tiens mon chèque, là, sur mon cœur, de recevoir un coup d'épée que ma prudence aidée de mes jambes rendra aussi peu pénétrant que possible. »

Le lendemain, au déjeuner, quand M. Joseph interrogea Lucie, celle-ci — tant il est vrai que la nuit porte conseil — accentua son attitude évasive :

— Ne parlons plus de cette sottise histoire, mon cher ami ! Il ne m'en reste que le plaisir de vous avoir trouvé si dévoué !

Elle avait reçu, à l'en croire, satisfaction complète, voire des excuses. « Dans le fond, c'était un malentendu idiot. »

Et par-dessus la corbeille de milieu, pleine de fleurs rares, elle tendit son

bras frais à l'aimable Joseph qui baisa le plus mignon des poignets. Puis il félicita sa femme sur l'heureuse issue de l'histoire. « D'ailleurs, il était prêt à risquer sa vie pour sa chère Lucie, encore, à la prochaine occasion. »

Il s'agissait bien, pour Lucie, de s'engager dans des conflits personnels, alors que le monde savant gémissait, ainsi qu'une forêt antique, sous la hache du bûcheron. Maintoulat « simple ouvrier de la pensée » venait de commencer ses coupes. La délation organisée au Ministère même, à l'insu de Lacome, par M. Onésime Schmidt, signalait aux rigueurs du Gouvernement tous les fonctionnaires mal pensants, c'est-à-dire les libéraux, les réactionnaires et les catholiques, couchés sur la même liste de proscription. La politique se glissait partout, désorganisant les services. On se dénonçait avec persévérance. M. Mirifisc promettait à ses nombreuses créatures un certain nombre de places, dont plusieurs n'étaient pas vacantes. Peu lui importait. L'homme qui emporte une promesse est calmé pour quelques mois.

Telle avait été l'habileté du directeur de l'Institut zoologique qu'il avait réussi, en s'appuyant sur Klotz, à retarder toutes les nominations aux chaires jusqu'à la chute du cabinet Lacome. Maintenant que les purs étaient revenus aux affaires, on allait combler les vides. La convoitise s'alliait à la lâcheté. Grands et petits tremblaient : qui pour conserver sa place, qui pour en gagner une meilleure. On vit tels assistants qui, de mémoire d'homme, n'étaient jamais venus au Muséum, si ce n'est pour y toucher leurs appointements, réintégrer leurs laboratoires et y réclamer leurs cabinets. convertis en magasins depuis des années.

Le laboratoire « des Titans foudroyés » surprit la république des sciences par sa nouvelle attitude. Nul n'y venait, d'ordinaire. Aujourd'hui le personnel s'y trouvait au complet.

On appelait « Titans foudroyés » les attachés au service des crustacés fossiles, parce que ces paléontologistes avaient tous été victimes de passe-droits monstrueux. Le professeur Lichas se donnait pour victime du Mi-

nistère Dufaure, victime à tel point qu'il avait dû se retirer à Nice. Là, il vivait depuis vingt et un ans et y touchait ses appointements par les soins du trésorier-payeur, abstraction faite d'un cinquième, abandonné à M. Armand Batte, assistant en premier.

Celui-ci aurait certainement consenti à se charger du cours, aux lieu et place du professeur, si on ne lui avait pas refusé, en 1881, une allocation pour un travail supplémentaire exécuté aux galeries. Il avait étiqueté de sa main quatorze cents tribolites, sans récompense. Aussi M. Armand Batte avait-il cessé de venir au Muséum. Il s'occupait de photographie et passait pour posséder un joli talent sur la flûte.

Victime pareillement, M. Léon Elpe, assistant en second, qui fut, en 1869, proposé en deuxième ligne pour la chaire où l'on installa M. Lichas, son cadet. Se l'étant vu préférer en dépit du droit d'ainesse, M. Elpe en avait pris la ferme résolution de ne plus s'occuper de crustacés fossiles. Donc il avait installé, à la campagne, quelques volières et une couveuse artificielle, et obtenu, dans l'aviculture, des résultats magnifiques : « J'ai manqué ma vocation, disait-il, c'est là qu'était ma voie ! »

Le préparateur principal, M. Adolphe Dipleure, n'ayant pas eu la place d'assistant que M. Elpe devait laisser vacante en prenant la chaire, avait protesté à sa manière. Jamais il ne mettait les pieds au laboratoire. A l'exemple de son heureux concurrent M. Batte, il se livrait aux arts. La peinture d'histoire enchantait ses loisirs. Une fois, même, il avait exposé, au cercle Volney, une esquisse : la mort de Caton d'Utique. Et la force de l'habitude, dans la haine, lui avait fait peindre le dernier des Romains sous les traits de M. Elpe.

Pour des raisons diverses et certainement suffisantes, les autres préparateurs, MM. Eugène de Limule et Paul Sao, et aussi le garçon de laboratoire Émile Olène, se désintéressaient de la paléontologie. M. de Limule écrivait dans les journaux des articles acerbes, sous le pseudonyme de Fornax, et M. Paul Sao composait des « groupes artistiques » avec des grenouilles em-

paillées auxquelles il ne manquait que la vie. Les batraciens soigneusement montés, peints et vernis, jouaient au billard, se battaient en duel, répétaient tous les gestes de l'homme. Et ces objets se vendaient à très haut prix en Amérique. Enfin le garçon Olène pêchait à la ligne. C'est lui qui prit au pont Marie, en 1889, ce barbillon de huit kilogrammes, monstre en son genre, dont on parle encore chez tous les marchands d'engins pour la pêche.

Quand ces divers personnages eurent vent du « chambardement » qu'annonçait *la Charrue Sociale*, tous revinrent au laboratoire de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire et s'occupèrent, sans distinction de grade, à coller des numéros sur les carapaces pétrifiées qui s'accumulaient dans l'antichambre, depuis vingt ans. On eût cru assister au retour des derniers émigrés après la chute du Corse.

Mais les mêmes causes ne produisent pas toujours les mêmes effets : M. Lionel Gauguet avait complètement déserté l'Institut zoologique. Il n'était plus d'assez de loisir pour s'occuper de mammalogie. Tous ses efforts tendaient vers l'avancement ; il le voyait prochain, démesuré, énorme. Pendant les trois semaines qui précédèrent les nominations, il dépensa ses appointements de deux mois en fiacres. Le même jour, on le rencontrait en vingt endroits différents. Persévérant et infatigable, se laissant éconduire sans protester, il rentrait par la fenêtre quand on l'avait invité à prendre la porte. M^{me} Keller, la baronne Kolb, la princesse Steinbock déployaient une semblable abnégation et travaillaient avec un pareil courage. Les promesses ne leur coûtaient rien. Quant à ces marchandages délicats où la morale n'est point consultée, aucune de ces dames ne se croyait tenue à en rendre compte.

Ainsi par leur ténacité, leur vaillance disciplinée et leur renoncement à tout intempestif amour-propre, Lionel et ses alliées écrasèrent l'opposition. M. Scipion Draguignan, M. Poupert jeune, furent éliminés malgré leurs solides protections et leurs subtiles intrigues. Proposés en première et en seconde ligne tant par l'Académie des Sciences que par les professeurs de l'Ins-

titut zoologique, ils se virent préférer M. Gauguet qui n'arrivait qu'en troisième. Telle fut la pression exercée sur Maintoulat que cet homme d'État nomma le jeune assistant.

Et cela contre tout droit. On avait beau jeu pour crier au scandale. Il est en effet d'usage constant que le Ministre donne la chaire déclarée vacante au candidat désigné en première ligne par les deux corps constitués, quand ils sont d'accord. Le vote est toujours au scrutin secret. Seules les haines politiques ont parfois égaré le Grand Maître de l'Université jusqu'à lui faire nommer le deuxième ou le troisième concurrent. Mais les exemples de cet abus moral de pouvoir sont rares.

Aucune protestation ne s'éleva contre le bon plaisir de M. Maintoulat. Les concurrents malheureux de M. Gauguet n'étaient pas « dans le mouvement ». Les journalistes ne prirent pas leur cause en main. La presse ne s'occupe que des seules injustices capables de servir à la grande réclame.

M. Lionel Gauguet fut nommé professeur de mammalogie qu'il n'avait pas vingt-sept ans, et il était incapable de distinguer un desman d'un tanrec. Mais M. Mirifisc l'avait sacré « un savant du plus bel avenir ». L'avantageux Directeur, ayant favorisé d'une « interview » un reporter de *la Charrue Sociale*, déclara qu'il fallait voir là « un signe des temps nouveaux » et lança son fameux « Place aux jeunes » comme un défi solennel aux « vieilles barbes » qui n'étaient pas « dans le train ». L'article parut, consacré, pour la majeure partie, à la gloire du Directeur lui-même. Il y était dépeint sous les espèces d'un réformateur « social », d'un « vrai savant, à la bonne heure ! » pour qui la science était avant tout une « discipline civique », voire une « religion rationnelle ». La société vivrait désormais sous « la nouvelle loi du travail scientifique ». Que cette loi fût immuable, M. Mirifisc n'allait point jusqu'à l'affirmer. Car c'eût été nier tout progrès : « Mais la somme de bien-être à laquelle l'humanité a droit sera sans cesse augmentée par de nouveaux acquêts. La physique, la chimie, bien plus que la zoologie, sont les

réservoirs de nos biens futurs. La zoologie systématique perd heureusement de son importance. Bientôt aux curieux seuls appartiendra le goût médiocre d'examiner, de décrire, de cataloguer les êtres ! L'aimable et talentueux professeur — et notre confrère, ne l'oublions point ! — nous a largement prouvé que les espèces n'existent pas. Découverte immense, et dont les effets nous apparaissent incalculables : entre une méduse et un poulpe les différences, nul de nos lecteurs ne l'ignore, sont bien peu importantes. Tous deux vivent dans la mer. Les tentacules (les antennes si vous préférez, — mais bannissons le langage scientifique, amis lecteurs, de cette simple causerie !) — les tentacules des pieuvres (qui ne connaît la pieuvre, ce terrible crustacé ou poisson moite, gélatineux, dont Victor Hugo nous traça, dans les *Travailleurs de la Mer*, un portrait tel que jamais naturaliste n'en sut peindre ?) — les tentacules de la pieuvre, disons-nous, les bras des étoiles de mer, ne sont que des vers solitaires qui ont cessé de l'être pour se réunir, par amour de la solidarité, règle universelle de la vie (quel exemple !) autour d'un support commun... M. Mirifisc nous a dévoilé d'autres secrets : les animaux antédiluviens nous prouvent que s'immobiliser dans une forme arrêtée est se condamner à disparaître. Que les réactionnaires encroûtés dans leurs vaines et caduques formules profitent de la leçon !... »

Le reste de l'article était de la même force. Il eut un grand succès, d'autant qu'il se terminait par une promesse de purger, à brève échéance, l'humanité, de toutes ses maladies par la méthode, la seule méthode, et de prolonger la vie par une hygiène obligatoire. « Dans la société future, le médecin, prêtre laïc, sera le roi, le pape, le père de tous les citoyens. Il présidera aux mariages, aux naissances... Les fonctions culinaires seront exercées, sous son gouvernement, par des gradés. Doctoresse, la cuisinière saura exactement quel régime convient à chacun. Une seule cuisine par maison, que dis-je ! par quartier. Là nous viendrons tous chercher nos aliments choisis, dosés, réduits à l'indispensable par la main de la Science... »

Médéric Bonnereau, qui lisait cette élucubration d'un reporter mondain à court de copie, en commentait les meilleurs passages pour l'édification de l'abbé Verteille, dans ce laboratoire d'où on avait renoncé à les expulser. Il s'arrêta sur les derniers mots :

— La Science ! Ne trouvez-vous point, l'abbé, qu'on abuse un peu de ce mot, par le temps qui court ! On ne peut plus ouvrir un journal, une revue, un almanach, déplier un prospectus, regarder une affiche, sans voir aussitôt « La Science ». — Reprenons cette feuille nauséabonde, cette *Charrue Sociale* qui empoisonne quotidiennement un demi-million de Français, sans compter, ainsi que le disait Rabelais, « les femmes et les petits enfants, » parcourons au hasard la page des annonces. Tenez ! Ce n'est pas long à trouver : « LA CALVITIE ET LA SCIENCE ! » L'ignorance dans laquelle on est resté jusqu'en ces derniers temps en ce qui concerne l'étiologie véritable de la calvitie a eu pour conséquences de faire admettre... etc. »

— Cet innocent avis, répondit l'abbé Verteille, résume ingénument l'incertitude et l'arrogance de la science officielle. Pesez bien cette phrase !... C'est toujours le « jusqu'en ces derniers temps ». Depuis des siècles, mais surtout depuis cinquante ans, on écrit et on répète cet aveu naïf de l'incapacité où nous sommes de fixer la vérité...

— Peut-être, interrompit Bonnereau, convient-il de tenir compte aussi de la notion fondamentale que la vérité existe là seulement où il nous plaît de la situer.

Sans s'arrêter à ce que cette remarque avait de spécieux, le prêtre continua :

— Comme si la science était quelque chose d'immuable, et comme si les pauvres petits résultats de nos recherches n'étaient pas en tout semblables à ces matières disparates, de solidité inégale, avec quoi nous élevons des édifices, tous fragiles au regard du temps !... Quand on jouit de quelque conscience, on travaille à la manière des termites, dont le premier soin est de se bâtir

un chemin couvert afin d'avancer à l'abri. Ces insectes, une fois le but atteint, abandonnent leurs tunnels, désormais sans emploi, et se hâtent d'en construire de nouveaux dans quelque autre direction. Nous ne sommes que de pauvres et humbles termites. Ainsi, satisfait, pour ma part, l'année dernière, de mon mémoire sur les porcins, je me trouve aujourd'hui puni de mon orgueil pour avoir découvert ce qui y manque et que je ne connaissais alors pas. Mon ami, je me mets au premier supplément de ma monographie.

— Votre supplément sera, infailliblement, suivi d'un second, puis d'un troisième, et ainsi des autres, ce Nathusius ! Pour moi, je ne me déciderai à publier mon ouvrage sur les races migratrices de l'Inde que lorsque j'aurai tout épuisé sur la question. Ce sera donc un livre posthume !... De pareils scrupules n'arrêtent ni les Mirifisc ni les Gauguet. Que pensez-vous de ceux-là, et ne comptez-vous point, l'abbé, leur donner une place dans un de vos suppléments ?

— *Et tradidit mundum disputationibus eorum.* Ils passeront ! — dit l'abbé Verteville. — Mais je doute fort qu'ils laissent quelques renseignements à glaner dans leurs publications. Rien ne leur est propre ; tout est fabriqué avec des matériaux d'emprunt !... Et puis, après tout, je ne suis pas ici pour les juger.

— Moi non plus, certes ! Ma vieille philosophie, toutefois, s'oriente de plus en plus vers le pessimisme, quand je vois de telles gens occuper de telles positions. Je renonce définitivement à croire en une justice quelconque.

— Voici qui est, pour un sage, parler bien à la légère. Attendez la fin !

— « La fin ! Elle est connue la fin ! — songeait Bonnereau. Mirifisc et Gauguet continueront de régenter le monde savant, et il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles. Aussi vrai que le savoir ne prévaudra jamais contre le savoir-faire ! »

Et, pour se consoler, Médéric Bonnereau tira quelques bouffées de sa bonne pipe qu'un audacieux ne se permettrait plus de briser. Entre M. Gau-

guet et M. Bonnereau, la paix s'était établie. Le petit laboratoire demeurait affecté à celui-ci, il y pouvait travailler, fumer et divaguer tout à son aise. Et Bonnereau divaguait abondamment, depuis que « ce Nathusius » était arrivé à Paris, avec les premiers jours de juillet, pour s'atteler au supplément de sa monographie des porcins.

— Ne trouvez-vous pas, l'abbé, disait un jour Médéric, que le spectacle de la nature nous donne l'idée de l'immoralité elle-même, au point de vue humain s'entend. La prendre pour modèle serait peut-être une dangereuse utopie.

— Dieu, répondit tranquillement le prêtre, ne nous l'impose pas en modèle. La science, ne l'oubliez pas, s'il vous plaît, ne peut s'affirmer comme éducatrice. C'est un instrument de travail, voire même un honnête divertissement, rien de plus. Qu'elle serve à satisfaire beaucoup de nos besoins matériels, je n'y contredis point. Par sa discipline, elle nous oblige à penser droit, c'est encore vrai. Quant à la morale...

— Vous hésitez ? Allons, l'abbé, je vous attends !

— Eh bien, mon ami, la religion y est le seul guide.

— Ne l'acquiert pas qui veut.

— Hélas, non ! Et pour vous parler franc, c'est votre réserve qui m'afflige. Les gens qui haïssent la religion chrétienne ont, à coup sûr, l'esprit plus religieux encore que les croyants. Attaquer la religion, c'est la reconnaître. Les sages, tels que vous, n'encourent pas, hélas ! un pareil reproche !

— Le sage, l'abbé, se caractérise par son indépendance sauvage. Ne dictant pas plus la loi aux hommes qu'il ne se la laisse dicter, il ne monte point sur la colonne du stylite pour s'offrir en spectacle et se donner en exemple.

— Erreur ! Bonnereau, mon ami. Vous êtes un romantique, soit dit sans vous offenser.

— Oui, je sais. On a reproché à ces romantiques de s'être retirés dans la tour d'ivoire, seuls avec leurs opinions. Singulier reproche ! N'est-ce point

souvent avouer implicitement qu'on suit une doctrine bonne pour soi, mais qui serait mortelle pour autrui ?

— L'Écriture, mon ami, n'a pas dit à la légère : « Malheur à l'homme seul ! » Il y a dans toute opinion de bonne foi quelque chose à prendre. Ainsi, pour les fruits de l'Arbre de la Science : Tous sont savoureux, mais de certains, il convient, tout d'abord, de retirer le poison.

Bonnereau haussa les épaules :

— L'Arbre de la Science ! Savez-vous, l'abbé, à quoi il me fait penser, votre Arbre de la Science ? À ces arbres que j'ai vus dans certains îlots de l'océan Indien. Dépouillés de leurs feuilles, ils servent de perchoirs à des bataillons de chauves-souris qui y passent le jour, suspendues. On dirait, de loin, des fruits singuliers et de fortes dimensions qui mûrissent au soleil. Que l'on s'approche : l'essaim hideux s'envole, et l'on ne voit plus qu'un squelette végétal blanchi par les déjections des roussettes ! Les roussettes, les harpyies, les vampires ! Les voilà, les fruits de votre Arbre, de notre Arbre ! Des pharisiens, des sycophantes et des mages ! Des Gauguet !

On frappa à la porte. C'était le peintre Jean Rommel.

— Vous savez la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Vous ne lisez donc pas les journaux ! Voyez *la Presse* de ce soir !

Ils lurent : le bref récit d'un accident d'automobile, près de Versailles, sur la côte de Picardie. Une voiture de grande marque s'était fracassée contre la grille du parc. Deux morts, reconnus, morts sur le coup, écrasés sous la machine. Madame Lucie Keller, la « distinguée sportswoman », Monsieur le professeur Lionel Gauguet. Les corps venaient de rentrer à Paris. Pour les détails, on les aurait dans la seconde édition.

Et Jean Rommel partit en coup de vent, son carton sous le bras ; il avait un rendez-vous pressé, chez M. Mimart. Mais il eut le temps de féliciter l'abbé :

— Elle ne porte pas bonheur à ses occupants, cette chaire de mammalogie. Vous avez eu le nez creux en la refusant !

Le prêtre ne répondit pas. Agenouillé dans un coin, il murmurait des prières. Quand le vieillard se releva, Bonnereau, qui le regardait gravement, vit des larmes perler à ses yeux.

— Il avait une mère... balbutia M. Verteville.

— L'abbé, — dit Médéric d'une voix tremblante, en lui mettant la main sur l'épaule, — vous êtes un brave homme. Et si jamais je m'ouvrais à quelqu'un sur cette terre, ce serait à vous...

Nerveusement, il s'écarta, manipula le crâne d'Hindou qu'il étudiait, débourra sa pipe ; puis il reprit, brusquement :

— Si je lis dans votre cœur, ne trouvez-vous pas que le châtiment nous ramène bien plus au Dieu de colère qu'à...

L'abbé, doucement, avait levé le doigt. C'était sa manière de prévenir le voyageur qu'il s'aventurerait sur un terrain défendu, par commune entente.

— Que je ne ne vous contriste pas, l'abbé ! Mettons que je n'aie rien dit ! Au fond, c'est l'esprit païen qui me travaille. Et je pleure, théoriquement s'entend, sur ces deux êtres pleins de force et de beauté, qui sont tombés, tels ces mortels que les Dieux antiques ravissaient, jaloux peut-être de leur grâce et de leur jeunesse... Allons ! C'en est assez ! Excusez-moi. Dans le fond, l'abbé, c'est vous qui avez raison, je le sens. Mais ma condition misérable m'empêche, et pour des raisons médiocres, quoiqu'elles contiennent toutes les autres en soi, de jouir de cette paix intérieure que nous donne la ferme assurance en un idéal supérieur... Pour l'instant, je préfère et prétends demeurer seul dans la désolation de mon cœur. J'ai dit.

— Peut-être, répliqua lentement l'abbé, vous qui vous taxez d'orgueil, péchez-vous par l'excès d'humilité même... Je ne prêche pas dans le désert. Un espoir me reste. Tôt ou tard, vous cesserez d'être sourd à la voix de celui qui a voulu tout souffrir. Que Socrate et Xénophon eussent vécu en des temps

meilleurs, ils auraient été d'admirables chrétiens.

Bonnereau, sans répondre, alla chercher sa pipe première d'écume, Deivané, ainsi baptisée du nom de la déesse verte, que Soubramanié, fils de Çiva a pour compagne. Elle reposait sur cette même planche d'où Mariammin avait été précipitée par feu Rimoulard. Et quand Médéric l'eut allumée, il continua de mesurer son crâne d'Hindou.